



26673

H.14652 (2)



H-14653 (2)

HISTOIRE
DE LA
CONQUESTE
DU MEXIQUE,
OU
DE LA NOUVELLE
ESPAGNE,
PAR FERNAND CORTEZ,
*Traduite de l'Espagnol de Dom ANTOINE
DE SOLIS, par l'Auteur du Triumvirat.*
CINQUIÈME EDITION.
TOME II.



A PARIS,
Par la Compagnie des Libraires:

M. DCC. XXX.

Avec Approbation & Privilege du Roy.



T A B L E

D E S C H A P I T R E S

contenus en ce Livre.

LIVRE QUATRIÈME.

CHAP. I. **O**N permet à Motezuma de se montrer au Public, en allant à ses Temples, & à ses divertissemens ordinaires. Cortez prend quelques mesures qu'il jugeoit nécessaires. On doute si les Espagnols entreprirent en ce tems-là d'abattre les Idoles dans la Ville de Mexique, page I

CHAP. II. On découvre une conspiration qui se formoit contre les Espagnols par le Roy de Tezeuco. Motezuma l'appaise par son adresse & par les avis de Cortez, & châtie celui qui étoit l'auteur de la trahison, 16

CHAP. III. Motezuma prend la resolution de renvoyer Cortez, en répondant à son Ambassade. Il assemble les Nobles de son Empire, & dispose leurs esprits à reconnoître le Roy d'Espagne pour le legitime heritier de cet Etat, en arrêtant qu'on lui

T A B L E

rende le devoir d'obéissance, & qu'on lui paye un tribut, comme à un Prince qui descendoit de leur premier Conquerant, 30

CHAP. IV. *Cortez est mis en possession de l'or & des pierreries qui composoient les presens de l'Empereur, & des Nobles. Motezuma lui dit avec fermeté, qu'il se prepare à partir. Cortez cherche à prolonger son départ, sans repliquer à l'Empereur; au même tems il reçoit l'avis que des vaisseaux Espagnols sont arrivés à la côte, 43*

CHAP. V. *On rapporte les nouvelles mesures prises par Velasquez, pour ruiner Fernand Cortez. L'armée & la flotte que Velasquez envoie contre ce General, sous la conduite de Pamphile de Narvaez. L'arrivée de ce Commandant à la côte de la Nouvelle Espagne, & son premier effort pour reduire les Espagnols de Vera-Cruz, 54*

CHAP. VI. *Les précautions que Cortez prend, pour éviter une rupture ouverte. Il introduit un traité de paix que Narvaez ne veut pas recevoir: au contraire, il publie la guerre, & fait arrêter le Licencié Luc Velasquez d'Aillon, 67*

CHAP. VII. *Motezuma continue les témoignages de son affection aux Espagnols. On ne peut se persuader son changement, que quelques Auteurs attribuent aux di-*

DES CHAPITRES.

ligences de Narvaez. Cortez prend la resolution de partir, & l'exécute, après avoir laissé à Mexique une partie de ses Soldats, 83

CHAP. VIII. *Cortez marche vers Zempoala; & sans obtenir les troupes qu'il esperoit tirer de Tlascala, il poursuit sa marche jusqu'à Motalaquita, où il reprend la negociation d'un traité de paix; mais ayant reçu une nouvelle injure, il se resolut à la guerre,* 98

CHAP. IX. *Cortez s'avance jusqu'à une lieuë de Zempoala. Narvaez se met en campagne avec son armée: Le mauvais tems l'oblige à se retirer; & sur cette nouvelle Cortez forme le dessein de l'attaquer dans son quartier,* 111

CHAP. X. *Cortez arrive à Zempoala où il trouve de la resistance. Il remporte la victoire, & prend Narvaez; reduisant son armée à servir sous son commandement,* 123

CHAP. XI. *Cortez soumet à ses ordres la Cavalerie de Narvaez, qui étoit en campagne. Il reçoit l'avis que les Mexicains avoient pris les armes contre les Espagnols qu'il avoit laissés à Mexique. Il marche avec toutes ses forces, & entre dans cette Ville sans combattre,* 136

CHAP. XII. *Les motifs qui avoient obligé les Mexicains à prendre les armes. Or-*

T A B L E

daz sort avec quelques Compagnies, pour reconnoître l'état de la Ville. Il donne dans une embuscade, & Cortez se détermine à la guerre, 150

CHAP. XIII. *Les Mexicains attaquent le quartier des Espagnols, & sont repouffés. Cortez fait deux sorties contr'eux: & quoiqu'il les eût battus en ces deux rencontres, il voit peu d'esperance de les reduire,* 164

CHAP. XIV. *Motézuma exhorte Cortez à se retirer. Ce General lui offre de sortir aussi-tôt que ses Sujets auront quitté les armes. Ils donnent une autre assaut au quartier. Motézuma leur parle de dessus la muraille, & est blessé sans pouvoir les reduire,* 176

CHAP. XV. *Motézuma meurt, sans vouloir recevoir le Baptême. Cortez envoie son corps dans la Ville. Les Mexicains celebrent ses obseques. On rapporte les bonnes & les mauvaises qualités de ce Prince,* 189

CHAP. XVI. *Les Mexicains reviennent assieger le quartier. Cortez fait une sortie, & gagne un de leurs Temples qu'ils avoient occupé. Il les met en déroute, & fait le plus de dégât qu'il peut dans la Ville, à dessein de les étonner, & de se retirer plus aisément,* 202

CHAP. XVII. *Les Mexicains propo-*

DES CHAPITRES.

font un traité de paix, à dessein de faire perir les Espagnols par la famine. On pénétre leur intention, & Cortez assemble ses Capitaines. Ils prennent la résolution de sortir de Mexique cette nuit même,

214

CHAP. XVIII. *L'armée marche en bon ordre, & à l'entrée de la digue les Indiens se découvrent, & l'attaquent de toutes leurs forces, par terre & par eau. Le combat dure long-tems; & enfin elle prend terre auprès de Tacuba avec une difficulté & une perte considérable,*

224

CHAP. XIX. *Cortez marche vers Tlascala. Quelques troupes des Villes voisines le suivent de loin, jusqu'à ce que s'étant jointes avec celles des Mexicains, elles attaquent les Espagnols, & les obligent à se retirer dans un Temple,*

235

CHAP. XX. *Les Espagnols continuent leur retraite avec une furieuse fatigue & de grands obstacles, jusqu'à ce qu'étant arrivés à la vallée d'Otumba, toutes les forces des Mexicains furent rompues & défaites dans un combat,*

249

LIVRE CINQUIÈME.

CHAP. I. **L'***Armée entre dans la Province de Tlascala, & va loger à Gualipar. Les Caciques & les Senateurs envoient visiter Cortez. On ce-*

T A B L E

lebre l'entrée des Espagnols par des fêtes publiques , & on est assuré de l'affection de ces Peuples , par de nouvelles preuves , 264

CHAP. II. *On reçoit l'avis que la Province de Tepeaca s'étoit soulevée. Des Ambassadeurs de Mexique viennent à Tlascala ; & on découvre une conspiration que le jeune Xicotencal formoit contre les Espagnols ,* 276

CHAP. III. *On entre dans la Province de Tepeaca ; & après avoir vaincu les rebelles , qui étant assistés des Mexicains , avoient présenté la bataille aux Espagnols , on prend leur Ville , que l'on fortifie sous le nom de Segura de la Frontera ,* 288

CHAP. IV. *Cortez envoie plusieurs Capitaines , pour reduire ou châtier les Villes revoltées , & marche en personne vers celle de Guacachula , contre une armée de Mexicains , qui défendoient leurs frontieres de ce côté-là ,* 301

CHAP. V. *Cortez avance les préparatifs dont il avoit besoin pour l'entreprise de Mexique. Il reçoit par hazard un secours de Soldats Espagnols. Il vient à Tlascala , où il trouve que Magiscatzin étoit mort .* 316

CHAP. VI. *De nouveaux secours de Soldats Espagnols arrivent à l'armée de Cortez.*

DES CHAPITRES.

tez. Les gens de Narvaez qui avoient demandé leur congé, retournent à l'Isle de Cuba. Cortez dresse une seconde Relation de son expedition, & dépêche de nouveaux Envoyés à l'Empereur Charles V. 329

CHAP. VII. Les Envoyés de Cortez arrivent en Espagne, & passent à Medellin, où ils demeurent jusqu'à ce que les troubles de l'Etat étant cessés, ils puissent se rendre à la Cour, où ils obtiennent la recusation de l'Evêque de Burgos, 341

CHAP. VIII. Ce qui se passa en toute cette affaire jusqu'à sa conclusion, 353

CHAP. IX. Cortez reçoit un nouveau secours de Soldats & de munitions : Il fait la revûe de son Armée. Les Alliés en font autant à son imitation. On publie des Ordonnances ; & on commence la marche, à dessein de s'emparer de Tezeuco, 365

CHAP. X. L'Armée marche & surmonte plusieurs obstacles. Le Roy de Tezeuco envoie une Ambassade, pour tromper le General. On lui répond en mêmes termes : ce qui donne lieu de s'emparer de la Ville sans résistance, 377

CHAP. XI. L'Armée étant logée dans Tezeuco, les Nobles viennent offrir leur service au General. Il rend le Royaume à celui qui en étoit le legitime heritier, laissant l'usurpateur sans aucune esperance d'être rétabli, 388

T A B L E

- CHAP. XII.** *Le Roy de Tezeuco reçoit le Baptême en public ; & Cortez marche avec une partie de son Armée pour se saisir de la Ville d'Iztacpalapa , où il a besoin de toute sa prévoyance , pour éviter de tomber dans une embuscade que les Indiens lui avoient dressée ,* 397
- CHAP. XIII.** *Les Provinces de Chalco & d'Otumba demandent secours à Cortez contre les Mexicains. Il en donne la charge à Gonzale de Sandoval , & à François de Lugo , qui défont les ennemis , & amènent des prisonniers , par le moyen desquels Cortez propose encore la paix à l'Empereur de Mexique ,* 406
- CHAP. XIV.** *Gonzale de Sandoval conduit les brigantins à Tezeuco ; & durant qu'on leur donne la dernière main , Cortez sort avec une grande partie de son armée , pour aller reconnoître les bords du grand Lac ,* 415
- CHAP. XV.** *Cortez va à Ialtocan où il trouve de la résistance. Il surmonte les obstacles , & passe jusqu'à Tacuba ; & après avoir vaincu & défait les Mexicains en plusieurs combats , il fait sa retraite ,* 425
- CHAP. XVI.** *Un nouveau secours d'Espagnols arrive à Tezeuco. Sandoval marche au secours de ceux de Chalco. Il défait par deux fois les Mexicains en pleine campa-*

DES CHAPITRES.

- gne, & prend à force d'armes les Villes de Guastepeque & de Capistlan, 437
- CHAP. XVII. Cortez fait une nouvelle sortie, pour reconnoître le Lac du côté de Suchimilco. Il fait en chemin deux combats fort perilleux contre les ennemis, qui s'étoient fortifiés sur les montagnes de Guastepeque, 449
- CHAP. XVIII. L'armée passe à Quatlavaca, où elle défait les Mexicains; & de-là à Suchimilco, où elle obtient une autre victoire avec plus de difficulté, & un extrême danger de Cortez, 461
- CHAP. XIX. On châtie la conspiration de quelques Espagnols contre la vie de Cortez, par le supplice d'un Soldat; & un mouvement séditieux de quelques Tlascalteques, par la mort de Xicotencal, 474
- CHAP. XX. On met à l'eau les brigantins; & après avoir partagé l'Armée pour attaquer en même tems, par les chaussées de Tacuba, d'Iztacpalapa & de Cuyoacan, Cortez s'avance sur le Lac, & rompt une grande flotte de canots des Mexicains, 486
- CHAP. XXI. Cortez va reconnoître les postes de son Armée sur les trois chaussées, & trouve par-tout que le secours des brigantins étoit nécessaire. Il en laisse quatre à Sandoval, quatre à Pierre d'Alvarado,

TABLE DES CHAPITRES.

- & se retire à Cuyoacan avec les cinq autres , 497
- CHAP. XXII.** Les Mexicains mettent en usage divers stratagèmes pour leur défense. Ils dressent une embuscade de leurs canots contre les brigantins. Cortez est battu dans une occasion considerable, & poussé jusqu'à Cuyoacan , 509
- CHAP. XXIII.** Les Mexicains celebrent leur victoire par le sacrifice des Espagnols. Guatimozin trouve le moyen d'effrayer les Alliés, dont plusieurs desertent de l'Armée de Cortez. Ils retournent en plus grand nombre, & on prend la resolution de se poster dans la Ville même , 523
- CHAP. XXIV.** On fait les trois attaques en même tems ; & les trois corps de l'armée se rejoignent en peu de jours, dans la Place de Tlateluco. Guatimozin se retire au quartier le plus éloigné ; & les Mexicains font plusieurs efforts & usent de diverses ruses pour traverser le dessein des Espagnols , 534
- CHAP. XXV.** Les Mexicains font un effort pour se retirer par la voye du Lac. Grand combat de leurs canots contre les brigantins, à dessein de faciliter la retraite de Guatimozin. Il est enfin pris, & la Ville se rend à Cortez , 548

Fin de la Table des Chapitres.

HISTOIRE



HISTOIRE
DE LA CONQUESTE
DU
MEXIQUE,
OU DE LA NOUVELLE
ESPAGNE.
LIVRE QUATRIÈME.

CHAPITRE PREMIER.

On permet à Motezuma de se montrer en public, en allant à ses Temples & à ses divertissemens ordinaires. Cortez prend quelques mesures qu'il jugeoit nécessaires. On doute si les Espagnols entreprirent en ce tems-là d'abattre les Idoles dans la Ville de Mexique.



MOTEZUMA se rendit ainsi volontairement prisonnier des Espagnols, & il s'en fit aimer par sa complaisance & par sa liberalité. Ses domestiques même ne le

reconnoissoient plus à ce caractère de douceur & de moderation, qu'il sembloit avoir tiré de sa fréquentation avec les Etrangers, & qui étoit si éloigné de son temperament. Il autorisoit par tous ses discours & par toutes ses actions, la sincerité de son cœur; & lorsqu'il crut avoir acquis & mérité la confiance du General, il resolut de la mettre à l'épreuve, en lui demandant la permission d'aller quelquefois visiter ses Temples. Ce Prince donna sa parole de revenir exactement à sa prison; car c'est ainsi qu'il l'appelloit, hors de la presence de ses domestiques. Il dit à Cortez: *Que pour son honneur propre, & pour l'interêt des Espagnols même, il desiroit se montrer à son Peuple, parce qu'on commençoit à croire qu'il étoit retenu par violence; maintenant que le sujet de sa détention ne subsistoit plus, après le supplice de Qualpopoca. Qu'ainsi il y avoit lieu d'apprehender quelque soulèvement dont le peuple seul ne seroit pas capable, si l'on n'y apportoit promptement du remede, par cette apparence de liberté.* Cortez entrant dans ses raisons, & souhaitant aussi donner quelque satisfaction aux Mexicains, répondit très-civilement à ce discours: *Qu'il avoit une entiere liberté de sortir quand il lui plairoit, & que la permission qu'il en demandoit venoit d'un excès de bonté, puisque tous les Espagnols, & le General même, n'é-*

voient là que pour lui obéir. Néanmoins il reçut la parole de l'Empereur, qu'il ne quitteroit point le logis où il étoit alors, sous prétexte que les Espagnols estimoient trop l'honneur qu'il leur avoit fait, pour s'en priver si-tôt.

Le sujet de la sortie de Motezuma pour aller à ses Temples, donna quelques scrupules au General : sur quoi, afin d'en tirer le parti le plus raisonnable, Cortez obtint de ce Prince, que dès ce jour-là il aboliroit les sacrifices du sang humain. On se contenta de remédier ainsi à la partie la plus criminelle de ces abus, parce qu'il n'étoit pas encore tems de s'attacher à leur entière guérison; & lorsqu'on ne peut aspirer tout d'un coup à ce qui est de meilleur, la prudence veut qu'on partage la difficulté, afin d'en surmonter les inconveniens piece à piece. Motezuma promit tout ce qu'on voulut, & en effet il fit défendre par tous ses Temples l'usage de ces sacrifices : & quoiqu'on doute s'il observa lui-même sa défense, au moins il est constant qu'ils cessèrent d'être publics, & si l'on en fit quelques-uns, ce fut à portes fermées, comme un crime dont on se cachoit.

La première visite de l'Empereur fut rendue au principal Temple de Mexique, où il alla avec tout l'éclat & toute la suite qui

l'accompagnoit ordinairement. Il mena avec lui quelques Espagnols, qu'il nomma & choisit lui-même prudemment, avant qu'on les lui eût donnés, pour lui servir de gardes, ou de témoins. Le Peuple celebra cette premiere vûë de son Prince par de grandes réjouissances; chacun en témoigna sa joye par les démonstrations qui composoient leurs applaudissemens. Ce n'est pas qu'ils l'aimassent, ou qu'ils eussent perdu le souvenir de l'oppression dont il les chargeoit, mais le devoir faisoit en cette rencontre l'office de la volonté, & l'éclat d'une Couronne se fait respecter jusques sur le front d'un Tyran.

L'Empereur recevoit leurs acclamations d'un air majestueux, & avec quelque marque de reconnoissance. Ce jour-là il parut liberal jusqu'à l'excès, par plusieurs graces qu'il fit aux Nobles, & par des distributions entre le menu Peuple. Il monta au Temple, appuyé sur les bras des Sacrificateurs; & s'acquitta des devoirs les moins scandaleux du culte qu'il rendoit à ses Idoles; après quoi il revint au logement des Espagnols, à qui il fit de nouveaux complimens, en leur faisant comprendre que le dégagement de sa parole l'obligeoit moins à y retourner, que le plaisir de vivre avec ses amis.

Depuis ce tems-là, Motezuma sortit li

brement, quelquefois pour aller au Palais où ses femmes avoient leur logement, d'autres pour visiter les Temples ou ses maisons de plaisir; il rendoit néanmoins au General cette espece de déference, de lui demander sa permission, ou de le mener avec soi, lorsque la visite qu'il alloit faire étoit d'éclat & de ceremonie. Cependant il ne passa jamais une nuit hors du quartier des Espagnols, & il ne parla point de changer: au contraire, les Mexicains s'accoutumerent enfin à considerer cette perseverance, comme une faveur qu'il faisoit aux Etrangers; en sorte que tous les Ministres & les Nobles de l'Empire vinrent faire leur cour au General, & rechercher son crédit, afin d'obtenir des graces du Prince; & tous les Espagnols qu'il honoroit de quelque bienveillance particuliere, recevoient des presens & des respects de tout le monde; (aventure ordinaire en toutes les Cours, où les prieres & les sollicitations érigent toujours en Idoles les Favoris.)

Dans l'intervalle de cette espece de repos, Cortez n'oublioit aucune des précautions qui pouvoient établir sa sûreté, & avancer ces vastes & sublimes desseins qu'il sentoit naître dans son cœur, sans qu'il se proposât encore aucun objet déterminé, ni qu'il pût démêler jusqu'où il étoit appelé par la fla-

teuse obscurité d'une si belle apparence. Aussi-tôt que le Gouvernement de Vera-Cruz fut vacant par la mort d'Escalante, & que le supplice de Qualpopoca eût rendu les chemins libres, le General nomma pour Gouverneur Gonzale de Sandoval : mais afin de n'éloigner pas de sa personne en cette conjoncture un Officier brave & d'un grand merite, Cortez envoya à Vera-Cruz un Soldat particulier, nommé Alonse de Grado, en qualité de Lieutenant de Roy. Cet homme étoit habile, mais inquiet, & un de ceux qui s'étoient marqués dans les mutineries passées. On crut que le General l'employoit afin de lui donner quelque satisfaction, & de l'éloigner; néanmoins ce fut une mauvaise politique, de mettre un homme qui n'étoit pas sûr, dans une Place qu'il devoit conserver comme une retraite, & comme un rempart contre les insultes qui pouvoient arriver du côté de l'Isle de Cuba. La presence de cet Officier auroit pû produire de grands inconveniens, si les vaisseaux que Velasquez avoit envoyés, afin de soutenir & de pousser ses anciennes prétentions, fussent arrivés un peu plûtôt : mais le procedé de Grado rectifia l'erreur du choix qu'on avoit fait de sa personne; car en peu de jours Cortez reçut tant de plaintes de la part des Habitans & des voisins de

la Ville de Vera-Cruz, qu'il fut obligé de le faire amener prisonnier, & d'envoyer le Gouverneur en Chef.

Cortez prit l'occasion de ces divers voyages, pour faire amener de Vera-Cruz la mâture, les voiles, la ferrure & les autres agrez des navires qu'on avoit mis à fond. Son dessein étoit de faire bâtir deux brigantins, afin de se rendre maître du passage sur le lac; ne pouvant oublier le discours que les Tlascalteques lui avoient rapporté touchant la rupture des ponts & des chauffées. Il parvint insensiblement à faire souhaiter à l'Empereur de voir ces vastes embarquations dont les Espagnols se servoient, & la facilité qu'ils avoient à les mettre en mouvement; ce fut là le prétexte specieux de cette nouveauté. On disoit à Motezuma, qu'ils faisoient travailler le vent quand il leur plaisoit, afin de soulager les Rameurs, & on ne pouvoit leur apprendre ce secret sans démonstration, parce que les Mexicains ignoient absolument l'usage des voiles; & l'Empereur croyoit qu'il y alloit de sa grandeur que ses Matelots se rendissent habiles en cet art. On eut bien-tôt tout ce que l'on souhaitoit pour l'appareil des brigantins, dont on commença la fabrique par le moyen de quelques Charpentiers de navires qui avoient passé avec Cortez en qualité de

soldats. Les Charpentiers de la Ville leur aiderent à couper & à conduire le marrein necessaire à la construction du corps de ces bâtimens, suivant les ordres de Motezuma. Ainsi les brigantins furent achevés en peu de tems, & l'Empereur voulut en faire lui-même la premiere épreuve, en s'y embarquant avec les Espagnols, afin de s'instruire plus exactement de tous les secrets de cette navigation.

Pour ce sujet il fit préparer une celebre chasse en un des endroits du rivage où le lac entroit le plus avant dans les terres, afin de se donner tout le tems necessaire à ses observations. Au jour marqué par l'Empereur, tous les canots qui le suivoient ordinairement, parurent sur le lac, remplis de ses Officiers & des Chasseurs. On avoit augmenté le nombre de rameurs, dans l'esperance de donner une grande réputation à la legereté de leurs bâtimens, aux dépens de ceux des Etrangers, qui leur paroissoient pesans & difficiles à manier. Ils ne furent pas long-tems en cette erreur; les brigantins qui avoient le vent favorable, n'eurent pas plutôt déployé les voiles & mis les rames en l'eau, qu'ils laisserent bien loin derriere eux cette flotte de canots avec une surprise extrême de tous les Indiens. Ce jour eut des agrémens particuliers pour les Espagnols,

qui outre les divertissemens de la chasse, dont la nouveauté & les divers incidens redoublerent le plaisir, furent encore regalés d'un superbe festin par l'Empereur. Il se plut tellement à railler ses Canoteurs sur les vains efforts qu'ils avoient fait en voguant après les brigantins, qu'il sembloit qu'il tirât de la gloire de la victoire des Espagnols.

Au retour, toute la Ville accourut, pour voir ce qu'ils appelloient en leur langue les Maisons flotantes. La nouveauté fit son effet ordinaire dans les esprits : ils admiroient sur tout le maniement du timon & des voiles, qui selon leur pensée commandoient aux vents & aux eaux. Les plus éclairés voïerent cette invention comme un secret de quelque art qui excedoit la portée de leur esprit, & le vulgaire la considéra comme l'effet d'une science surnaturelle ou d'un empire sur les Elemens. Ce qui en resulta de mieux, fut que l'on reçut avec un applaudissement general ces brigantins, dont la construction avoit bien d'autres vûës, & cette précaution du General eut sa part du bonheur qui l'accompagnoit en toutes choses, puisqu'il executa ce qui lui étoit avantageux, & qu'il acquit aux Espagnols un nouveau degré d'estime.

Au même tems, le General suivant sa vigilance & son activité ordinaire, prenoit

d'autres mesures. Il infinuoit dans l'esprit de Motezuma, & des Nobles qui lui faisoient la cour, des sentimens d'estime & de veneration pour le Prince qui l'avoit envoyé. Il loüoit la clemence de ce Monarque, il vantoit son pouvoir; & ses discours coulés avec adresse, firent une si douce impression sur le cœur des Mexicains, qu'ils en vinrent à souhaiter passionnément l'alliance qu'on leur propofoit, & le commerce avec les Espagnols, comme une chose avantageuse à l'Etat. D'ailleurs Cortez faisoit un fond de lumieres & de connoissances importantes à son dessein, sans qu'il parût avoir d'autre motif que celui d'une pure curiosité dans la conversation. Il s'informoit de la grandeur & des limites de l'Empire de Mexique, des montagnes, des rivières, & des mines les plus considerables; de la distance qu'il y avoit d'une mer à l'autre, la qualité de ces mers, les rades, & les ports les plus assurés: si éloigné en apparence du moindre dessein en ces observations que le simple hazard lui faisoit tomber dans l'esprit, que Motezuma, afin de l'instruire plus parfaitement, fit dessiner par ses Peintres, assistés de quelques sçavans en cette connoissance, une espece de Carte Geographique, qui representoit l'étenduë de son Domaine; sur quoi il fit re-

marquer à Cortez toutes les singularités dignes de quelque attention ; même il permit que quelques Espagnols allassent reconnoître les mines les plus fameuses , avec les ports & les rades propres à recevoir des vaisseaux. Cortez lui proposa cette reconnoissance , sous prétexte de porter à son Prince une relation exacte de tout ce qu'il y avoit de plus considerable en cet Empire ; & Motezuma n'agréa pas seulement la chose , il nomma des soldats qui devoient accompagner les Espagnols , & dépêcha par tout des ordres , afin de leur procurer les passages libres , & de pleines informations de tout ce qu'ils voudroient sçavoir ; ce qui marque qu'il n'avoit alors aucune inquietude , & que son intention s'accordoit parfaitement avec ses paroles.

Quoique les nouveautés fussent extrêmement à craindre en cette saison , où elles pouvoient ruiner la confiance & la tranquillité , néanmoins nos Historiens rapportent ici une résolution des Espagnols si imprudente & si mal concertée , que nous trouvons lieu d'en douter , encore que nous n'ayons point de raisons pour la supprimer. Bernard Diaz assure donc qu'on se déterminna en ce tems-là à mettre en pieces toutes les Idoles du Mexique , & à convertir en une Eglise le principal Temple de cette

Ville. François Lopez de Gomara, qui convient quelquefois avec ce premier Auteur fut ce qui paroît le moins vrai-semblable, avoit déjà avancé la même chose. Ils assurèrent que les Espagnols sortirent dans la résolution d'exécuter ce projet, malgré les prières & la résistance de Motezuma ; que les Sacrificateurs prirent les armes, & que toute la Ville se souleva pour défendre ses Dieux : on ajoute que cette émotion dura quelque tems, sans aller jusqu'aux voyes de fait ; & qu'enfin la considération du bien public & de la paix, obligea nos gens à laisser les Idoles en repos, en se contentant de préparer une Chapelle, & d'élever dans le Temple même, un Autel, où on mit la Croix de JESUS-CHRIST, & une Image de sa très-sainte Mere, & où on celebra la Messe, qui fut chantée solennellement ; que cet Autel y demeura long-tems sur pied par les soins des Sacrificateurs, qui s'appliquoient tous les jours à le tenir propre, & à le parer. Herrera confirme cette relation, & la pousse encore plus loin par quelques circonstances qui outrent un peu ce qu'on appelle les ornemens de la narration, si tant est que la Rhetorique de l'Histoire se mêle d'en employer quelques-uns. Il nous représente une Procession fort dévote, quoique faite avec les armes à la main, ex-

près afin d'accompagner les saintes Images jusqu'au Temple. Il recite au pied de la lettre, où il compose une Oraison que Cortez fit devant le Crucifix, & il étale une espece de miracle produit en faveur de la dévotion du General. Il semble que cet homme anime son zele, pour nous persuader un fait dont je n'ai pû découvrir le premier Auteur. C'est que les Mexicains s'émurent ensuite, sur ce que le Ciel leur refusoit le secours ordinaire de la pluye, & qu'ils accoururent au logis du General, avec une impetuosité qui tenoit un peu de la sédition. Ils crioient que leurs Dieux avoient retiré leur assistance depuis qu'on avoit introduit dans leur Temple des Divinités étrangères. Pour calmer ce mouvement, Cortez leur promit, de la part de son Dieu, une pluye abondante en peu d'heures, & le Ciel prit soin de dégager à point nommé la parole du General; ce qui remplit d'étonnement & d'admiration l'Empereur & tous ses Sujets.

On ne fera point de réflexion sur l'embarras où Cortez se jetta, en se rendant garant envers des Infideles, d'un miracle qui devoit être une preuve de la verité de sa Religion: cela pouvoit naître de l'ardeur de son zele; & le merveilleux du succès ne doit point nous surprendre, puisqu'il se

peut faire qu'il eût alors quelque étincelle de cette foi vive, avec laquelle on merite & on obtient les miracles : mais ce fait heurte si fort la droite raison, qu'on lui accordera difficilement sa croyance si l'on considère les lumières du General, & le génie & la science du Pere Olmedo. On suppose néanmoins, que l'entreprise d'abattre les Idoles des Mexicains en la manière & au tems que ces Auteurs le marquent, ait eu le succès qu'ils lui attribuent ; cependant elle nous fournit diverses considérations, qui nous obligent au moins à douter si elle ne pouvoit pas en avoir une autre. En effet, puisqu'il est permis à un Historien de hazarder quelquefois son sentiment sur les actions qu'il rapporte, ne peut-on pas croire que ce qui avoit été si difficile à Cozumel, devoit être impossible dans une Ville si peuplée ? On étoit parfaitement bien avec Motezuma, & la tranquillité dont on jouïssoit alors rouloit sur la bienveillance qu'il témoignoit aux Espagnols ; cependant il n'avoit donné aucune espérance de recevoir les vérités de l'Évangile ; au contraire il avoit toujours la même obstination en son attachement aux erreurs de l'Idolâtrie. Celui des Mexicains étoit encore plus ferme à défendre leur culte impie, avec une dureté invincible, & ils avoient alors une grande

disposition à se soulever contre les Espagnols. Quelle politique pouvoit donc inspirer un pareil contre-tems contre la volonté de Motezuma? Si lon considere le but de cette expedition, on ne le trouvera ni solide ni raisonnable. Faut-il commencer par le débris des Idoles à detromper les Idolâtres, & traiter une ceremonie exterieure, & dont on ne tire aucun fruit, comme un triomphe de la Religion? On ne se contente pas de placer de saintes Images en un lieu impur & abominable, on les commet encore à la discretion des Sacrificateurs idolâtres, exposées à leurs irréverences & à leurs sacrileges, & on va celebrer le divin Sacrifice de la Messe au milieu des infâmes simulacres du Démon. Voilà les attentats que Herrera qualifie une Faction memorable: c'est au Lecteur à décider sur cette qualité: pour nous, ni la politique du monde, ni celle du Christianisme ne nous fournissent aucune raison qui puisse sauver ces inconveniens; & sans rien prononcer sur la verité de cet événement, on voudroit seulement qu'un procedé aussi irregulier que celui qu'on rapporte, n'eût jamais été commencé, ou qu'on ne donnât point de place dans l'Histoire à des verités qui paroissent incroyables.

C H A P I T R E II.

On découvre une conspiration qui se formoit contre les Espagnols par le Roy de Tezeuco. Motezuma l'appaise par son adresse & par les avis de Cortez, & châtie celui qui étoit l'Auteur de la trahison.

L'Entreprise des Espagnols roula dès ses commencemens sur des accidens qui n'avoient aucune proportion les uns avec les autres. Le repos & l'inquietude se succedoient tour à tour; l'esperance l'emportoit quelquefois sur les obstacles qui se présentoient, & d'autres fois la confiance faisoit renaître les périls; parce que tous les desseins des hommes & leurs succès, sont naturellement sujets à cette condition, que les biens & les maux ont une liaison si étroite qu'ils se suivent de bien près, & nous devons croire que cette instabilité étoit nécessaire pour corriger le désordre de nos passions.

L'aveuglement des Payens attachoit cette vicissitude à la révolution d'une rouë imaginaire, formée de l'enchaînement des succès heureux ou malheureux, & dont le mouvement étoit réglé par un certain fantôme

tôt indifcret & volage qu'ils appelloient Fortune, abandonnant ainfi à la difpofition du hazard leurs defirs & leurs craintes, quoiqu'en effet ce foit en vertu des fages Decrets de la divine Providence, que le bonheur & le malheur n'ont point d'état fixe & constant en cette vie, afin qu'on poffede l'un & qu'on fouffre l'autre avec moderation, & que notre entendement s'éleve jufqu'au fejour des Bienheureux, pour y trouver quelque chofe de réel & d'affuré.

Les Efpagnols avoient affez de preuves de la bonne volonté de Motezuma & de l'eftime de fes Sujets : cependant, au même tems qu'ils jouiffoient d'un repos fi favorable, il s'éleva une tempête qui penfa déconcerter toutes les mefures de leur General. Elle fut excitée par Cacumazin neveu de Motezuma, Roy de Tezeuco, & premier Electeur de l'Empire. Ce Prince en la fleur de fon âge avoit beaucoup d'ambition & peu de jugement, & fur le confeil de fes feules paffions, il forma le deffein de s'acquérir une gloire immortelle entre ceux de fa Nation, en attaquant les Efpagnols, fous prétexte de rendre la liberté à fon Souverain. Sa dignité & la noblefse de fon rang lui paroiffoient des titres affez avantageux pour lui faire efperer la Couronne de l'Em-

pire à la première élection, & il crut que du moment qu'il auroit tiré l'épée, il pourroit s'en approcher de fort près. Sa première démarche fut de saper insensiblement les fondemens du respect & de l'estime qu'on avoit pour Motezuma, en insinuant que c'étoit par pure bassesse & faute de courage que ce Prince demouroit dans une sujétion indigne de son caractère. De là il passa à des accusations contre les Espagnols : il représentoit l'oppression que l'Empereur souffroit par leur violence, & l'autorité qu'ils avoient usurpée dans le Gouvernement, comme des principes d'une tyrannie insupportable; & il n'oublioit aucune des raisons qui pouvoient les rendre odieux & méprisables. Il répandit depuis cette semence de révolte entre ces petits Souverains qui regnoient sur le grand lac de Mexique, & la disposition favorable qu'il trouva en leurs esprits le confirma dans la résolution d'exécuter son dessein. Cacumazin assembla donc secrètement ses amis & ses parens en son Palais, où se trouverent les Rois de Cuyoacan, d'Iztacpalapa, de Tacuba & de Matalcingo, avec d'autres Seigneurs & Caciques du voisinage, qui avoient tous beaucoup d'autorité & de réputation, & qui outre le grand nombre de gens de guerre dont ils étoient suivis, se piquoient d'être braves & grands Capitaines.

Ce Prince leur fit un discours soutenu de plusieurs raisons, afin de donner l'apparence & la couleur d'un zele désintéressé à son ambition. Il exagéra « l'état »
« miserable où l'Empereur se trouvoit, »
« paroissant avoir perdu jusqu'au souvenir »
« de sa propre liberté, & l'obligation »
« qu'ils avoient tous, comme de fideles »
« Sujets, de conspirer à le tirer de cette »
« indigne servitude. Il prouva la sincerité »
« de son zele par les liens du sang qui »
« l'obligeoient à prendre part aux disgraces »
« de son oncle. Après cela *Cacumazin* »
« se détachant contre les Espagnols : »
« Qu'attendons-nous, dit il, mes pa- »
« rens & mes chers amis ? Et quand ou- »
« vrirons-nous les yeux sur la honte de »
« notre Nation & sur la bassesse de notre »
« patience ? Nous qui sommes nés pour »
« les armes, & qui établissons toute no- »
« tre felicité en la terreur que nous por- »
« tons dans l'ame de nos ennemis, nous »
« baïssons la tête sous le joug honteux »
« d'une Nation étrangere. Leur insolence »
« est un reproche à notre lâcheté, & ne »
« croît que sur le mépris qu'ils font de »
« notre tolerance. Considerons le progrès »
« qu'ils ont fait en si peu de tems, & »
« nous reconnoîtrons bien-tôt notre mau- »
« vaise conduite, & ce que notre devoir »

„ nous demande. Nous les avons vû se
„ jeter dans la Ville Capitale, fiers de
„ quatre victoires, où le peu de résis-
„ tance leur a laissé prendre le titre de
„ Vaillans. Ils y ont fait une entrée
„ triomphante en dépit de l'Empereur,
„ contre la volonté de sa Noblesse & de
„ ses Ministres, & ils ont introduit avec
„ eux des esclaves révoltés contre nous,
„ qui paroissoient devant nos yeux les ar-
„ mes à la main à l'abri de leur protec-
„ tion, foulant aux pieds la gloire des
„ Mexicains, afin d'élever un trophée à
„ la vanité des Tlascalteques. Ils ont ôté
„ la vie à un General de l'Empire par un
„ supplice public & scandaleux, en ufur-
„ pant sur les terres d'autrui le droit des
„ Magistrats & l'autorité de faire des
„ Loix. Enfin, pour comble d'insolence
„ ils ont arrêté dans son logis même le
„ grand Motezuma. Ils l'ont enlevé par
„ force de son Palais, & non contents
„ de lui donner des gardes à notre vûë,
„ ils se sont déchaînés jusqu'à cette in-
„ dignité d'outrager sa personne & sa
„ Majesté, en le chargeant des mêmes
„ fers qu'ils font porter à d'infâmes vo-
„ leurs. Cela s'est fait, nous le sçavons :
„ mais qui pourra le croire ? Et le té-
„ moignage des yeux même n'est-il pas

récusable en cette occasion? Quoiqu'en-
fin ce soit une vérité pleine d'infamie
pour nous qu'on doit enveloper dans
le silence, ou plutôt dans un éternel
oubli. Qu'est-ce donc, braves Mexi-
cains, qui peut maintenant vous rete-
nir? Votre Empereur est en prison, &
vous n'avez pas encore les armes à la
main? Cette image de liberté dont vous
l'avez vû jouir ces jours passés, n'est
qu'un passage trompeur par où ils l'ont
conduit à un esclavage encore plus hon-
teux, puisqu'ils regnent en tyrans sur son
esprit, & qu'ils se sont emparés de sa vo-
lonté; ce qui est une espece de prison la
plus indigne d'un Souverain. C'est par-
là qu'ils nous gouvernent, & qu'ils nous
commandent absolument, puisque celui
qui est en droit de nous commander leur
obéit. Vous voyez qu'il abandonne le
soin de son Etat, qu'il n'est plus appli-
qué à la conservation des Loix, & que
son cœur autrefois tout royal, n'a plus
que la bassesse d'un esclave. Nous au-
tres, sur qui l'Empire fonde son appui,
nous devons prêter nos épaules en un
besoin, afin d'empêcher sa chute. No-
tre devoir est de joindre nos forces,
d'exterminer ces nouveaux venus, &
de mettre notre Empereur en liberté.

„ Si nous lui déplaisons en desserrant un
„ peu les liens de notre obéissance pour
„ son avantage, il connoitra la bonté du
„ remede quand il se verra délivré du
„ mal : s'il ne le connoît pas, Mexique
„ ne manque pas d'hommes dont la tête
„ puisse remplir dignement la Couron-
„ ne; & il n'est pas le premier de nos
„ Rois, qui pour ne sçavoir pas régner,
„ ou pour régner avec négligence, a lais-
„ sé tomber le sceptre de ses mains.
Cacumazin leur fit ce discours avec tant
de vivacité, qu'il emporta toutes les voix.
Ils lancerent d'effroyables menaces contre
les Espagnols, & s'offrirent de servir
en personne à cette faction, à la réserve
du Prince Matalcingo, qui étant parent
de l'Empereur, au même degré que le
Roy de Tezeuco, avoit aussi ses préten-
tions à la Couronne. Il pénétra le motif
d'interêt qui faisoit agir son corival,
& résolut de faire échouer son dessein,
en remontrant qu'il étoit nécessaire &
conforme à leur devoir d'en informer
Motezuma, puisqu'il n'étoit pas raison-
nable de se jeter les armes à la main dans
une maison où il résidoit, avant que d'a-
voir mis sa personne en sûreté, tant à cau-
se du péril auquel il exposoit sa vie, que
pour éviter la fâcheuse nécessité d'aller af-

ſommer ces hommes entre les bras de leur Empereur. Tous les autres rejetterent bien loin cette propoſition comme étant impraticable ; & Cacumazin ne put s'empêcher de bruſquer Matalcingo qui ſouffrit cette injure , afin de l'entretenir toujours dans ſes eſperances. L'aſſemblée ſe ſépara de cette maniere , après avoir marqué le jour & la forme de l'exécution , & recommandé le ſecret.

Motezuma & Cortez apprirent cette conjuration preſque en même tems. Le premier en fut informé par un avis ſecret attribué au Seigneur de Matalcingo , & Cortez par le moyen de ſes eſpions & de ſes confidens. Ils ſe chercherent auffi-tôt , afin de ſe communiquer un ſecret de cette importance ; & l'Empereur fut aſſez heureux pour s'expliquer le premier d'une maniere qui prouva ſa ſincerité. Il rendit un compte exact à Cortez de tout ce qui s'étoit paſſé. Il témoigna une extrême colere contre ſon neveu & contre les autres conjurés , & il propoſa de les châtier avec toute la rigueur qu'ils méritoient : mais le General après lui avoir fait comprendre qu'il étoit bien inſtruit de tout par de certaines circonſtances eſſentielles , répondit à Motezuma : *Qu'il avoit bien du déplaiſir d'être la cauſe de ce ſou-*

levement de ses Sujets, & que cette raison l'obligeoit à prendre sur son compte le remède qu'il étoit nécessaire d'y apporter; qu'ainsi il venoit lui demander la permission de marcher droit à Tezeuco avec les Espagnols, afin de prendre le mal à sa source, & de lui amener Cacumazin pieds & poings liés, avant qu'il se fût joint aux autres Conjurés, & qu'il les poussât dans la nécessité d'employer des remèdes plus violens. Motezuma n'approuva point ce projet; au contraire il le rejetta absolument, connoissant bien le préjudice que son autorité & son pouvoir recevroient, s'il se servoit des armes de ces Etrangers pour châtier des attentats de cette qualité sur des personnes aussi considérables dans son Etat. Il pria le General de dissimuler son ressentiment pour l'amour de lui. Enfin il lui dit pour dernière résolution: *Qu'il ne vouloit pas, & qu'il n'étoit pas à propos que les Espagnols fissent cette démarche, crainte que l'aversion qui obligeoit les Mexicains à vouloir se séparer d'eux, ne se tournât en une opiniâtreté invincible: qu'il ne demandoit d'être assisté que de leur conseil, afin de ranger ces rebelles à la raison; & que s'il en étoit besoin, il souhaitoit qu'ils fissent l'office de médiateurs en cette affaire.*

Après quelques réflexions. l'Empereur
crut

crut qu'il falloit essayer premierement les voyes de la douceur ; & que la dépendance de respect que son neveu avoit pour lui, pourroit appaiser son inquiétude, & le réduire à la raison, lorsqu'il lui représenteroit son devoir, & l'engagement qu'il avoit de se conserver l'amitié des Espagnols. A cet effet il lui envoya un Officier de confiance pour lui signifier l'ordre qu'il avoit de la part de l'Empereur, & lui dire de celle du General : *Qu'il souhaitoit son amitié, & de le voir, afin de lui en donner des témoignages effectifs.* Mais Cacumazin qui avoit déjà rejeté les conseils de l'obeissance, & qui n'écoutoit que ceux de l'ambition, répondit à Motezuma avec toute l'insolence d'un homme abîmé, & à Cortez avec tant de mépris & d'emportement, qu'il obligea le General à demander une autre fois à l'Empereur la permission d'attaquer Tezeuco ; mais Motezuma rejetta encore cette proposition, & dit à Cortez que cette affaire étoit de la nature de celles où la tête devoit agir, avant que d'employer les mains, & qu'il le laissât se conduire suivant son expérience, & la connoissance qu'il avoit de l'humeur de son neveu, & des motifs de son extravagance.

Dès ce moment il ne parla de cette action avec ses Ministres qu'avec une extrê-

me reserve , paroissent mepriser le crime , à dessein d'endormir le criminel. Il disoit , que cette audace de son neveu n'étoit qu'un emportement de jeunesse , un mouvement d'un étourdi sans aucune experience. Cependant il dresseoit une conjuration secrete contre le conspirateur par le moyen de ses propres domestiques , qui n'avoient pas encore oublié leur premier & principal devoir , ou qui en rappellerent le souvenir à la vûe des presens & des promesses qu'on leur fit. Motezuma obtint donc par cette voye , qu'ils se saisissent durant la nuit de la personne de son neveu dans son propre logis , & qu'ils l'embarquassent sur un canot qui étoit prêt. Il fut ainsi amené à Mexique , sans qu'il pût se défendre , & l'Empereur laissa paroître alors toute sa colere qu'il avoit tenue cachée : ainsi sans permettre à Cacumazin de le voir , ni vouloir écouter ses excuses , il le fit mettre , suivant l'avis de Cortez , dans la prison destinée à la garde des Nobles , en le traitant comme coupable d'un crime irremissible , & digne du dernier supplice.

Un frere de Cacumazin se trouvoit alors à Mexique ; il étoit heureusement échapé peu de jours auparavant des mains de ce rebelle , qui avoit voulu le faire assassiner en trahison sur quelques differends

assez légers. Motezuma l'avoit reçu dans son Palais, & au nombre de ses Officiers, afin de le mettre à couvert contre les ressentimens de son frere. Ce Prince étoit vaillant & sage, fort estimé à la Cour de Mexique, & extrêmement considéré des vassaux de son frere. Les circonstances de sa disgrâce redoubloient encore l'estime & l'affection. Cortez jetta les yeux sur lui; & comme il vouloit s'en faire un ami, & l'attirer à son parti, il proposa à l'Empereur de lui donner l'investiture de la Seigneurie de Tezeuco, puisque son frere s'étoit rendu incapable de regner, après avoir conspiré contre son Souverain. Il representa qu'il n'y avoit point de sûreté à punir du dernier supplice un criminel d'une si haute consideration, en un tems où les esprits des Nobles étoient en mouvement: qu'en le privant de sa dignité, on le puniroit d'un autre genre de mort qui feroit moins de bruit, & seroit néanmoins assez rigoureux pour imprimer de la terreur à tous ses partisans. Que le jeune homme qu'il lui proposoit, avoit de meilleures inclinations; qu'il lui devoit déjà la vie, & qu'il lui seroit encore redevable d'une Couronne, & d'autant plus engagé à reconnoître ce bienfait, qu'il avoit à le soutenir contre son frere. Qu'enfin par cette disposition l'Empereur donnoit par avance le Royaume à celui qui en devoit heriter, &c.

conservoit à son sang la dignité du premier Electeur, qui étoit d'un si grand prix dans l'Empire.

Cette pensée de Cortez plut tellement à Motezuma, qu'il la communiqua aussi-tôt à son Conseil, où on donna de grands éloges à la justice & à la clemence de l'Empereur : sur quoi les Ministres dresserent un decret, en vertu duquel Cacumazin fut dépossédé de toutes ses dignités, suivant l'usage qui se pratiquoit en ce Pays-là, & son frere nommé pour lui succeder au Royaume & à l'Electorat. Après quoi Motezuma fit venir le nouveau Roy, & durant l'acte de l'investiture, qui se faisoit avec pompe & quelques ceremonies, il lui fit un discours où il paroissoit de la Majesté, reduisant en peu de paroles tous les motifs qui pouvoient engager le plus fortement sa fidelité ; à quoi il ajouta en presence de toute l'assemblée, *qu'il avoit pris cette resolution par le conseil de Cortez*, afin de faire comprendre à ce Prince qu'il étoit redevable de sa Couronne au General. On peut s'imaginer qu'il n'ignoroit pas cette obligation ; la conjoncture des affaires ne souffroit pas qu'on enterrât un bienfait de cette nature : mais il est bon de remarquer les soins que Motezuma se donnoit pour inspirer à ses peuples des sentimens favo-

rables aux Espagnols & à leur General.

Le nouveau Roy alla bien-tôt prendre possession du Trône à Tezeuco, où il fut reçu & couronné avec de grandes acclamations & une extrême joye. Chacun s'empressoit à celebrer son exaltation, les uns par amour pour sa personne & par la compassion qu'ils avoient sentie de ses disgrâces, les autres par la haine qu'ils portoient à Cacumazin, & tous ensemble, afin de témoigner que son crime leur faisoit horreur. Tout l'Empire applaudit à ce châtiment, qui punissoit les coupables sans répandre du sang; & on l'attribua à l'élevation du genie des Espagnols, parce qu'on n'attendoit pas une semblable moderation de celui de l'Empereur. Ce nouveau procédé fut d'une si grande consequence pour ébranler les autres conjurez, qu'ils rompirent aussi-tôt les troupes qu'ils avoient assemblées, & qu'ils implorerent la clemence de l'Empereur. Pour cet effet ils eurent recours à Cortez, & enfin ils obtinrent leur pardon par son intercession. Ainsi cette tempête qui s'étoit formée contre lui, fut dissipée si heureusement, qu'il sortit du peril avec un nouvel éclat, en partie par son adresse, & en partie parce que les accidens mêmes lui furent favorables, puisque Motezuma crut lui être redevable

du repos de son Etat : que le premier Prince de l'Empire fut élevé par sa faveur à cette haute dignité, & qu'il trouva moyen de s'acquiescer ceux-mêmes qui avoient songé à le détruire, & de se faire un nouveau fond d'amis & d'obligés.

C H A P I T R E I I I.

Moteczuma prend la resolution de renvoyer Cortez, en répondant à son Ambassade. Il assemble les Nobles de son Empire, & dispose leurs esprits à reconnoître le Roy d'Espagne pour le legitime heritier de cet Etat, en arrêtant qu'on lui rende le devoir d'obéissance, & qu'on lui paye un tribut comme à un Prince qui descendoit de leur premier Conquerant.

Lorsque le calme eut succédé à ces mouvemens qui avoient attiré tous les soins de l'Empereur, il sentit ces élanemens de frayeur que la mémoire du peril laisse dans l'imagination. Il fit un retour en lui-même sur l'état auquel il se trouvoit. Il lui parut que les Espagnols faisoient un long séjour à sa Cour, & qu'ils regardoient comme un droit acquis sur sa liberté, la bonté qu'il leur témoi-

gnoit : sur quoi il prit la resolution de se familiariser moins avec eux , & de prendre une autre conduite à l'exterieur. Il voyoit bien que le prétexte dont Cacumazin s'étoit servi pour se soulever , tournoit à sa confusion , puisqu'on attribuoit sa bonté à une bassesse d'esprit , & il y avoit des momens où il s'accusoit d'avoir donné occasion à ces murmures. Ce Prince sentoit la diminution de son autorité , dont la jalousie tient toujours un poste fort proche de la Couronne , & le premier lieu entre les passions qui commandent aux Rois. Il craignoit que ses Sujets ne retombassent en de nouvelles inquiétudes , & qu'on ne rallumât quelques étincelles de ce feu mal éteint. Il auroit bien voulu dire à Cortez qu'il hâtât le terme de son retour : mais il ne trouvoit pas les ouvertures propres à lui faire cette proposition avec bienséance , parce qu'on n'ose faire un libre aveu de ces soupçons qui paroissent une espee de crainte. Motezuma fut durant quelques jours en ces irresolutions , & conclut enfin qu'il devoit préferablement à tout renvoyer les Espagnols , & se délivrer de cet obstacle qui feroit toujours chanceler la fidelité de ses Sujets.

Il prepara cette matiere avec beaucoup

d'adresse, ayant prevenu toutes les réponses de Cortez avant que de lui déclarer ses intentions, & détruit toutes les raisons sur lesquelles il pouvoit fonder son retardement. Ce Prince attendit donc que le General vînt le visiter, & le reçut sans marquer aucun changement en ses actions ni en ses discours. Il fit tomber la conversation sur le sujet du Roy d'Espagne dont ils parloient souvent, appuyant sur la veneration qu'il avoit pour ce Monarque, & tournant adroitement le même sujet à son but : il dit, *qu'il avoit resolu de lui rendre l'hommage qu'il lui devoit en qualité de successeur de Quezalcoal, & de Seigneur propriétaire de l'Empire du Mexique.* C'étoit en effet la resolution de Motezuma, & la seule chose qu'il dit comme il la pensoit, quoiqu'il ne prétendît pas alors en restituer le Domaine au Roy ; mais seulement éloigner Cortez, & lui donner congé avec plus d'honneur. Il ajouta donc, *qu'il étoit prêt d'assembler la Noblesse de ses Etats, & de faire cet aveu en leur presence, afin qu'à son imitation ils rendissent tous l'hommage qu'ils devoient à son Prince, & qu'ils l'établissent par quelque contribution dont il avoit dessein de leur montrer l'exemple, ayant déjà préparé des joyaux & d'autres presens de grand prix, afin de satisfaire*

de sa part à cette obligation ; qu'il ne doutoit pas que sa Noblesse n'y contribuât de la sienne par tout ce qu'elle possédoit de plus précieux , & qu'il ne desespéroit pas qu'on n'en mît ensemble une quantité si considérable , que ce present pourroit paroître sans honte devant ce grand Prince , comme la première reconnoissance de l'Empire du Mexique.

Cette proposition de Motezuma accordoit en même-tems aux Espagnols , tout ce qu'ils auroient osé souhaiter de plus avantageux pour satisfaire leur ambition , & même leur avarice. Elle visoit à leur retrancher tous les prétextes d'un plus long séjour à la Cour avant que de leur ordonner qu'ils se retirassent : mais il avoit sçû détourner cette vûë avec tant d'adresse , que Cortez n'en découvrit rien. Il le remercia seulement de sa liberalité sans la rejeter , & aussi sans l'encherir , puisqu'il ne faisoit que recevoir de la part de son Prince ce qui lui étoit dû. Cortez étoit d'ailleurs très-satisfait d'avoir obtenu beaucoup plus qu'il n'auroit osé demander en la situation où ses affaires étoient. Il exaltoit parmi ses Officiers & ses Soldats le service qu'ils rendroient à l'Empereur Charles , s'ils obligeoient un si puissant Monarque à devenir son tributaire. Il representoit les

richesses immenses qui pourroient accompagner cette nouvelle, afin que la relation n'en parût point toute nue, & qu'elle ne courût point le risque de passer pour incroyable. La vérité est qu'il ne pensoit pas alors à s'écarter un moment de son entreprise, & il ne lui paroissoit pas qu'il fût difficile de se maintenir, jusqu'à ce qu'on en eût appris l'état & le progrès en Espagne, & qu'on lui eût envoyé les ordres qu'il devoit suivre. Sa confiance étoit fondée sur la bonne volonté que Motezuma lui témoignoit, sur les amis qu'il acquereroit tous les jours en cette Cour; enfin sur ces heureux succès qui venoient, pour ainsi dire, d'eux-mêmes se placer sous sa main, ou par quelque cause supérieure, qui l'animoit à ne point borner ses esperances à la vûe de tout ce qu'il pouvoit souhaiter pour les remplir.

Cependant Motezuma qui alloit à son but, & qui sçavoit l'art de délibérer à loisir sur ce qu'il vouloit executer sans remise, dépêcha promptement ses ordres pour assembler tous les Caciques de son Empire, suivant la coutume, lorsqu'il se presentoit quelque affaire importante où la Noblesse devoit assister, sans faire citer les plus éloignés, afin de parvenir plutôt à ce qu'il prétendoit obtenir par cette diligence.

Ils se rendirent tous à Mexique en peu de tems avec la suite qu'ils menoient ordinairement à la Cour en si grand nombre, qu'il auroit pû donner quelques soupçons, si on en avoit ignoré le motif & l'usage. Motezuma les assembla dans l'appartement où il demeuroit ; & là, en presence de Cortez , qui fut appellé à cette conference, avec ses Truchemens & quelques-uns de ses Capitaines , il leur fit un raisonnement qui leur apprenoit les raisons de la resolution qu'il avoit prise, & qui sauvoit adroitement la dureté de cette proposition. Bernard Diaz a écrit que les Mexicains tinrent deux assemblées, & que le General n'assista point à la premiere. Cela peut être une des équivoques ordinaires à cet Auteur , puisque Cortez n'auroit pas oublié cette particularité en la seconde relation de son expedition ; outre qu'il s'agissoit alors de le satisfaire, & de lui donner de la confiance : ainsi ce n'étoit pas le tems de tenir des conseils sans sa participation.

Cette action eut beaucoup d'éclat & d'autorité , parce que les Nobles & les Ministres qui residoient à la Cour y furent aussi presens ; & Motezuma jettant les yeux sur l'assemblée d'un air agréable & plein de majesté , commença son discours : il attira d'abord la bienveillance & l'atten-

tion, en leur représentant à quel point il les aimoit, & combien ils lui étoient obligés: il les fit souvenir, qu'ils tenoient de sa main les richesses & les dignités qu'ils possédoient, & il établit sur ce principe, l'engagement où ils se trouvoient, de croire qu'il ne leur proposeroit rien qui ne fût à leur plus grand avantage, après l'avoir digéré par une mûre délibération, après en avoir pris les mesures de concert avec ses Dieux, & connu par des témoignages sensibles, que c'étoit leur volonté.

Il affectoit souvent de produire ces lumières d'inspiration, afin d'intéresser la Divinité en ses résolutions; & on le crut alors sur sa bonne foi, parce qu'il n'étoit pas extraordinaire que le Démon le favorisât de ses réponses. Après avoir donné ce fondement à sa proposition & à ce mystère, Motezuma déduisit en peu de mots, » l'origine de l'Empire des Mexicains, l'expédition des Navatlaques, les prodigieux exploits de Quezalcoal leur premier Empereur, & la Prophétie qu'il leur laissa en les quittant pour marcher à la conquête des Pays Orientaux; prédisant par une inspiration du Ciel que ses descendans reviendroient quelque jour regner en ces Provinces. *Après cela il posa comme un fait incontestable, que*

» le Roy des Espagnols Souverain de ces
» Regions Orientales , étoit le legitime
» successeur de Quezalcoal : *ajoutant* ,
» que ce Monarque étant celui qui devoit
» donner la naissance à ce Prince tant
» souhaité parmi les Mexicains , promis
» tant de fois par leurs Oracles & par les
» Propheties , pour lesquelles on avoit tant
» de respect , ils devoient tous reconnoî-
» tre ce droit hereditaire en sa personne ,
» en rendant à son sang les hommages
» qu'en son absence on avoit déferés au
» droit d'élection. Que si le Roy d'Espa-
» gne étoit venu maintenant en personne ,
» comme il avoit envoyé ses Ambassa-
» deurs , lui-même qui leur parloit , avoit
» tant d'amour pour la raison & pour ses
» Sujets , que le plus grand bien qu'il
» pourroit leur procurer , seroit d'être le
» premier à se dépouiller de la dignité
» qu'il possédoit , en remettant à ses pieds
» la Couronne pour lui en laisser la dis-
» position absolue , ou pour la recevoir de
» sa main. Cependant comme il se sentoit
» redevable à la bonté de ses Dieux de
» lui avoir accordé le bonheur de voir
» arriver de son tems une connoissance
» si désirée , il vouloit être le premier à
» déclarer sa joye , qui ne pouvoit être
» trop empressée en cette occasion, Qu'il

avoit donc résolu d'offrir dès ce moment son obéissance à ce Monarque, & de lui faire quelque service considerable, ayant destiné pour ce sujet les plus riches joyaux de son tresor. Qu'il souhaitoit que sa Noblesse suivît son exemple, non-seulement en s'acquittant de la même reconnoissance, mais encore en l'accompagnant de quelque contribution de leurs biens; afin que le service étant plus grand, en parût plus éclatant aux yeux de ce Prince.

Motezuma finit ainsi son discours, qu'il ne prononça pas néanmoins tout d'une suite; puisque malgré les efforts qu'il se fit en cette action, quand il vint à se déclarer vassal d'un autre Prince, la déclaration lui parut si outrée, qu'il demeura quelque tems sans trouver des termes propres à cette expression; & en la formant, il s'attendrit si ouvertement, qu'on vit quelques larmes couler sur son visage, comme arrachées par force de ses yeux. Les Mexicains qui connurent son agitation, & la cause d'où elle procedoit, accompagnerent la douleur de leur Prince par des sanglots poussés avec moins de retenüe, voulant, comme il sembloit, avec un peu de flaterie que leur fidelité fit du bruit. C'est ce qui engagea Cortez à demander permission de parler,

afin de rassurer Motezuma, en disant, que l'intention de son Roy étoit fort éloignée de le déposséder de sa dignité, & qu'il n'avoit aucun dessein d'introduire une nouvelle forme de Gouvernement en son Empire, puisqu'il ne demandoit presentement que l'éclaircissement de son droit en faveur de ses descendans, à cause qu'il étoit si éloigné des Regions qui composoient ce vaste Empire, & si occupé à d'autres conquêtes, qu'on ne verroit peut-être arriver de très-long-tems le cas dont leurs traditions avoient parlé. Cette protestation rassura l'esprit de Motezuma; il reprit un air tranquille, & acheva son discours, ainsi qu'on l'a rapporté. L'étonnement & la confusion s'emparerent de l'esprit des Mexicains, lorsqu'ils entendirent la résolution de l'Empereur. Elle leur parut disproportionnée, & indigne de la Majesté d'un Monarque si puissant & si jaloux de son autorité. Ils le regardoient sans qu'aucun eût la hardiesse d'y répondre, ou d'en convenir, ne sçachant de quelle maniere ils devoient ajuster leur réponse sur les sentimens du Souverain. Ce silence respectueux dura jusqu'à ce que le premier Magistrat mieux informé des intentions de l'Empereur, prit la parole, & dit : *Que tous les Nobles qui assistoient au Conseil, respectoient Motezuma comme leur Roy & comme leur Seigneur natu-*

rel & legitime, & qu'ils étoient disposés d'obéir avec empressement à ce qu'il leur proposoit par sa bonté, & qu'il leur ordonnoit par son exemple, puisqu'ils ne doutoient pas qu'il ne l'eût bien medité, & consulté avec le Ciel; & qu'ils n'avoient point d'instrument plus sacré que celui de sa voix, pour apprendre la volonté des Dieux. Tous se rangerent à cet avis; & Cortez prenant à son tour l'occasion de marquer sa reconnoissance, dicta à ses Truchemens un autre discours qui n'étoit pas moins adroit que le premier: Il remercia Motezuma & toute l'assistance de ce témoignage de leur bonne volonté, acceptant au nom de son Roy le service qu'ils lui offroient, & réglant ses complimens sur ce principe, qu'il ne falloit point paroître surpris qu'ils rendissent ce devoir à son Prince de la même maniere qu'un homme qui reçoit ce qui lui est dû, se contente d'agréer l'exactitude de son débiteur.

Les larmes que Motezuma répandit, ne donnerent point encore de soupçons au General sur cet effort de la liberalité de ce Prince, & il ne découvrit point que son but étoit de le renvoyer. Sur quoi il étoit excusable en quelque sorte, de s'être laissé entraîner au premier bruit; parce qu'ayant trouvé l'opinion de ces descendans de Quezalcoal établie entre les Mexicains, comme
une

une verité très-constante, & une ferme persuasion que le Roy d'Espagne étoit indubitablement un de ces descendans, l'hommage qu'ils lui rendoient ne paroïsoit pas si irregulier à Cortez, qu'il dût le croire affecté, ou plein d'artifice. Sur cette supposition il pouvoit encore attribuer les pleurs de Motezuma, & la douleur qu'il souffrit de se déclarer Vassal d'un autre Prince, au mal qu'une Couronne fait quand on vient à la détacher, & qu'on mesure l'extrême distance qui est entre la Souveraineté & la sujétion : ce qui est, à la verité, une de ces rencontres où l'esprit peut être abbattu sans faire tort à la grandeur de l'ame. Néanmoins on doit croire qu'encore que Motezuma regardât le Roy d'Espagne comme le legitime successeur de l'Empire de Mexique, il n'avoit pas dessein de tenir tout ce qu'il promettoit. Sa vûe étoit de se débarasser des Espagnols, & de gagner du tems, afin de prendre ses mesures sur le conseil de son ambition, sans faire beaucoup d'attention à sa parole; & l'on ne doit pas s'étonner de voir entre ces Rois barbares la dissimulation, dont l'artifice, capable de perdre d'honneur un particulier, a été néanmoins consacré comme un art nécessaire, pour regner par d'autres barbares en politique.

Quoi qu'il en soit, l'Empereur Charles-Quint fut de ce jour-là reconnu comme le legitime successeur hereditaire à l'Empire de Mexique dans l'opinion de ces Peuples, & effectivement destiné par le Ciel à prendre une possession plus réelle de cette Couronne. On dressa un acte public de cette Déclaration avec toutes les solemnités qui paroissent nécessaires, suivant le stile des actes de foi & hommage qu'ils rendoient à leur Souverain. L'aveu que Motezuma & ses Vassaux en faisoient à l'Empereur, lui donnoit quelque chose de plus que le nom de Roi, & fut comme une mysterieuse insinuation du titre qu'il acquit depuis par le droit de ses armes, fondé sur une juste défense, ainsi qu'on le verra ensuite : circonstance particuliere en la conquête de Mexique, qui servit à justifier l'acquisition de cet Empire; outre les autres considerations generales sur lesquelles, en d'autres endroits, la guerre n'est pas seulement permise, mais encore juste & raisonnable, autant de fois qu'on la réduit aux termes d'un moyen necessaire pour introduire l'Evangile.



CHAPITRE IV.

Cortez est mis en possession de l'or & des pierreries qui composoient les presens de l'Empereur & des Nobles. Motezuma lui dit avec fermeté, qu'il se prépare à partir. Cortez cherche à prolonger son départ, sans repliquer à l'Empereur, au même tems qu'il reçoit l'avis que des Vaisseaux Espagnols sont arrivez à la côte.

Motezuma n'épargnoit aucuns soins pour parvenir à ce qu'il souhaitoit, résolu de menager jusques aux momens, afin de renvoyer plutôt les Espagnols; & sentoit un état violent en cette espece de sujétion qu'il étoit obligé de conserver, afin qu'elle ne cessât point de paroître volontaire. Il mit donc entre les mains de Cortez le present qu'il tenoit tout prêt, composé de plusieurs pieces curieuses d'or, & quelques pierreries, dont les unes servoient à l'ornement de sa personne, & les autres à la seule ostentation; plusieurs joyaux d'or en figure d'animaux, d'oiseaux & de poissons, dont l'artifice n'étoit pas moins précieux que la matiere; grande quantité de ces pierres qu'ils appellent en-

core Chalcuites, de la couleur des émeraudes, & qu'ils estimoient alors follement autant que les diamans; & divers tableaux de plumes, dont les couleurs nées avec elles, imitoient plus parfaitement la nature, ou avoient moins à feindre pour l'imiter: présent d'un cœur Royal qui se sentoit oppressé, & qui vouloit mettre à prix sa liberté.

Les présens des Nobles Mexicains suivirent de près celui de leur Prince, sous le titre de contribution. Ils consistoient en pieces d'or, & en autres bijoux de même qualité; en quoi ils essayerent de se surpasser les uns les autres, à dessein, comme il sembloit, de renvier sur l'obéissance qu'ils devoient aux ordres du Souverain, & mêlant à ce devoir un peu de vanité. Tout cela étoit adressé à Motezuma, & passoit par son ordre au quartier des Espagnols. On nomma un Intendant & un Tresorier, afin de tenir compte de ce qu'on recevoit, & on assambla en peu de jours une si grande quantité d'or, qu'en reservant les joyaux de plus grand prix, avec les pierreries, & faisant fondre le reste, il monta à la somme de six cens mille marcs d'or en barres, de bon aloy, dont on tira le quint pour le Roy, & un autre quint pour le General, d'un commun consentement de tous les

Soldats, & à la charge de prendre sur son compte les dépenses publiques & nécessaires à toute l'armée en general. Cortez mit encore à part la somme pour laquelle il se trouvoit engagé envers Diego Velasquez, & ce qu'il avoit emprunté de ses amis en l'Isle de Cuba; le reste fut partagé entre les Capitaines & les Soldats, y comprenant ceux qui étoient à Vera-Cruz.

On fit les parts égales à ceux qui avoient quelques emplois: mais on mit quelque différence entre les simples Factionnaires; parce que l'on donna une plus grande récompense à ceux qui avoient témoigné moins d'inquietude dans les mouvemens qui s'étoient passés: équité dangereuse, où la récompense est offensante, & la comparaison odieuse. Elle attira aussi de grands murmures, & même des paroles insolentes contre Cortez & contre les Capitaines; parce qu'à la vûe de tant de richesses ceux qui avoient le moins de mérite prétendoient une récompense égale aux autres. Cependant on ne pouvoit pas satisfaire leur avarice; & il n'étoit pas à propos de publier les raisons de cette inégalité.

Bernard Diaz a traité cet article avec peu de discretion. Cet Auteur a gâté beaucoup de papier, à peser & à grossir ce que les pauvres Soldats souffrirent en ce parta-

ge, jusqu'à rapporter comme de bons mots ce que celui-ci ou celui-là avoient dit dans les promenades. Ce qu'il en a dit en effet, fent plus le pauvre Soldat, que l'Historien: néanmoins Herrera l'a suivi avec beaucoup de confiance & peu d'attention; puisque ce n'est pas une moindre prévarication dans l'Histoire, de ne toucher qu'en passant les choses sur lesquelles on doit appuyer, que de s'arrêter long-tems sur celles qu'on pourroit supprimer. Cependant ces deux Auteurs conviennent que le dégoût des Soldats cessa par la liberalité que Cortez fit de son propre fonds à ceux qui se plaignoient; sur quoi ils donnent de grands éloges à la generosité & au désintéressement du General, en se contentant de détruire ce qu'ils n'avoient qu'à effacer de leur narration.

Aussi-tôt que Motezuma & les Nobles de son Empire, eurent rendu l'aveu de leur obéissance, que ce Prince avoit promis dans l'Assemblée, il fit appeller Cortez, & prenant un air severe, contre sa coutume, il lui dit: *Qu'il étoit à propos qu'il songeât à s'en aller, puisqu'il avoit reçu toutes ses dépêches. Que tous les motifs ou les prétextes de son séjour ayant cessé, après avoir reçu une réponse si favorable à son Roy, les Mexicains ne pourroient se persuader que Cortez n'eût des*

vûes dangereuses, s'ils le voyoient insister sans sujet à demeurer à la Cour; ni lui ne pourroit plus soutenir son parti, du moment qu'il abandonneroit celui de la raison. Cette maniere d'insinuer ses volontés en peu de mots, & en forme de menace, avec toutes les marques d'un dessein prémédité, surprit si fort le General, qu'il fut obligé d'appeller toute sa moderation pour y repondre. Il reconnut alors l'artifice des liberalités de Motezuma, & des faveurs qu'il avoit établies en la dernière Assemblée; ce qui fit naître quelque mouvement en son cœur, pour répliquer à ce Prince d'une maniere ferme, en s'appuyant de cette superiorité de genie qui lui donnoit quelque empire sur son esprit. Soit qu'il n'eût que cette vûe, ou que voyant Motezuma parler avec tant de hauteur, il soupçonna qu'il n'eût préparé quelque secours de reserve. Cortez ordonna secretement à un de ses Capitaines qu'il fit prendre les armes aux Soldats, & qu'il les tint prêts à recevoir ses ordres; mais une réflexion plus moderée étant venue à son secours, il se détermina tout d'un coup à témoigner de la soumission aux volontés de l'Empereur; & afin de donner quelque couleur au retardement de sa réponse, il s'excusa galamment d'avoir paru embarrassé, lorsqu'il l'avoit vû plus ému qu'à

l'ordinaire, quoique ce qu'il lui ordonnoit fût si conforme à la raison. Cortez ajouta : Qu'il alloit songer à presser son départ. Qu'il avoit déjà préparé pour ce sujet toutes les choses dont il avoit besoin ; & que désirant executer ce dessein, sans différer davantage, il avoit résolu de lui demander congé de faire construire quelques vaisseaux propres à une si longue navigation, puisqu'il n'ignoroit pas la perte de ceux qui l'avoient amené sur les côtes de son Empire. Il marquoit ainsi son obéissance lorsqu'il en suspendoit l'effet, & il gaignoit du tems en se tirant de l'embarras où on l'avoit poussé.

On a dit que Motezuma avoit cinquante mille hommes tous prêts à soutenir sa résolution, & qu'il étoit déterminé à se faire obéir par la force même, s'il étoit nécessaire. Il est certain qu'il apprehendoit fort la réplique du General, & qu'il ne vouloit pas rompre avec lui, qu'à toute extrémité ; car il l'embrassa avec beaucoup de satisfaction, & loua sa réponse d'une manière qui fit voir qu'il n'en esperoit pas une pareille. Il se sentit obligé à Cortez de ce qu'il lui épargnoit une occasion de se brouiller avec lui, parce qu'il avoit pour sa personne une estime où il entroit de l'inclination, & même quelque sorte de respect. Ainsi ce Prince très-content de se voir déchargé d'un grand
sujet

sujet de chagrin , dit au General : *Qu'il n'avoit aucune intention de précipiter le départ des Espagnols , sans leur fournir les choses necessaires à ce voyage. Qu'il donneroit ordre au plutôt à la construction des vaisseaux. Cependant que Cortez ne devoit rien changer à sa conduite , ni s'éloigner d'une personne , puisqu'il suffisoit pour la satisfaction de ses Dieux & pour le repos de ses Sujets , qu'il eût marqué avec quelle promptitude il souhaitoit obéir aux premiers , & complaire aux autres.* Le Démon fatiguoit alors Montezuma , par d'horribles menaces , en se servant de l'organe de ses Idoles , pour l'irriter contre les Espagnols. Cet Empereur n'étoit pas moins affligé par les nouveaux bruits qui s'élevoient entre les Mexicains , contre la soumission qu'il avoit faite en se déclarant Tributaire d'un autre Prince , & il consideroit ce déchet de son autorité , comme une nouvelle charge qui tomberoit quelque jour sur les épaules de ses Vassaux. Ainsi ce Prince se trouvoit combattu d'un côté par la politique , & de l'autre par la Religion ; & il ne se fit pas un effort mediocre , en accordant cette permission au General , puisqu'il n'avoit pas moins de veneration pour ses Dieux , que de superstition pour l'idole de son ambition.

On donna promptement les ordres neces-

fares à la construction des vaisseaux. On publia le départ, & Motezuma fit commander à tous les charpentiers qui se trouvoient sur la côte, de se rendre à Ulúa, marquant les endroits où on couperoit le bois, & les Bourgs qui devoient contribuer des Indiens de charge, afin qu'on les conduisît sans remise aux ateliers. Cortez de son côté affectoit de se tenir dans les termes de l'obéissance. Il dépêcha les Ouvriers & les Officiers qui avoient conduit la fabrique des Brigantins, & qui étoient connus à Mexique. Il discourut en public avec eux du port & de la qualité des vaisseaux, ordonnant qu'ils y employassent le fer, le cordage & les voiles de ceux qu'on avoit enfoncés, & tout cela paroissoit fait pour les apprêts d'un voyage qu'on avoit résolu; ce qui assoupit les inquietudes dont les esprits étoient émus, & rassura au General la confiance de Motezuma,

Lorsque ces Officiers furent prêts à partir pour aller à Vera-Cruz, Cortez parla en secret à Martin Lopez, né en Biscaye, & qui avoit la principale conduite de cet ouvrage, où il n'étoit pas moins habile, qu'il étoit brave Soldat: il lui recommanda de ne presser pas la construction des vaisseaux, & de mener cette affaire avec tant d'adresse, qu'on gagnât du tems, sans

faire paroître de la negligence. Le but du General étoit de se maintenir en cette Cour sous ce prétexte, & de se ménager du tems jusqu'au retour de ses Envoyés, Portocarrero & Montexo. Il esperoit qu'ils lui ameneroient quelques secours, ou au moins une lettre de l'Empereur, avec les ordres dont il avoit besoin pour la conduite de son entreprise, n'ayant jamais abandonné la résolution de la pousser à bout : & en cas qu'il se trouvât forcé de sortir de Mexique à la dernière extrémité, il avoit résolu d'attendre ces ordres à Vera-Cruz, afin de se couvrir des fortifications de cette Place, & de s'appuyer du secours des Nations de son alliance, pour faire tête aux Mexicains : admirable constance, qui ne se fortifioit pas seulement contre les difficultés presentes, mais qui s'armoit encore contre les coups du hazard.

Un nouvel accident vint déconcerter toutes ces mesures, & donner un nouvel emploi à la prudence & au courage du General. Motezuma fut averti que dix-huit navires étrangers paroissoient à la côte d'Uliua, & ses Officiers en ces quartiers-là lui envoyèrent le portrait de ces vaisseaux, sur les toiles qui leur tenoient lieu de missives, avec les figures de hommes qu'on avoit pu remarquer, & certains caracteres qui ex-

primoient les conjectures que ces Officiers avoient faites sur les desseins de ces hommes qui paroissoient Espagnols, en un tems où l'on traitoit de renvoyer ceux qui étoient à la Cour. On ne sçait pas l'effet que ce tableau fit sur l'esprit de Motezuma. Quoiqu'il en soit, il fit d'abord appeller le General, & après lui avoir montré la peinture, il lui dit que les préparatifs qu'on faisoit pour son voyage n'étoient plus nécessaires, puisqu'il y avoit des vaisseaux de sa Nation arrivés à la côte où ils pourroient s'embarquer. Cortez regarda ce tableau avec plus d'attention que de surprise; & quoiqu'il n'entendît rien aux caracteres qui l'expliquoient, il en comprit assez par les habits des Soldats, & par le port & la fabrique des vaisseaux, pour ne pas douter qu'ils ne fussent Espagnols. Son premier mouvement le porta à se réjouir du retour de ses Envoyés qu'il crut fort certain, & du secours qu'il esperoit d'un si grand nombre de vaisseaux. L'imagination s'attache aisément aux choses qu'on souhaite; & Cortez ne put se persuader qu'une si puissante flotte vînt traverser ses desseins, parce que sa maniere d'agir noble & sincere ne lui permettoit pas d'avoir d'autres pensées, & qu'un esprit droit & bien intentionné sent de la peine à tourner ses vûes sur ce qui choque la justice & la

raison. Sa réponse fut, *qu'il partiroit sans remise, si ces navires retournoient bien-tôt en Espagne* : & sans paroître étonné que Motezuma eût reçu les premiers avis de leur arrivée, parce qu'il connoissoit l'extrême diligence de ses couriers, il ajouta : « Que les Espagnols qui demeuroient à Zem-
poala, ne tarderoient pas à lui appren-
dre cette nouvelle, & qu'alors on sçau-
roit précisément la route & les des-
seins de cette flotte ; & on verroit s'il
étoit nécessaire de continuer la fabrique
des vaisseaux, & si l'on pourroit s'en
passer pour faire le voyage. » L'Empereur
approuva cet expedient, se rendant à la
raison, & sçachant bon gré au General de
son obéissance.

Les lettres de Vera-Cruz vinrent bien-tôt après. Sandoval mandoit *que ces navires appartenoient à Velasquez, & qu'ils portoient huit cens Soldats Espagnols, à dessein de combattre Cortez, & de s'opposer à sa conquête.* Le General reçut cette attaque imprevûe en presence de Motezuma, & il eut besoin de toute la force de son esprit, pour couvrir le trouble où elle le jettoit. Il voyoit naître le danger d'où il attendoit du secours ; la conjoncture étoit terrible, & le mal pressant de toutes parts ; peu ou point d'assurance du côté des Mexicains,

& les ennemis sur la côte. Néanmoins il fit ce qu'il put pour rassurer son visage, il cacha ses chagrins à l'Empereur, & adoucit la nouvelle entre les Soldats ; après quoi il se retira, afin de raisonner sans passion sur cet embarras, & avoir plus de liberté d'esprit pour courir promptement au remède.

CHAPITRE V.

On rapporte les nouvelles mesures prises par Velasquez pour ruiner Hernan Cortez. L'armée & la flotte que Velasquez envoie contre ce General, sous la conduite de Pamphile de Narvaez. L'arrivée de ce Commandant à la côte de la Nouvelle Espagne, & son premier effort pour réduire les Espagnols de Vera-Cruz.

NOUS avons laissé Diego Velasquez assiéger de soupçons & de défiances, irrité d'avoir fait de vains efforts pour retenir Cortez, & diffamant, sous le nom de trahison, le parti que celui-ci avoit pris, de s'échapper aux violences dont on le menaçoit. Velasquez cherchoit sous ce titre à donner un honnête prétexte à sa vengeance, lorsqu'il reçut les lettres du

Licencié Benoît Martin son Chapelain, avec la qualité d'Adelantado, au nom du Roi, non-seulement en l'Isle de Cuba, mais encore en toutes les Terres qui se découvrieroient, ou dont on feroit la conquête sous sa conduite. Son Chapelain lui apprenoit encore la bienveillance ou la reconnaissance dont l'Evêque de Burgos Président des Indes, embrassoit & défendoit ses interêts, contre les Envoyés de Cortez, qui en avoient été mal reçûs; mais il lui donnoit avis en même tems de la bonté que l'Empereur avoit témoignée à ces Envoyés, en leur donnant audience à Tordesillas, du bruit que les richesses qu'ils apportoient, avoit fait en Espagne, & des hautes idées que l'on avoit conçûes de cette conquête, que l'on mettoit fort au dessus de toutes les autres.

La nouvelle dignité de Velasquez éleva ses pensées; les faveurs qu'il avoit reçûes du Président, augmentèrent sa présomption; & comme les passions croissent dans les hommes avec leur pouvoir, & qu'elles prennent d'autant plus d'empire, qu'elles se voyent soutenuës par plus d'autorité, le Gouverneur se crut aussi d'autant plus engagé à se ressentir de l'offense qu'il croyoit avoir reçûë, qu'il se regardoit alors avec un air de superiorité, qui lui persua-

doit que ce sentiment qui naissoit d'une pure jalousie, ne regardoit que sa propre justification. Les applaudissemens que l'on avoit donnés à Cortez, affligeoient Velasquez, & outroient sa patience ; & quoiqu'il ne fût point fâché de voir cette conquête si avancée, parce que les regles du devoir naturel à un Sujet, conservoient dans son cœur la place qui est dûë au service du Roy ; néanmoins il ne pouvoit souffrir qu'un autre que lui en enlevât le merite, qu'il regardoit comme son propre bien : mettant à si haut prix la part qu'il avoit eue au projet de cette expedition, qu'il s'en attribuoit le nom de Conquerant, sans autre fondement ; & se croyant maître si absolu de toute l'entreprise, qu'il regardoit tous les exploits qui l'avoient poussée jusqu'au point où elle étoit, comme s'il les avoit faits lui-même.

Le Gouverneur sur ces principes & ces visions, resolut de lever une armée, & de préparer une flotte, à dessein de ruiner Cortez, & tous ceux qui le suivoient. Il acheta des vaisseaux, il enrôla des Soldats, & courut lui-même par toute l'Isle de Cuba, visitant les Habitations des Espagnols, & animant ceux de sa faction. Velasquez leur representoit l'obligation qu'ils avoient de venger le tort qu'on lui

avoit fait : il leur partageoit par avance les grands tresors qu'ils devoient tirer des Pays conquis, & qui étoient alors usurpés, (à ce qu'il disoit) par des rebelles subornés, qui étoient sortis en fuyant de l'Isle de Cuba, afin que personne ne pût douter de leur lâcheté. Ces belles esperances, & quelques secours qu'il acheta aux dépens de la meilleure partie de son bien, lui firent assembler en peu de tems une armée qu'on pouvoit appeller en ce Pays-là, redoutable, par le nombre & par la qualité des troupes qui la composoient. Elle étoit de huit cens Fantassins Espagnols, quatre-vingt Cavaliers & dix ou douze pieces d'artillerie, avec une provision abondante de vivres, d'armes & de munitions. Velasquez nomma pour la commander en chef Pamphile de Narvaez, né à Valadolid, homme de merite, & fort considéré ; mais attaché à ses opinions, qu'il soutenoit avec quelque dureté. Il lui donna la qualité de son Lieutenant, en prenant lui-même celle de Gouverneur, au moins de la Nouvelle Espagne.

Narvaez reçut encore une instruction secrete du Gouverneur, qui lui ordonnoit de songer particulièrement à se saisir de Cortez, & à le lui envoyer avec une bonne escorte, afin qu'il reçût de

» sa main le châtement qu'il meritoit.
 » Qu'il traitât de la même maniere les
 » principaux Officiers qui suivoient ce
 » rebelle, à moins qu'ils ne se réduisif-
 » sent à l'abandonner; & qu'il prît pos-
 » session en son nom, de tout ce qu'on
 » avoit conquis, en l'adjudgeant à l'éten-
 » due de son Gouvernement. » Velas-
 quez ne s'arrêta pas beaucoup à raisonner
 sur les accidens qui pouvoient arriver, par-
 ce que la vûë des grandes forces qu'il
 avoit assemblées, lui faisoit paroître faci-
 le tout ce qu'il se proposoit; & la trop
 grande confiance, défaut ordinaire aux
 esprits outrés, ne voit les perils que de
 loin; on ne reconnoît les difficultés que
 lorsqu'elle en est presque accablée.

Les Religieux de saint Jérôme qui prési-
 doient à l'Audience Royale de Saint Do-
 mingue, furent instruits de ce mouvement,
 & des préparatifs de Velasquez. Comme ils
 avoient une Jurisdiction supérieure sur les
 autres Isles, & qu'ils vouloient prévenir
 les inconveniens qui pourroient resulter
 d'une si dangereuse concurrence, ils en-
 voïerent le Licencié Lucas Velasquez d'Ail-
 lon, Juge de l'Audience Royale, pour
 essayer de ramener ce Gouverneur aux ter-
 mes de la raison: & en cas que les voyes de

la douceur ne réussissent pas, le Licencié devoit lui signifier les ordres dont il étoit porteur; & lui commander, sous de grosses peines, de désarmer les Soldats & sa flotte, & de n'apporter ni trouble ni empêchement à la conquête où Cortez étoit engagé, sous couleur qu'elle lui appartenoit, ou par quelque autre raison ou prétexte que ce fût: & supposé que Velasquez eût quelque querelle particulière contre la personne de Cortez, ou quelque droit sur le Pays qu'il soumettoit à Sa Majesté, il l'exposât devant les Tribunaux de sa Justice, où il devoit être assuré qu'on la lui rendroit dans toutes les regles. ;

Ce Ministre étant à Cuba, y trouva la flotte prête à partir, composée d'onze navires de haut bord, & de sept autres un peu plus forts que des brigantins, tous en fort bon état, & Velasquez fort pressé à faire embarquer les troupes. Le Licencié s'efforça de le réduire, en lui exposant en ami toutes les raisons qui se présentoient à son esprit, pour calmer celui du Gouverneur, & lui donner de la confiance. Il lui remontra « ce qu'il hazardoit, » si Cortez prenoit la résolution de se défendre, avec des Soldats engagés par leur propre intérêt à soutenir ceux de leur Commandant: le mal que cette

» démarche alloit faire entre les Indiens,
» Peuples belliqueux, & soumis depuis
» peu de tems, lorsqu'ils verroient naître
» une guerre entre les Espagnols mêmes.
» Que si cette division caufoit la perte
» d'une conquête qui avoit déjà fait un
» si grand éclat en Espagne, sa réputation
» couroit risque de recevoir une tache,
» dont ceux qui le favorisoient le plus,
» ne pourroient le laver. » Après cela,
Vasquez parlant au nom de l'Audience,
Royale de Saint Domingue, voulut lui
persuader : « Qu'il demandât justice aux
» Juges de ce Tribunal qui examineroient
» son droit avec des impressions différentes
» de celles qu'ils prendroient, s'ils en ve-
» noient jusqu'à le décrier par cette vio-
» lence, » Enfin, comme cet Officier vit
que Velasquez n'étoit plus capable de re-
cevoir un bon conseil, parce que tout ce
qui n'alloit pas à ruiner Cortez, lui pa-
roissoit impraticable, il produisit ses or-
dres, & les lui fit signifier par un Greffier
qu'il avoit amené ; ce qu'il accompagna
de diverses requêtes & protestations ; mais
tout cela n'eut pas la force de lui faire
changer de resolution. Le titre d'Adelan-
tado faisoit tant de bruit dans son imagi-
nation, qu'il parut ne vouloir point re-
connoître de Superieur en son Gouver-

nement, & que sa désobéissance devint une espece de revolte. L'Auditeur laissa passer quelques emportemens de Velasquez, sans heurter de droit fil sa passion, afin de ne le pousser pas plus avant dans le précipice ; & quand il le vit résolu à presser l'embarquement de ses troupes, il témoigna quelque desir de voir un Pays si renommé, & s'offrit de faire le voyage par pure curiosité. Velasquez lui en accorda la permission, afin qu'on ne sçût pas si-tôt à Saint Domingue l'insolence de ses réponses, & le Licencié s'embarqua avec l'estime & l'approbation de toute l'Armée. Sa résolution, soit qu'elle vînt de son propre mouvement, ou de l'instruction qu'il avoit, parut fort prudente, & capable d'empêcher les suites d'une rupture entre les Espagnols. Il se persuada fort probablement qu'il lui seroit plus aisé d'obtenir la soumission dûë aux ordres de l'Audience Royale, lorsqu'on seroit hors de la Jurisdiction de Velasquez, & que sa médiation auroit plus d'autorité sur l'esprit de Narvaez ; & quoique sa présence, comme on le verra, fût cause d'un nouvel inconvenient, on ne doit pas refuser à son zele & à la droiture de son intention les louanges qu'il merite ; puisqu'encore que les événemens s'écartent sou-

vent des moyens que l'on employe pour les faire réussir, cet effet du hazard ne doit point ôter le nom de sages aux délibérations bien concertées. André de Duero s'embarqua sur la même flotte. Il étoit Secrétaire de Velasquez, & le même qui avoit rendu de si bons offices à Cortez au commencement de sa fortune. Quelques-uns disent qu'il entreprit ce voyage, afin d'aller prendre part aux richesses de son ami, en vertu du service qu'il lui avoit rendu. Les autres soutiennent que le dessein du Secrétaire étoit de se rendre médiateur entre les deux Commandans, & d'empêcher autant qu'il le pourroit la ruine de Cortez; & ce sentiment nous paroît plus juste que le premier, parce que nous ne goûtons pas le procédé de ces Historiens qui se font honneur de la malignité de leurs conjectures.

La flotte se mit à la voile, & étant favorisée du vent, elle se trouva en peu de jours à la vûe de la terre qu'elle cherchoit. On jeta l'ancre dans le Port d'Ulúa, & Narvaez mit à terre quelques Soldats, afin de prendre langue, & de reconnoître le Pays. Ils rencontrèrent, sans aller bien loin, deux ou trois Espagnols qui s'étoient écartés du bord de la mer, & que ces Soldats amenèrent au vaisseau de Narvaez. Ces

gens, soit par épouvante, ou par legereté d'esprit, informerent d'abord Narvaez de tout ce qui se passoit à Mexique & à Veracruz, & flatterent ce Cammandant aux dépens de Cortez. La premiere résolution que Narvaez prit sur ces avis, fut de traiter avec Sandoval, afin qu'il lui rendît la Place dont il étoit Gouverneur, pour la garder au nom de Velasquez, ou la raser, en se joignant à son armée avec les Soldats de sa garnison. Narvaez commit cette negociation à un Ecclesiastique qui le suivoit, nommé Jean Ruiz de Guevara, homme d'esprit, brusque & plus emporté qu'il ne convenoit à sa profession. Il le fit accompagner par trois Soldats qui devoient servir de témoins, & par un Notaire, en cas qu'il fût nécessaire d'en venir aux formalités d'une signification.

Sandoval avoit disposé des sentinelles redoublées, afin d'être averti des mouvemens de la flotte, en faisant passer la parole des unes aux autres. Ainsi il sçut l'arrivée de ces Envoyés, avant qu'ils fussent près de la Ville; & sur l'assurance qu'il eut qu'ils n'étoient point suivis d'une plus grande troupe, il ordonna qu'on leur ouvrît les portes, & alla les attendre à son logis. Ils vinrent avec quelque présomption d'un favorable accueil, & le Prêtre après les premieres ci-

vilités, remit entre les mains du Gouverneur sa lettre de créance, & lui exposa le détail des forces que Narvaez conduisoit, à dessein de tirer satisfaction au nom de Velasquez, de l'injure que Cortez lui avoit faite, en s'écartant de l'obéissance qu'il lui devoit, cette conquête appartenant absolument à Velasquez, puisqu'on l'avoit entreprise par ses ordres & à ses dépens.

Il avança cette proposition comme un article qui ne souffroit point de difficultés, abondant en droit & en raison; enfin comme un homme qui s'attendoit qu'on lui scauroit bon gré, de venir presenter un parti si avantageux en une affaire que la force ne soutenoit pas moins que la justice. Sandoval avec une émotion qu'il eut peine à cacher, lui répondit : « Que Narvaez étoit son
 » ami, & si fidele sujet du Roy, que tous
 » ses desirs ne pouvoient aller qu'à l'avan-
 » tage du service de Sa Majesté. Que la si-
 » tuation des affaires, & l'état où on avoit
 » poussé la conquête du Mexique, deman-
 » doient que Narvaez unît ses forces à cel-
 » les de Cortez, & qu'il lui aidât à donner
 » la derniere main à cette entreprise,
 » qui étoit si fort avancée. Qu'il falloit
 » songer principalement à ce devoir, le
 » premier & le plus important de tous,
 » puisque les querelles entre des particu-
 liers

liers ne doivent pas être décidées par une guerre civile. Néanmoins, que si Narvaez poussé par son intérêt ou par un motif de vengeance, entreprenoit temerairement quelque chose par violence contre Hernan Cortez, il devoit s'assurer dès ce moment, que lui qui parloit, & tous les Soldats qui gardoient cette Place, étoient résolus de perdre la vie avant que de commettre une action aussi infâme que celle qu'on leur proposoit. »

Guevara se sentit frappé de ce refus comme d'un coup de trait ; & ayant plus de disposition à suivre l'impetuosité de son temperament, qu'à le moderer, il éclata par des injures & des menaces contre Cortez, qu'il appella Traître ; ajoutant encore mal-à-propos, que Sandoval & ceux qui lui obéissoient, ne l'étoient pas moins. Les uns & les autres essayèrent d'adoucir son ressentiment, en lui représentant la dignité de son caractère, afin qu'il comprît au moins la raison qui les obligeoit à souffrir son insolence ; mais cet homme élevant sa voix, sans changer de stile, commanda au Notaire de signifier les ordres dont il étoit porteur, afin que tous les Espagnols sçussent qu'ils étoient obligés sur peine de la vie d'obéir à Narvaez. Il fut as-

sez mal obéi, parce que Sandoval dit nettement au Notaire, qu'il le feroit pendre, s'il étoit assez hardi pour lui signifier des ordres qui ne vinssent point du Roy même. Enfin la contestation s'échauffa jusqu'à ce point, que Sandoval s'animant un peu trop, fit arrêter ces Envoyés: après quoi faisant reflexion sur le mal qu'ils pourroient causer, s'ils rapportoient à Narvaez toute la chaleur de leur ressentiment, il se resolut de les envoyer à Mexique, afin que Cortez pût s'en assurer, ou les ramener à la raison: ce qu'il executa sur le champ, ayant fait venir des Indiens qui les porterent sur leurs épaules en cette espece de litieres qu'ils appellent *Andas*. Un Espagnol de confiance appellé Pierre de Solis, alla avec les prisonniers pour commander leur garde; & Sandoval informa Cortez par un courier exprès, de tout ce qu'il avoit fait. Après cela il s'assura de la fidelité de ses Soldats; il appella à son secours les Indiens alliés, & disposa tout ce qui étoit nécessaire à sa défense, en sage & prudent Capitaine.

Il faut convenir que Sandoval poussa trop loin la licence militaire, en faisant arrêter un Ecclesiastique, & qu'il donna trop à l'emportement de sa colere, si la politique n'eut point de part à sa resolution. Elle pouvoit lui représenter qu'un homme aussi vio-

lent qu'étourdi, feroit un méchant personnage auprès de Narvaez sur le sujet de la paix, qui étoit si nécessaire. On peut croire que son ressentiment concourut avec cette importante considération au dessein qu'il forma; & s'il le fit dans cette vûë, comme on peut le présumer de la patience dont il endura les premiers bouillons de la colere, on ne doit pas blâmer la conduite entiere de Sandoval, s'il n'a pas scû garder par tout une parfaite moderation, puisque la brusquerie d'un chagrin emporte quelquefois ce qu'on ne pourroit obtenir de la modestie, & que la colere sert à donner de la chaleur à la prudence.

CHAPITRE VI.

Les précautions que Cortez prend pour éviter une rupture ouverte. Il introduit un Traité de paix, que Narvaez ne veut pas recevoir; au contraire il publie la guerre, & fait arrêter le Licencié Luc Vasquez d'Aillon.

Cortez étoit souvent informé de toutes ces particularités, par des avis qui lui donnerent enfin des lumieres certaines de ce qu'il n'avoit fait que soupçonner: il apprit que Narvaez avoit mis pied à terre.

avec son Armée, & qu'il marchoit droit à Zempoala. Sa raison lui fit alors passer quelques mauvaises heures, en lui donnant des vûës très-fines & fort étenduës sur tous les inconveniens, & une grande incertitude sur les remedes qu'on devoit y apporter. Il ne s'ouvroit point de parti dont il eût lieu d'être satisfait : c'étoit une temerité condamnable, d'aller combattre Narvaez avec des forces si inegales, lors même qu'il falloit laisser une partie des Soldats à Mexique pour maintenir le quartier, défendre les tresors acquis, & conferver cette espece de garde que Motezuma vouloit bien souffrir encore. Il n'étoit pas moins dangereux d'attendre l'ennemi dans Mexique, au hazard de remuer ces humeurs séditiones, qui commençoient à se réveiller dans l'esprit des Peuples de cette grande Ville, en leur donnant un prétexte d'armer pour leur conservation ; ce qui étoit proprement s'attirer de nouveaux ennemis. Le parti le plus raisonnable étoit de traiter avec Narvaez, afin qu'il joignît ses forces à celles de Cortez ; mais c'étoit aussi le plus difficile. La connoissance qu'on avoit de l'esprit rude & fier de ce Commandant, ne permettoit pas d'esperer qu'il se rendît traitable, quand même Cortez se reduiroit à lui deman-

der cette grace au nom de leur ancienne amitié ; ce qu'il ne vouloit point faire , parce que la voye des prieres réussit mal avec les insolens , & qu'elle est toujours de mauvaise grace , lorsqu'il s'agit de faire des propositions de paix. Enfin le General se representoit la perte entiere de la conquête , la malheureuse conclusion d'une entreprise si grande & si avancée , la cause de la Religion abandonnée , & le service du Roy ruiné ; mais son chagrin le plus mortel étoit de se voir obligé à témoigner une feinte assurance , en portant le calme sur son visage , & la tempête dans le cœur.

Il disoit à Motezuma : « Que ces Espagnols étoient des Sujets de son Roy , qui venoient sans doute en qualité d'Ambassadeurs appuyer les premières propositions qu'il lui avoit faites. Qu'ils formoient une espece d'Armée , suivant la coutume de leur Nation. Mais qu'il les disposerait à retourner en Espagne , & même qu'il s'en iroit avec eux , puisqu'il avoit pris son audience de congé , sans que sa Grandeur eût laissé rien à souhaiter à des gens qui n'avoient que les mêmes offres à lui faire de la part de leur Prince. » D'ailleurs Cortez animoit ses Soldats par diverses con-

siderations, dont néanmoins il connoissoit assez la foiblesse. Il leur disoit :
» Que Narvaez étoit son ami, si hon-
» nête homme, & si sage, qu'il se ren-
» droit à la raison, en preferant le ser-
» vice de Dieu & celui du Roy aux in-
» terêts d'un Particulier. Que Velasquez
» avoit dépeuplé l'Isle de Cuba, afin
» d'exercer sa vengeance ; mais qu'à son
» avis c'étoit plutôt un secours qu'il leur
» envoyoit, pour achever la conquête
» de cet Empire ; puisqu'il ne desespéroit
» pas que ces gens qui venoient comme
» ennemis, ne devinssent bien-tôt leurs
» compagnons. » C'est ainsi que le Ge-
neral entretenoit l'esprit de ses Soldats ;
mais il s'expliquoit plus ouvertement à
ses Capitaines, en leur communiquant
une partie de ses inquietudes. Il les pré-
venoit sur la consideration des accidens
qui pourroient arriver ; faisant diverses re-
flexions sur le peu d'experience & de con-
duite de Narvaez, & des Soldats qui le
suivoient, sur l'injustice de la cause qu'ils
soutenoient, & sur d'autres motifs de
confiance, où la dissimulation avoit
aussi sa part, puisqu'il leur donnoit bien
plus d'esperance qu'il n'en avoit lui-
même.

Cortez conclut enfin, leur demandant

leurs avis, ainsi qu'il avoit accoutumé en des occasions de cette importance; & après avoir préparé leurs esprits à lui proposer ce qu'il croyoit être le plus avantageux, ils résolurent de tenter la voye d'un accommodement, en offrant à Narvaez des partis si raisonnables qu'il ne pût les refuser, sans se charger de toutes les pernicieuses suites d'une rupture. En même temps il prit diverses précautions, afin de satisfaire son activité: il avertit ses amis de Tlascala de tenir prêts jusques à six mille hommes de guerre pour une action où il pourroit avoir besoin de leur secours: il ordonna au Commandant de trois ou quatre Soldats Espagnols qui alloient à la découverte des mines en la Province de Chinantla, qu'il disposât les Caciques de cette Province à faire une levée de deux mille hommes, & à se préparer pour les faire marcher au premier avis. Les Chinanteques étoient grand ennemis des Mexicains, & témoignent beaucoup d'affection aux Espagnols, à qui ils avoient envoyé offrir leurs services. Cette Nation brave & guerrière parut propre à Cortez pour fortifier ses troupes; & comme il se souvint d'avoir entendu priser les piques ou lances de ces Peuples, en ce qu'elles étoient de meilleur bois, & plus longues que les nôtres, il donna or-

dre qu'on lui en envoyât promptement trois cens qu'il distribua à ses Soldats, après qu'on les eût armées d'un cuivre de bonne trempe, qui suppléa au manquement du fer. Cortez prit cette précaution avant toutes les autres, parce qu'il redoutoit la Cavalerie de Narvaez, & qu'il vouloit avoir le tems d'exercer ses Soldats au maniment de cette sorte d'armes.

Cependant Pierre de Solis arriva avec les prisonniers que Sandoval envoyoit à Cortez. Solis lui en donna l'avis, & attendit ses ordres au bord du lac. Le General qui étoit déjà informé de leur voyage par la voye des Couriers, sortit au devant d'eux, accompagné de plusieurs Officiers, & commanda d'abord qu'on les mît hors des fers. Il les embrassa tous avec beaucoup de bonté, particulièrement le Licencié Guevara, qu'il caressa fort, en lui disant *qu'il châtiroit Sandoval du peu de consideration qu'il avoit eu, en ne respectant pas comme il le devoit sa personne & sa dignité.* Cortez le conduisit à son quartier: il lui donna sa table, & lui témoigna plusieurs fois d'un air libre & assuré, *qu'il s'estimoit fort heureux de voir Narvaez en ce Pays-là, parce qu'il se promettoit toutes choses de son amitié & des liaisons qui avoient toujours été entr'eux.* Il prit soin que les Espagnols parussent

sent gais & pleins de confiance en presence de Guevara. Il le rendit témoin des faveurs dont Motezuma l'honoroit, & de la veneration que les Princes Mexicains lui rendoient. Enfin le General fit present à cet homme de quelques joyaux de grand prix, qui l'adoucirent extrêmement. Il prit la même conduite avec les compagnons de Guevara, sans leur marquer en aucune maniere qu'il avoit besoin de leurs bons Offices pour humaniser Narvaez, & il les renvoya tous au bout de quatre jours, persuadés de ses raisons, & engagés par ses bienfaits.

Après avoir pris des mesures si adroites, remettant au tems le fruit qu'elles pouvoient produire, Cortez résolut d'envoyer à Narvaez quelque personne de confiance, afin de lui proposer tous les moyens raisonnables pour convenir de ce qui seroit le plus avantageux à leurs interêts communs & au service du Roy. Il choisit pour cet effet le Pere Barthelemi d'Olmedo, dont l'éloquence & la sagesse connues de tout le monde, ne donnoient pas moins d'autorité à sa personne que son caractere. Il lui donna promptement toutes ses dépêches, adressées à Narvaez, au Licencié Luc Vasquez d'Aillon, & au Secretaire André Duero, avec plusieurs joyaux que

le Pere devoit distribuer suivant qu'il le trouveroit à propos. L'importance de la paix étoit le sujet general de toutes ces lettres; & dans celle de Narvaez, Cortez le felicitoit de son heureuse arrivée, par des termes pleins d'estime; & après l'avoir fait ressouvenir de l'amitié & de la confiance reciproque qui avoit été entr'eux, il l'informoit de l'état où sa conquête se trouvoit alors, en lui faisant un détail des Provinces qu'il avoit soumises, de l'esprit & de la valeur des Peuples qui les habitoient, de la puissance & de la grandeur de Motezuma. Le dessein de Cortez n'étoit pas d'étaler ses exploits en ce récit; mais de faire comprendre à Narvaez combien il leur importoit de s'unir & de joindre leurs forces, pour achever une si haute entreprise. Il lui representoit » ce qu'ils devoient craindre, si » les Mexicains, Peuples intelligens & » aguerris, remarquoient de la division » entre les Espagnols, puisqu'ils sçauroient » bien profiter de cette occasion, & détruire » re l'un & l'autre parti, pour secouer le » joug des Etrangers. *La conclusion de cette » lettre étoit* : Que pour éviter les disputes » & les contestations, il étoit à propos que » Narvaez lui communiquât les ordres » qu'il portoit; puisque s'ils venoient de » la part du Roy, Cortez étoit prêt à

leur rendre une parfaite obéissance, en
remettant entre ses mains le bâton de
General, & les troupes qu'il commandoit :
mais que si ces ordres venoient de Ve-
lasquez, ils devoient tous deux faire re-
flexion sur ce qu'ils hazardoient; puis-
qu'en une affaire qui regardoit l'intérêt
de leur Prince, les prétentions d'un su-
jet n'étoient pas d'un grand poids, d'au-
tant moins que son dessein étoit de sa-
tisfaire Velasquez de toute la dépense
qu'il avoit faite au premier voyage, &
de partager avec lui non-seulement les
richesses, mais encore la gloire même de
cette Conquête. » A la fin, comme il pa-
rut à Cortez qu'il avoit peut-être trop ap-
puyé sur le desir d'un accommodement,
il conclut par quelques traits de vivacité
en disant : » Que s'il avoit compté sur la
force de ses raisons, ce n'étoit pas que
celle des mains lui manquât, & qu'il
sçauroit les soutenir avec la même vi-
gueur qu'il les proposoit.

Narvaez avoit établi son quartier, &
logé son armée à Zempoala, où le gros
Cacique employoit tous ses soins à rece-
voir agreablement ces Espagnols, qu'il
croyoit venir au secours de son ami :
néanmoins il ne fut pas long-tems à se dé-
fabuser, ne trouvant pas en eux le stile que

les premiers lui avoient enseigné ; car encore qu'ils n'eussent point de truchement pour se faire entendre, leurs actions s'expliquoient assez, & leur procédé les distinguoit. Le Cacique reconnut en Narvaez l'air mal concerté d'une fierté dominante qui l'étonna, & il n'eut pas lieu d'en douter, lorsque ce Commandant lui ôta par force tous les meubles & les bijoux que Cortez avoit laissés en sa maison. Les Soldats qui régloient leur licence sur l'exemple de leur Capitaine, traitoient leurs hôtes en ennemis, & ainsi la rapine exécutoit ce que l'avarice lui ordonnoit.

Le Licencié Guevara vint bien-tôt après conter ses aventures, rempli de la grandeur & de l'opulence de Mexique, & de la bonne reception que Cortez lui avoit faite, en le traitant avec tant de douceur & de bonté. Il exageroit combien le General recevoit de marques de l'amitié de Motezuma, & du respect de ses sujets ; & passant de là au point qui lui tenoit au cœur, de ne faire paroître aucune division entre les Espagnols, il alloit tout droit à quelques propositions d'ajustement qu'il ne put expliquer, parce que Narvaez trancha brusquement, en lui disant qu'il retournaît à Mexique, si les artifices de Cortez avoient usurpé tant de créance sur son es-

prit, & il le chassa hors de sa presence avec indignité. Mais l'Ecclesiastique & ses compagnons trouverent bien-tôt de nouveaux auditeurs en passant avec leurs connoissances & leurs presens aux endroits où les Soldats s'assembloient, & où l'adresse de Cortez fit son effet, en ce qui étoit le plus important; parce que les uns furent touchés de ses raisons, les autres charmés de sa liberalité, & presque tous affectionnés à la paix: ensorte que la plus grande partie commença à juger fort mal de la dureté de Narvaez.

Le Pere Barthelemi d'Olmedo suivit de près Guevara, & trouva dans l'esprit de Narvaez plus de fierté que d'honnêteté. Il lui rendit la lettre de Cortez, que ce Capitaine lut avec négligence, & se disposa à écouter le Pere avec toutes les marques d'un homme qui retient son chagrin avec peine, faisant connoître que la seule consideration de l'Ambassadeur lui faisoit souffrir l'Ambassade. Le discours de ce Religieux fut éloquent & fort: il débuta » par » le devoir de sa profession qui l'obligeoit » à s'entremettre dans ces differends en mediateur désintereffé. Il s'efforça de prouver la sincerité des intentions de Cortez, » comme en étant le fidele témoin, obligé » à rendre ce respect à la verité. *Il assura de*

„ *la part de ce General* qu'on en obtiendrait
 „ aisément tout ce qu'on lui proposeroit de
 „ raisonnable, & d'utile au service du Roy.
 „ *Il representa* ce qu'on hazardoit en divi-
 „ fant ainsi les Espagnols ses Sujets, l'avan-
 „ tage qui reviendroit au droit de Velas-
 „ quez s'il contribuoit par ses armes à la
 „ perfection de cette conquête : *Ajoutant*
 „ que Narvaez qui pouvoit disposer de cet-
 „ te armée, devoit en regler l'emploi sur
 „ l'état present des affaires, comme un ar-
 „ ticle supposé avant toutes choses en son
 „ instruction, puisqu'on laissoit toujours à
 „ la prudence des Capitaines le choix des
 „ moyens qui devoient conduire à la fin
 „ qu'on se proposoit, & qu'ils étoient obli-
 „ gés d'agir suivant les conjonctures du
 „ tems, & des accidens qu'il amenoit, pour
 „ ne pas ruiner dans l'exécution des ordres
 „ qu'ils avoient reçûs, le fruit que l'on en
 „ attendoit.

Narvaez répondit avec précipitation,
 & quelque désordre : „ Qu'il ne convenoit
 „ pas à la dignité de Velasquez, de traiter
 „ avec un Sujet rebelle, dont le châtement
 „ étoit le premier emploi de cette armée.
 „ Qu'il alloit commander que tous ceux
 „ qui suivoient Cortez fussent déclarés
 „ traîtres & perfides. Qu'il avoit des for-
 „ ces suffisantes pour ôter cette conquête

de ses mains, sans avoir besoin de ses pré-
tendus avertissemens, ni du conseil de
gens engagés dans le crime, qui em-
ployoient pour le persuader, les raisons
qu'ils avoient de craindre le châtement. Le
Pere Barthelemi, sans sortir des termes de
la moderation, lui repliqua : Qu'il devoit
faire beaucoup d'attention sur le parti
qu'il avoit à prendre ; parce qu'avant d'ar-
river à Mexique, il trouveroit des Provin-
ces entieres d'Indiens guerriers, amis de
Cortez, qui prendroient les armes pour
sa défense. Qu'il n'étoit pas aussi aisé que
Narvaez le supposoit, de défaire ce Gene-
ral; puisque les Espagnols étoient détermi-
nés à mourir près de lui, & qu'il avoit de
son côté Motezuma, Prince si puissant,
qu'il pouvoit mettre sur pied autant d'at-
mées, qu'il y avoit de Soldats en la sien-
ne. Enfin, qu'une matiere de cette qualité
n'étoit pas l'objet d'une premiere réfle-
xion ; qu'il l'examinât dans une seconde,
& qu'alors il reviendroit prendre sa ré-
ponse. Le Pere prit congé de Narvaez,
après cette espece de bravade, qui lui pa-
rut necessaire, afin d'abaisser un peu la con-
fiance qu'il avoit en ses forces, sur quoi il
fondoit principalement son obstination.

Olmedo alla, sans perdre de tems, s'ac-
quitter des autres devoirs de son instruc-

tion, chez le Licencié Vasquez, & le Secrétaire Duero, qui louerent son zele; approuvant les propositions qu'il avoit faites à Narvaez, & offrant de solliciter sa dépêche par toutes les diligences nécessaires à lui faire obtenir la paix, qui convenoit à tout le monde: après quoi le Pere vit les Capitaines & les Soldats qu'il connoissoit. Il tâcha d'autoriser auprès d'eux les bonnes intentions de Cortez: il leur inspira le desir d'un accommodement, & distribua avec choix les joyaux & les promesses dont il étoit chargé. Il voyoit déjà quelque jour à former un parti en faveur de Cortez, ou au moins en faveur de la paix, si Narvaez, qui fut averti de ses pratiques, ne les eût rompues. Il fit venir en sa presence ce Religieux, qu'il chargea d'abord d'injures & de menaces: il l'appella mutin & séditieux, qualifiant du nom de trahison, le soin qu'il prenoit de semer entre ses Soldats, les éloges de Cortez. Narvaez avoit resolu de le faire arrêter; & il l'auroit executé, si Duero ne l'avoit empêché. Les instances du Secrétaire lui firent prendre une autre voye, qui fut de lui ordonner de sortir à l'heure même de Zempoala.

Le Licencié Vasquez, qu'on avoit averti, vint à propos, & soutint, qu'avant que de renvoyer le Pere Olmedo, on devoit as-

sembler tous les Officiers de l'armée, afin de délibérer mûrement sur la réponse que l'on feroit à Cortez; puisqu'il témoignoit tant d'inclination à la paix, & qu'il ne paroïssoit pas difficile de l'amener à quelque parti honnête, & convenable à tout le monde. Quelques Capitaines approuverent cette proposition; mais Narvaez la reçut avec une espece d'impatience qui dégéneroït en mépris; & afin de répondre tout d'un coup, à l'Auditeur & au Religieux, il ordonna en leur presence, qu'un Trompette publiât la guerre à feu & à sang contre Hernan Cortez; en le déclarant traître au Roy. On promit une recompense à celui qui le prendroit, ou qui le tueroit; & Narvaez donna sur le champ ses ordres pour hâter la marche de l'armée.

L'Auditeur Vasquez ne put endurer ce fâcheux contre tems, & il ne le devoit pas aussi, ni oublier d'y apporter quelque remede par son autorité. Il commanda au Crieur de se taire, & fit signifier à Narvaez: *Qu'il ne sortît point de Zempoala, sous peine de la vie, & qu'il n'employât point les armes, sans le consentement unanime de toute l'armée.* Il défendit aux Capitaines & aux Soldats d'obéir à leur Commandant; & il poussa les protestations & les requisitions avec tant de fermeté, que Narvaez aveuglé par

sa colere, & perdant le respect qui étoit dû à sa personne, & au caractère de ce Ministre, le fit arrêter honteusement, & traduire en l'Isle de Cuba, sur un de ses navires. Le Pere Olmedo, fort scandalisé de cette action, s'en retourna ainsi sans aucune réponse; & les Capitaines & les Soldats mêmes de Narvaez en furent si outrés, que les plus penetrans voïant maltraiter un Ministre de cette qualité, se trouverent obligés à prendre secrettement quelques mesures pour maintenir le service de sa Majesté; & les autres, moins sages, eurent sujet de murmurer, & de se dégoûter de leur Capitaine. Ainsi l'insolence de Narvaez établit le bon droit de Cortez dans l'esprit des Soldats; & les fautes de son ennemi furent avantageuses à la reputation de ce General.



C H A P I T R E VII.

Motezuma continue les témoignages de son affection aux Espagnols. On ne peut se persuader son changement, que quelques Auteurs attribuent aux diligences de Narvaez. Cortez prend la resolution de partir, & l'exécute, après avoir laissé à Mexique une partie de ses Soldats.

Q UELQUES-uns de nos Auteurs ont avancé que Narvaez avoit établi une secrette & très-étroite correspondance avec Motezuma, & qu'il alloit souvent des Couriers de Mexique à Zempoala; que ce fut par cette voye que Narvaez fit entendre à l'Empereur : » Qu'il venoit avec une » Commission du Roy d'Espagne, afin » de châtier les violences & les injustices de Cortez. Que ce General & » tous ceux qui suivoient ses étendards, » étoient des rebelles, bannis de leur patrie ; & qu'ayant appris l'oppression » qu'ils faisoient à la personne de sa Majesté, il alloit marcher avec toute l'Armée qu'il commandoit, à dessein de » lui rendre la liberté & une entiere & paisible possession de ses Domaines. » Ce-

la étoit chargé d'autres impostures, qui n'avoient pas moins de malignité; & ces Auteurs ajoutent, que Motezuma charmé de ces belles esperances, entre tint intelligence avec Narvaez; & lui fit de grands presens, se cachant de Cortez, & souhaitant rompre enfin sa prison par ce moyen.

Il est difficile de comprendre comment ces avis pûrent arriver à la connoissance de l'Empereur de Mexique, puisque Narvaez n'avoit aucun Truchement qui pût expliquer ses intentions aux Indiens, & qu'une negociation si concertée ne pouvoit pas s'établir sur le seul langage des mains. Il ne vint à Mexique aucun Soldat de Narvaez, que le Licencié Guevara & ses Compagnons, que Sandoval y envoya, & qui ne parlerent jamais en particulier à Motezuma; & même, quand Cortez auroit eu assez d'indolence pour souffrir de pareils entretiens, pouvoient-ils s'expliquer sans l'aide de Marine & d'Aguilar, dont la fidelité, rapportée par tous les Historiens, se seroit mal accommodée d'une telle confiance. On doit croire que les Indiens Zempoales reconnurent, à plusieurs marques exterieures, l'opposition & l'inimitié qui étoit entre les deux armées des Espagnols; & que les confidens, ou les Ministres de Motezu-

ma entre ces Peuples , lui en donnerent l'avis : car on ne peut douter qu'il ne l'eût reçu avant que Cortez en fût informé ; mais aussi, la conduite qu'il tint en cette rencontre, donne lieu de conclure qu'il avoit le cœur net , & sans préoccupation d'aucun fâcheux préjugé contre le General.

On ne nie pas que cet Empereur ne fît quelques presens considerables à Narvaez : mais cela ne justifie pas davantage l'intelligence qu'on prétend prouver , puisque les Souverains du Mexique avoient accoutumé de regaler ainsi les Etrangers qui abordoient sur leurs côtes , ainsi qu'on en usa lorsque l'armée de Cortez y descendit. Motezuma pouvoit , sans aucun artifice , ne donner point de connoissance de cette honnêteté au General ; parce que c'étoit un usage établi & réglé , & qu'il faisoit ces presens genereusement , & sans en tirer de gloire. Ce qu'ils eurent de plus remarquable, fut certaines circonstances qui augmentèrent fortuitement l'estime que l'Empereur avoit pour Cortez , parce qu'à la vûë des presens, Narvaez marqua plus de joye & d'attachement que la bienséance n'en demandoit. Il ordonna qu'on les mît à part , après avoir compté le tout avec une application trop scrupuleuse , & sans en faire la moindre gratification , même à ses confidens , & les

Soldats , qui sans faire attention sur leur propre avarice , blâment toujours fort volontiers celle de leurs Capitaines , acheverent de perdre le courage avec l'esperance des richesses qu'ils se propofoient ; & leur intérêt se mêlant alors de juger des motifs de la division , ils trouvoient que Cortez avoit raison , parce qu'il étoit le plus liberal.

Enfin, le Pere Olmedo revint, & le General trouva dans sa relation la confirmation de tout ce qu'il s'étoit imaginé sur le sujet de Narvaez. Le mépris que ce Capitaine avoit fait de ses propositions , parut moins sensible à Cortez en ce qui touchoit sa personne , qu'en ce qui bleffoit la justice de ses pretentions ; & il connut par l'emprisonnement de l'Auditeur , qu'un homme qui pouffoit l'insolence jusqu'à ce point là , étoit bien éloigné des sentimens que le service du Roy doit inspirer. Il écouta sans chagrin , au moins qui parût , les injures & les outrages dont on chargeoit sa conduite à l'égard de Velasquez ; & les Auteurs l'ont loué avec justice , de ce qu'encore qu'on lui eût rapporté de plusieurs endroits , les discours que Narvaez faisoit imprudemment contre son honneur , en lui donnant à tous propos l'infame nom de Traître , il n'y répondit par aucune injure , & se contenta ,

lorsqu'il en parloit, de le nommer simplement Pamphile de Narvaez ; ce qui étoit l'effet d'une rare constance, & la marque d'une ame fort élevée au-dessus des passions ; puisqu'on ne sçauroit trop estimer un cœur qui reçoit les outrages, sans qu'ils donnent aucune atteinte à sa moderation.

Ce qui servit à consoler Cortez de ces mépris, fut la connoissance que le Pere Olmedo lui donna, de la bonne disposition qu'il avoit trouvée dans l'esprit des Soldats de Narvaez, dont la meilleure partie souhaitoit la paix, & avoit peu d'attachement au caprice du Commandant. Cortez en conçut l'esperance de lui faire la guerre, ou de l'amener à l'accommodement qu'il desiroit, en considerant la valeur des Soldats qu'il conduisoit, & la moleste ou le dégoût de ceux de son ennemi. Il communiqua cette pensée à ses Capitaines ; & après avoir balancé les inconveniens qui se presentoient de tous côtés, ils trouverent que le parti le plus sûr, ou le moins hazardeux, étoit de se mettre en campagne avec le plus grand nombre de troupes qu'il seroit possible d'assembler ; de faire joindre celles des Indiens qu'on avoit levées à Tlascala & à Chinantla, & de s'avancer en corps d'armée vers Zempoala : mais toujours dans la resolu-

tion de s'arrêter en quelque lieu, où on pût renouer de plus près un traité de paix d'autant plus avantageux, qu'on le feroit les armes à la main; & de se trouver aussi en un poste, où on pût recueillir les Soldats de Narvaez qui voudroient abandonner son parti. Cette délibération publiée entre les Soldats, fut reçûë avec de grands applaudissemens, qui marquerent leur joye. Ils n'ignoroient pas l'inégalité qui se trouvoit entre leurs forces & celles des ennemis; mais ils étoient si éloignés de craindre la vûë du peril, que les Soldats les moins affectionnés disputoient néanmoins aux autres la gloire de servir en cette expedition; & le General fut obligé d'user de prieres, & même d'autorité, lorsqu'il fallut nommer ceux qui devoient rester à Mexique; tant ils avoient de confiance, les uns sur la prudence, les autres sur la valeur, & presque tous sur le bonheur de leur General. C'est ainsi qu'ils appelloient cette repetition continuelle de favorables succès, qui lui faisoient obtenir tout ce qu'il se propoisoit: qualité fort imperieuse sur l'esprit des Soldats, & qui le feroit encore davantage, s'ils sçavoient rapporter à leur Auteur ces effets imprevis qu'ils nomment *heureux hazard*, parce qu'ils viennent d'une cause qu'ils ne comprennent pas.

Cortez

Cortez passa de cet endroit à l'appartement de Motezuma, pour l'informer du voyage qu'on avoit resolu, & qu'il vouloit colorer de quelque prétexte specieux, sans lui découvrir son inquietude. Mais l'Empereur l'obligea de suivre une autre methode, en commençant ainsi la conversation : Qu'il avoit remarqué depuis quelques jours beaucoup de chagrin sur son visage, & qu'il le croyoit causé par la conjoncture qui se presentoit ; ayant reçu divers avis que le Capitaine de la Nation, qui étoit à Zempoala, avoit de mauvais desseins contre Cortez, & contre ceux qui suivoient ses ordres. Qu'il n'étoit pas surpris qu'ils fussent brouillés ensemble pour quelque querelle particuliere ; mais de ce qu'étant l'un & l'autre Sujets d'un même Prince, ils commandoient à deux armées qui paroissent ennemies ; puisqu'il falloit necessairement, qu'au moins l'un des deux Commandans fût hors des termes de l'obéissance qu'il devoit à son Souverain. » Le General, qui ne croyoit pas que Motezuma fût si bien instruit, auroit pu être embarrassé de la conclusion de son discours qui le surprit ; & même il en sentit quelque trouble interieur : mais la vivacité, qui le tiroit toujours de pareilles affaires,

lui fit répondre sur le champ : » Que ceux
» qui avoient averti l'Empereur de la
» mauvaise volonté de ces hommes , &
» ces imprudentes menaces de leur Chef,
» lui avoient mandé la vérité , & qu'il ve-
» noit avec dessein de lui communiquer
» cette affaire. Qu'il n'avoit pû lui rendre
» ce devoir plutôt , parce que le Rere Ol-
» medo n'étoit venu que depuis un mo-
» ment , lui donner avis de cette nouvelle.
» Qu'encore que ce Capitaine de sa Nation
» témoignât quelques emportemens mal-à-
» propos , on ne devoit pas le considérer
» comme un rebelle , mais comme un
» homme abusé par le prétexte specieux
» du service de son Prince ; parce qu'il
» étoit envoyé comme Substitut & Lieu-
» tenant d'un Gouverneur mal informé ,
» qui residant en une Province fort éloi-
» gnée de la Cour d'Espagne , n'étoit pas
» instruit de ses dernières résolutions , &
» s'étoit vainement persuadé que les fon-
» ctions de cette Ambassade lui apparte-
» noient ; mais que tout l'appareil de sa
» prétention imaginaire seroit bien-tôt dis-
» sipé , sans autre diligence , que celle de
» signifier à ce Lieutenant , les pouvoirs en
» vertu desquels il avoit une pleine autorité
» de commander à tous les Capitaines &
» Soldats qui aborderoient sur ces côtes ; &

qu'avant que l'aveuglement de ce nouveau venu l'engageât plus mal-à-propos, il avoit résolu d'aller à Zempoala avec une partie de ses troupes, afin de donner ordre à renvoyer au plutôt les Espagnols qui y étoient; & leur déclarer qu'ils devoient maintenant respecter les Peuples de l'Empire de Mexique, comme étant sous la protection de son Roy, & du leur: ce qu'il alloit exécuter promptement, se voyant obligé de précipiter son départ par le juste empressement qu'il avoit d'empêcher qu'ils ne s'approchassent plus près de sa Cour; puisque cette troupe étant composée de Soldats moins sages & moins disciplinés que les siens, c'étoit une forte raison pour ne se fier pas entièrement à leur voisinage, sans courir risque d'exciter quelque mouvement dangereux entre les Sujets de sa Grandeur.

Cortez intéressoit ainsi l'Empereur dans la résolution qu'il avoit prise; & ce Prince qui sçavoit les vexations dont les Zempoales se plaignoient avec justice, loua l'attention que le General avoit au repos de ses Sujets; approuvant fort qu'il prît le soin d'éloigner de sa Cour des Soldats d'un procédé si violent. Néanmoins, comme ils s'étoient déjà déclarés ennemis de Cortez

tez, & ſçachant d'ailleurs que leurs forces étoient ſuperieures à celles de ce General, Motezuma crut qu'il y auroit de la temerité, de l'expoſer au hazard d'être prevenu par ces troupes, & d'en être enveloppé : ſur quoi il lui offrit d'aſſembler une Armée pour ſoutenir la ſienne en cas de beſoin, dont les Chefs recevroient ſes ordres, & ſeroient chargés de lui obéir, & de reſpecter ſa perſonne comme celle de l'Empereur. Il redoubla pluſieurs fois ſes inſtances ſur cet article, avec un empreſſement qui parut tout-à-fait ſincere, & nullement affecté. Cortez le remercia très-humblement de ſes offres, & ſe défendit de les recevoir ; parce qu'à la verité il avoit peu de confiance aux Mexicains, & qu'il ne vouloit pas tomber dans la faute de mandier du ſecours à des gens qui pouvoient ſe rendre les maîtres ; ſçachant bien quel eſt l'embaras dans les actions de guerre, d'avoir en même tems la tête engagée, & le flanc expoſé.

Le General ayant donné cet adouciffement aux motifs qui l'obligeoient à faire le voyage de Zempoala, employa ſes ſoins aux préparatifs qui étoient neceſſaires, toujours dans le deſſein de ſe ſervir des intelligences qu'il avoit parmi les Soldats de Narvaez avant que celui-ci ſe fût mis en campagne. Il réſolut de laiſſer à Mexique qua-

tre-vingt Espagnols , sous le commandement de Pierre d'Alvarado , qui lui parut le plus capable de s'acquitter de cet emploi, parce qu'il avoit gagné l'affection de Motezuma ; & qu'ayant de la valeur & de l'entendement , il étoit encore très adroit Courtisan , dont les manieres d'agir , libres & engageantes , avoient de plus toute la resolution necessaire pour ne pas se rebuter des difficultés , & pour prendre sur son esprit ce qu'il ne pouvoit tirer de ses forces. Cortez lui recommanda sur-tout de conserver à Motezuma cette espee de liberté qui l'empêchoit de sentir les dégoûts de sa prison ; observant néanmoins , autant qu'il seroit possible , que ce Prince ne songeât à quelques secretes pratiques avec les Mexicains. Il laissa en sa charge le tresor du Roy , & celui des particuliers. Enfin il lui representa de quelle importance il étoit de conserver le poste qu'ils occupoient en cette Cour , & la confiance de l'Empereur : ces deux points étant la regle & le but de toutes ses actions , il ne devoit point les perdre de vûë , puisqu'ils faisoient tout le fondement de leur commune sûreté.

Il ordonna aux Soldats d'obéir à leur Capitaine , & de servir Motezuma avec encore plus de respect & de soumission , qu'ils

n'avoient fait jusqu'à ce tems-là ; & qu'ils entretenissent toujours une parfaite correspondance avec les personnes de la Maison & de la Cour de l'Empereur. Il les exhorte encore à conserver une grande union entr'eux , & beaucoup de moderation avec les Mexicains.

Cortez dépêcha en même tems un Courier à Sandoval , avec des ordres de venir au-devant de son Armée , ou de l'attendre avec les Espagnols qu'il commandoit en quelque poste où ils pussent se joindre sans obstacle , & de laisser la Forteresse de Veracruz à la garde des Indiens alliés ; ce qui étoit presque la même chose que de l'abandonner entierement ; parce qu'il n'étoit pas tems de separer les forces ; & que cette fortification , capable d'être défendue contre les Indiens , ne l'étoit pas pour résister contre des Espagnols. Il fit provision de vivres en suffisante quantité , pour ne pas être obligé d'avoir recours à la Providence , ou à l'extorsion sur les pauvres Payfans. Enfin , après avoir assemblé les Indiens propres à porter les bagages , le General ayant marqué l'heure du départ au point du jour , fit dire une Messe du Saint Esprit , où il assista avec tous ses Soldats , afin de recommander à Dieu le bon succès de cette expedition : Sur quoi il protesta

devant l'Autel , qu'il n'avoit en vûë que son service , & celui du Roy , inseparables en cette occasion ; qu'il n'étoit poussé par aucun motif de haine ou d'ambition , & que cette consideration seroit toujours devant ses yeux , dans la confiance qu'il avoit que la justice de sa cause s'expliquoit assez d'elle-même devant Dieu & devant les hommes.

Après cela , le General allant prendre congé de Motezuma , lui fit de très-humbles prieres , « D'honorer de sa protection ce petit nombre d'Espagnols qu'il laissoit en sa compagnie. Qu'il ne les abandonnât pas , en se séparant d'avec eux ; parce que le moindre changement , ou la moindre diminution de ses faveurs en leur endroit , pourroit attirer d'extrêmes maux , qui demanderoient d'extrêmes remedes , si les Sujets de sa Grandeur reconnoissoient quelque alteration en son procedé ; & que partant d'auprès de lui comblé de ses bienfaits , il seroit au desespoir d'avoir quelque sujet de s'en plaindre à son retour. *Il ajouta* : Que Pierre d'Alvarado demeuroit , pour représenter sa personne ; & qu'ainsi , comme les prérogatives attachées à la qualité d'Ambassadeur lui étoient dûës en son absence , il lui lais-

„ soit aussi toute l'obligation de rendre à
 „ sa Grandeur le très-humble service qu'il
 „ lui avoit voüé. Qu'il esperoit revenir
 „ bien-tôt en sa presence, libre de tou-
 „ ces embarras, afin de recevoir ses or-
 „ dres, preparer son voyage, & porter
 „ à l'Empereur son Maître, avec les pre-
 „ sens de sa Grandeur, l'assurance de son
 „ amitié, & de son alliance, qui seroit
 „ pour son Prince un joyau d'un prix
 „ inestimable.

Motezuma parut encore affligé, de ce
 que Cortez se mettoit en campagne avec
 des forces si disproportionnées à celles de
 son ennemi. Il lui dit : „ Que s'il avoit be-
 „ soin du secours de ses armes, afin d'
 „ mieux faire comprendre ses raisons,
 „ qu'il differât d'en venir à une rupture
 „ ouverte, jusqu'à ce qu'on eût assen-
 „ blé un corps de ses Sujets, qu'il tien-
 „ droit prêt à marcher, en tel nombre qu'il
 „ plairoit à Cortez. Il lui donna sa parole
 „ de ne point abandonner les Espagnols
 „ qu'on lui laissoit avec Alvarado, & de
 „ ne point changer de logement durant
 „ son absence. „ Herrera ajoute que
 l'Empereur suivi de toute sa Cour, ac-
 compagna fort loin le General ; mais par
 une malice préméditée, cet Auteur at-
 tribue la civilité extraordinaire de Mote-
 zuma

zuma au desir qu'il avoit de se voir délivré des Espagnols ; supposant qu'il étoit déjà dégoûté de Cortez, & qu'il le haïssoit. Ce qui paroît, est qu'il garda fidelement sa parole, en demeurant dans son appartement, & dans les termes de la bienveillance pour les Espagnols, quoiqu'on eût excité de grands troubles, qu'il pouvoit appaiser en retournant à son Palais ; & tant en ce qu'il fit pour défendre les Espagnols qui étoient auprès de sa personne, qu'en ce qu'il ne voulut pas faire contre les autres, durant que leurs forces étoient ainsi desunies, il est aisé de reconnoître qu'il fut toujours constant dans la sincérité de ses intentions pour eux. Il est vrai qu'il souhaitoit de les renvoyer, parce que le repos de son Etat le demandoit ainsi ; mais il ne prit jamais la resolution de rompre avec eux, ni de cesser de respecter l'engagement de la Sauvegarde Royale qu'il leur avoit accordée : & quoique ces attentions ne soient pas d'un Prince barbare, & qu'elles paroissent peu convenables au caractère de Motezuma, on doit regarder cette revolution d'esprit & de cœur, comme une de ces merveilles dont il plut à Dieu de faciliter la conquête de cet Empire. En effet, cette inclination & cette crainte respectueuse qu'il avoit pour Cortez, heurtoient

de droit fil son orgueilleuse fierté; & ces deux mouvemens, si opposés à son genie, tenoient sans doute du Ciel tout ce qu'ils n'avoient point de la Nature.

CHAPITRE VIII.

Cortez marche vers Zempoala; & sans obtenir les troupes qu'il esperoit tirer de Tlascalala, il poursuit sa marche jusqu'à Motalequita, où ils reprend la negociation d'un Traité de paix; mais ayant reçu une nouvelle injure, il se rejout à la guerre.

ON commença la marche, suivant le chemin de Cholula, avec toutes les précautions qui établissent la sûreté d'une Armée, & que les Soldats observent aisément, lorsqu'ils sçavent la guerre, & qu'ils sont accoutumés à obéir sans raisonner. Ils furent reçus en cette Ville avec un empressement agréable; la crainte servile qui avoit enseigné la soumission à ce Peuple, étant déjà convertie en une veneration respectueuse. L'Armée passa de ce lieu à Tlascalala, où elle trouva un magnifique cortège composé de la Noblesse & des Senateurs qui vinrent au-devant d'elle à demi-lieuë de cette Ville. L'entrée que les Espa

gnols y firent fut célébrée par des démonstrations de joye qui répondoient au nouveau mérite qu'ils avoient acquis par la prise de Motezuma , & par la mortification de l'orgueil des Mexicains : circonstances qui redoublerent les applaudissemens & le bon traitement qu'on fit à l'Armée. Les Senateurs s'assemblerent aussitôt, afin de délibérer sur la réponse qu'on devoit faire à Cortez, & sur les troupes qu'il avoit demandées à la République ; sur quoi nous trouvons une autre guerre entre les Auteurs, qui ne s'accordent point sur cet article ; malheur ordinaire aux Relations qui traitent de la conquête des Indes, & qui nous obligent quelquefois à embrasser le vrai-semblable, & d'autres fois à chercher le possible avec peine. Bernard Diaz dit que Cortez demanda quatre mille hommes au Senat, & qu'on les lui refusa, sous prétexte qu'ils n'osoient prendre les armes contre des Espagnols, parce qu'ils ne se sentoient point capables de résister aux chevaux, & aux armes à feu. Au contraire, Herrera soutient qu'ils accorderent au General six mille hommes effectifs, & qu'ils en offrirent un plus grand nombre. Il ajoute que ces Indiens furent enrôlés dans les Compagnies Espagnoles : mais qu'à trois lieues de Tlascala ils demande-

rent leur congé, parce qu'ils n'étoient pas accoutumés à combattre hors de leur Province. Quoi qu'il en soit, (car enfin cette discussion n'est pas fort importante,) il est certain qu'aucuns Tlascalteques ne servirent en cette expedition. Cortez demanda ce secours à dessein de faire du bruit & de l'éclat parmi les Soldats de Narvaez plutôt que par aucune confiance qu'il eût en leurs armes, ni qu'il fût cas de leur maniere de combattre contre les Espagnols. D'ailleurs il est constant qu'il sortit de Tlascala sans se plaindre, & sans donner aucune atteinte à la confiance reciproque entre les Espagnols & les Habitans de cette Ville; car il les rechercha depuis, & il les trouva prêts à le servir, quand il en eut besoin contre les autres Indiens, où ils témoignent beaucoup de valeur & de resolution: ayant conservé leur liberté en dépit des Mexicains, si près de leur Ville capitale, & sous un Prince qui tiroit sa plus grande gloire du nom de Conquerant.

L'Armée ne séjourna pas à Tlascala, & elle passa à grandes journées jusqu'à Mortalequita, Bourgade d'Indiens alliés, éloignée de douze lieues de Zempoala; où Sandoval arriva presque en même tems avec sa troupe, & sept Soldats de plus, qui étoient passés de l'Armée de Narvaez

à Vera-Cruz , après l'emprisonnement de l'Auditeur Vasquez , qui leur avoit fait croire que le parti qu'ils soutenoient n'étoit pas le plus juste. Cortez apprit de ces Soldats tout ce qui se passoit dans le quartier de son ennemi ; & Sandoval lui en donna encore des lumieres plus assurées ; parce qu'avant que de partir , il avoit trouvé moyen d'introduire à Zempoala deux Soldats Espagnols , qui sçavoient imiter parfaitement les manieres & les actions des Indiens , & dont le teint ne démentoit pas cette ressemblance. Ils se dépouillèrent volontairement & avec plaisir ; & couvrant leur nudité de quelques ornemens propres aux Indiens , ils entrèrent au matin dans la Ville , chacun avec un panier de fruits sur la tête : s'étant mêlés avec les Paysans qui vendoient cette sorte de marchandise , ils la troquerent contre des grains de crystal ou de verre , avec une simplicité & une avidité de Villageois si bien contrefaite , que personne ne prit garde à leur déguisement , & qu'ils eurent la liberté d'aller par toute la Place , & de se retirer avec les connoissances qu'ils souhaitoient ; mais comme ils n'en furent pas encore satisfaits , & qu'ils voulurent s'éclaircir de la maniere dont on faisoit la garde en cette Armée , ils y retournerent un autre jour chargés d'herbes ,

avec quelques Indiens qui étoient allés au fourage, & ils ne reconnurent pas seulement le peu de vigilance des Officiers & des Soldats de ce quartier, mais encore ils en apportèrent une preuve, en amenant à Vera-Cruz un cheval qu'ils enleverent, sans qu'on les en empêchât. Il arriva par hazard que ce cheval appartenoit au Capitaine Salvatierra, un de ceux qui animoient davantage Narvaez contre Hernan Cortez; ce qui rendit la prise plus considérable. Ces Espions firent ainsi tout ce que l'adresse & le cœur pouvoient contribuer à leur reputation: néanmoins leurs noms ont été malheureusement oubliés en cette action, & en une Histoire où on rencontre à chaque pas des exploits de moindre considération, qui font honneur au nom de ceux qui les ont executés.

Cortez fondeoit une partie de ses esperances sur l'ignorance de ses ennemis en l'art de la guerre. La negligence dont Narvaez conduisoit ses troupes, excitoit divers mouvemens en son imagination, qui pouvoient naître du mépris que Narvaez faisoit du petit nombre des Soldats de Cortez, & celui-ci le connoissoit assez; mais il n'étoit pas fâché de voir que ce mépris faisoit naître une fausse confiance favorable à ses desseins, & qui sembloit combattre

en sa faveur : en quoi il raisonnoit sur de bons principes ; puisqu'il est certain que cette espece de confiance est ennemie des précautions , & qu'elle a ruiné plusieurs Capitaines. Ainsi on doit la compter entre les plus grands perils qu'on court à la guerre ; d'autant qu'il arrive souvent , lorsqu'on en vient aux mains qu'on se trouve battu par l'ennemi qu'on méprisoit.

Cependant le General songeoit à préparer en diligence tout ce qui lui étoit nécessaire , & à presser Narvaez par des instances d'un accommodement , avant que d'en venir à une rupture ouverte de sa part. Il fit donc une revûë de ses Soldats qui se trouverent au nombre de deux cens soixante-six Espagnols , en comptant les Officiers , & la troupe de Sandoval , outre les Indiens de charge qui portoient le bagage : après quoi Cortez envoya pour la seconde fois le Pere Olmedo , afin de faire les derniers efforts pour parvenir à une bonne paix ; & comme ce Religieux lui eût mandé le peu de fruit qu'il tiroit de sa negociation , le General desirant mettre toute la justice de son côté , ou peut-être gagner du tems , afin que les deux mille Indiens qu'il attendoit de Chinantla pussent se joindre à ses troupes , resolut d'envoyer le Capitaine Jean Velasquez de Leon ; dans la créance que la me-

diation de cet Officier seroit mieux reçûë à cause de sa qualité, & même qu'il étoit parent de Diego Velasquez. Cortez avoit eũ depuis peu des preuves très-solides de sa fidelité, par des protestations que Velasquez lui avoit faites, de mourir à son côté, en lui mettant entre les mains une lettre que Narvaez lui avoit écrite, pour l'inviter par de grandes promesses, de prendre son parti; & le General répondit noblement à cette generosité, en confiant à la franchise & à la probité de ce Capitaine une négociation si délicate.

Lorsqu'il arriva à Zempoala, tout le monde crut qu'il venoit se ranger sous les étendards de son parent; & Narvaez alla au-devant de lui avec beaucoup de joye: mais quand Velasquez lui eut exposé sa commission, & que ce Commandant connut qu'il s'engageoit à soutenir le bon droit de Cortez, il l'interrompit, & se separa de lui incivilement, quoiqu'il lui restât encore quelque esperance de réduire ce Capitaine; puisqu'avant que de renouïer la conversation, il commanda que l'on fît une revûë générale de toute son armée en presence de Velasquez, à dessein de l'étonner, ou de le convaincre par cette vaine ostentation de ses forces. Quelques personnes conseillerent à Narvaez de le faire ar-

rêter ; mais il n'osa, parce que cet Officier avoit beaucoup d'amis dans son Armée : au contraire, il l'invita à dîner, où il fit trouver tous les Capitaines les plus attachés à ses interêts, afin qu'ils lui aidassent à le persuader. La conversation commença par des complimens & des honnêtetés ; & peu de tems après on en vint à quelques railleries contre Cortez, qui sembloient encore échaper dans la chaleur du repas. Velasquez ne voulant pas ruiner sa negociation, dissimula d'abord ; mais quand il vit que la raillerie devenoit offensante, & tournoit en invectives, sa patience échapa tout d'un coup ; & élevant sa voix, il dit : « Qu'on tînt d'autres discours, puisqu'ils ne devoient pas, devant un homme de sa qualité, parler mal de son General qui étoit absent ; & que le premier d'entre eux qui ne tiendroit pas Cortez, & tous ceux qui le suivoient, pour bons & fideles Sujets du Roy, n'avoit qu'à le lui dire en particulier, & qu'il le défabuseroit de cette opinion. » Tous ces braves se turent ; & Narvaez même parut embarrassé, sur la maniere dont il devoit répondre. Il n'y eut qu'un jeune Capitaine, cousin de Diego Velasquez, & qui portoit le même nom, qui prit la parole, & dit à cet Officier : « Que celui qui »

» soutenoit avec tant d'ardeur la cause d'un
» traître, ne tenoit rien du sang des Velas-
» quez, ou ne meritoit pas d'en être forti.
A quoi Jean Velasquez repartit par un
démenti; & tira l'épée, avec une résolution
fi déterminée de châtier ce jeune homme,
que tous les conviés eurent beaucoup de
peine à le retenir; & enfin, ils le prièrent de
retourner au camp de Cortez, afin d'éviter
les accidens que son séjour pourroit pro-
duire; ce qu'il fit sur le champ, emmenant
avec soi le Pere Olmedo. Il dit en partant
quelques paroles, avec un emportement qui
menaçoit d'une prompte vengeance, ou au
moins d'une rupture ouverte.

Quelques Officiers de Narvaez furent
mal satisfaits de ce qu'on laissoit partir ce
Capitaine, sans l'accommoder avec son
parent, afin d'écouter ses propositions, &
d'y répondre bien ou mal, suivant ce qui
conviendroit. Ils disoient qu'un *homme du*
merite & de la qualité de Velasquez, devoit
être traité avec plus d'attention. Qu'il falloit
supposer qu'une personne de bon esprit, &
d'une probité connue, ne viendroit pas leur
porter des propositions extravagantes ou dé-
raisonnables. Que les formalités de la guerre
n'alloient pas jusqu'à ôter la liberté de se
faire écouter, & que ce n'étoit pas une bonne
politique ni une bonne voye de se rendre

redoutable à son ennemi, que de lui faire connoître qu'on craignoit ses raisons.

Ces discours passerent bien-tôt des Capitaines aux Soldats, qui s'expliquoient si librement sur le peu de soin que l'on prenoit de justifier leur conduite en toute cette guerre, que Narvaez fut contraint pour appaiser ces bruits, de choisir un Officier qui allât en son nom, & en celui de tous les Espagnols de son parti, faire quelques excuses sur ce qui s'étoit passé, & sçavoir de Cortez même ce que Velasquez devoit proposer. Ils donnerent cette commission au Secrétaire André de Duero, qui leur parut propre pour cet emploi, parce qu'il étoit moins animé que les autres contre Cortez, & qu'étant créature de Diego Velasquez, il ne manqueroit pas de confiance auprès de ceux qui vouloient empêcher un accommodement.

Cependant Cortez ayant entendu le Pere Olmedo & Jean Velasquez, reconnut qu'il n'avoit fait que trop d'avances pour obtenir une bonne paix; & jugeant qu'il étoit tems de commencer la guerre, il fit marcher son armée à dessein de s'approcher de plus près, & de s'emparer de quelques postes avantageux, où il pût attendre les Chinantèques, & agir suivant les occasions qui se presenteroient.

L'Armée étoit en marche, lorsque les coureurs de Cortez lui donnerent avis que Duero venoit de Zempoala pour lui parler. Le General alla le recevoir avec quelque esperance d'un accord dont il se flattoit. Ils se saluerent & s'embrasserent plusieurs fois, en renouvelant les protestations de leur ancienne amitié. Tous les Capitaines vinrent témoigner leur joye au Secretaire ; & Cortez avant que d'entrer en matiere sur sa négociation, lui fit quelques presens, & lui en promit encore davantage. Il le retint jusqu'au jour suivant, après qu'il l'eut invité à manger, & durant tout ce tems, ils eurent diverses conferences tête à tête avec beaucoup de franchise. Ils traitoient des moyens de réunir les deux partis, chacun d'eux paroissant souhailer avec passion de trouver quelque voye pour adoucir Narvaez, dont l'opiniâtreté étoit l'unique obstacle qui traversoit l'accommodement. Cortez en vint jusqu'à offrir de lui ceder la conquête du Mexique, & de marcher avec ses gens à d'autres entreprises ; & Duero qui le voyoit agir si noblement avec un ennemi déclaré, lui proposa une entrevûe avec Narvaez, croyant qu'il pourroit l'obtenir de ce Commandant, & que toutes les difficultés seroient plus aisément levées dans une conference, où les deux Chefs

s'expliqueroient par leur propre bouche. Quelques Auteurs disent que Duero avoit ordre de proposer cette conference, & d'autres, que ce fut une pensée de Cortez. Quoiqu'il en soit, ils conviennent tous qu'on regla cette entrevûë aussi-tôt que le Secrétaire fut retourné à Zempoala, & qu'on en dressa par ses soins une capitulation authentique, designant l'heure & le lieu où on devoit tenir la conference, chacun des deux Commandans ayant donné sa parole par écrit, de se rendre accompagné seulement de dix Officiers, afin qu'ils fussent témoins de ce qui seroit dit & arrêté.

Mais au même tems que Cortez se disposoit à executer de sa part la capitulation, André de Duero l'avertit en secret qu'on lui préparoit une embuscade, à dessein de le prendre ou de le tuer. Cet avis qui venoit de si bon lieu, fut encore confirmé par d'autres personnes qui conservoient quelque correspondance avec lui; ce qui l'obligea de faire connoître à Narvaez que sa trahison étoit découverte. Ainsi dans la premiere chaleur de son ressentiment, Cortez lui écrivit une lettre par laquelle il lui déclaroit la rupture du Traité, & remettoit à son épée à tirer satisfaction de la perfidie de ce Commandant. Sans cette connoissance, le procedé noble & sincere de

Cortez alloit le jeter aveuglément entre les mains de son ennemi, & il eut de la peine à se disculper devant ses Soldats de cette faute de précaution, & de cette confiance précipitée qu'il accordoit à Narvaez, après avoir eu tant de marques de sa mauvaise volonté. On ne peut néanmoins accuser d'imprudencé la sincérité de Cortez en cette occasion, puisque le manquement de parole & de foy dans les Traités, est une infamie dont on a peine à soupçonner un ennemi genereux ; d'autant plus que les perfidies ne tiennent point lieu entre les stratagêmes, & que ces tromperies qui donnent atteinte à l'honneur, ne sont point comptées entre les surprises que la guerre autorise.



CHAPITRE IX.

Cortez s'avance jusqu'à une lieuë de Zempoala. Narvæz se met en campagne avec son armée ; le mauvais tems l'oblige à se retirer, & sur cette nouvelle, Cortez forme le dessein de l'attaquer dans son quartier.

Cortez demeura plus animé qu'irrité de cette dernière brutalité de Narvæz. Un ennemi dont les sentimens avoient tant de bassesse, lui parut indigne de son ressentiment ; jugeant d'ailleurs qu'un homme qui vouloit gagner une victoire aux dépens de sa réputation, n'étoit pas trop assuré de ses troupes ni de sa personne même. Il hâta la marche de son armée, n'étant pas néanmoins encore bien déterminé sur ce qu'il devoit entreprendre ; mais ayant le cœur plein d'une certaine confiance qui soutient la résolution d'un General, & qui semble prévenir les heureux succès par l'esperance, il se campa à une lieuë de Zempoala dans un poste fortifié en tête du ruisseau auquel ils avoient donné le nom de *Riviere des Canots*, & ayant à dos la Ville de Vera-

Cruz. Les Soldats trouverent en ce lieu assez de maisons pour se mettre à couvert des ardeurs du Soleil , & pour avoir la commodité de se délasser des fatigues d'une marche précipitée , & le General fit avancer des sentinelles bien au-delà du ruisseau. Il donna les premières heures au repos des Soldats , se réservant à délibérer avec les Capitaines de ce qu'il falloit faire suivant les avis qu'il attendoit de l'armée des ennemis , où il avoit gagné des amis , & où il croyoit que tous ceux qui n'approuvoient pas cette guerre , le deviendroient dans l'occasion. Ce fut cette supposition & le peu d'expérience de Narvaez qui lui donnerent l'assurance de s'approcher si près de Zempoala , sans craindre qu'on le taxât d'imprudence ou de temerité.

Narvaez fut informé de ce mouvement & du lieu où son ennemi étoit posté. Alors avec une précipitation plus impetueuse que diligente , & qui dégéneroit en désordre & en confusion , il voulut se mettre en campagne. Il fit publier la guerre , comme si elle n'eût point été déjà publique , & mit à deux mille écus la tête de Cortez , & celles de Sandoval & de Velasquez à quelque chose de moins. Ce Commandant ordonnoit plusieurs choses en même tems

avec

avec un air chagrin : ses ordres étoient mêlés de menaces , & il paroiffoit de la crainte dans le mépris qu'il témoignoit de fon ennemi. Enfin fon armée fe mit en bataille, fans qu'il en prît le foin : mais fes Capitaines fe rangerent d'eux-mêmes par hazard & fans prendre fes ordres. Après avoir marché environ un quart de lieue, Narvaez s'arrêta à deffein d'attendre Cortez à la campagne, fe perfuadant folement que ce General auroit affez peu de lumieres pour l'attaquer en un poſte où fon ennemi pouvoit s'aider avec tant d'avantage du grand nombre de Soldats qu'il conduifoit. Il demeura tout un jour en ce lieu ; & en cette vaine créance perdant du tems, & flattant fon imagination de diverſes penſées dont il tiroit de la joye & de la confiance, il partageoit déjà tout le butin à ſes Soldats, & tous les treſors de Mexique à ſes Capitaines, & fans ſonger à la bataille, il ne parloit que de la victoire. Cependant le Soleil ſe coucha dans un nuage qui avança la nuit, & qui répandit peu de tems après une ſi grande abondance d'eau, que les Soldats de Narvaez maudirent la nuit, & crièrent qu'on les ramenât au quartier. Les Capitaines eurent bien-tôt leur part de l'impatience ; & le Commandant qui n'étoit pas moins ſenſible à l'incommodité,

ne fit pas de grands efforts pour les retenir, outre qu'ils n'étoient pas accoutumés à résister aux injures du tems, & que plusieurs avoient peu d'inclination pour une guerre qui pouvoit avoir de si fâcheuses suites.

On avoit appris que Cortez se tenoit ferme en son poste de l'autre côté du ruisseau : ainsi les Soldats & les Officiers crurent avec quelque sorte d'apparence qu'ils n'avoient rien à craindre durant cette nuit ; & comme on ne trouve jamais de difficulté aux raisons que le desir inspire, tout le monde conclut à la retraite qu'ils firent en désordre, en courant chercher le couvert comme des gens qui fuyent. Néanmoins Narvaez ne voulut pas separer ses troupes, parce qu'il prétendoit retourner en campagne le lendemain, plutôt que par aucune crainte qu'il eût de Cortez, quoiqu'il affectât de prendre le prétexte du soin qu'un General doit avoir lorsque l'ennemi est proche. Il logea donc toute son armée dans le principal Temple de la Ville, qui consistoit en trois donjons ou Chapelles peu éloignées l'une de l'autre, en une situation avantageuse & d'une grande étendue, où l'on montoit par un escalier fort glissant & difficile, qui donnoit encore plus de sûreté à la hauteur. On garnit de toute l'artillerie la

Haut de l'escalier qui servoit de paillier ou de vestibule. Le Commandant choisit pour son logis le donjon du milieu, où il se retira avec quelques Capitaines & environ cent Soldats, & il partagea le reste de son armée dans les deux autres. Il envoya quelques Cavaliers battre la campagne, & détacha deux sentinelles sur les avenues. Après ces diligences qui, à son avis, ne laissoient rien à souhaiter dans l'art le plus raffiné de la guerre, Narvaez donna au repos le reste de la nuit, si éloigné de toute sorte de danger, au moins en son imagination, qu'il s'abandonna au sommeil sans aucune résistance de la part des souchis.

André de Duero dépêcha aussi-tôt à Cortez un homme de confiance qu'il n'eut pas de peine à mettre hors de la Place, afin de lui faire sçavoir la retraite de Narvaez, & la maniere dont il avoit disposé le logement de ses troupes. Le dessein du Secretaire étoit d'avertir son ami qu'il pouvoit passer cette nuit tranquillement, plutôt que de le provoquer à quelque entreprise : mais ce General ne fut pas long-tems à se déterminer sur cet avis, & à saisir l'occasion favorable qui sembloit l'inviter. Il avoit médité sur tous les divers incidens

que cette guerre pouvoit produire ; & comme il est bon quelquefois de fermer les yeux sur les difficultés que l'éloignement fait paroître plus considérables , & qu'il y a des occasions où le raisonnement fait tort à l'exécution , Cortez assembla d'abord ses Soldats , & il les mit en ordre de bataille , quoique l'orage ne fût pas encore cessé : mais ces gens endurcis à de plus rudes fatigues , obéirent aussi-tôt sans se plaindre , nij demander la raison de ce mouvement imprévu , tant ils se repositoient sur la conduite de leur General. Ils passerent le ruisseau dans l'eau jusqu'à la ceinture ; & après avoir surmonté cette difficulté , Cortez leur fit un discours où il leur communiqua sa resolution , sans la mettre en doute , & aussi sans refuser le conseil qu'on pourroit lui donner. Il leur apprit le desordre de la retraite des ennemis que la rigueur du tems avoit obligés à fuir en leur quartier , & la confusion de leurs logemens dans les tours de ce Temple. Il leur representa fortement l'indolente tranquillité de ces gens & de leurs Officiers , & la facilité qu'on auroit à les attaquer avant qu'ils se fussent réunis pour former un bataillon ; & voyant que son dessein n'étoit pas

seulement approuvé, mais encore applaudi, il le poursuivit avec une nouvelle ardeur. » Cette nuit, dit-il, mes amis, ce le Ciel nous met entre les mains l'oc- ce casion la plus favorable que nos desirs ce même se puissent figurer. Vous allés ce maintenant avoir des preuves de la ce confiance que j'ai en votre valeur, ce & je vais déclarer jusqu'à quel point ce elle élève mes pensées & mes desseins. ce Il n'y a qu'un moment que nous atten- ce dions nos ennemis, & que nous espe- ce rions les vaincre à la faveur de ce ruis- ce seau qui nous couvroit, & maintenant ce nous les tenons endormis & séparés ce sur la foi du mépris qu'ils font de ce nous, & qui nous procure ces avanta- ce ges. Cette honteuse impatience qui leur ce a fait abandonner la campagne pour ce éviter la rigueur de l'orage, qui est un ce mal nécessaire, & d'ailleurs fort peu ce considerable, doit nous apprendre de ce quelle maniere le repos est goûté par ce des gens qui le cherchent avec tant de ce molesse, & qui le prennent sans aucun ce soupçon. Narvaez ignore l'exactitude ce que la guerre demande : ses Soldats ce tout neufs n'ont jamais vû que cette ce occasion, où la nuit ne leur sera pas ce favorable pour se rallier sans desordre ce

durant l'obscurité. Plusieurs encore sont
mal satisfaits de leur Commandant :
quelques-uns sont affectionnés à notre
parti ; & il s'en trouve un assez bon
nombre qui ont en horreur cette guer-
re , comme étant entreprise contre nous
de gayeté de cœur & sans raison : &
vous sçavés que les bras deviennent pe-
sans & engourdis lorsqu'ils agissent con-
tre le mouvement de la volonté. Nous
devons traiter les uns & les autres com-
me des ennemis , jusqu'à ce qu'ils se dé-
clarent , puisque c'est la victoire qui
doit décider qui d'eux ou de nous doit
porter le nom de Traîtres. Il est vrai
que la raison est pour nous ; mais à la
guerre la raison est toujours contre les
negligens , & se range ordinairement
du côté du vainqueur. Nos ennemis
viennent usurper tout ce que vous avés
acquis , & ils n'aspirent à rien moins
qu'à se rendre maîtres de votre liber-
té , de vos biens & de vos esperances.
Ils s'attribueront vos victoires , les
pays que vous avez conquis aux dépens
de votre sang , & toute la gloire de
vos exploits. Ce qu'il y a de plus cruel ,
est qu'en s'efforçant de mettre le pied
sur nos têtes , ils cherchent encore à
ruiner le service du Roy & les pro-

grès de notre Religion qui se perdront
avec nous ; & quoique ce crime soit
sur leur compte , on doutera quels se-
ront les coupables. Le seul moyen de
prevenir ces maux , est de combattre
en ce moment avec la valeur que vous
avés toujours témoignée : c'est ce que
vous sçaurés mieux faire que je ne
puis le dire. Aux armes , mes amis ,
la victoire s'est toujours déclarée pour
vous. Animés votre cœur par la vûë
du service que vous devés à Dieu &
au Roy. Ayés l'honneur devant les
yeux , & songés que vous combattés
pour une juste cause. Je vous accom-
pagnerai dans les plus grands dangers ,
& je cherche moins à vous animer par
mes discours , qu'à vous persuader par
mon exemple.

Ce discours de Cortez inspira une
telle ardeur à ses Soldats , qu'ils le presse-
rent de marcher sans retardement. Ils
admiroient tous sa prudence & sa reso-
lution , & quelques uns lui protesterent
que s'il songeoit encore à s'accommoder
avec Narvaez , ils ne lui obéiroient pas.
Ces paroles de gens déterminés ne dé-
plurent pas au General , parce qu'elles
partoient du cœur , & non pas d'un
esprit de rebellion. Il forma sans per-

dre de tems trois petits bataillons qui devoient marcher à l'assaut les uns apres les autres. Sandoval commandoit le premier composé de soixante hommes, en comptant les Capitaines George & Gonzalez d'Alvarado, Alonse d'Avila, Jean Velasquez de Leon, Jean Nufiez de Mercado, & notre Bernard Diaz del Castillo. Le Mestre de Camp Christophe d'Olid eut la conduite du second aussi de soixante hommes, assisté d'André de Tapia, Rodrigue Rangel, Jean Xaramille & Bernardin Vasquez de Tapia. Le General commandoit le dernier bataillon, & avoit auprès de sa personne les Capitaines Diego d'Ordaz, Alonse de Grado, Christophe & Martin de Gamboa, Diego Pizarre & Dominique d'Albuquerque. L'ordre étoit que Sandoval avec sa troupe feroit les premiers efforts pour gagner l'escalier du Temple, & ôter aux ennemis l'usage de leur artillerie, après quoi il devoit partager ses Soldats, afin d'empêcher des deux côtés la communication des autres donjons. Cortez lui recommanda sur-tout de faire observer un grand silence à ses Soldats. Olid eut charge de courir le plus vîte qu'il pourroit attaquer à vive force le donjon où Narvaez étoit, & Cortez devoit le suivre, afin d'animer les Soldats

êts, & de porter du secours où il seroit nécessaire, faisant alors retentir les tambours & les autres bruits de guerre, afin que la surprise mît en désordre & en confusion le premier mouvement des ennemis.

Alors le Pere Olmedo fit une exhortation Chrétienne fondée sur ce principe, qu'ils alloient combattre pour la cause de Dieu, & qu'ainsi ils devoient se mettre en la disposition de meriter ses graces & son assistance. On trouvoit sur ce chemin une Croix que ces mêmes Soldats avoient plantée en allant à Mexique; & lorsqu'ils y furent arrivés, & que tous les Soldats & Officiers se furent prosternés à genoux, le Pere leur dicta un Acte de Contrition qu'ils repeterent fort dévotement, & après avoir ordonné de reciter la Confession generale, il leur donna la benediction & l'absolution, laissant leurs cœurs animés d'un esprit plus saint & aussi genereux que le premier; puisque le repos de la conscience ôte aux perils ce qu'ils ont d'affreux, & donne un plus noble motif au mépris de la mort.

Après cette pieuse précaution, Cortez rangea ses trois bataillons, marquant aux Piquiers & aux Arquebusiers les postes qu'ils devoient tenir. Il repeta les ordres aux Commandans, & recommandant

le silence à tout le monde, il donna pour le mot le *Saint Esprit*, dont on célébroit la Fête le jour même de cette action. Après quoi il fit marcher au même ordre qu'on devoit combattre & au petit pas, afin que les Soldats allassent au combat sans être fatigués de la marche, & aussi pour laisser aux ennemis le tems de s'abandonner au sommeil, prétendant s'aider de leur négligence & de leur tranquillité pour les battre avec moins de risque, sans faire aucun scrupule d'employer en cette occasion, & contre la manière d'agir ouverte & genereuse, cette espece de surprise que les Anciens ont appelée Malice des grands Capitaines, puisque ces stratagèmes où la bonne foy n'est point blessée sont permis à la guerre, où on dispute encore de la préférence entre l'adresse de l'esprit & la force du courage.



CHAPITRE X.

Cortez arrive à Zempoala, où il trouve de la résistance. Il emporte la victoire, & prend Narvaez, réduisant son Armée à servir sous son Commandement.

L'Armée de Cortez avoit fait environ une demie lieuë, lorsque les Coureurs revinrent avec une sentinelle de Narvaez qu'ils avoient enlevée, & rapportèrent que l'autre sentinelle moins avancée leur avoit échapé entre les buissons dont ce Pays étoit couvert. Cet accident détruisit la pensée que l'on avoit de surprendre les ennemis, & les Capitaines s'assemblerent pour consulter sur ce sujet. Ils jugerent tous, qu'en cas que ce soldat eût découvert la marche de l'Armée, il n'y avoit pas d'apparence qu'il retournât à la Ville par le droit chemin; mais qu'il prendroit un détour, afin d'éviter le péril; sur quoi on conclut tout d'une voix de s'avancer en diligence, afin d'arriver avant ce soldat, ou au moins en même tems que lui; supposant qu'encore qu'on n'eût pas l'avantage de les trouver endormis, on les attaqueroit toujours mal éveillés, & dans le premier

trouble d'une pareille surprise. C'est ainsi qu'ils raisonnoient sans s'arrêter; & faisant doubler le pas, ils laisserent auprès d'un ruisseau écarté du chemin les chevaux, le bagage & tout ce qui embarassoit la marche. Cependant cette sentinelle, que la peur avoit renduë fort legere, arriva au quartier avant les troupes de Cortez, & donna l'alarme en criant que l'ennemi s'approchoit. Les plus éveillés coururent aux armes, & menerent le Soldat à Narvaez, qui après quelques questions, méprisa l'avis, & celui qui le donnoit, tenant pour impossible que Cortez vînt avec si peu de monde l'attaquer en son logement, ni que ses gens pussent marcher durant une nuit si obscure, & un tems si rude.

Il étoit près de minuit lorsque Cortez entra dans Zempoala; il eut le bonheur de n'être point rencontré par les Cavaliers que Narvaez avoit envoyés battre l'estrade, qui vrai - semblablement s'étoient égarés durant l'obscurité, ou peut-être mis à couvert à cause de la pluye. Ainsi Cortez put pénétrer dans la Ville jusqu'à la vûë du Temple sans rencontrer un corps de garde, ni même une sentinelle qui l'arrêtât. La dispute de Narvaez duroit encore avec le Soldat, qui assuroit avoir reconnu non-seulement les

Coueurs , mais encore toute l'armée qui s'avançoit en diligence. Néanmoins, on se forgeoit encore des prétextes de confiance , & on perdoit à raisonner sur les apparences de ce rapport , le tems qu'on auroit dû employer à en prévenir les suites, quand même il auroit été faux : les Soldats inquiets & éveillés se croisoient au haut des degrés du Temple ; les uns peu résolus, les autres attendant les ordres du Commandant ; mais tous les armes à la main , & presque en état de combattre.

Cortez conaut alors qu'il étoit découvert ; & comme il se trouvoit dans le second cas qu'on avoit prévu, il se résolut de les attaquer avant qu'ils se fussent mis en ordre pour le soutenir. Il donna donc le signal du combat , & Sandoval avec sa troupe commença à monter les degrés. Quelques Canoniers qui étoient de garde entendirent le bruit , & mettant le feu à deux ou trois pieces , ils avertirent pour la seconde fois, de courir aux armes, sans qu'on en pût douter. Le bruit des tambours succeda à celui de l'artillerie , & les Soldats de Narvaez qui étoient le plus près des degrés accoururent pour les défendre. Le combat se réduisit bien-tôt aux coups de piques & d'épées ; & Sandoval eut beaucoup de peine à le soutenir contre une

troupe plus grosse que la sienne, & dans un poste desavantageux. Olid vint à propos le secourir. Cortez ayant laissé son corps de réserve en bataille, se jeta dans la mêlée, l'épée à la main, & animant les siens du bras & de la voix, il leur donna lieu d'aller en avant : en sorte que les ennemis ne pouvant résister à cet effort, quitterent bien-tôt le dernier degré, & un moment après ils se retirèrent en désordre, abandonnant le vestibule, & l'artillerie. Plusieurs fuïrent à leurs logemens, les autres allèrent pour défendre l'entrée du principal Donjon, où on combattit durant quelque tems avec une valeur égale des deux côtés.

Narvaez parut alors, après avoir employé quelque tems à s'armer. Il fit tout ce qui étoit possible pour ranimer ses gens qui combattoient, & même pour les mettre en ordre, après quoi il courut au plus fort du combat avec tant d'ardeur, qu'il en vint aux mains avec Pierre Sanchez, & Farfan qui accompagnoit Sandoval. Ce Soldat lui donna dans le visage un si grand coup de pique, qu'il lui creva un œil, & le jeta par terre sans sentiment, après avoir dit seulement *je suis mort*. Le bruit en courut aussi-tôt entre ses Soldats, qui s'en effrayèrent, & leur désordre fit divers effets. Les

uns abandonnerent honteusement leur Commandant, les autres tout éperdus cesserent de combattre, & ceux qui firent leurs efforts pour le secourir, s'embarasferent les uns les autres, & augmentèrent la confusion. Ainsi ils se trouverent obligés à reculer; & les vainqueurs prirent ce tems pour retirer Narvaez, qu'ils descendirent, ou pour mieux dire, qu'ils traînerent jusqu'au bas de l'escalier. Cortez manda à Sandoval qu'il s'assurât de la personne de ce Commandant; ce qui fut executé en le faisant passer au milieu du dernier bataillon: & cet homme qui avant quelques momens regardoit cette entreprise avec tant de mépris, se trouva revenant à soi non-seulement avec la douleur de sa blessure, mais encore au pouvoir des ennemis, & avec deux paires de fers, qui faisoient un terrible obstacle à sa liberté.

Le combat cessa parce qu'on ne trouvoit plus de résistance, & que tous les Soldats de Narvaez s'étoient jettés dans les Donjons, si épouvantés qu'ils n'osoient tirer, & ne cherchoient qu'à défendre les entrées en les embarrassant. Ceux de Cortez crièrent hautement *victoire*, les uns pour Cortez, d'autres pour le Roy, & les plus sages au nom du Saint Esprit. Ces cris d'une

joye anticipée ne laisserent pas d'augmenter la frayeur des ennemis, avec une autre circonstance produite par le hazard, & qui leur persuada que Cortez menoit une puissante armée, qui leur parut occuper une grande partie de la campagne. C'est que des fenêtrés de leurs Donjons ils découvroient à diverses distances, & en plusieurs endroits, des lumieres, qui en perçant l'obscurité, sembloient à leurs yeux être les méches allumées de plusieurs troupes d'Arquebusiers. C'étoit des vers semblables à ceux que nous appellons luisans, mais beaucoup plus grands & plus brillans en cet hemisphere. Cette vision fit une forte impression sur les simples Soldats, & laissa au moins quelque doute dans l'esprit des plus hardis, tant la crainte usurpe d'empire sur l'esprit des personnes affligées, & tant les moindres secours du hazard tournent à l'avantage des heureux.

Cortez commanda qu'on fit cesser les acclamations de la victoire, dont la confiance prise mal à propos est dangereuse parmi les armées, & doit être interrompuë, parce qu'elle jette les Soldats dans le relâchement, & dans le désordre. Il fit tourner toute l'artillerie contre les Donjons, & fit publier en maniere de ban un pardon general à tous ceux qui se rendroient, offrant

un parti raisonnable , & communication d'interêts à ceux qui s'enrôleroient sous ses Etendarts : liberté & bon passage à ceux qui voudroient se retirer à Cuba, & à tous vie & bagues sauvés. Ce cri public fut fort bien imaginé ; parce qu'il importoit extrêmement que cette déclaration de la volonté du General fût connue avant que le jour , dont la premiere pointe n'étoit pas loin , découvrit aux Soldats de Narvaez le petit nombre de leurs vainqueurs , & qu'elle leur inspirât la résolution de revenir des frayeurs qu'ils avoient conçûë mal à propos : puisque la crainte se tourne quelquefois en témérité, par la honte qu'on a de s'être alarmé sans fondement.

A peine eut-on publié le pardon à tous les trois endroits où les gens de Narvaez s'étoient retirés, que les Soldats & les Officiers même vinrent en troupes se rendre au vainqueur. Ils donnerent leurs armes en arrivant , & Cortez sans manquer aux devoirs de la civilité les reçut avec joye. Cependant il fit désarmer ceux-mêmes qui étoient de son intelligence , afin qu'on ne les reconnût pas , ou qu'ils donnassent exemple aux autres. Leur nombre s'augmenta si fort en peu de tems , qu'il fallut les séparer, & s'en assurer par une

garde suffisante jusqu'à ce que le jour fut connoître les visages & les mouvemens des esprits.

Durant cet intervalle, Sandoval prit le soin de faire panser la blessure de Narvaez ; & Cortez qui se trouvoit par tout avec une ardeur infatigable, & qui songeoit particulièrement à un prisonnier de cette importance, alla le voir, quoiqu'il ne voulût pas se faire connoître crainte de redoubler son affliction. Néanmoins le respect des Soldats découvrit le General ; & Narvaez se tournant vers lui, dit d'un air qui témoignoit qu'il ne connoissoit pas encore l'étenduë de sa disgrâce : *Vous devez, Seigneur Capitaine, estimer beaucoup l'aventure qui me rend votre prisonnier.* A quoi Cortez lui répondit : *Mon ami, il faut louer Dieu de tout ; mais je puis vous jurer sans vanité, que je compte cette victoire, & votre prise, entre les moindres Exploits qui se soient faits en ce Pays-cy.*

On vint alors avertir Cortez, qu'un des Donjons se défendoit encore avec opiniâtreté, & c'étoit celui où les Capitaines Salvatierra & Diego Velasquez le jeune s'étoient retranchés, & où ils retenoient par leur autorité & par leurs persuasions, les Soldats qui se trouvoient

enfermés avec eux. Cortez remonta les degrés du Temple, & les fit sommer de se rendre, autrement qu'ils seroient traités à toute rigueur; & voyant qu'ils étoient résolus à se défendre, ou à entrer en capitulation, il ordonna avec quelque colere qu'on battît ce Donjon de deux pieces d'artillerie. Néanmoins il avertit un peu après les Canoniers de ne battre que le haut du Donjon, à dessein d'épouvanter plutôt que de faire du mal. Cet ordre fut executé; & il n'en fallut pas davantage pour obliger plusieurs de ces Soldats à venir demander quartier, laissant libre l'entrée que Jean Velasquez de Leon acheva de débarasser avec une escoüade de ses Soldats, qui se saisirent de Salvatierra, & du jeune Velasquez, ennemis déclarés, & dont on pouvoit apprehender qu'ils n'eussent l'ambition de remplir la place de Narvaez; & par cette prise la victoire se déclara entierement en faveur de Cortez, qui ne perdit que deux Soldats en ce combat. Il en eut quelques-uns de blessés, dont on a dit qu'il en mourut encore deux autres. Quinze furent tués du côté de Narvaez, avec un Enseigne & un Capitaine, le nombre des blessés étant encore plus grand. Le

General envoya Narvaez & Salvatierra à Vera-Cruz avec une escorte suffisante pour les garder, & le jeune Velasquez demeura prisonnier de son parent, qui ayant un juste sujet d'être offensé contre lui sur l'aventure de Zempoala, ne laissa pas de le faire panser, & de le regaler même avec un soin particulier. La liaison d'un même sang eut bien quelque part à cette generosité de Jean Velasquez; mais elle étoit principalement dûë à son inclination noble & bienfaisante. Tout cela fut executé avant le jour; & cette action fut remarquable, en ce qu'elle n'eut pas un instant qui ne marquât la justesse des mesures que Cortez avoit prises, & les bévûës de Narvaez.

Au point du jour on vit arriver les deux mille Chinanteques que Cortez avoit mandés; & encore qu'ils fussent venus après la victoire, il les remercia fort de leur assistance, qui venoit à propos, afin que les gens de Narvaez vissent qu'il ne manquoit pas d'amis dans le besoin. Ces pauvres Soldats vaincus regardoient avec beaucoup de honte & de confusion, l'état auquel ils se trouvoient alors, & le jour les surprit dans ces tristes réflexions. Ils virent arriver le secours, & reconnurent la foiblesse de ceux qui les avoient vaincus; ce qui leur faisoit

maudire la confiance de Narvaez, & accuser leur negligence; & tout cela tournoit à la gloire de Cortez, dont ils celebrent la vigilance & la hardiesse avec une égale admiration. La valeur a cet avantage, particulièrement à la guerre, que ceux mêmes qui lui portent envie ne peuvent la haïr; les malheureux ressentent leur disgrâce; mais les exploits du vainqueur ne perdent rien de leur lustre auprès des vaincus. La vérité de ces maximes ne parut jamais mieux qu'en cette rencontre: chaque Soldat de Narvaez sentoit en soi-même un secret penchant à suivre le General le plus habile & le plus brave, & à se ranger sous les étendarts d'une armée où les Soldats sçavoient vaincre & obéir. Cortez avoit quelques amis entre les prisonniers, & presque tous ces Soldats étoient affectionnés, les uns à sa valeur, d'autres à sa liberalité. Ses amis furent donc les premiers à lever le masque de la dissimulation, & commencerent à se déclarer par des acclamations, qui émurent l'inclination des bien intentionnés, & enleverent la meilleure partie des autres Soldats. On leur permit de se presenter devant leur nouveau General. Ils se seroient jettés à ses pieds, s'il ne les avoit retenus dans

ses bras : sur quoi chacun s'empresſa de donner ſon nom, & ils ſe debattoient de la préférence ſur le rôle. Ce qu'il y eut de ſingulier, eſt qu'entre tous ces Eſpagnols il ne s'en trouva pas un ſeul qui voulût retourner à Cuba, & ce fut alors que Cortez eut lieu de ſ'applaudir d'avoir obtenu l'unique avantage qu'il ſe propoſoit en cette expedition, où il ſouhaitoit bien moins de les vaincre, que de les acquerir à ſoi ; ſur quoi il voulut reconnoître la diſpoſition de leurs eſprits, qu'il trouva tournés en ſa faveur, puisqu'il ordonna ſur le champ qu'on leur rendît les armes. Quelques Capitaines de Cortez n'approuverent point ſon empresſement ſur ce ſujet ; néanmoins ſon action ne manquoit pas de motifs qui en aſſuroient le succès. Les plus conſiderables d'entre ces Soldats de Narvaez étoient amis & d'intelligence avec Cortez, & les deux mille Chinanteques ſoutenoient puiffamment ſes interêts. Les Soldats priſonniers eurent une reconnoiſſance ſinguliere de la faveur qu'ils recevoient ; ils applaudirent à la confiance de leur nouveau General par de nouvelles acclamations ; & il ſe fit ainſi en peu de tems une armée qui paſſoit déjà le nombre de mille Soldats Eſpagnols ; outre la priſe des ennemis dont il pouvoit craindre les deſſeins,

une flotte d'onze navires & de sept brigantins qu'il mettoit en sa disposition, la ruine entiere de la derniere ressource de Diego Velasquez, & enfin des forces proportionnées à la grande entreprise qu'il méditoit. Tout cela étoit dû au grand courage, à la vigilance & à l'expérience du General, & encore à la valeur des Soldats, qui approuverent courageusement une si périlleuse entreprise, & qui emporterent à la pointe de l'épée non-seulement la victoire, mais encore le but principal que Cortez se proposoit; puisque suivant le sentiment de ceux qui s'érigent en arbitres de la gloire & de la réputation, le succès est, pour ainsi dire, le payement des desseins, & qu'on attribue souvent le titre de prudens aux conseils les plus hazardeux.



CHAPITRE XI.

Cortez soumet à ses ordres la Cavalerie de Narvaez, qui étoit en campagne. Il reçoit l'avis que les Mexicains avoient pris les armes contre les Espagnols qu'il avoit laissés à Mexique. Il marche avec toutes ses forces, & entre dans cette Ville sans combattre.

LA Cavalerie de Narvaez ne parut point durant cette nuit où elle auroit pu causer un terrible embarras à Cortez, si elle avoit tenu l'ordre qu'il falloit observer en une Place d'armes ayant l'ennemi si proche. Mais on avoit oublié en ce lieu-là toutes les regles de la guerre. Lorsqu'un Capitaine se laisse tomber dans des fautes de negligence, on n'est plus surpris de lui voir faire des faux pas; & toutes les absurdités de sa conduite deviennent des consequences necessaires. Ceux qui avoient encore des chevaux dans la Ville, s'en servirent pour se tirer hors du peril, & au matin on eut avis qu'ils s'étoient joints aux batteurs d'estrade qui en étoient sortis avant la nuit, & qu'ils formoient un corps d'environ quarante chevaux qui tenoient la campagne, en ré-

solution

solution de rendre un nouveau combat. Cette nouveauté ne fit pas beaucoup de peine; & Cortez, avant que de prendre une plus forte résolution, envoya le Mestre de Camp Christophle d'Olid, & Diego d'Ordaz, afin d'essayer de les réduire par les voyes de la douceur: ce qu'ils obtinrent aisément, en leur insinuant qu'ils seroient reçûs dans l'armée avec les mêmes avantages qu'on avoit accordés à leurs compagnons, dont l'exemple suffit pour obliger ces Cavaliers à venir offrir leur service au General, avec leurs chevaux & leurs armes. Aussi-tôt on songea à panser les blessés, & à loger l'armée: ce que le Cacique & le Peuple de Zempoala firent d'office, & avec beaucoup de joye en celebrant la victoire de leurs anciens amis, avec une espece de plaisir mêlé de quelque intérêt, puisqu'ils se tiroient des fatigues & de l'esclavage que ces nouveaux venus vouloient leur imposer.

Le General ne perdit point de tems à s'assurer de la flotte; ce qui étoit un point essentiel en cette conjoncture. Il depêcha le Capitaine François de Lugo, afin de faire mettre à terre, & conduire à Vera-Cruz, les voiles, la mâture & les gouvernails de tous les vaisseaux. Il fit venir à Zempoala tous les Pilotes & les Mariniers de Narvaez,

& il en envoya des fiens, autant qu'il étoit nécessaire pour garder les corps des vaisseaux. Leur Commandant fut un Maître Pilote, appelé Pierre Cavallero, & l'emploi a paru assez important à Bernard Diaz, pour honorer cet homme du titre d'Amiral de la Mer.

Après ces soins, Cortez prit celui de renvoyer les Chinanteques en leur Province; & il témoigna leur être aussi obligé du secours qu'ils lui avoient amené, que s'il en eût tiré un grand service. On donna quelques jours aux Soldats pour se rafraîchir; & durant ce séjour, les Peuples & tous les Caciques des environs vinrent feliciter les bons Espagnols, ou les Teules doux & benignes; c'est ainsi qu'ils appelloient les Soldats de Cortez: ils renouvelèrent les protestations de leur obéissance, & les offres de leur amitié, qu'ils accompagnèrent de plusieurs presens & de regales, que les Soldats de Narvaez regardoient avec admiration, commençant à reconnoître les avantages du parti qu'ils avoient pris, par les caresses & par l'assurance de ces Peuples, qu'ils avoient vû auparavant farouches & mal contents.

Durant la plus grande chaleur de la joye, que ces heureux succès faisoient naître dans le cœur de Cortez, le peril où il

avoit laissé Alvarado & ses Compagnons se presentoit vivement à sa memoire ; puis-que leur unique ressource ne consistoit qu'en ce peu d'esperance qu'on pouvoit fonder sur la parole que Motezuma lui avoit donnée, de n'attenter aucune nouveauté en son absence. Cortez sçavoit que ce lien est fort décrié, aux lieux où les volontés sont absoluës & souveraines ; parce que certains Docteurs d'Etat prétendent avoir diverses manieres pour en relâcher les nœuds, soutenant qu'ils n'engagent point les Rois comme les autres hommes. Le General pouvoit alors trouver dans ces maximes de justes sujets de crainte, sans approuver par ses soupçons cette politique infidele & lâche ; puisqu'en ôtant aux Souverains l'engagement de leur parole, elle les dispense en même tems des devoirs les plus essentiels de l'honneur & de la Noblesse.

Ainsi, ayant pris la résolution de retourner à Mexique, & n'osant pas mener avec soi tant de troupes, dans la crainte d'alarmer la confiance de Motezuma, & d'émouvoir les esprits inquiets de ses courtisans, le General voulut séparer son armée, & en employer quelque partie à d'autres conquêtes. Il choisit donc Jean Velasquez de Leon pour aller avec deux cens hommes sou-

mettrè la Province de Panuco , & Ordaz avec pareil nombre de Soldats pour peupler celle de Guazacoalco , se reservant environ six cens Espagnols , nombre qui lui parut suffisant à faire son entrée dans Mexique , avec quelque apparence de moderation , & une suite de vainqueur.

Mais au même tems que Cortez préparoit toutes choses pour l'exécution de ce dessein , il survint un nouvel incident qui l'obligea de prendre d'autres mesures. Il reçut une lettre de la part d'Alvarado , qui lui donnoit avis : *Que les Mexicains avoient pris les armes ; & que malgré Motezuma qui demeuroit toujours dans son logement , ils avoient déjà livré plusieurs assauts aux Espagnols , avec des forces si redoutables par leur nombre , que lui-même & tous ses Soldats étoient perdus sans ressource , s'ils n'étoient bien-tôt assistés de quelques secours.* Un Soldat Espagnol apporta cette lettre , accompagné d'un Ambassadeur de Motezuma , dont la commission étoit de représenter : *Qu'il n'avoit pas été au pouvoir de l'Empereur d'empêcher ce mouvement ; de remontrer la dangereuse atteinte que les mutins donnoient à son autorité ; de l'assurer qu'il n'abandonneroit point Alvarado & les Espagnols ; & enfin de le presser de se rendre à Mexique , afin d'apporter du remede à ces maux.* Sur

quoï, soit que Motezuma voulût parler du soulèvement de ses sujets, soit qu'il désignât le péril où les Espagnols se trouvoient engagés, l'un & l'autre marquent la confiance & la sincérité.

On n'eut pas besoin de délibérer sur la résolution qu'il falloit prendre en cette conjoncture, puisque tous les Officiers & les Soldats s'empresserent à témoigner, qu'on devoit regarder le voyage du Mexique, comme un engagement d'une nécessité indispensable. Quelques-uns même alloient jusqu'à considérer comme un heureux & favorable présage, cet accident qui leur servoit de prétexte pour éviter le partage des forces de l'armée, & pour les ramener toutes entières à la Cour de Motezuma, dont la réduction devoit être le fondement de toutes les autres conquêtes. Cortez nomma pour Gouverneur de Vera-Cruz, en qualité de Lieutenant de Sandoval, Rodrigue Rangel, dont l'intelligence & la valeur l'assuroient de la personne des prisonniers, & d'une bonne correspondance avec les Indiens alliés. Il fit une revûë générale de son armée; & laissant dans la place la garnison qui lui parut nécessaire, & quelques Soldats pour la sûreté des vaisseaux, il trouva encore mille Fantassins sous les armes, & cent Cavaliers. Il leur

donna différentes routes, afin de ne pas incommoder les peuples, & de pourvoir plus aisément à la subsistance des troupes; marquant le rendez-vous general en un lieu connu proche de Tlascala, où le General jugeoit à propos d'entrer avec toutes ses forces unies. Quoiqu'il eût envoyé des Commissaires à dessein de faire provision de vivres, néanmoins leurs soins n'empêcherent pas que les Soldats qui marchaient par des routes écartées ne souffrissent beaucoup en quelques endroits par la faim, & même par une soif insupportable. Cependant les gens de Narvaez supporterent ces incommodités sans se décourager, ni se plaindre, quoique ces mêmes Soldats eussent paru depuis peu si sensibles à de moindres souffrances: ce qu'on peut attribuer à l'exemple des vieux Soldats de Cortez, ou aux grandes esperances dont leur cœur étoit rempli: sans ce qui étoit dû à la différence du General, dont la réputation & l'estime ont des influences secretes, mais très-puissantes sur l'esprit des Soldats, pour leur inspirer la valeur & la patience.

Avant que de partir, Cortez répondit par écrit à Alvarado, & à Motezuma par son Ambassadeur. *Il les informoit l'un & l'autre de sa victoire, de son retour, & de l'augmentation de son Armée, afin d'encour*

rager Alvarado par l'esperance d'un grand secours, & de n'alarmer pas l'Empereur, en le voyant revenir avec des forces si considerables, puisque le soulèvement de ses Sujets l'obligeoit à ne les pas séparer. Le General réglant le tems sur la necessité, faisoit marcher l'armée le plus vîte qu'il étoit possible, retranchant quelques heures au repos que son activité lui faisoit trouver dans le travail même. Il fit quelque séjour au lieu du rendez-vous, afin d'attendre les troupes qui marcheroient par des routes écartées; & enfin il arriva le dix-sept de Juin à Tlascala, avec toute son armée en bon ordre. L'entrée fut pompeuse, & celebrée par de grandes réjouissances. Magiscatzin reçut le General en son logis, & tous les Espagnols furent traités & regalés par leurs hôtes avec beaucoup d'affection, & même de respect. Les Tlascalteques avoient peine à couvrir la haine qu'ils portoient aux Mexicains sous le prétexte de l'amour qu'ils avoient pour les Espagnols. Ils exageroient la conspiration & le peril où Alvarado se trouvoit, par des circonstances où il paroïssoit plus d'affectation que de certitude. Ils pesoient l'insolence & la perfidie du Peuple du Mexique : animant les esprits des Espagnols à la vengeance; & mêlant avec peu d'adresse leurs avis avec leur pas-

sion. Ainsi les crimes encheris par un zele suspect, peuvent être des verités dans la bouche d'un ennemi; mais il faut prendre garde que les informations qu'il en donne sont de veritables accusations.

Le Senat résolut de faire un grand effort, & d'assembler toutes les milices, afin d'assister Cortez en cette occasion par une raison d'Etat qui n'étoit pas difficile à pénétrer. Ils vouloient attacher leur intérêt à la cause de leur ami, & se servir de ses forces, pour détruire une bonne fois cette Nation dominante, pour laquelle ils avoient tant d'horreur. Le General comprit aisément leur intention; & après leur avoir marqué sa reconnoissance & sa joye, il rabattit la fierté qui les pouffoit à faire ce grand appareil, en opposant aux instances du Senat quelques raisons apparentes, qui en effet n'étoient que des prétextes contre d'autres prétextes. Néanmoins il reçut d'eux deux mille hommes choisis, avec leurs Capitaines ou Commandans qui suivirent son armée, & qui rendirent de grands services dans les occasions. Il mena cette troupe pour rendre son entreprise plus sûre, & aussi afin de se conserver la confiance des Tlascalteques qui avoient déjà acquis assez de réputation contre les Mexicains:
&

& il n'en voulut pas un plus grand nombre, crainte d'éfaroucher Motezuma, & de pousser les revoltés dans le dernier desespoir. Son intention étoit de faire une entrée pacifique dans la Ville capitale, & de voir s'il pourroit ramener le Peuple par les voyes de la douceur, sans consulter alors sa colere sur le châtiment des coupables; voulant essayer d'abord de rétablir la tranquillité, puisqu'il est bien difficile d'appaîser une sédition, en alarmant les esprits de ceux qui lui donnent le mouvement.

Le General arriva à Mexique le jour de saint Jean, sans avoir trouvé en chemin d'autres embarras que la diversité & la contradiction des avis qu'il recevoit. L'armée passa le lac sans opposition, quoiqu'on eût devant les yeux certains indices qui pouvoient reveiller les soupçons. Les deux brigantins fabriqués par les Espagnols, étoient brisés, & demi-brûlés: on voyoit une grande solitude sur les remparts, & sur le haut de la porte: les ponts qui servoient alors à la communication étoient rompus sur les Canaux; & un triste & morne silence regnoit par tout ce quartier. Tous ces signes obligeoient le General à regler les démarches de son armée, en sorte que l'In-

fanterie occupoit successivement les postes que l'on avoit reconnus. Ces précautions durèrent jusqu'à ce que les Espagnols qui étoient auprès de Motezuma, ayant découvert le secours qui leur arrivoit, poussèrent de grands cris, qui rassurèrent la marche des troupes de Cortez. Alvarado suivi de tous les Soldats, vint les recevoir à la porte de son logement, où ils célébrèrent avec une égale joye le bonheur dont ils se ressentoient tous. Ils se felicitoient sur leurs victoires, au lieu de se saluer. Ils parloient tous ensemble, & s'interrompoient d'une maniere où leurs sentimens s'expliquoient avec d'autant plus de vivacité, que les embrassemens & certains discours confus, font, pour ainsi dire, l'éloquence de la joye, où le seul ton de la voix en dit plus que l'arrangement des paroles.

Motezuma, accompagné de quelques-uns de ses Officiers, vint jusqu'à la premiere cour, où il reçut le General, avec une satisfaction qui parut outrée, & emporta la Majesté. Il est constant, & personne ne le nie, que ce Prince souhaitoit l'arrivée de Cortez; parce qu'il avoit besoin des forces & du conseil de ce General, afin de faire rentrer ses Peuples dans la soumission, & aussi parce qu'il se voyoit privé de cette esperance de liberté que Cortez

lui permettoit, en le laissant aller où il lui plaisoit : Et comme Motezuma n'étoit plus retenu en la prison que par la force de sa parole, il ne voulut jamais user de cette liberté durant l'absence de ce General ; les troubles où son Etat étoit alors, l'engageant encore plus étroitement à n'abandonner pas les Espagnols.

Bernard Diaz a écrit que Cortez répondit incivilement à ces avances d'honnêteté que Motezuma lui faisoit : qu'il lui fit mauvais visage, & qu'il se retira en son appartement, sans aller voir l'Empereur, ni souffrir qu'il le vît : qu'il lâcha même quelques paroles injurieuses en présence des Officiers de ce Prince ; & enfin cet Auteur ajoute de son propre mouvement, que Cortez parloit alors fort fierement, parce qu'il se trouvoit soutenu d'un si grand nombre d'Espagnols. C'est ainsi que Diaz s'exprime ; & Herrera a décrié encore davantage le procédé de Cortez en son Histoire, puisqu'il employe l'aveu même de ce Général à prouver son infidélité. *Plusieurs*, dit-il, *ont rapporté qu'ils avoient entendu dire à Cortez, que si en arrivant il alloit voir Motezuma, ce Prince s'en trouveroit bien : mais qu'il le negligea, témoignant beaucoup de mépris pour sa personne, parce qu'il se voyoit en main de grandes forces.* Sur quoi cet Auteur produit

un passage de Tacite, dont le sens est, *Que les heureux succès rendent insolens les grands Capitaines.* Néanmoins Gomara en parle autrement; & Cortez même n'en dit rien en la seconde Relation de son expedition, qu'il eût été de son intérêt de faire connaître les motifs qui l'avoient obligé à tenir un procédé si irregulier, soit pour l'excuser, soit pour en faire approuver les raisons. La sincérité des Auteurs est la regle de la créance qu'on doit avoir pour eux; mais la conduite de Cortez nous permet de douter d'une malhonnêteté si peu vrai-semblable: d'autant plus que Herrera & Diaz même assurent, que Motezuma résista à l'insolence de ses Sujets, & qu'il les retint toujours autant qu'il put: qu'ils attaquèrent malgré lui le quartier des Espagnols, & que sans le respect qu'ils avoient pour ce Prince, ils auroient massacré Alvarado & ses Compagnons. Aucun Auteur n'a nié que le General ne fût bien informé de ces vérités; & la parole que l'Empereur lui tint si religieusement, ne lui laissoit pas lieu d'en douter; puisque la raison ne permet pas de croire que ce Prince retînt les armes qu'il avoit mises en mouvement, ni qu'il demeurât avec ceux qu'il vouloit détruire. Ainsi il semble que c'étoit une action indigne de la prudence de Cortez, de mépriser

un homme dont il pouvoit avoir besoin en plusieurs rencontres ; & l'incivilité qu'on attribue à ce General comme un effet de ce bonheur , ne convient pas à son genie. On peut donc croire , ou au moins soupçonner, que Herrera avoit donné , sur un foible fondement , dans cette opinion , en tombant sur le Manuscrit de Bernard Diaz , Interprete trop passionné des actions de Cortez ; & il se peut faire qu'il a adopté ce sentiment, afin de faire une vaine parade d'érudition sur la maxime de Tacite : dangereuse ambition des Historiens , qui estropient la verité , pour l'appliquer selon leur sens aux remarques qui leur plaisent : ignorant que c'est un secret de l'art très-difficile d'accorder la verité avec l'érudition.



CHAPITRE XII.

I

Les motifs qui avoient obligé les Mexicains à prendre les armes. Ordaz sort avec quelques compagnies, pour reconnoître l'état de Coñá Ville. Il donne dans une embuscade; & Cortez se détermine à la guerre.

DEux ou trois jours avant que l'armée Espagnole fût arrivée à Mexico, les rebelles s'étoient retirés de l'autre côté de la Ville, en cessant les hostilités de propos délibéré, ainsi qu'on put le juger aisément par ce qui suivit. L'excès de leur nombre leur avoit donné une grande confiance; & leur orgueil s'étoit élevé, par la mort de trois ou quatre Espagnols tués dans les combats précédens; aventure extraordinaire, où ils avoient acquis une nouvelle insolence, aux dépens de la vie de plusieurs revoltés. Ils avoient appris que Cortez s'avançoit, & ils ne pouvoient ignorer que ses forces ne fussent considérablement augmentées: néanmoins elles leur parurent si peu redoutables, qu'ils usèrent de ce stratagème, en se retirant de dessein prémédité, afin de laisser l'entrée libre aux Espagnols.

& de les exterminer tous ensemble, lorsqu'ils les tiendroient renfermés dans la Ville. On ne penetra point d'abord ce dessein, quoique leur retraite parût suspecte, & qu'on se trompe rarement, lorsqu'on juge des actions de son ennemi par les regles de la malice.

Toute l'armée se logea dans l'enceinte du quartier même où les Espagnols & les Tlascalteques trouverent du couvert. On posa les corps-de-gardes & les sentinelles, suivant toutes les précautions requises, en un tems où la guerre avoit cessé sans qu'il en parût de sujet; après quoi le General se retira à part avec Alvarado, afin de s'instruire de l'origine de ce soulèvement, & de connoître la source du mal, avant que d'y apporter du remede. On rencontre sur ce sujet les mêmes contradictions qui ont si souvent arrêté le cours de notre plume. Quelques Auteurs disent que la conspiration du Peuple de Mexique se forma par les intelligences que Narvaez avoit en cette Ville. D'autres soutiennent que Motezuma en fut l'auteur, par le desir qu'il avoit de recouvrer la liberté: sur quoi il n'est pas necessaire de nous arrêter, puisqu'on a vû le peu de fondement de ces secretes negociations,

qu'on attribuoit à Narvaez , & que Motezuma n'avoit point de part à la fureur de son Peuple. D'autres en ont cherché la source dans la fidelité des Mexicains , qui prirent les armes afin de tirer leur Prince de l'oppression où il étoit , & ce sentiment s'accorde plus avec la raison , qu'avec la vérité. Enfin on a attribué cette rupture aux Sacrificateurs des Idoles , assez probablement , puisqu'ils se trouverent mêlés fort avant dans la sédition ; publiant à haute voix les menaces de leurs Dieux , & inspirant aux autres cette même fureur qui les dispoit à recevoir les réponses de ces detestables Oracles. Ils repetoient ce que le Demon leur annonçoit ; & quoiqu'ils ne fussent pas les premiers Auteurs du soulèvement , ils lui donnerent en effet beaucoup de chaleur , en irritant les esprits , & entretenant la sédition.

Les Ecrivains Etrangers s'éloignent encore davantage du vrai-semblable , en mettant l'origine & les motifs de ce mouvement entre les cruautés atroces dont ils tâchent de noircir la conduite des Espagnols en la Conquête des Indes. Ce qu'il y a de plus fâcheux , est qu'ils appuyent la malignité de leur re-

cit, par l'autorité du Pere Barthelemy de las Casas, ou Cadus, qui fut Evêque de Chiappa, dont ils copient ou traduisent les paroles, ont nous chargeant par le témoignage d'un Auteur de notre Nation, & d'une quain distinguée. Il a écrit, comme on le voit encore dans ses Ouvrages, que les Mexicains voulant divertir & regaler sur Empereur, préparèrent une danse & bal public, de ceux qu'ils appellent Mitoles; & que Alvarado voyant l'antiquité des bijoux dont ils étoient parés, vint avec tous ses Soldats attaquer ces misérables, qu'il massacra pour les dépouiller; & qu'en cette funeste occasion plus de deux mille Nobles Mexicains passèrent au fil de l'épée: ce qui, selon cette Relation, réduit la conspiration aux termes d'une juste vengeance. Comme cette action est trop outrée pour tomber dans le sens d'un Capitaine, elle ne paroît pas seulement extravagante mais encore impossible: sur quoi il est bon de sçavoir que ce Prelat sollicitoit alors le soulagement des Indiens, & qu'il avoit pour encherir ce qu'on leur faisoit que s'efforcer, il s'est moins attaché à la vérité qu'à l'exageration. La plus grande partie de nos Auteurs l'ont convaincu d'un

défaut de lumieres & de bonnes informations sur ces énormes cruautés dont il a accusé les Espagnols; & l'on est trop heureux de le trouver si bien réfuté, qu'on n'ait rien à démêler avec le respect qui est dû à sa dignité.

La verité constante est donc, que peu de tems après le départ de Cortez, Alvarado reconnut que les Nobles Mexicains relâchoient beaucoup de l'attention & de la complaisance qu'ils avoient pour les Espagnols, & que cette nouveauté l'obligea de les observer, & de veiller sur leurs démarches. Il détacha quelques-uns de ses confidens pour éclairer ce qui se passoit dans la Ville; & il apprit que le Peuple devenoit inquiet & mystérieux: qu'on faisoit des assemblées en des maisons particulieres, avec certaines précautions mal concertées, qui cachotent le projet, & découvroient l'intention. Il anima ses confidens, & reçut enfin par leur moyen, des lumieres très-sûres d'une conspiration formée contre les Espagnols, ayant gagné quelques-uns des Conjurés mêmes, qui en apportèrent les avis, en détestant la trahison, sans oublier leurs interêts. On approchoit du jour destiné à une grande Fête des Idoles, qu'ils celebrent par

ces danses publiques , qui confondoient les Nobles indifferemment avec le Peuple , & qui mettoient toute la Ville en rumeur. Les Conjurés avoient choisi ce jour-là pour l'exécution de leur dessein , supposant qu'il leur seroit fort aisé de s'assembler ainsi à decouvert , sans que cette nouveauté pût donner aucun soupçon. Leur dessein étoit de commencer le bal , afin de soulever le Peuple , en publiant qu'il s'agissoit de la liberté de leur Prince , & de la défense de leurs Dieux ; remettant à ce moment la déclaration de l'entreprise , pour ne hazarder point un secret de cette importance , en le confiant mal-à propos à la discretion de tout un Peuple : & véritablement cela n'étoit pas mal imaginé , la malice étant ordinairement soutenue de quelque sorte d'esprit.

Quelques-uns des principaux auteurs de la conjuration vinrent rendre visite à Alvarado , au matin du jour qui précédoit cette Fête solennelle , & ils lui demanderent permission de la celebrer , tâchant de lui fermer les yeux par cette soumission affectée. Alvarado , dont les soupçons n'étoient pas encore pleinement éclaircis , leur accorda la permission , à la charge qu'ils ne porteroient point :

d'armes, & qu'ils ne répandroient point de sang humain dans leurs sacrifices : cependant il apprit cette même nuit, qu'ils alloient en secret cacher leurs armes, en un endroit fort proche du Temple. Alors voyant tous ses doutes levés, il prit une résolution temeraire, à la verité ; mais qu'on auroit pû considerer comme un bon remede, à un mal si violent, s'il avoit été appliqué avec une juste moderation. Alvarado prit donc ses mesures pour attaquer les Conjurés au commencement du bal, sans leur donner le loisir de prendre leurs armes, ni de soulever le Peuple : ce qu'il fit en sortant avec cinquante Espagnols, sous prétexte de venir prendre leur part du regale, par pure curiosité. Ils trouverent ces Nobles à demi-ivres, tant par la fumée des liqueurs, que par l'excès de la joye qu'ils sentoient d'avoir conduit heureusement leur trahison jusqu'à ce point-là. Les Espagnols les chargerent, & les défirent sans aucune resistance, en blessant & tuant ceux qui n'eurent ni l'esprit, ni le tems de fuir ou de se jeter par les fenêtres du Temple. L'intention du Capitaine Espagnol étoit de les châtier & de les séparer ; ce qu'il obtint sans difficulté, mais non pas

sans quelque désordre, parce que ses Soldats se jetterent sur les blessés & sur les morts pour arracher les joyaux qu'ils portoient. Il étoit difficile alors de retenir cette licence, & il l'est presque toujours quand le Soldat a le fer à la main, & l'or devant les yeux.

Tout cela fut executé avec plus d'ardeur que de prudence : Les Espagnols se retirerent avec toute la fierté des vainqueurs, sans que leur Capitaine prît le soin d'informer le peuple des motifs de cette action. Il devoit publier la trahison que ces Nobles avoient dressée contre lui, montrer les armes qu'ils avoient cachées, ou faire quelque chose de sa part, afin de tourner en sa faveur les esprits de la multitude, qui a toujours assez de disposition à se chagriner contre la Noblesse. Mais Alvarado, satisfait de la justice de l'action & du bonheur de l'execution, ne connut pas combien il lui importoit d'y ajouter les ornemens de la raison ; & le peuple qui ignoroit la conspiration, & qui voyoit le carnage qu'on avoit fait de ses Nobles, & les joyaux qu'on leur avoit arrachés, attribua ce procédé à une avarice enragée, & en conçut tant de fureur qu'il prit les armes en un moment, & forma un corps effroyable de

réditionnels qui se trouverent soulevés sans que les premiers conjurés y eussent contribué aucun de leurs soins.

Le General representa fortement à Alvarado sa temerité, & sur-tout l'imprudence d'avoir hazardé la plus grande partie de ses forces en un jour, où toute la Ville étoit en mouvement, laissant le quartier qui devoit faire le premier de ses soins, exposé à tous les accidens qui pouvoient arriver. Il lui témoigna son déplaisir de ce qu'il avoit caché à l'Empereur les premiers sujets de ses inquiétudes; parce qu'Alvarado n'eut aucune confiance en Motezuma, jusqu'à ce qu'il le vît combattre à son côté dans les occasions qui suivirent; au lieu qu'il devoit communiquer ses soupçons à ce Prince, quand ce n'auroit pas été à dessein de se prévaloir de son autorité, mais afin de sonder son cœur, & de connoître s'il étoit sûr de le laisser avec une si foible garde; ce qui étoit presque la même chose que tourner le dos à l'ennemi, dont on a plus de lieu de se défier. Enfin, il blâma le peu de consideration qu'il avoit eu, de ne pas justifier sur l'heure une conduite si violente à l'exterieur auprès du peuple de Mexique, & même des coupables qu'il auroit mis dans leur tort. Ces

reproches du General font bien voir que cette action, en ses motifs, & en ses circonstances, n'avoit pas la malignité qu'on lui avoit imputée; puisque Cortez n'en seroit pas demeuré aux simples paroles, pour châtier un crime aussi atroce, & il n'auroit pas manqué de prendre occasion d'en punir l'auteur, au moins par la prison, afin de faciliter un accommodement par cette espece de satisfaction. Aussi trouvons-nous qu'Alvarado même en fit la proposition au General, comme d'un moyen propre à ramener les esprits de ce peuple; mais que Cortez le rejetta, jugeant qu'il étoit bien plus noble de prendre la voye de publier les justes raisons qu'on avoit eu de punir les premiers conjurés, pour désabuser le peuple, & affoiblir la faction des Nobles.

Les revoltés ne parurent point ce soir, & il n'arriva aucun accident capable de troubler le repos de la nuit. Le jour vint, & le General voyant que le silence des ennemis duroit encore, & qu'il paroïsoit infidele, à cause qu'on ne remarquoit pas un seul homme dans les rues, ni dans tout ce qui étoit à la portée de la vûë, il fit sortir Diego d'Ordaz pour reconnoître la Ville, & penetrer le fond

de ce mystere. Ce Capitaine suivi de quatre cens Soldats Espagnols ou Tlascalteques, marcha en bon ordre par la grande ruë, & découvrit bien-tôt une troupe d'Indiens en armes, que les ennemis avoient jetté devant eux, à dessein de l'amorcer. Il s'avança, voulant faire quelques prisonniers, afin de prendre langue, lorsqu'il se vit en tête une effroyable multitude de gens bien armés, & un moment après une autre armée qui ne cedit point en nombre à la première, vint lui donner à dos. Ce gros s'étoit tenu caché dans les ruës qui traversoient la principale avenue, & l'une & l'autre troupe chargea les Espagnols avec une égale ferocité, au même tems qu'une troisième armée de menu Peuple parut aux fenêtres & sur les terrasses, en si grande confusion, qu'elle sembloit ôter à nos Soldats jusqu'à la respiration, en remplissant l'air de pierres & de traits.

Ordaz eut besoin de toute sa valeur & de son experience pour se tirer de ce peril promptement & sans désordre. Il forma son bataillon suivant le terrain, faisant le premier & le dernier rang des Soldats armés de piques & d'épées, pour faire tête devant & derriere, durant que
les

les Arquebusiers tiroient aux fenêtres & aux terrasses. Il lui fut impossible d'avertir le General du danger où il se trouvoit : & Cortez n'ayant point d'avis, ne crut pas que ce Capitaine eût besoin de secours ; supposant qu'il avoit assez de force pour executer l'ordre qu'on lui avoit donné. Néanmoins la chaleur du combat ne dura pas long-tems, parce que les Indiens chargerent confusément ; en sorte que le trop grand nombre leur ôtoit l'usage de leurs armes ; ou qu'ils perdirent tant de monde à la premiere attaque, que les autres se retirerent à une distance où ils ne pouvoient offenser les nôtres, ni en être offensés. Les Arquebusiers eurent bien-tôt nettoyé les terrasses : & Ordaz, qui venoit seulement pour reconnoître, & qui ne jugeoit pas à propos de s'engager plus avant, voyant que les ennemis l'entouroient de loin, sans combattre autrement que par des cris & des menaces, se resolut de s'ouvrir à coups d'épée, le chemin de sa retraite : sur quoi il donna ses ordres, gardant la même forme de bataille ; & fit charger vigoureusement ceux qui occupoient la rue qui conduisoit au quartier des Espagnols, au même tems qu'on repoussoit les autres qui s'avançoient à l'avant-garde, & qu'on

tiroit à ceux qui se découvroient au haut des maisons. Ainsi ce Capitaine fit sa retraite avec beaucoup de peine ; & elle lui couta du sang, lui-même ayant été blessé avec la plus grande partie de ses Compagnons. Il en mourut huit sur la place ; & peut-être étoient-ils de la troupe des Tlascalteques, puisqu'on n'a parlé que d'un Espagnol qui se signala fort en cette rencontre, & qui mourut en faisant son devoir avec beaucoup de gloire. Diaz rapporte les exploits de ce brave homme, & dit qu'il se nommoit Lezcano. Les autres Auteurs n'en ont rien dit, & l'on ne sçait point son vrai nom, qui meritoit d'être connu de la posterité, qui doit néanmoins honorer sous ce surnom la memoire de ce vaillant Soldat. Cortez connu par ce succès, qu'il n'étoit pas tems d'avancer des propositions, qui en diminuant la réputation de ses forces, augmenteroient l'insolence des révoltés. Il résolut de leur laisser souhaiter d'eux-mêmes la paix avant que de la proposer ; & voulant leur inspirer le desir du repos par la rigueur du châtiment, il se préparoit à entrer dans la Ville, avec la plus grande partie de son armée. Le General n'avoit alors personne dont il pût se servir pour insinuer un accommodement : Motezuma se défioit de son autorité, &

crainoit une désobéissance de la part de ses Sujets ; & entre ces rebelles, il n'y avoit ni commandement, ni obéissance. Tous mandoient, & personne ne vouloit obéir : c'étoit un amas confus, sans gouvernement & sans distinction, composé de Noblesse & de Peuple. Cortez souhaitoit ardemment de prendre les voyes de la douceur, & il ne désespéroit pas d'y parvenir ; mais il croyoit devoir la faire attendre, avant que d'employer la persuasion : en quoi il se gouvernoit comme un Capitaine sage & adroit ; parce qu'il n'est ni sûr, ni avantageux d'opposer la raison désarmée, à l'impetuosité d'un Peuple séditieux ; puisqu'elle ne fait, pour ainsi dire, que begayer, lorsqu'elle n'est point soutenue, par les armes ; & que le Peuple est un monstre inexorable, à qui les oreilles manquent, quoiqu'il ait une infinité de têtes.



C H A P I T R E XIII.

Les Mexicains attaquent le quartier des Espagnols, & sont repoussés. Cortez fait deux sorties contr'eux; & quoi qu'il les eût battus en ces deux rencontres, il voit peu d'esperance de les reduire.

LEs Mexicains poursuivirent vivement Ordaz & sa troupe; ils traitoient sa retraite de fuite; & ils poufferent leur victoire prétendue avec une fureur aveugle, qui dura jusqu'à ce que l'artillerie du quartier l'arrêta, malgré eux. Le carnage qu'elle fit dans leurs troupes, les obligea à reculer autant qu'il étoit nécessaire pour s'éloigner du peril: néanmoins ils firent alte à la vûe des Espagnols; & on connut par leur silence, & par la diligence dont ils userent à se rassembler & à se mettre en ordre, qu'ils vouloient passer à quelque nouvelle entreprise.

Leur dessein étoit de donner un assaut general au quartier, & en peu de tems toutes les rues des environs parurent couvertes de gens en armes. Leurs timbales & leurs cors donnerent un moment après le signal du combat; & tous ces mutins s'avancerent en

même-tems, avec une égale précipitation. Ils avoient mis à l'avant-garde plusieurs troupes d'Archers, qui en tirant aux creneaux, devoient faciliter les approches. Les décharges qu'ils faisoient étoient si épaisses, & si souvent repetées, durant que les Soldats destinés à l'assaut passoient entre leurs rangs, que nos gens qui défendoient les murailles, en furent embarrassés; ayant une extrême peine à songer en même-tems à se défendre, & à repousser les ennemis. Le quartier fut presque inondé de la quantité de fleches; & cette façon de parler ne doit point paroître trop hardie, puisqu'il fut nécessaire d'employer plusieurs personnes à ramasser ces fleches, qui nuisoient une seconde fois aux Espagnols, en bouchant les passages qui conduisoient aux remparts. L'artillerie & les Arquebusiers faisoient un terrible carnage parmi ces revoltés; mais ils étoient si déterminez à mourir, ou à vaincre, qu'ils couroient en foule remplir le vuide que les morts avoient laissé; & ils se ferroient courageusement, en foulant indifferemment les blessés & les morts.

Plusieurs en vinrent jusqu'à se pousser sous le canon, où avec une obstination inconcevable, ils tâchoient de rompre les portes, & d'abattre les murs avec leurs ha-

ches garnies de pierres à fusil. Quelques-uns élevés sur les épaules de leurs compagnons, cherchoient à en venir aux mains à la portée de leurs armes : d'autres se servoient de leurs piques comme d'échelles pour monter aux fenêtres & aux terrasses. Tous enfin se lançoient au fer & au feu, comme des bêtes farouches, dans l'excès de leur rage ; & ces actions d'une témérité brutale, auroient pû passer pour des prouesses éclatantes, si la valeur y avoit pris autant de part que la ferocité.

A la fin les ennemis repoussés par tout, se retirèrent aux rues de traverse, pour se mettre à couvert. Ils s'y maintinrent jusqu'à ce que la nuit les séparât, parce qu'ils n'avoient pas accoutumé de combattre durant l'absence du Soleil ; mais sans donner aucunes marques qui pussent faire espérer qu'ils renonçoient à leur entreprise : au contraire, ils eurent la hardiesse de venir troubler le repos des Espagnols, en mettant le feu en plusieurs endroits du quartier ; soit qu'ils l'eussent jetté en s'attachant aux portes & aux fenêtres, à la faveur de l'obscurité ; soit qu'ils se fussent servis de leurs fleches, en les chargeant de feux d'artifice : ce qui paroît plus vrai semblable, parce que la flame s'empara en un moment de tout le logis avec tant de fureur,

qu'on fut obligé pour la couper, d'en abatre une partie, & ensuite de travailler à mettre en défense les brèches qu'on avoit faites pour empêcher la communication de cet incendie; & cette fatigue occupa la meilleure partie de la nuit.

Le jour paroissoit à peine, lorsque les ennemis revinrent, sans oser s'approcher des murs. Ils se contenterent de provoquer les Espagnols à quitter leurs remparts, en les appelant au combat par de grandes injures. Il les traitoit de lâches & de poltrons, parce qu'ils ne se défendoient qu'à l'abri de leurs murailles; & le General qui avoit déjà résolu de faire une sortie, prit l'occasion de ce défi, pour animer ses Soldats. Il les prépara par un petit discours à se venger de ces injures, & forma sans perdre de tems trois bataillons, d'autant de Soldats qu'il jugea à propos donnant à chacun plus d'Espagnols que de Tlascalteques. Deux de ces bataillons devoient nettoyer les rues de traverse; & le troisième, où Cortez marchoit en personne, fit son attaque par la rue de Tacuba, où le gros des ennemis paroissoit. Le General disposa ses rangs, & distribua les armes selon le besoin qu'on avoit de combattre en tête, & des deux côtez, sur le modele

de ce qu'Ordaz avoit pratiqué en sa retraite ; jugeant que ce qui avoit mérité les louanges, étoit digne de son imitation ; ce qui étoit la marque d'une ame noble & élevée : sçachant d'ailleurs les risques où les Commandans s'exposent, lorsqu'ils dédaignent de suivre les traces qui leur ont été frayées par les subalternes ; puisqu'on n'est pas peu éloigné de commettre des fautes, lorsqu'on prétend se distinguer de ceux qui ont bien fait.

Les trois bataillons chargerent en même tems, & les ennemis reçurent cette première charge sans s'étonner, & sans perdre le terrain. Ils la soutinrent, & attaquèrent même jusqu'à en venir aux coups de main, & aux prises. Ils escrimoient de leurs massues, & de leurs épées de bois avec une furie désespérée. Ils se pouffoient à corps perdu dans les piques & dans les épées, afin de donner leur coup aux dépens de leur vie. Les Arquebusiers qui avoient leur emploi marqué contre les fenêtres & les terrasses, ne pouvoient empêcher la grêle des pierres, parce que les Mexicains les jettoient sans se montrer, & il fallut mettre le feu à quelques maisons, afin de faire cesser cette ennuyeuse hostilité.

Enfin les rebelles cederent à l'effort des Espagnols ; mais en lâchant le pied, ils rompoient

rompoient les ponts qui étoient sur les canaux, & faisoient tête de l'autre côté, obligeant à remplir ces canaux en combattant toujours, afin de suivre la victoire. Ceux qui étoient destinés à donner par les ruës de traverse, chargerent cette multitude de peuple, qui les occupoit avec tant de vigueur, que le General se vit hors de danger d'être envelopé par derriere, & n'eut affaire qu'aux ennemis, qu'il avoit en tête : jusqu'à ce qu'ayant rencontré une place assez étendueë, les trois bataillons se joignirent, & poussèrent les Indiens, qui tournerent le dos confusément, & avec la même impétuosité qu'ils avoient été au combat.

Cortez ne permit pas qu'on poussât la victoire jusqu'à une entiere destruction de ces Sujets de Motezuma, qui fuyoient de tous côtés en désordre, & son cœur ne put souffrir qu'on l'achevât, en répandant encore le sang de ces miserables, qu'il croyoit assez punis de leur insolence par ce châtiement. Il rappella ses Soldats, & se retira, sans trouver aucune opposition qui l'engageât à un nouveau combat. Les Espagnols perdirent douze de leurs compagnons en cette occasion, & ils eurent un grand nombre de blessés de coups de pierres ou de flèches, & personne de coups de mains. Du

côté des Mexicains, le nombre des morts fut si grand, que les corps qu'ils ne purent retirer, emplissoient les ruës, après avoir teint les canaux de leur sang. Le combat dura toute la matinée, & les Espagnols se virent quelquefois extrêmement pressés. Néanmoins l'heureux succès de cette journée fut entierement dû à leur valeur, à leur experience, & à leur discipline militaire. Aucun d'eux ne se distingua, parce qu'ils se signalerent tous également, les Soldats ainsi que les Capitaines, & que leurs exploits s'effacerent réciproquement les uns les autres. Les Tlascalteques à leur imitation parurent vaillans sans emportement, & Cortez conduisit cette action en brave & prudent Capitaine; courant de tous côtés, & toujours avec plus d'ardeur où le péril étoit le plus grand, l'épée dans le ventre des ennemis, l'œil sur ses Soldats, & l'esprit present à tout, laissant en doute si la hardiesse avoit plus contribué à la victoire que son admirable conduite; car il possédoit en un souverain degré ces deux vertus, que l'on souhaite sans distinction, & qui concourent sans préférence dans un grand Capitaine.

Il fallut donner quelque tems au repos des Soldats, & à panser les blessés, durant trois ou quatre jours, où on songea seule-

ment à la défense du quartier qui eut toujours à sa vûë l'armée des revoltés, qui lui donnerent quelques legeres attaques, en se présentant, & tournant le dos avec la même facilité. Durant cet intervalle, le General voulut tenter quelques moyens pour obtenir la paix, en faisant proposer divers partis par des Officiers de Motezuma qu'il laissa sortir. Cependant il n'oublioit pas de prendre d'autres mesures pour la guerre : il fit construire quatre tours ou châteaux de bois, qu'on menoit aisément sur des rouës, afin de s'en servir, s'il se presentoit quelque occasion de faire une nouvelle sortie. Chaque tour qui pouvoit contenir vingt ou trente hommes, avoit son premier plancher garni de fortes planches contre les pierres qu'on jettoit du haut des terrasses, & ses côtés étoient percés de plusieurs trous, par lesquels on pouvoit tirer sans se découvrir, à la façon des mantelets dont on se sert à la guerre, pour aller saper les murs d'une Place. Cette invention parut alors fort propre à garantir les Soldats qui devoient mettre le feu aux maisons, & rompre les tranchées qui traversoient les ruës; & l'on ne sçait si Cortez n'eut point encore dessein d'épouvanter les ennemis par la nouveauté de ces machines roulantes.

De tous ces Officiers qui étoient sortis pour faire des propositions d'accommodement, les uns revinrent assez maltraités, & les autres demeurèrent avec les rebelles. Motezuma en fut extrêmement irrité : il souhaitoit passionnément la réduction de ses Sujets, cachant d'ailleurs, avec un artifice aisé à pénétrer, la crainte qu'il avoit qu'ils n'achevassent de perdre le respect dû à son autorité. Cependant on faisoit dans la Ville de nouveaux apprêts pour la guerre : les Seigneurs qui favorisoient la rébellion, avoient appelé leurs Sujets ; & les forces des ennemis s'augmentoient à tous momens. Ils ne cessoient point de provoquer les Espagnols dans leur quartier, où les Soldats se laissoient d'endurer cette embarrassante répétition de cris & de flèches, qui ne laissoient pas d'irriter leur patience, quoique le vent en emportât la plus grande partie.

Le General trouvant les Espagnols en cette disposition, résolut, suivant l'avis de ses Capitaines & l'approbation de l'Empereur, de faire une nouvelle sortie contre les Mexicains. Il mena avec soi la plus grande partie des Espagnols, & jusqu'à deux mille Tlascalteques, quelques pieces de canon, & les machines bien garnies, outre des chevaux qu'on menoit en main,

afin de s'en servir quand la commodité du terrain le permettroit. Tout étoit alors en profond silence ; mais à peine eut-on commencé la marche, que l'on reconnut la difficulté de l'entreprise aux cris effroyables de cette multitude, qui répondoient à l'horrible tonnerre des timbales & des cors. Les ennemis n'attendirent point qu'on les attaquât, & vinrent au-devant des Espagnols avec une résolution surprenante, & beaucoup plus d'ordre qu'ils n'avoient accoutumé d'en garder. Ils donnerent & reçurent la première décharge sans perdre leurs rangs, & sans témoigner trop de précipitation : néanmoins ils s'apperçurent bientôt de la perte qu'ils faisoient ; sur quoi ils firent une retraite en forme jusqu'aux premiers remparts qui traversoient les rues, où ces rebelles recommencerent à combattre avec tant d'opiniâtreté, qu'il fallut faire avancer quelques piéces d'artillerie, afin de les chasser de ces postes. Tous les ponts des canaux étoient levés auprès des endroits destinés à la retraite ; ainsi la difficulté redoubloit à tous momens. & on ne trouvoit point de lieu pour les charger à découvert. Il parut ce jour-là que leurs mouvemens étoient conduits avec plus de justesse qu'on n'en remarque ordinairement dans les tumultes populaires. Ils

tiroient tous ensemble, & fort bas, afin de ne point perdre leur coup dans la résistance des armes : ils défendoient leurs postes sans confusion, & s'en retiroient sans desordre, jusqu'à mettre des gens dans les canaux, qui perçoient en nageant les Espagnols à grands coups de pique. Ce qu'ils firent encore fort bien, fut de mettre sur les terrasses des pierres d'une pesanteur énorme, afin d'écraser les châteaux de bois, & ils en vinrent à bout, en les brisant en mille piéces. Toutes ces actions faisoient connoître que les rebelles avoient quelqu'un qui les commandoit : car ils s'animoient & se soutenoient à propos, & on découvroit quelques traces d'obéissance entre les déreglemens de cette multitude.

On combattit durant la plus grande partie du jour, les Espagnols & leurs alliés étant réduits à gagner le terrain de tranchée en tranchée. La Ville en souffrit beaucoup : on y brûla plusieurs maisons, & les Mexicains y verserent plus de sang qu'aux deux occasions précédentes, parce qu'ils s'approcherent de plus près du feu du canon & de la mousqueterie, soit qu'ils n'eussent pas la liberté de fuir, comme ils avoient accoutumé, ou qu'ils en eussent été empêchés par l'obstacle de leurs remparts.

La nuit s'approchoit, & le General voyant avec quelque chagrin, qu'il étoit engagé mal à propos à une chicane inutile, en gagnant pied à pied des postes qu'il ne vouloit pas garder, retourna en son logement; laissant, à dire vrai, la sédition plus irritée que punie. Il perdit jusqu'à quarante Soldats, la plûpart Tlascalteques; & plus de cinquante Espagnols se retirèrent blessés ou maltraités. Cortez même eut un coup de flèche à la main gauche; mais il portoit alors dans l'ame une playe plus profonde, ayant reconnu en cette rencontre qu'il étoit impossible de continuer la guerre avec des forces si inégales, sans perdre son armée, ou sa réputation. Ce fut pour la première fois que l'esperance lui manqua: cette nouveauté surprit son courage, & fit souffrir sa constance. Il s'enferma dans son appartement, afin de se donner tout entier aux réflexions, quoiqu'il prît le prétexte de sa blessure. Le General y trouva de quoi exercer sa raison durant la meilleure partie de la nuit. Il sentoit un extrême déplaisir d'être obligé à sortir de Mexique, & il ne voyoit point de moyen pour s'y maintenir. Il cherchoit à lutter contre les difficultés, & alors il voyoit que le bon sens étoit du parti de la défiance. Ainsi sa valeur contestoit contre son jugement; mais tout cela n'étoit

qu'une dispute sans conclusion, où les conseils de la prudence devenoient fâcheux & importuns, & qui lui apprit ce qu'il coûte à être détrompé avant qu'on en tire aucun avantage.

CHAPITRE XIV.

Moteczuma exhorte Cortez à se retirer. Ce General lui offre de sortir aussi-tôt que ses Sujets auront quitté les armes. Ils donnent un autre assaut au quartier. Moteczuma leur parle de dessus la muraille, & est blessé sans pouvoir les réduire.

Moteczuma n'eut pas une meilleure nuit : son esprit flottant en de terribles inquietudes, lui représentoit l'infidélité de ses Sujets, & déchiroit son cœur par des mouvemens contraires, qui forçoient ou flattoient successivement son inclination. La colere le poussoit à la vengeance, la crainte à la moderation, & l'orgueil heurtoit toutes les autres passions. Il monta ce jour-là sur la plus haute tour du quartier des Espagnols, d'où il reconnut entre les rebelles le Seigneur d'Iztapalapa, & d'autres Princes qui pouvoient aspirer à l'Empire. Moteczuma les vit courir de tous

côtés animer les Mexicains, & les conduire avec ordre; & il n'avoit point encore éprouvé une pareille insolence de la part de sa Noblesse. Son chagrin & sa jalousie augmentèrent en même tems; mais la colere prit le dessus, suivant les premiers mouvemens de son naturel, qui le pouffoit à repandre du sang pour se venger. Néanmoins faisant réflexion sur les difficultés qui se presentoient, & voyant que le Peuple soulevé faisoit un corps considerable qui marquoit une conspiration formée & conduite avec ordre, il tomba dans l'abattement, demeurant sans action, & sans imaginer aucun remede à ce mal; en sorte que l'étonnement & la foiblesse étoufferent les mouvemens impetueux de la ferocité: tant les dangers qui menacent la Couronne sont affreux aux Tyrans, qui en se vantant d'être redoutés, sont d'ordinaire les plus susceptibles des atteintes de la crainte.

Enfin ce Prince faisant un effort pour chercher en son esprit les voyes propres à rétablir son autorité, n'en trouva point de meilleure, que celle de renvoyer promptement les Espagnols, & de retourner en son Palais, afin d'éprouver la douceur & l'équité, avant que de lever le bras de la justice. Il fit appeller au matin le General, &

il lui communiqua les motifs de son chagrin avec assez d'adresse. Il lui exposa
,, l'insolence de la Noblesse, affectant
,, néanmoins de marquer qu'il ne la crai-
,, gnoit pas, & qu'il se sentoit plus em-
,, barassé du châtement qu'il devoit im-
,, poser, qu'il n'apprehendoit les suites de
,, leur revolte. Il ajouta, Que ces trou-
,, bles de son Etat demandoient un prompt
,, remede, & qu'il falloit absolument
,, ôter toute sorte de pretexte aux séditieux,
,, & les convaincre de leurs illusions,
,, avant que de punir leurs crimes : Que
,, tous les tumultes étoient fondés sur des
,, apparences de raison ; & que dans les
,, préventions d'un Peuple mutiné, la pru-
,, dence conseilloit de s'introduire en ce-
,, dant quelque chose, afin d'établir en-
,, suite un empire plus absolu : Que les cris
,, de ses Sujets étoient en quelque façon
,, justifiés par leur objet ; puisqu'ils se ré-
,, duisoient à demander la liberté de leur
,, Prince, étant persuadés qu'il n'en jouis-
,, soit pas, & abusés seulement dans le
,, choix des moyens qu'ils prenoient pour
,, l'obtenir : Qu'on étoit en une situation
,, où Cortez & ses troupes ne pouvoient
,, plus se défendre de sortir de Mexique,
,, sans retardement, afin qu'il pût repren-
,, dre toute son autorité, soumettre ses Su-

jets rebelles, & éteindre ce feu, en éloignant la matiere qui l'entretenoit., Après quoi Motezuma repetant au General le recit de ce qu'il avoit souffert pour ne pas manquer à la parole qu'il lui avoit donnée, toucha legerement les sujets de chagrin qui le tourmentoient davantage. Cependant les instances qu'il lui fit d'obéir sans réplique furent si pressantes, que l'on découvroit clairement les influences de la crainte dans l'ardeur de ses prieres.

Cortez se trouvoit alors convaincu, que la retraite étoit necessaire, quoiqu'il n'eût point abandonné l'esperance de rétablir cette entreprise sur de meilleurs fondemens. Ainsi employant à propos ce qu'il avoit dirigé, afin que sa proposition parût moins surprenante, il répondit sur le champ à l'Empereur : „ Que son esprit & sa raison s'accordoient à lui obéir avec une aveugle resignation ; parce qu'il n'avoit point de passion plus forte que celle d'exécuter ce qui étoit agréable à sa Grandeur, sans examiner les motifs de l'ordre qu'elle lui donnoit, ni perdre le tems à lui représenter des inconveniens que sa prudence avoit sans doute prévûs & considerés, puisqu'en cette sorte de discussion l'inférieur doit toujours soumettre son jugement, & regarder la

„ volonté du Prince comme la plus puis-
„ sante des raisons. Qu'il auroit néanmoins
„ un très-sensible regret de s'éloigner de
„ lui, sans le laisser en possession d'une
„ parfaite obéissance de la part de ses Su-
„ jets, surtout lorsque la conjoncture de
„ la déclaration des Nobles en faveur des
„ mutins, demandoit une attention parti-
„ culiere, qui meritoit tous les soins de
„ l'Empereur ; puisque les Nobles ayant
„ une fois franchi les bornes du devoir, se
„ trouvent bien plus près des derniers at-
„ tentats ; mais qu'il ne lui appartenoit pas
„ de faire des raisonnemens qui pussent
„ retarder son obéissance, quand sa Gran-
„ deur lui proposoit le départ comme un
„ remede necessaire, connoissant parfaite-
„ ment les maux de son Etat : Néanmoins
„ que sur cette supposition, & la résolu-
„ tion constante de partir incessamment
„ avec son armée pour aller à Zempoala,
„ il osoit supplier l'Empereur de faire
„ quitter les armes à ses Sujets avant que
„ les Espagnols partissent ; puisque la con-
„ sequence seroit très-pernicieuse, s'ils at-
„ tribuoient à leur revolte ce qu'ils ne de-
„ voient qu'à la bonté de leur Prince :
„ qu'en cela l'obstination de ces rebelles
„ le touchoit moins que la conservation
„ du respect dû à l'autorité de l'Empereur,

puisqu'il abandonnoit par pure complaisance pour sa Grandeur, l'emploi de châtier ses revoltés; portant d'ailleurs à la pointe de son épée & de celle de ses Soldats tout ce qui lui étoit nécessaire pour se retirer en toute sûreté.

Motezuma n'attendoit pas une décision si prompte en la réponse du General. Il croyoit trouver plus de résistance dans son esprit; & même il apprehendoit quelque broüillerie sur un sujet où il s'étoit fort aheurté. Ce Prince témoigna donc à Cortez sa reconnoissance avec beaucoup de joye, & il parut sur son visage & au ton de sa voix qu'il commençoit à respirer. Il offrit de demander à ses Sujets qu'ils missent les armes bas, approuvant la réflexion du General, outre qu'il sentoit une extrême repugnance à retenir les effets de sa colere contre des gens qui avoient mérité son indignation, ne trouvant point le moyen d'accorder les droits de la Souveraineté avec la dissimulation. Pendant qu'il prenoit ces mesures avec le General, l'alarme sonna sérieusement par tout le quartier. Cortez courut pour donner ordre à la défense, & trouva ses Soldats occupés à soutenir un assaut que les ennemis leur livroient de tous côtés. Les Espagnols étoient toujours alertes; ainsi les assail-

lans furent reçus à toute rigueur par la décharge du canon & des Arquebusiers, sans qu'elle pût arrêter leur furie ; car ils fermoient les yeux au peril, & ils s'avançoient si brusquement en se pouffant les uns les autres, que leur avant-garde qui paroïssoit emportée par un mouvement forcé, se trouva tout d'un coup au pied de la muraille. Ils laisserent les Archers & les Frondeurs à une juste distance, où ils recommencerent à tirer, afin d'écartier ceux qui se présentoient pour repousser l'assaut qu'on donnoit en même tems avec une égale résolution à l'attaque & à la défense. Les révoltés sauterent en plusieurs endroits par dessus le rempart : mais le General qui avoit un corps de réserve d'Espagnols & de Tlascalteques dans la grande cour du Château, envoyoit le secours nécessaire aux postes les plus pressés ; & il eut alors besoin de toute son activité & de la valeur de ses Soldats, pour empêcher que la résistance ne mollît en quelques endroits, & qu'on ne vînt à reconnoître ce qui manque au courage, lorsqu'il n'est pas soutenu par la force.

Motezuma instruit de l'ambarras où Cortez se trouvoit, fit appeller Marine, qu'il envoya dire au General : *Que suivant l'état des affaires, & ce qu'ils avoient résolu ensemble, il seroit bon qu'il se montrât à ses*

Sujets de dessus la muraille, afin de commander aux mutins de se retirer, & aux Nobles de venir désarmés, lui représenter les prétentions des uns & des autres. Cortez reçut la proposition, jugeant que cette diligence étoit nécessaire à donner quelques momens de repos aux Soldats, quand elle seroit inutile pour vaincre l'opiniâtreté de cette fiere multitude. L'Empereur se prépara d'abord à cette action avec beaucoup d'inquietude sur la disposition de l'esprit de ses Sujets en ce qui regardoit sa personne. Il prit tous les ornemens de sa dignité, le Diadème, le Manteau Imperial, les pierreries qu'il ne portoit qu'aux jours de ceremonies, & tous ces bijoux dont l'affectation publioit la défiance; puisque ces soins faisoient connoître que sa presence avoit besoin de quelque éclat extérieur pour s'attirer le respect par les yeux, ou que le secours de la pourpre & de l'or lui étoit nécessaire à couvrir la foiblesse de sa Majesté. Avec tout cet appareil de Grandeur, Motezuma suivi des Nobles Mexicains qui étoient demeurés à son service, monta sur le rempart opposé à la principale avenue. Les Soldats Espagnols étoient rangés en haye aux deux côtés de l'Empereur; & un de ses Officiers s'avancant jusqu'au parapet, avertit les rebelles à haute voix, qu'ils préparassent leur

respect & leur attention pour le Grand Motezuma, qui vouloit bien écouter leurs demandes, & les honorer de ses faveurs. Au nom de l'Empereur les cris s'appaisèrent; la crainte l'emportant sur la fureur retint la voix, &, pour ainsi dire, la respiration de ces mutins, & le Prince parut alors composant son visage d'un air où la sévérité naturelle jointe à une douceur affectée, marquoient en même tems ses chagrins & sa crainte. Plusieurs de ces rebelles se jetterent à genoux à la vûë redoutable de la personne de leur Empereur; & quelques-uns se prosternerent jusqu'à baiser la terre; leur crainte autorisant encore la coutume qu'ils avoient de l'adorer. Motezuma jetant d'abord sa vûë sur toute l'assemblée, l'arrêta enfin sur les Nobles, & témoignant qu'il distinguoit ceux qui lui étoient connus, il leur commanda de s'approcher en les appelant par leurs noms. Il les honora du titre d'amis ou de parens; & même en faisant une extrême violence à son orgueil, il les remercia du zele qui les obligeoit à souhaiter sa liberté, sans épargner les termes les plus honnêtes dans le discours qu'il leur fit, & que nous trouvons rapportés diversement dans les Auteurs, dont néanmoins la plus grande partie convient que l'Empereur s'expliqua de cette maniere.

Je suis si fort éloigné de regarder ce
comme un crime ce mouvement de vo-
tre zele, que je ne puis désavoüer l'in-
clination qui me porte à vous en justi-
fier. L'excès qui a paru en votre condui-
te à prendre les armes sans ma permis-
sion, n'est qu'un excès de fidelité. Vous
avez crû, non sans quelque raison, que
j'étois retenu par force dans ce Palais de
mes Prédecesseurs; & le dessein de tirer
votre Prince d'une injuste prison, est
une trop grande entreprise pour être ten-
tée sans un peu de désordre, puisqu'il
n'y a point de loix qui puissent renfermer
une douleur extrême dans les bor-
nes de la prudence; & quoique vous
ayez pris cette occasion de marquer
votre inquietude sur de foibles conjec-
tures, puisque je suis en pleine liberté avec
ces Etrangers, que vous traités d'enne-
mis, je reconnois que l'erreur de votre
imagination ne doit point ôter le merite
de votre bonne volonté. J'ai demeuré
avec eux volontairement & par mon
propre choix, & j'ai crû devoir cette
honnêteté au respect qu'ils m'ont tou-
jours rendu, & ce devoir au Prince qui
les a envoyés. Ils ont maintenant leur
congé: j'ai ordonné qu'ils se retirent,
& vous les verrez incessamment sortir

„ de ma cour; mais il n'est pas juste que
„ leur obéissance prévienne la vôtre, ni
„ que leur civilité marche avant votre
„ devoir. Quittez les armes, & paroissez
„ comme vous le devez en ma présence,
„ afin qu'ayant appaisé tous ces bruits &
„ calmé ces mouvemens, vous deveniez
„ capables de juger de la grace que je vous
„ fais par le pardon que je vous accorde.
Motezuma finit ainsi son discours, & au-
cun de ces revoltés ne fut assez hardi pour
y répondre. Les uns étonnés de voir réduire
en prieres, la colere & le châtement
qu'ils attendoient, regardoient ce change-
ment avec quelque sorte de honte, & les
autres repandoient des larmes en conside-
rant ce fier Empereur si humble, ou ce qui
est encore plus déplorable, si humilié.
Mais au même tems que leurs esprits
étoient ainsi suspendus par ces divers mou-
vemens, le peuple passant en un moment
de la crainte à la fureur, fit paroître un
funeste effet de l'inconstance qui le pousse
souvent d'une extrémité à l'autre. La sédi-
tion recommença par un tumulte horrible;
& on ne manqua pas de gens pour allumer
ce feu, puisqu'ils avoient déjà élu un nou-
vel Empereur, ou au moins que son élec-
tion étoit déjà résoluë; car les Historiens
rapportent la chose diversement,

L'insolence alla bien-tôt jusqu'au mépris : ils crièrent à Motezuma , qu'il n'étoit plus leur Empereur , & qu'il laissât le Sceptre & la Couronne , pour prendre la quenouille & le fuseau ; l'appellant lâche, effeminé , & vil esclave de leurs ennemis. Les cris emportoient les injures ; & le Prince tâchant , en faisant signe des yeux & de la main , de s'attirer leur attention , lorsque la quantité de traits qu'ils lancerent en ce moment , lui fit éprouver les dernières horreurs d'un execrable attentat de la part de ses Sujets. Deux Soldats que le General lui avoit donnés pour Gardes , s'efforcèrent de le couvrir avec leurs boucliers , & de prévenir le péril ; mais tous leurs soins ne furent pas capables d'empêcher que Motezuma ne fût blessé de plusieurs coups de flèches , & encore plus dangereusement d'une pierre , qui l'atteignit à la tête , & dont le coup offensant le cerveau , le fit tomber sans aucun sentiment. Cortez ressentit cet accident comme un des plus cruels contre-tems qui pouvoit lui arriver. Il fit conduire l'Empereur à son appartement , & courut à la défense avec un terrible emportement ; mais il se vit encore privé de la satisfaction de se venger , ne trouvant plus d'ennemis ; parce qu'au moment qu'ils avoient vû tomber leur Prince , &

connu qu'il étoit blessé, l'énormité de leur crime les épouvanta jusqu'à ce point, qu'ils furent sans sçavoir qui les pouffoit; & croyant que la colere des Dieux alloit fondre sur leurs têtes, ils chercherent de tous côtés à se dérober à la vûë du Ciel, avec cette espece de terreur confuse & affreuse, que les crimes énormes laissent ordinairement dans les esprits, à l'instant qu'on vient d'achever de les commettre.

Cortez, sans s'arrêter un moment, alla voir Motezuma, qui avoit repris quelque connoissance; mais avec tant d'impatience & de désespoir, qu'il fallut le retenir pour empêcher qu'il n'attentât sur sa vie. On ne pouvoit venir à bout de le panser, parce qu'il rejettoit toute sorte de médicamens: il pouffoit d'effroyables menaces, qui se terminoient en des gemissemens; la colere faisant un effort qui dégéneroit en lâcheté: enfin les raisons l'offensoient, les conseils l'irritoient; & on eût dit qu'il n'avoit repris les sens, que pour perdre le jugement. Le General jugea donc à propos de donner quelque tems à la reflexion, afin que cet esprit pût se dégager des premieres impressions de l'offense qu'il avoit reçûë. Il le recommanda à ses domestiques; & veritablement ce Prince étoit en une pitoyable extrémité, exposé au cruel combat de sa fierté

naturelle, contre l'abbattement de son esprit, & regardant comme un grand exploit la résolution de s'ôter la vie de ses propres mains : brutales ressources des esprits lâches, qui succombent sous le poids des disgraces, & ne témoignent leur valeur que contre ce qu'ils sentent de plus foible.

CHAPITRE XV.

Motezuma meurt, sans vouloir recevoir le Baptême. Cortez envoie son corps dans la Ville. Les Mexicains celebrent ses obsèques. On rapporte les bonnes & les mauvaises qualités de ce Prince.

L'Impatience de Motezuma continuoit de la même force ; ses blessures en devenoient plus dangereuses, & l'on remarquoit à chaque moment la funeste influence des passions de l'ame sur la corruption des humeurs. Le coup qu'il avoit à la tête, parut d'abord considerable, & son désespoir le rendit bien-tôt mortel, parce qu'il fut impossible de lui appliquer les remedes necessaires, jusqu'à ce que l'abbattement de ses forces le mit en état de ne pouvoir plus les soutenir. On avoit la même peine à

le réduire à prendre quelque nourriture, dont le besoin l'extenuoit, sans qu'il témoignât de vigueur, qu'en cette furieuse & déterminée résolution de s'ôter la vie. Son désespoir croissant à mesure qu'il sentoit diminuer ses forces, on connut le danger; & le General, qui étoit toujours auprès de lui, parce que ce Prince se composoit, & paroissoit plus tranquille en la présence de Cortez, s'attacha sérieusement à lui insinuer les choses qui lui convenoient le plus en cette conjoncture. Cortez voulut donc lui parler des vérités de notre Religion, essayant de l'amener par la douceur à la détestation de ses erreurs, & à la connoissance du vrai Dieu. Motezuma avoit témoigné en plusieurs rencontres quelque inclination aux ceremonies & aux principes de la Foy Catholique. Les abus de l'Idolâtrie le dégoûtoient, jusqu'à donner quelque esperance de sa conversion; mais sa diabolique raison d'Etat en retardoit l'effet; ainsi la superstition des autres l'engageoit, lorsque la fièvre l'abandonnoit, & il donnoit plus à la crainte de ses Sujets, qu'à son respect pour ses Dieux.

Le General fit de sa part tout ce que le devoir d'un Chrétien exigeoit de sa charité; il employa l'ardeur & la tendresse des prières pour obliger ce Prince à reconnoître le

vrai Dieu, & à s'assurer d'une éternité bienheureuse, en recevant le Baptême. Frere Barthelemi d'Olmedo l'en pressoit par des raisons plus puissantes, que les Capitaines qui avoient déjà le plus de part à son estime, appuyoient par leurs instantes prieres, & Marine, en les expliquant, y ajoutoit encore les motifs qui l'avoient convaincuë. Enfin, quoiqu'en dise l'envie, ou la malice; car elles ont sur cela même accusé les Espagnols d'une coupable negligence, on n'oublia aucun de ces soins que les hommes peuvent apporter pour réduire un esprit à la connoissance de la verité: mais les réponses de Motezuma n'étoient que des emportemens d'un esprit outré, qui ne songeoit qu'à se venger, à faire d'horribles menaces, & à se désesperer. Après avoir chargé le General du châtiment des traîtres, il fut durant trois jours dans cet horrible combat; après quoi ce malheureux Prince rendit son ame au Demon pour toute l'éternité, donnant les derniers soupirs de sa vie à l'esprit de vengeance & de ferocité, & laissant au monde un terrible exemple de ce qu'on doit craindre en ces momens de la part des passions, toujours ennemies des regles, & encore plus fieres dans un esprit absolu; puisqu'on perd la vigueur necessaire pour les assujettir, au

même tems qu'elles trouvent de nouvelles ressources en l'habitude qu'on s'est fait de leur obéir.

Tous les Espagnols furent également sensibles à la funeste mort de ce Prince, parce qu'ils étoient tous engagés à l'aimer par ses presens, par ses caresses, & par les autres graces qu'il leur faisoit. Le General qui lui étoit le plus redevable, & qui faisoit la plus grande perte, en fut si sensiblement touché, que sa douleur eut quelques instans d'un chagrin inconsolable; & toute la violence qu'il apportoit à l'empêcher de paroître sur son visage, laissa néanmoins échapper le secret de son cœur par des larmes que ses yeux ne purent retenir. Le fondement de tous les desseins rouloit sur la sujétion volontaire de ce Prince, dont la mort déconcertoit ses mesures, & le forçoit à travailler sur un autre plan, afin d'arriver à la fin qu'il s'étoit proposée. La plus vive douleur du General étoit d'avoir vû pour comble de misere mourir l'Empereur en son obstination. Ce point essentiel partageoit son cœur entre la tristesse & la crainte, lorsque les mouvemens de sa pieté étoient confondus dans une si terrible idée.

La premiere diligence de Cortez fut d'assembler les Officiers de l'Empereur, dont

dont il choisit six des plus considérables , à qui il ordonna de porter le corps de ce Prince dans la Ville. Quelques Sacrificateurs qu'on avoit pris dans les rencontres précédentes , étoient de ce nombre ; & les uns & les autres avoient été témoins des blessures & de la mort de Motezuma. Le General leur commanda de dire de sa part aux Princes qui donnoient les ordres aux séditieux : » Qu'il leur envoyoit ce le corps de leur Empereur massacré par ce leurs mains ; & que l'énormité de ce crime ce donnoit un nouveau droit à la justice ce de ses armes. Qu'avant que de mourir ce ce Prince l'avoit prié plusieurs fois de ce prendre sur son compte la vengeance ce de cet attentat , & le châtement d'une ce si horrible conspiration : néanmoins , ce que regardant ce malheur comme l'effet ce d'une brutale impetuosité du menu Peu- » ple , dont les gens d'un esprit plus sage ce & plus éclairé auroient reconnu & châtié ce l'insolence , il en revenoit encore aux ce propositions de la paix , qu'il étoit prêt ce de leur accorder. Qu'ils pouvoient en- ce voyer des Députés pour entrer en confe- ce rence , & convenir ensemble des articles ce qui paroissent raisonnables : mais qu'ils ce devoient en même tems être persuadés ce que s'ils ne se rendoient presentement à ce

la raison & au repentir, ils seroient traités non - seulement comme ennemis , mais comme rebelles & traîtres à leur Prince, en éprouvant sur ce pied-là les dernières rigueurs de ses armes ; puisqu'après la mort de Motezuma , dont le respect le retenoit dans les bornes de la modération , il ne songeroit plus qu'à désoler & à détruire entièrement la Ville de Mexique ; & qu'ils connoïtroient trop tard , par une funeste experience , la difference qui se trouve entre une hostilité qui ne tend qu'à la défense , puisqu'on n'avoit d'autre dessein que celui de les ramener à leur devoir ; & une guerre déclarée , où l'on auroit toujours devant les yeux l'obligation de punir un crime de cette nature.

Les Mexicains partirent aussi-tôt, portant sur leurs épaules le corps de Motezuma ; & à quelques pas du quartier les seditieux vinrent le reconnoître avec beaucoup de respect , ainsi qu'on le remarqua du haut des murailles. Ils le suivirent tous , en jettant leurs armes , abandonnant leurs postes ; & en cet instant toute la Ville retentit de pleurs & de gemissemens , témoignant que ce pitoyable spectacle , qui leur representoit leur crime, l'emportoit sur la dureté de leurs cœurs. Ils avoient déjà

élû un autre Empereur, comme on le ſcut bien-tôt : ainſi la douleur n'étoit point accompagnée d'un véritable repentir : mais ces reſtes de fidelité n'étoient point déſagréables au nouveau Prince, puisqu'ils étoient rendus au nom, & non pas à la perſonne du Souverain. Les clameurs & les plaintes durèrent toute la nuit parmi le peuple, qui alloit en troupes par les rues, repetant le nom de Motezuma avec une eſpece d'inquietude tumultueuſe, qui publioit leur déſeſpoir ſans perdre les apparences d'une ſédition.

Quelques-uns ont avancé que les Mexicains traînèrent le corps de l'Empereur, & qu'ils le mirent en piéces, ſans pardonner à ſes enfans, ni à ſes femmes. D'autres ont dit qu'ils l'expoſerent à la raillerie & aux outrages du menu Peuple, juſqu'à ce qu'un de ſes domeſtiques ramaffant quelque peu de bois, dont il fit un bucher, brûla le corps en un lieu écarté. On pouvoit attendre ces injures d'une Populace enragée, dont l'inhumanité rendoit vraifemblable tout ce qui s'éloigne le plus de la raiſon : néanmoins le plus certain eſt, qu'ils reſpecterent ce cadavre, affectant de témoigner, par les honneurs qu'ils lui rendirent en la pompe funebre, qu'ils étoient affligés de ſa mort, comme d'une diſgrace où leur intention

n'avoit point eu de part : si ce n'est qu'ils ne se figurassent satisfaire ou tromper leurs Dieux par cette apparence de respect. Ils porterent au point du jour suivant à la montagne de Chapultepeque, en grand appareil : c'est où ils celebrent les funeraillles de leurs Princes, & où ils conservoient leurs cendres. Au même tems les cris & les gemissemens redoublerent dans la Ville, de la part de cette multitude qui accouroit ordinairement à de semblables fonctions. Ces circonstances furent confirmées depuis par les Mexicains mêmes, qui rapportoient les honneurs rendus à leur Prince, comme des prouesses de leur zele, ou comme une satisfaction essentielle de leur crime.

On n'a pas manqué d'Ecrivains qui ont attribué au General la mort de Motezuma, ou qui ont au moins essayé de le charger de ce crime, en assurant qu'il fit tuer ce Prince, afin de s'en débarasser. Quelqu'un de nos Historiens rapporte qu'on le dit ainsi, sans refuter ce bruit, ni en défendre la mémoire de Cortez ; & quoique cette négligence ne soit pas une preuve convaincante de mauvaise intention, néanmoins elle ressemble fort à la calomnie. Il se peut faire que les Mexicains répandirent ce bruit quelque tems après la mort de leur Empereur, à dessein d'exciter la haine des Indiens con-

tre les Espagnols, ou d'effacer la honte de leur nation : mais ils ne dirent, & même ils n'imaginèrent alors rien qui en approchât ; & on ne devoit point donner à la plume la liberté de publier un fait de cette conséquence sur un si foible fondement. Comment se pourroit-il faire qu'un homme aussi habile & aussi appliqué que Cortez étoit, voulût se défaisir d'un gage qui faisoit sa plus grande sûreté, lorsqu'il avoit sur les bras les forces de tout cet Empire ? Et quel avantage pouvoit-il tirer de la mort d'un Empereur ami, & presque Sujet, pour la conquête d'un Etat soulevé & ennemi ? La disgrâce des grandes actions vient souvent de la diversité des rapports qu'on en fait : & il est aisé à un esprit mal tourné, d'inventer des circonstances, qui n'étant peut-être pas capables d'obscurcir la vérité, l'exposent néanmoins aux atteintes de l'opinion, ou de l'ignorance, en soumettant à la temeraire crédulité du vulgaire, ce qui est de plus essentiel dans l'Histoire. Les Etrangers ont pris le soin de décrier la conduite de Cortez en toute cette entreprise : mais les preuves qu'il a données de sa prudence & de son bon esprit devoient bien le garantir du soupçon d'une si haute extravagance, quand l'élevation de son ame & la haute générosité ne le défendroient pas

de la malignité d'une si cruelle action. Ainsi toute la confusion en demeure à l'envie, vice sans plaisir, qui fait le supplice de ceux qui le cachent, & l'affront de ceux qui le produisent, servant de lustre à celui qu'elle persecute, & de honte à l'envieux.

Motezuma fut un Prince que la seule nature avoit orné de grandes & rares qualités; d'un air agréable, & rempli de majesté; d'un esprit penetrant, & d'un jugement solide, quoique sans aucun secours de l'étude, mais s'attachant à la substance des choses. Sa valeur l'avoit élevé au-dessus de tous les Nobles, avant qu'il montât sur le Trône, & depuis elle lui avoit acquis entre les Etrangers la réputation la plus haute que les grands Rois puissent avoir. Son genie & ses inclinations tournées entièrement à la guerre, l'avoient rendu très-habile en cet art, à leur maniere. Ainsi, lorsque l'occasion de prendre les armes se presentoit, l'armée devenoit sa Cour ordinaire. Ce Prince avoit gagné neuf batailles, où il commandoit en personne, & par la conquête de différentes Provinces, étendu bien loin les limites de l'Empire, oubliant les brillans du Trône pour les applaudissemens du champ de bataille, & croyant que le Sceptre le plus fermé est celui qu'on fait du Bâton de General. Il

avoit un grand fonds de generosité naturelle, qui le portoit à faire des graces très-considerables sans ostentation, donnant comme s'il acquittoit ses dettes, & mettant la maguificence entre les devoirs de la Majesté. Il aimoit la justice, & son zele alloit jusqu'à la severité, contre les Ministres qui la rendoient au Peuple; & il paroissoit aussi sobre à la table, que réservé sur les autres plaisirs: mais ces vertus propres à sa personne & à sa dignité, étoient balancées & obscurcies par de plus grands vices, attachés à l'une & à l'autre. Sa moderation dans les plaisirs n'étoit qu'une sensualité délicate & raffinée, puisque ce fut cet Empereur qui introduisit le tribut des concubines, en rendant par tous ses Royaumes la beauté esclave de ses appetits, sans que la nouveauté du ragoût pût les rendre excusables. Sa justice alloit jusqu'à l'autre extrémité, où elle étoit souvent confondue avec la cruauté; parce qu'il pouvoit le châtement jusqu'à la vengeance, donnant au chagrin la place de la raison. Enfin, la liberalité de Motezuma fut encore plus dommageable que genereuse; puisqu'elle l'obligeoit à charger ses Royaumé de tributs insupportables; & que ce fruit abominable de son iniquité étoit converti en des profusions & des dégâts ines-

timables. Ce Prince ne connoissoit point de milieu entre le Sujet & l'Esclave, ou il n'en vouloit point convenir; & trouvant des raisons politiques en l'oppression de ses Vassaux, leur crainte lui plaisoit encore plus que leur patience. L'orgueil fut son vice capital & dominant: il sacrifioit à son mérite, lorsqu'il vantoit son bonheur; & il s'estimoit plus que ses Dieux, quoiqu'il fût étroitement attaché à la superstition de son Idolatrie. Il recevoit de fréquentes visites du Démon, dont la malignité forge des oracles & des visions pour ceux qui sont avancés jusqu'à un certain degré dans le chemin de perdition. Cependant Motezuma se soumit volontairement à Cortez, dans une prison qui dura tant de jours, contre toutes les regles naturelles de son ambition & de sa fierté. On auroit pû douter alors de la cause de cette soumission; mais on connoît maintenant par ses effets, que la main de Dieu s'étoit employée à dompter ce monstre, en lui inspirant l'esprit de douceur, afin d'introduire les Espagnols dans son Empire; ce qui fut le principe de la conversion de tant d'Idolâtres. Cet Empereur laissa quelques enfans: deux de ses fils furent tuez par les Mexicains, lorsque Cortez sortit de la Ville; & les filles, au nombre de deux ou

trois se convertirent , & furent mariées à des Espagnols. Le plus illustre de tous ses enfans , fut Dom Pedro de Motezuma , qui fit profession de la foi Catholique peu de tems après la mort de son pere , & qui reçut ce nom au Baptême. Outre l'illustre naissance qu'il tenoit de son pere , il avoit encore l'honneur d'être sorti d'une Princesse de la Province de Tula. Elle étoit une des Reines qui jouissoient également des mêmes honneurs dans le Palais Royal : & elle se convertit à la Foy , à l'imitation de son fils, prenant le nom de Donna Maria de Niagua Fuchtil, titres qui marquoient la Noblesse de ses ancêtres. Le Roy honora Dom Pedro de grandes terres & de rentes en la Nouvelle Espagne, avec la qualité de Comte de Motezuma , dont la succession legitime se conserve aujourd'hui dans la Maison des Comtes de ce nom , alliée dignement avec la memoire heroïque d'une si illustre origine.

Cet Empereur regna dix-sept ans, & fut l'onzième Souverain de Mexique , & le deuxième du nom de Motezuma. Il perit ainsi dans un déplorable aveuglement , à la vûe de tant de secours , si capables de le sauver. O profondeur impenetrable des Decrets de la divine Justice , adressés à notre cœur , bien plus qu'à notre entendement !

CHAPITRE XVI.

Les Mexicains reviennent assiéger le quartier. Cortez fait une sortie, & gagne un de leurs Temples, qu'ils avoient occupé. Il les met en déroute, & fait le plus de dégât qu'il peut dans la Ville, à dessein de les étonner, & de se retirer plus aisément.

LEs Mexicains ne firent aucun mouvement considérable, durant les trois jours que Motezuma languit de ses blessures, quoiqu'il y eût toujours des troupes en vûe, qui faisoient quelques legeres irruptions, que l'on repoussoit aisément. On auroit pû douter si cette suspension étoit un effet de l'horreur de leur crime, ou de la crainte de leur Empereur, irrité par une si cruelle offense, si on n'avoit appris peu de jours après, que ce refroidissement procedoit du Peuple, qui se trouvoit en désordre & sans Chefs; parce que les Nobles étoient occupés à couronner un nouvel Empereur, qui selon les informations qu'on en eut, se nommoit Quetlavaca, Roy d'Iztacpalapa, & second Electeur de l'Empire. Il ne vécut que peu de jours; & la mémoire de

son nom a été presque effacée par sa foiblesse, & son peu d'application. Les Mexicains qui étoient sortis avec le corps de Motezuma, ne revinrent pas ; & cette marque d'opiniâtreté au commencement d'un nouvel Empire, faisoit tirer de mauvaises conséquences. Cortez souhaitoit faire sa retraite avec reputation, suivant qu'il s'y étoit engagé avec ses Capitaines & ses Soldats, jugeant bien qu'il avoit besoin de nouvelles forces pour revenir à Mexique, avec plus d'esperance de conquérir cette Ville ; ce qu'il avoit toujours considéré comme devant arriver quelque jour, & qu'il regardoit alors comme une obligation qui lui étoit imposée depuis la mort de Motezuma, dont le respect retranchoit les desseins du General à des bornes moins courageuses.

On ne fut pas long-temps à être éclairci de ce que les Indiens tramaient durant cette suspension, puisqu'ils recommencerent la guerre avec plus d'ordre & de forces au point du jour qui suivit les obseques de Motezuma. Les premiers rayons du Soleil découvrirent aux Espagnols toutes les rues autour du quartier garnies d'un grand nombre d'Indiens armés, qui occupoient encore les tours d'un Temple peu éloigné du quartier, dont on pouvoit en battre une partie, en commandement, à coup d'arc &

de fronde. Le General auroit fortifié ce poste s'il eût eu assez de forces pour les separer : mais il ne vouloit pas tomber dans la bevûe de ceux qui abandonnent le nécessaire pour s'attacher à la précaution.

On montoit par cent degrés à la terrasse de ce Temple, qui soutenoit quelques tours assez spacieuses, où cinq cens Soldats choisis entre la plus brave Noblesse de Mexique avoient pris leur poste, si fort resolu de s'y maintenir, qu'ils s'étoient pourvus d'armes & de vivres pour plusieurs jours.

Cortez trouva de l'embarras à déloger les ennemis de ce poste dominant, dont l'avantage étant une fois reconnu, & mis en œuvre par les Mexicains, pouvoit avoir de funestes suites; ce qui l'obligeoit à faire un prompt & vigoureux effort afin de les prévenir. L'ordre qu'il suivit pour y réussir sans hazarder beaucoup, fut de faire sortir la plus grande partie de sa troupe, dont il forma plusieurs bataillons aussi forts qu'il le jugea à propos, afin de défendre les avenues, & s'opposer au secours. Il commit l'attaque du Temple au Capitaine Escobar avec sa compagnie & cent autres Soldats d'élite. On commença d'abord à combattre aux avenues dont les Espagnols se saisirent; & un moment après Escobar attaqua le Temple, & se rendit maître & du vesti-

bule & d'une partie des degrés sans résistance, parce que les Indiens se laisserent engager exprès; & lorsqu'ils virent l'occasion favorable, ils parurent tout à coup aux balustres ou parapets d'en haut, & chargerent les Espagnols à coups de fleches & de dards si furieusement, qu'ils les obligerent à s'arrêter. Escobar fit tirer à ceux qui se découvroient, mais il ne put soutenir la seconde charge qui fut encore plus rude. Ils avoient préparé de grosses pierres & des pieces de bois qu'ils pouissoient du haut de l'escalier, & qui roulant avec une rapidité augmentée par la pente des degrés, obligerent les Espagnols à reculer jusqu'à trois fois. Quelques-unes de ces pieces de bois étoient à demi enflammées à dessein de les rendre plus nuisibles par une grossiere imitation de nos armes à feu, qui devoit être un grand effort d'esprit de leurs Ingenieurs. En effet les Soldats s'ouvrirent pour éviter le coup, & lorsque les rangs étoient une fois rompus, il falloit nécessairement perdre du terrain.

Le General accompagné d'une troupe de Cavaliers, couroit à tous les endroits où on combattoit; & il reconnut le désavantage de ses gens: sur quoi ne consultant que sa valeur, il mit pied à terre, & après avoir fortifié la troupe d'Escobar de quelques

Tlascalteques du corps de reserve & des Cavaliers qui le suivoient, il se fit attacher une rondache au bras où il étoit blessé ; & se jetta sur les degrés l'épée à la main, d'un air si fier & si déterminé, que dès ce moment ceux qui le suivoient ne connurent plus le peril. Les obstacles de l'assaut furent surmontés en un moment: on gagna heureusement le plus haut degré, & ensuite la balustrade où on en vint aux mains à coups d'épées & de massues. Les Mexicains étoient tous Nobles, & leur résistance marqua la difference que l'amour de la gloire met entre les hommes. Ils se laissoient tailler en pieces plutôt que de rendre les armes. Quelques-uns se précipitoient par dessus les appuis, persuadés que ce genre de mort qui étoit de leur choix avoit quelque chose de plus noble ; & les Ministres du Temple, après avoir appelé plusieurs fois le peuple à la défense de leurs Dieux, moururent tous en combattant comme des desperés : en sorte que Cortez se vit en peu de tems maître de ce poste par le carnage de cette Noblesse Mexicaine, sans perdre un seul homme, & avec peu de blessés. On ne doit pas oublier en ce lieu la haute résolution que deux braves Indiens conçurent dans l'embarras de la mêlée, & la vigueur dont ils tâcherent d'en venir à l'é-

xecution. Ces vaillans hommes déterminés à sacrifier leur vie à leur patrie , & croyant achever la guerre par leur mort , concertèrent ensemble de se précipiter du plus haut du Temple avec le General. Ils marchèrent toujours unis, & lorsqu'ils apperçurent Cortez sur le bord du précipice , ils jetterent leurs armes à dessein de s'approcher de lui comme des déserteurs qui venoient se rendre. Ils mirent le genou en terre en posture de supplians , & sans perdre un moment ils se jetterent sur le General, & se lancerent par dessus la balustrade, le poids de leur prise devant donner une plus grande impression à cet effort. Cortez s'en défit néanmoins heureusement , mais avec quelque peine , & leur attentat lui donna bien moins de colere que d'admiration , lorsque la mort de ces Indiens lui fit connoître le peril qu'il avoit évité , sans désapprouver leur témérité , pour la part que la grandeur du courage y pouvoit prétendre.

Cette attaque du Temple eut quelques circonstances qui en faciliterent le succès avec moins de perte. Les Indiens s'épouvanterent lorsqu'ils virent redoubler le nombre des assaillans, & à leur tête ce même Capitaine qu'ils croyoient invincible. Ils se présenterent à la défense des degrés

avec plus de précipitation que de diligence; & on remarqua que les piéces de bois qu'ils rouloient d'en haut en travers, ce qui devoit faire le plus grand effet, passerent toutes de leur long entre les Espagnols, qu'elles n'offenserent presque point. Cet accident fut trop souvent réitéré pour être fortuit. Quelques-uns même l'ont rapporté entre les merveilles que la divine Providence fit éclater en cette conquête. La foudre pouvoit venir du trouble où ils se trouverent qui les empêcha de jeter ces piéces avec plus de précaution: mais il est constant que cet accident facilita beaucoup la prise du Temple; & entre tant d'évenemens qu'on ne doit attribuer qu'à Dieu seul en toute cette guerre, on peut sans pousser trop loin la crédulité, balancer quelquefois entre le miracle & le cas fortuit.

Cortez fit aussi-tôt transporter à son quartier les vivres dont ils avoient garnis les magasins du Temple, en une quantité considérable, & qui fut d'un grand secours en cette occasion. Il commanda qu'on y mit le feu, & qu'on rasât les tours & quelques maisons entre ce lieu & son logement, qui empêchoient que l'artillerie ne commandât sur cette éminence. On commit ce soin aux Tlascalteques qui s'en acquitterent promptement. Alors le General revenant à ses troupes

troupes qui étoient engagées dans les rues, trouva qu'un gros considerable de Mexicains avoit chargé les Espagnols par celle de Tacuba , & que ses gens extrêmement pressés défendoient cette principale avenue avec beaucoup de peine. Cortez remonta d'abord à cheval , & passant le bras blessé dans les rênes de la bride, il prit une lance, & courut au secours. Tous les Cavaliers le suivirent avec la compagnie d'Escobar, & d'abord le choc des chevaux rompit les ennemis , qu'on perçoit à coups de lances, sans en perdre un seul dans l'épaisseur de la foule , outre ceux qui étoient renversés & foulés aux pieds. Le combat fut sanglant, parce que les Indiens qui s'écartoient pour éviter le choc , donnoient dans l'infanterie qui les tailloit en pieces sans beaucoup de peine. Cependant le General oubliant sa prudence , & flatté par ses exploits, se laissa emporter si avant à l'ardeur du combat, que lorsqu'il se reconnut, il vit que la retraite lui étoit interdite , parce que le gros des ennemis qui fuyoient devant l'infanterie, venoit tomber sur lui, & le mettoit en danger de la vie par la victoire de ses gens mêmes.

En cette extrémité Cortez résolut de se jeter dans une autre rue où il crut trouver moins d'embarras ; & à quelques pas de

L'entrée, il rencontra un parti considérable d'Indiens en désordre, qui menaient prisonnier son grand ami André de Duero, tombé entre leurs mains par la chute de son cheval. Le dessein qu'ils eurent d'abord de le conduire au sacrifice lui sauva la vie; car le General poussant furieusement au milieu de cette troupe, écarta ceux qui tenaient Duero, & mit les autres en désordre; en sorte que ce Cavalier eut la liberté de se dégager, & de se saisir d'un poignard qu'ils lui avoient laissé par imprudence en le désarmant. Il en tua quelques Indiens, & regagna sa lance & son cheval. Alors les deux amis se joignirent, & passèrent la rue au grand galop, en perçant les troupes des ennemis, jusqu'à ce qu'ils rencontrèrent leurs gens. Le General compta toujours depuis cette action entre ses plus heureuses aventures, puisqu'au moment qu'il n'étoit pas trop assuré de sa propre vie, il se trouva en main une occasion de sauver celle de son meilleur ami. C'est ainsi que sa bonne fortune, dans le sens qu'un Chrétien le doit prendre, l'assistoit si à propos, que ses fautes mêmes lui produisoient des occasions d'acquiescer de la gloire.

Les ennemis étoient déjà en mouvement pour se retirer de tous côtés, & le General ne crut pas qu'il fût nécessaire de s'engager

plus avant, parce qu'il étoit impossible de suivre la victoire sans laisser le quartier découvert. Il fit sonner la retraite; & quoique les Soldats revinssent las & fatigués d'un combat qui avoit duré si long-tems, il n'y eut que peu de blessés, & on n'en perdit pas un seul. Ce bonheur ajoutoit un nouveau plaisir au repos qu'ils goûtoient; puisque rien n'est meilleur que la victoire, à essuyer les sueurs du combat. On brûla plusieurs maisons en cette rencontre; & la perte des Mexicains donna lieu de croire que la rigueur du châtement pourroit les corriger. Quelques Auteurs ont mis cette sortie entre celles qui furent faites avant la mort de Motezuma; mais la seconde Relation de Cortez même nous apprend qu'elle ne se fit qu'après la mort de l'Empereur; & nous l'avons suivie, sans nous arrêter à une plus exacte discussion; parce que cet incident n'est pas un de ceux dont la situation importe beaucoup à l'Histoire. Le succès de l'assaut du Temple étoit dû principalement à la valeur du General, parce que son courage & son exemple apprirent aux Soldats que les difficultés qui les arrêtoient n'étoient pas insurmontables. Il oubliâ deux fois ce jour-là, de quelle importance est la personne d'un General pour la conservation de ses troupes, en se jettant dans

le peril avec plus d'ardeur que de prudence ; & ces excès de vivacité , quoiqu'ils réussissent , méritent plus d'admiration que de louanges.

Cette action fut d'un si grand éclat entre les Mexicains, qu'ils la firent peindre comme une aventure extraordinaire ; & on trouva depuis quelques toiles qui representoient au naturel l'attaque des degres, le combat sur la terrasse, & en dernier lieu, leur défaite entiere, sans épargner l'incendie & la ruine des tours, ni déguiser aucune des circonstances essentielles de la victoire des Espagnols, ces peintures leur tenant lieu d'Histoires, où ils respectoient la fidelité, parce qu'ils regardoient comme un crime, d'imposer à la postérité. Néanmoins on remarqua fort bien qu'ils ne manquoient pas de malice, à feindre quelques secours pour sauver la gloire de leur Nation. Ils avoient peint plusieurs Espagnols estropiés & blessés ; faisant à coups de pinceau un carnage que leurs armes n'avoient pas fait, & honorant leur perte par le prix qu'elle avoit coûté : faute d'exactitude, dont les Historiens mêmes ne scauroient laver leur profession ; puisqu'ils se font, pour ainsi dire, un peché d'habitude de cette espece de soin, qui ait prendre aux circonstances le tout

de l'inclination qui conduit leur plume. Ainsi on lit fort peu d'Histoires dont le stile n'accuse la Patrie, ou l'affection de l'Auteur. Plutarque en son Traité de la gloire des Atheniens, trouve quelque rapport entre l'Histoire & la peinture: il veut qu'on fasse une vive & exacte description des Pays, & qu'on represente aux yeux les actions qu'on rapporte: mais cette ressemblance de la plume au pinceau n'est jamais plus juste que lorsqu'on décrit les lieux où les choses sont arrivées, par des traits artificieux, que l'on fait passer pour des ornemens de la narration, qui font la perspective des tableaux, & que l'on peut appeller les Lointains de la verité.



CHAPITRE XVII.

Les Mexicains proposent un Traité de paix, & de dessein de faire perir les Espagnols par la famine. On penetre leur intention, & Cortez assemble ses Capitaines. Ils prennent la résolution de sortir de Mexique cette nuit même.

LE jour suivant les Mexicains demanderent une conference, & on la leur accorda avec quelque esperance de parvenir à un accommodement raisonnable. Cortez alla jusques sur la muraille pour entendre leurs propositions; & quelques Nobles s'étant avancés, lui déclarerent de la part du nouvel Empereur: « Qu'il se
 » disposât sans remise à marcher avec
 » son armée vers la mer, où ses grands ca-
 » nots l'attendoient, & qu'on cesseroit les
 » attaques durant le tems dont il auroit
 » besoin pour préparer son voyage. Que
 » s'il ne se determinoit promptement à
 » prendre ce parti, il devoit être assuré de
 » perir, lui & tous ses Soldats, sans aucune
 » ressource; puisque les Mexicains étoient
 » déjà convaincus par plusieurs experien-
 » ces, que les Espagnols n'étoient point

immortels , & que quand la mort de cha-
que Soldat devoit leur coûter vingt
mille hommes , il leur en resteroit encore
assez pour chanter la dernière victoire. » Le
General répondit : « Que les Espagnols
ne s'étoient jamais vantés d'être immor-
tels ; mais seulement d'avoir plus de
courage & de force que tous les autres
hommes, & si élevés au dessus de ceux de
leur Nation , que sans avoir besoin d'un
plus grand nombre de Soldats, il se sentoit
assez de cœur pour entreprendre de dé-
truire non seulement la Ville, mais encore
tout l'Empire de Mexique. Qu'ayant
néanmoins un extrême déplaisir de ce
qu'ils avoient souffert par leur obstina-
tion , son dessein étoit de se retirer ,
puisque le sujet de son Ambassade étoit
fini par la mort du grand Motezuma ,
dont la bonté & la considération le rete-
noient à sa Cour. Qu'il alloit executer
cette résolution , pourvû que de part &
d'autre on s'assurât de quelques condi-
tions raisonnables , afin qu'il eût la com-
modité de se disposer à ce voyage. »

Les Ministres du nouveau Gouvernement
s'étoient assemblés en présence de l'Empe-
reur , afin de consulter sur les moyens de
soutenir la guerre ; & après plusieurs déli-
berations , ils avoient arrêté , qu'afin d'é-

viter le carnage que les armes des Etrangers faisoient de leurs Soldats, la mort déplorable de tant de Noblesse, & la ruine de la Ville, il étoit à propos de les affamer par un siege. Ce n'est pas qu'ils eussent dessein d'attendre que les Espagnols se rendissent, ils vouloient seulement les affoiblir, & les tailler en pieces quand ils n'auroient plus de forces. Ces Ministres avoient imaginé ce nouveau genre de siege, inconnu jusqu'alors en leur milice; & ils n'avoient introduit ce pour parler de paix qu'afin d'obtenir la suspension d'armes qu'ils souhaitoient; supposant qu'ils pourroient entretenir la négociation par diverses propositions, jusqu'à ce qu'on eût consumé le peu de vivres qui étoient dans le quartier: sur quoi ils donnerent ordre aux commandans des troupes, qu'ils prissent un extrême soin d'empêcher le secours: d'occuper de loin & de près tous les passages par où les assiegés pouvoient s'échapper; & de rompre tous les ponts des chaussées qui conduisoient au chemin de Vera-Cruz. Ils jugeoient que la politique ne souffroit pas qu'on les laissât sortir de la Ville, pour aller soulever les Provinces mal satisfaites, ou se refaire à l'abri des murailles de Tlascala.

Quelques-uns de ces Ministres firent
attention

attention sur la mesure à quoi on exposoit plusieurs Mexicains des plus considerables, prisonniers dans le quartier, & qui alloient necessairement perir par la faim, avant que les ennemis en sentissent les premieres atteintes : mais ils parurent tous si zelés pour le Public, qu'ils conclurent que ces prisonniers seroient trop heureux de mourir pour leur Patrie ; & peut-être ce qui fit tort a ces malheureux, fut de se trouver en la compagnie de trois fils de Motezuma, dont la mort n'auroit pas été fort regrettée en cette assemblée, parce que l'aîné étoit un jeune homme digne de regner, aimé du peuple, & l'unique sujet qui pouvoit donner de la jalousie au nouvel Empereur : foiblesse pitoyable des Ministres de ce caractere, qui satisfont à leurs passions, lorsqu'ils croyent travailler au bien de l'Etat.

Ce qui leur faisoit le plus de peine, étoit le Chef de leurs infâmes Sacrificateurs qui étoit en la même prison ; car ils le reveroient comme la seconde personne de l'Etat : & ils croyoient qu'en le laissant perir, ils commettroient un grand crime contre les Dieux ; sur quoi l'adresse dont ils userent pour obtenir sa liberté, est fort remarquable. Les mêmes envoyés revinrent sur le soir à la conference, & proposerent de la

part de leur Prince : *Qu'afin d'éviter les contestations qui pourroient retarder le traité, il seroit bon que quelqu'un des Mexicains prisonniers, bien instruit de tout ce qui devoit entrer en negociation, vînt trouver les Ministres de l'Empereur.* Cet expedient parut assez plausible, & sans difficulté; & du moment qu'ils s'apperçurent qu'on le goûtoit, ils inclinuerent aux Espagnols amiablement & par forme d'avis, que personne ne seroit si propre à cet emploi, qu'un bon homme de Sacrificateur qu'ils tenoient en prison, parce qu'il sçauroit faire valoir leurs raisons, & vaincre les difficultés qui se presenteroient. Ce prétexte specieux, & assez bien imaginé, eut l'effet qu'ils prétendoient. Ce n'est pas qu'on n'eût penetré l'artifice de la proposition, qu'ils negligoient si fort en apparence : mais comme les vûes du General alloient à découvrir le fond de leur intention, il crut qu'il lui importoit beaucoup moins de se défaire d'un prisonnier abominable & embarrassant. Le Sacrificateur sortit donc, fort bien informé de quelques conditions aisées à obtenir, touchant la commodité & la facilité des passages, afin de parvenir aux conclusions plus essentielles sur le fait des armes, des ôtages & des autres articles, au retour de cet Envoyé. Mais on se vit bien-tôt désabusé sur

Ce sujet : les sentinelles reconnurent que les ennemis avoient investi le quartier de plus loin qu'ils n'avoient accoutumé, & qu'ils prenoient de grandes précautions en faisant des tranchées & des remparts, afin de défendre les ouvertures des chaussées qu'ils avoient sur le lac : des gens qui rompoient les ponts de la principale avenue, & qui embarrassoient le chemin de Tlascala ; & ces diligences découvrirent le secret de leurs conférences.

Cette nouvelle émut le General ; mais comme il avoit appris à surmonter des obstacles plus difficiles, il revint à son assiette naturelle, & dans la première chaleur de ses réflexions, qui alloient toujours aux remèdes, il ordonna qu'on fit un pont de grosses solives & de planches assez fortes pour soutenir le canon, afin de traverser les coupures qu'ils avoient faites à la chaussée. Le pont étoit fabriqué d'une manière que quarante hommes pouvoient l'ébranler & le conduire aisément. Cortez ne s'arrêta qu'autant qu'il fut nécessaire pour mettre cet ouvrage sur les chantiers, & assembla les Capitaines, afin de prendre leurs avis sur le tems auquel on devoit faire la retraite. Il leur proposa cet article avec beaucoup d'indifférence ; soit qu'il n'eût rien décidé là-dessus, soit qu'il ne voulût pas

se charger de l'événement. Les avis furent partagés ; les uns concluoient pour la nuit, les autres pour le jour ; & l'un & l'autre parti avoit de fortes raisons. Les premiers disoient : » Que la prudence & la valeur » n'étant point opposées, on devoit choisir la voye la plus sûre. Que les Mexicains par usage ou par superstition quittoient les armes durant la nuit : & qu'il falloit supposer encore que le traité de paix qu'ils croyoient presque arrêté, les tenoit droit alors moins éveillés ; & que leur dessein étant d'embarasser la sortie des Espagnols, ainsi qu'on le jugeoit par leurs travaux, ils pouvoient considerer le risque d'un combat au passage du lac, où on ne pouvoit dresser des rangs ni se servir de la cavalerie, outre qu'ils auroient les flancs découverts aux canots des ennemis, qu'ils auroient encore à percer & à soutenir en tête & en queue. Ceux qui étoient d'un autre avis disoient : Qu'il étoit presque impraticable de hazarder durant la nuit une marche avec bagage & artillerie par un chemin incertain & élevé sur l'eau, lors même que la disposition du tems couvert & pluvieux augmentoit les tenebres & l'absurdité d'une pareille resolution. Que l'entreprise de mettre une armée en mouvement avec

tout son attirail, & l'embarras de mar-
cher en jettant des ponts pour s'ou-
vrir des passages, ne pouvoit s'exe-
cuter sans bruit & sans retardement; &
qu'il étoit juste de profiter de la negli-
gence de son ennemi, mais qu'on ne pou-
voit jamais compter sur cette supposi-
tion. Que l'habitude des Mexicains de
ne point prendre les armes durant la nuit,
n'étoit pas si bien fondée qu'on le suppo-
soit, puisqu'ils l'avoient interrompue
lorsqu'ils vinrent mettre le feu au quar-
tier, & s'emparer du Temple qui en étoit
proche. Ainsi qu'elle n'étoit point un
motif suffisant à se persuader qu'ils euf-
sent entièrement abandonné une ressour-
ce qui devoit attirer toute leur attention:
qu'il y auroit toujours moins de risque
pour les Espagnols, de sortir en combat-
tant en plein jour, que de faire une re-
traite qui auroit l'apparence d'une fuite,
afin d'aller chercher honteusement un
abri chez les Nations qui leur étoient al-
liées; & qui peut-être ayant perdu l'i-
dée de leur valeur, mépriseroient leur
amitié. Enfin, que ce seroit toujours une
méchante politique d'avoir besoin de ses
amis, & d'avoir recours à eux, après avoir
perdu la réputation.

La résolution de se retirer durant la nuit

passa au plus grand nombre de voix ; & Cortez s'y rendit , paroissant encore emporté par quelque motif réservé. Tous les Officiers convinrent qu'il falloit se hâter , & on resolut de sortir cette nuit-là , afin de ne point laisser aux ennemis le tems de prendre de nouvelles mesures pour embarrasser le passage de la digue par des remparts & des tranchées dont ils avoient accoutumé d'en fortifier les ouvertures. Le General pressa la construction du pont ; & quoiqu'il y ait lieu de croire que son intention eût été d'en faire construire deux autres , parce que les Mexicains avoient rompu la digue en trois endroits ; néanmoins le tems ne permit pas qu'on fit cette diligence , & elle ne parut pas nécessaire , parce qu'on se figura qu'on pourroit transporter le pont d'un canal à l'autre , durant que l'armée passeroit. Mais on reconnoît ordinairement trop tard en ces suppositions la difference qui se trouve entre la speculation & la pratique.

On ne peut nier que le General ne témoignât plus d'indifference & moins d'action qu'à l'ordinaire en cette contestation de ses Capitaines. On a crû qu'il étoit entré au Conseil , prevenu de l'opinion qui prévalut sur la vaine prédiction d'un Astrologue , qui vint lui donner un avis myste-

lieux, de marcher cette nuit même; parce que la plus grande partie de l'armée periroit, s'il laissoit passer certaine constellation favorable qui étoit prête à se tourner en un aspect infortuné. Ce Devin, nommé Botello, avoit une place de Soldat volontaire, & étoit plus connu dans les troupes sous le nom de Sorcier, auquel il répondoit sans se fâcher, croyant qu'il étoit un attribut de son habileté. Quoique cet homme n'eût aucune connoissance des belles-lettres, ni aucuns principes, il se vantoit néanmoins de pénétrer dans l'avenir; n'étant pas au reste si perniceux que ceux qui sçavent ces arts diaboliques, dont ils font une étude; ni si simple, qu'il n'étalât quelques caractères, nombres, ou paroles de celles qui contiennent une abominable stipulation avec le premier imposteur. Cortez se moquoit toujours des pronostics de cet homme, méprisant le sujet, à cause de la profession, & il l'écouta alors avec le même mépris: mais enfin il l'écouta, ce qui étoit presque la même chose que de le consulter, lorsqu'il ne devoit consulter que sa prudence, afin de choisir le meilleur parti; & la fausse prédiction enleva son esprit: tant ces gens sont à craindre, & leurs observations dangereuses, que les personnes de bon sens doivent avoir en hor-

reur, particulièrement ceux qui gouvernent les autres ; puisqu'au même tems que l'esprit en reconnoît la vanité, elles préoccupent le cœur par quelques especes qui l'entraînent vers la crainte, ou vers la confiance : & lorsqu'on arrive au moment de prendre une resolution, les impressions ou les chimeres de l'imagination se revoltent contre l'entendement, & donnent toujours quelque atteinte à la raison.

CHAPITRE XVIII.

L'armée marche en bon ordre ; & à l'entrée de la digue, les Indiens se découvrent, & l'attaquent de toutes leurs forces, par terre & par eau. Le combat dure long-tems ; & enfin elle prend terre auprès de Tacuba, avec une difficulté & une perte considerables.

ON envoya sur la fin du jour un des prisonniers Mexicains, sous prétexte de continuer le traité, suivant les propositions dont le Sacrificateur étoit chargé, croyant que cette feinte serviroit à tromper les ennemis, en leur faisant connoître qu'on traitoit de bonne foi, & qu'on se dispoisoit à partir au plus tard dans huit

jours. Cependant le General ne songeoit qu'à hâter les apprêts de son voyage, le peu de tems tems qu'on avoit rendant les momens précieux.

Il donna ses ordres, & prit le soin d'instruire tous les Capitaines, en prevenant, par une exacte prévoyance, tous les accidens qui pouvoient traverser la marche de l'armée. Cortez mit à l'avant-garde deux cens Soldats Espagnols, avec les Tlascalteques les plus aguerris, & jusqu'à vingt Cavaliers, sous le commandement de Gonzale de Sandoval, François d'Azebedo, Diego d'Ordaz, François de Lugo, & André de Tapia. Il commit l'arriere-garde à Pierre d'Alvarado, à Jean Velasquez de Leon, & aux autres Capitaines qui étoient venus avec Narvaez; & ce corps étoit plus fort que le premier. La bataille étoit composée du reste de l'armée, & c'étoit elle qui conduisoit les prisonniers, l'artillerie & tout le bagage. Le General fit encore un corps de reserve auprès de sa personne, afin de porter du secours où il seroit necessaire. Il étoit d'environ cent Soldats choisis, sous les Capitaines Alonse d'Avila, Christophe d'Olid, & Bernardin Vasquez de Tapia: après quoi il fit un petit discours aux Soldats sur les difficultés & les dangers de cette entreprise; sur quoi il appuya, par-

ce que dans les conversations qu'ils avoient ensemble, ils s'étoient prevenus de cette opinion, que les Mexicains ne combattoient jamais durant la nuit : & il étoit nécessaire de leur inspirer de la défiance, afin d'effacer cette dangereuse securité flatteuse ennemie des plus braves gens, dont elle pousse l'esprit à la nonchalance, pour le jeter ensuite dans le trouble, au lieu qu'une prudente crainte le précautionne contre une honteuse frayeur.

Alors Cortez fit apporter en une chambre de son appartement, l'or, l'argent & tous les bijoux qui composoient le tresor dont Christophe de Guzman son Camerier avoit la charge. On en tira le quint du Roy en especes les plus precieuses, & du moindre volume, & on le mit avec toutes les formalités requises entre les mains des Officiers qui avoient le soin des rôles & de munitions de l'armée. Le General donna une jument de son équipage pour servir avec quelques chevaux blessés à porter ces especes, afin de ne point charger les Indiens qui pouvoient servir dans les occasions. Le reste, suivant l'estimation que l'on put en faire, alloit au-delà de sept cens mille écus : & Cortez se resolut, sans aucune repugnance à abandonner cette somme, en protestant publiquement :

Qu'il n'étoit pas tems de s'en embarrasser, & qu'il seroit honteux d'occuper si indignement leurs mains, qui devoient être libres pour la défense de leur vie & de leur reputation. Néanmoins comme il reconnut que les Soldats touchés de cette perte, n'approuvoient pas un desintereffement si genereux, il dit en sortant : *Que la retraite qu'ils alloient faire ne devoit point être considerée comme un abandonnement des biens qu'ils avoient acquis, ni du dessein de conquerir cet Empire, mais seulement comme une disposition necessaire pour revenir à cette entreprise avec plus de vigueur, comme l'effort qu'on fait pour retirer le bras, sert à donner une plus grande impression au coup que l'on porte.* A quoi il ajouta certains mots, qui firent comprendre que ce ne seroit pas un grand peché, de se munir de ce qu'on pourroit emporter commodément : ce qui étoit à peu près remettre la chose à la discretion de l'avarice du Soldat. Ainsi quoique la plus grande partie, sur-tout ceux qui avoient de l'honneur, voyant ces richesses en leur pouvoir, n'en eussent pris que ce qui ne pouvoit les empêcher de courir aux occasions ; les autres, & particulièrement les gens de Narvaez, s'attacherent au pillage sans aucune consideration, accusant la petite capacité de leurs manches & de

leurs pochettes, & chargeant leurs épaules au-delà de leurs forces. Il semble que cette permission fut une tache à la prévoyance de Cortez, qui ne pouvoit ignorer que le butin ne retient pas seulement le bras du Soldat, mais encore son courage, puisque les gens qui n'ont pas d'attachement à leur devoir, se défont bien plus aisément du point d'honneur, que de leur proye.

On ne sçauroit imputer autre chose au General, si ce n'est de s'être persuadé qu'il pouvoit faire cette marche sans opposition; & cette confiance qui paroît peu conforme à son genie, avoit quelque relation à la prédiction de l'Astrologue: mais après avoir fait la faute de l'avoir écouté, celle-ci en est seulement la suite, & non pas une nouvelle erreur.

Il étoit près de minuit lorsque les Espagnols sortirent du quartier, sans que ni leurs sentinelles, ni leurs coureurs eussent fait aucune rencontre: & quoique la pluye & l'obscurité favorisassent le dessein de marcher en grand respect, & la pensée que les ennemis se tiendroient dans leurs remparts, on observa néanmoins le silence avec tant d'exactitude, que l'on n'auroit pu obtenir par la crainte, ce que l'obéissance produisit en ces Soldats. L'avant-garde passa sur le pont volant, & ceux qui le con-

duisoient, le portèrent jusqu'au premier canal, où il servit; mais le poids de l'artillerie & des chevaux l'engagea tellement entre les pierres qui le soutenoient, qu'il auroit été impossible de le transporter aux autres ouvertures, comme on l'avoit supposé; mais on ne fut pas en cette peine, parce qu'avant que l'armée eût achevé de passer ce premier trajet de la digue, il fallut prendre les armes, les ennemis l'ayant attaquée de tous côtés, lorsqu'on les attendoit le moins.

L'adresse dont les Barbares conduisirent toute cette entreprise, est véritablement admirable: ils observerent tous les mouvemens de leurs ennemis avec une dissimulation fine & éclairée. Ils assemblèrent & distribuèrent sans bruit la multitude incroyable de leurs troupes; & ils s'aiderent du silence & de l'obscurité, afin de parvenir plus sûrement au dessein qu'ils avoient de s'approcher sans être découverts. Le lac fut entièrement couvert de canots armés, qui vinrent par les deux côtés de la chaussée, commencer le combat avec tant de sang froid & d'ordre, qu'au même tems qu'on entendit l'effroyable tintamarre de leurs cris & de leurs cors, on sentit les coups de leurs fleches.

Toute l'armée étoit perduë sans ressour-

ce, si les Indiens avoient gardé dans la chaleur du combat le bon ordre qu'ils avoient tenu en attaquant ; mais la moderation étoit pour eux un état si violent, que l'obéissance cessa du moment que la colere vint à s'allumer, & l'habitude l'emporta. Ils chargerent en foule à l'endroit où ils remarquerent le gros de l'armée avec une si horrible confusion, que leurs canots se mettoient en pieces en heurtant contre la chaussée ; & le choc de ceux qui cherchoient à s'avancer, étoit encore un autre écueil presque aussi redoutable. Les Espagnols firent un furieux carnage parmi ces misérables, nus & en désordre ; mais les forces manquoient à l'exercice continuel des épées & des masses : & un moment après il fallut en venir aux mains à la tête de l'avant-garde, où on fit la plus grande execution ; parce que les Indiens qui étoient éloignés, ou qui ne pouvoient souffrir la lenteur des rames, se jetterent en l'eau, & s'aidant de leurs armes & de leur agilité naturelle, il sauterent sur la chaussée, en si grand nombre, qu'ils ne pouvoient se tourner ; & ce nouvel assaut fut d'un grand secours aux Espagnols, qui rompirent aisément les Mexicains, & après les avoir taillés en pieces presque tous, leurs corps servirent à combler le canal, sans qu'on

eût besoin d'autre diligence que celle de les jeter dans le fossé, où ils firent un pont à nos troupes. C'est ce qu'aucuns de nos Auteurs ont écrit, quoique d'autres rapportent qu'on rencontra heureusement une poutre assez large, que les ennemis avoient laissée en rompant le second pont, où les Soldats passerent à la file, menant les chevaux dans l'eau par la bride. Quoi qu'il en soit; car il n'est pas aisé d'accorder ces circonstances, & elles ne méritent pas tant d'attention, l'industrie & le bonheur contribuerent également à faire surmonter la difficulté de ce passage: & l'avant-garde continua sa marche, sans s'arrêter beaucoup au dernier canal, parce que le voisinage de la terre causoit une diminution considérable aux eaux du Lac. Ainsi on passa aisément à gué ce qui en restoit, & on considéra comme une grande fortune, que les ennemis, qui avoient tant de troupes de reste, n'en eussent point jetté quelques-unes au bout de la digue, où les Espagnols qui gaignoient les bords du Lac, fatigués ou blessés, & dans l'eau jusqu'à la ceinture, auroient été obligés à disputer d'abord, par un nouveau combat très-désavantageux; mais la prévoyance des Mexicains n'alla pas jusqu'à cette précaution; & il semble qu'ils découvrirent un peu tard la mar-

che de l'armée, ou ce qui est plus certain, la confusion & l'empressement ne donnerent pas le tems necessaire à prendre toutes les mesures pour l'empêcher.

Le General passa avec la premiere troupe; & ayant ordonné sans s'arrêter à Jean de Xaramille de la mettre en bataille à mesure que les Soldats arrivoient, il retourna sur la chaussée avec les Capitaines Sandoval, Olid, d'Avila, Morla, & Dominiquez : là il se jeta l'épée à la main au plus fort de la mêlée, animant ses Soldats par sa presence & par son exemple. Cortez fortifia sa troupe d'autant d'hommes qu'il en étoit besoin pour repousser les ennemis : il commanda que l'on fît la retraite, en défilant par le centre : & afin que le mouvement fût plus libre, il fit jeter dans l'eau toute l'artillerie, qui embarrassoit le passage. La valeur du General eut un grand emploi en ce combat; mais son esprit souffrit encore davantage, lorsqu'au milieu de cette affreuse obscurité, le vent porta à ses oreilles les cris des Espagnols, qui se recommandoient hautement à Dieu aux derniers momens de leur vie : & ces cris mêlés avec les hurlemens & les menaces des Indiens, allumoient un autre combat dans le cœur de Cortez, entre les mouvemens de la colere & ceux de la pitié.

On entendoit ces funestes voix en un endroit de la Ville où il étoit impossible de porter du secours, les ennemis qui étoient sur le lac ayant eu l'adresse de rompre le pont volant, avant que toute l'arrière-garde eût achevé de passer; & c'est en ce lieu que les Espagnols firent la plus grande perte, parce que le gros des Mexicains vint tomber sur eux, & les obligea à se retirer en désordre de l'autre côté de la chaussée. Les moins diligens furent taillés en pièces en cette occasion; & la plus grande partie fut de ceux, qui oubliant leur devoir, n'étoient point dans les rangs, à cause de l'embaras de l'or qu'ils avoient pillé dans le quartier. Ils périrent honteusement, embrassant ce miserable fardeau, qui les avoit rendus inutiles au combat & pesans à la fuite: & ces miserables victimes de l'avarice décrierent encore mal à propos cette occasion, parce qu'ils furent comptés au nombre des morts, comme s'ils avoient vendu chèrement leur vie; quoiqu'en bonne justice les poltrons ne doivent point entrer dans la liste des gens de guerre.

Enfin, Cortez fit sa retraite avec tout ce qu'il put recueillir du débris de l'arrière-garde: & comme il passoit sans beaucoup d'obstacle le second espace de la chaussée,

Alvarado vint se joindre à la troupe, étant redevable de sa vie à un effort de sa vigueur & de son agilité, qui approchoit du prodige. Ce Capitaine se voyant chargé de tous côtés, son cheval tué, & devant soi un canal fort large, mit le bout de sa lance au fond de ce canal, & élançant en l'air son corps, soutenu par la seule force de ses bras, il sauta de l'autre côté; hardiesse merveilleuse, que l'on regarda depuis comme une espece de miracle; & Alvarado même, lorsqu'il faisoit reflexion à son aventure, à la vûe du canal, trouvoit de la différence entre le fait & la possibilité. Bernard Diaz n'a pû s'accommoder de cette histoire, & il l'a combattue assez mal, laissant cette circonstance, & la reprenant avec toute la défiance d'un homme qui craint d'avoir été trompé, ou qui se repent de sa bonne foi: il n'y en a point trop à croire qu'Alvarado n'auroit pas voulu en cette conjoncture feindre une action contre la vraisemblance & la probabilité, & qui n'alloit tout au plus qu'à la gloire de sa légèreté. C'est pourquoi nous avons rapporté ce que les autres Auteurs en ont crû & publié, & ce que la voix publique a autorisé, en signalant cet endroit par le nom du Saut d'Alvarado; sans faire façon d'avouer qu'en cette aventure, ainsi qu'en plus

seurs autres, le vrai peut concourir avec ce qui paroît peu vrai-semblable; & l'extrémité où ce Capitaine se trouvoit, rend l'action moins admirable, puisqu'elle n'étoit qu'un effort extraordinaire de la dernière nécessité.

CHAPITRE XIX.

Cortez marche vers Tlascala. Quelques troupes des Villes voisines le suivent de loin, jusqu'à ce que s'étant jointes avec celles des Mexicains, elles attaquent les Espagnols, & les obligent à se retirer dans un Temple.

LE jour commençoit à paroître, lorsque toute l'armée se trouva en terre ferme: & l'on fit alte auprès de Tacuba, quoi qu'on eût lieu de craindre quelque insulte de la part de cette Ville fort peuplée, & attachée au parti des Mexicains. Néanmoins le General ne voulut pas encore abandonner les bords du lac, afin de recueillir ceux qui pouvoient être échappés de ce combat; & la précaution parut nécessaire & bien imaginée, puisqu'elle sauva quelques Espagnols & Tlascalteques, qui par leur valeur & par leur adresse se jetterent à

la nage, & arriverent au bord du lac, où ils eurent le bonheur de se cacher dans les champs de maiz qui étoient aux environs.

Ces gens apprirent au General, que la dernière partie de l'arrière-garde avoit été entièrement défaite; & lorsqu'il eut mis toutes les troupes en bataille, on trouva qu'il manquoit environ deux cens Espagnols, plus de mille Tlascalteques, quarante-six chevaux, & tous les Mexicains prisonniers, qui sans pouvoir être reconnus en cette confusion durant l'obscurité, furent traités comme ennemis par ceux de leur Nation. Les Soldats étoient fatigués, & étonnés par la diminution considérable de l'Armée, & la perte de l'artillerie: à la veille d'être encore chargés par les ennemis, & éloignés du terme de la retraite. Entre tant de sujets de chagrin, on regardoit comme un malheur encore plus affligeant la mort de quelques-uns des principaux Chefs, dont les plus signalés furent Amador de Lariz, François de Morla, & François de Salcedo, qui perdirent la vie, en s'acquittant de leur devoir avec une valeur extraordinaire. Jean Velasquez de Leon mourut aussi en cette occasion, faisant la retraite à la queue de l'arrière-garde, accablé par le grand nombre des ennemis, & témoignant un courage invincible jus-

qu'au dernier soupir. La perte de cet Officier fut généralement regrettée, parce qu'il étoit respecté de tous les Soldats, comme la seconde personne de l'armée. Velasquez étoit en effet un Capitaine d'un très-grand service, autant pour le conseil que pour l'exécution; un peu sec en ses manières, mais toujours vrai & sincère, sans être ni fâcheux ni ennuyeux dans la conversation; embrassant le meilleur parti avec tant de générosité & de grandeur d'ame, qu'il abandonna celui de son parent Diego Velasquez, parce qu'il vit que ses intentions n'étoient pas droites. L'estime qu'il avoit acquise le faisoit considérer comme un homme très-nécessaire à la conquête de Mexique; & sa perte laissa un égal exercice à la mémoire, & au desir.

Pendant que les Capitaines mettoient les troupes en ordre pour la marche, Cortez appuyé sur une pierre se reposoit, mais dans un accablement d'esprit qui n'eut jamais tant de besoin de sa force & de son courage pour retenir son ressentiment dans une juste moderation. Il rappelloit toute sa constance, & demandoit quelque trêve à ses tristes reflexions. Cependant au même tems qu'il donnoit ses ordres, & qu'il animoit ses Soldats avec cette vivacité qu'il conservoit toujours, ses yeux répandirent

des larmes qu'il ne put leur cacher, par une foiblesse de l'humanité, qui étant excitée par un sentiment de tendresse pour l'intérêt commun, ne donnoit aucune atteinte à la grandeur du courage. Et ce fut assurément un spectacle digne d'admiration de voir tant d'affliction soutenue de tant de fermeté, & le visage de Cortez baigné de ses larmes, sans lui faire perdre l'air d'un vainqueur.

Il se souvint alors de la prédiction de l'Astrologue, & demanda ce qu'il étoit devenu; soit à dessein de reprocher à cet homme le conseil qu'il lui avoit donné de hâter la marche de l'armée, ou de faire quelque diversion à ses chagrins, en raillant le Devin sur la fausseté de son art. On trouva que ce miserable avoit péri à la première attaque sur la digue suivant la destinée ordinaire à ceux de sa profession. On ne parle pas ici de ceux qui possédant à fond les principes de cette science, savent encore la réduire aux termes de la raison; mais seulement de ces imposteurs qui prennent la qualité d'Astrologues judiciaires ou Devins, & dont la plus grande partie traînent une miserable vie, terminée par quelque désastre: appliqués au bonheur d'autrui, & toujours chargés de miseres; en sorte qu'un Auteur fort approuvé a cru que le seul penchant à l'observation des

aspects heureux ou infortunés des astres, marquoit un point de naissance sous une maudite étoile.

Entre tant de disgraces Cortez eut cette consolation qui lui fut commune avec toute l'armée, de ce qu'au milieu de cette horrible confusion, Aguilar & Marine échaperent du combat. Ces deux sujets n'étoient pas moins nécessaires alors à la conquête, qu'ils l'avoient été autrefois, parce qu'il étoit impossible faute de truchemens, d'exciter ou d'attirer les esprits des Nations, dont on se propoisoit l'assistance. Un autre effet de bonheur qui n'étoit pas moins considérable, fut que les Mexicains n'eurent pas le cœur de suivre leur avantage, & qu'ils donnerent aux Espagnols le tems de respirer, & de se mettre en marche avec plus d'ordre & moins d'empressement, enlevant même tous les blessés sur la croupe des chevaux. Leur retardement vint d'un accident inopiné que l'on peut avec justice attribuer à la Providence. Les fils de Motezuma qui étoient auprès de leur pere en sa prison, & les autres prisonniers qui suivoient le bagage des Espagnols, furent massacrés par les Mexicains mêmes; & les Indiens attachés à piller la dépouille des morts, reconnurent au matin ces pauvres Princes percés de leurs

flèches. Comme le peuple les reveroit avec cette espece d'adoration qu'il avoit pour l'Empereur leur pere, cette vûe jetta les Mexicains dans une si horrible consternation, que les uns demeuroient immobiles, sans oser dire la raison de leur étonnement, les autres se retiroient éperdus, & faisoient place à la foule; mais personne ne disoit mot, la frayeur étouffant jusqu'aux soupirs. Enfin le bruit de cette aventure courut par toutes les troupes, & y fit le même effet, suspendant pour un tems tous les autres sentimens, par cette espece d'alienation que les Anciens appelloient Terreur panique. Les Commandans resolurent d'informer l'Empereur de cet accident; & ce Prince qui avoit besoin d'une feinte démonstration de douleur, afin de flatter l'esprit de ses Sujets dans une veritable affliction, ordonna que l'on fît alte par tout, & que l'on commençât la ceremonie des funerailles par les clameurs & les gemissemens ordinaires, jusqu'à ce qu'on eût livré les corps aux Sacrificateurs, pour les conduire au lieu de la sepulture de leurs Ancêtres. Les Espagnols furent redevables du repos & du soulagement qu'ils trouverent après une si furieuse désolation, & tant de fatigues, à la mort de ces Princes. Neanmoins ils la regretterent comme une de leurs plus grandes

des pertes, & particulièrement le General, qui respectoit en eux la mémoire de leur Pere, & fondoit une bonne partie de ses esperances sur le droit que l'aîné avoit à la Couronne.

Cependant l'armée s'avançoit sur le chemin de Tlascala sous la conduite de quelques guides de cette nation. Le retardement des ennemis donnoit une juste défiance; & comme en ces occasions la crainte fait quelquefois un meilleur effet que l'assurance, on marchoit en bon ordre sans qu'aucun Soldat osât quitter les rangs.

On ne fut pas long-tems sans découvrir quelques troupes d'Indiens armés, qui suivoient les traces de l'armée, sans en approcher. Ils étoient sortis de Tacuba, d'Escapuzalco & de Tenecuya par l'ordre des Mexicains, à dessein d'arrêter les Espagnols jusqu'à ce qu'ils se fussent acquittés des devoirs funebres qu'ils rendoient aux enfans de Motezuma; précaution remarquable entre des Barbares. Ces troupes ne firent pas un grand embarras, parce qu'elles se tinrent toujours à une distance d'où elles ne pouvoient offenser les Espagnols que par leurs cris; & cette importunité dura jusqu'à ce que le gros des Mexicains étant arrivé, ces gens détachés s'y joignirent avec empressement. Et s'avançant alors avec la

legereté naturelle aux Indiens , ils attaquèrent l'armée avec tant de furie , qu'on fut obligé de tourner tête pour les recevoir.

Le General étendit autant qu'il put ses bataillons sur un même front , & mit tous les Arquebusiers & les Arbalétriers aux premiers rangs , se trouvant engagé à combattre en rase campagne , sans voir aucun lieu de retraite , ni pouvoir fortifier ses troupes à dos. Tous les Indiens qui s'approchoient étoient abbatus , sans que leur mort épouvantât les autres. Les Cavaliers faisoient des irruptions fort sanglantes. Cependant le nombre des ennemis croissoit à tous momens , & ils incommodoient fort les Espagnols à coups de fleches & de pierres. Nos gens commençoient à se laisser sans esperer de vaincre , & leur valeur accusoit déjà le manque de forces , lorsque Cortez qui combattoit en Soldat , sans oublier les attentions d'un Capitaine , remarqua une petite éminence peu éloignée , & qui commandoit de tous côtés sur la plaine. Il y avoit sur cette hauteur un bâtiment garni de tours , que l'extrémité où il se trouvoit lui figura comme une forteresse. Cortez résolut de gagner ce poste avantageux par sa situation ; & ayant détaché quelques Soldats à dessein de le reconnoître , il les fit suivre par toute l'armée. Ce

mouvement donna beaucoup de peine, parce qu'il fallut faire tête aux ennemis en gagnant le terrain vers la hauteur, & jeter tous les Arquebusiers sur les avenues. Enfin le General vint heureusement à bout de son dessein, parce qu'on trouva le poste abandonné, & dans le bâtiment tout ce qu'on pouvoit s'imaginer alors pour se mettre à couvert.

C'étoit un Temple d'Idoles sauvages, à qui ces Barbares recommandoient la fertilité de leurs moissons. Les Sacrificateurs & les Ministres de ce culte abominable l'avoient laissé desert, fuyant le voisinage & la guerre, contraire à leur profession. L'enceinte du Temple étoit assez spacieuse, & fermée d'une muraille qui étant flanquée de quelques tours, pouvoit être mise en défense. Les Espagnols reprirent haleine à l'abri de ses remparts, qu'ils regardoient comme une forteresse inexpugnable. Ils tournerent en même tems les yeux & leurs cœurs vers le Ciel, recevant ce soulagement comme un secours de la Divine protection; & cette pieuse reflexion subsista même après le peril, puisqu'ils firent bâtir en ce lieu même, un Hermitage sous le titre de Notre-Dame des Remedes, afin de conserver dans la mémoire des hommes, l'importance de la ressource qu'ils rencontrent.

rent en ce Temple pour se tirer d'une occasion où ils se trouvoient réduits à la dernière extrémité ; & l'on en voit encore aujourd'hui les effets sensibles, au secours que la sainte Image procure à plusieurs besoins, & en la dévotion des Fideles qui viennent rendre à la très-sainte Vierge de très-humbles graces de ce bienfait.

Les ennemis n'eurent pas le courage de monter sur la hauteur, & même ils ne témoignèrent aucun dessein de tenter un assaut. Ils s'approchèrent seulement à la portée du monsqet, de l'éminence qu'ils enveloperent de tous côtés. Ils faisoient de tems en tems quelques irruptions, en battant l'air à coups de fleches, & quelquefois les murs du Temple, comme s'ils eussent voulu les punir de ce qu'ils s'opposoient à leur vengeance. Cependant leurs cris & les menaces dont ils tâchoient de satisfaire leur fausse valeur, en découvroient la foiblesse ; & on n'eut pas beaucoup de peine à les repousser jusqu'à la fin du jour, qu'ils reprirent tous le chemin de Mexique ; soit afin de garder leur coutume de se retirer avec le Soleil, soit qu'ils se trouvaissent abbatus d'avoir été en un continuel exercice depuis la minuit du jour précédent. On reconnut du haut des Tours qu'ils faisoient alte au milieu de la plaine ; &

qu'ils tâchoient de couvrir leur dessein en se partageant en diverses troupes : comme s'ils n'en avoient pas donné des marques évidentes, & publié par la maniere dont ils se retiroient, que la question n'étoit pas encore décidée.

Le General logea l'armée avec toutes les précautions qu'on est obligé de prendre durant la nuit en un poste peu sûr. Il commanda que l'on changeât souvent les gardes & les sentinelles, afin que tout le monde goûtât à son tour un peu du repos : on alluma du feu en quelques endroits, tant parce que la saison demandoit ce secours, que pour consumer les fleches des Mexicains, & leur retrancher cette munition.

On distribua par mesure aux Soldats le peu de rafraîchissemens que l'on trouva dans ce Temple, & que les Indiens avoient pu sauver avec le bagage ; & les Officiers donnerent une attention particuliere à la guerison des blessés, qui étoit difficile en ce défaut general de toute sorte de provisions. Néanmoins on inventa quelques remedes de ce qu'on avoit en main, & qui soulagerent au moins la douleur par vertu, ou par hazard : on tira du fil & des bandes des couvertures des chevaux.

Cortez appliqué à toutes ces choses, n'en étoit pas moins attentif au peril où il se

trouvoit engagé; & avant que de se donner quelques momens de repos, il assembla les Capitaines, afin de concerter avec eux ce qu'on devoit faire en cette conjoncture. Il avoit déjà formé sa résolution; mais il se gardoit bien de décider souverainement aux occasions périlleuses, étant grand maître en cet art d'attirer les esprits à l'avis le plus raisonnable, sans découvrir son sentiment, ni s'armer de son autorité. Il leur proposa donc divers partis avec les inconveniens, remettant à leur choix à décider sur la facilité ou la difficulté des moyens. Il remontra d'abord : » Qu'on ne retom-
» boit pas deux fois impunément en l'ex-
» trémité où ils s'étoient trouvés ce soir-là,
» & qu'ils ne pouvoient sans temerité se
» rejeter dans l'engagement de marcher
» en combattant avec des forces si inéga-
» les à celles des ennemis, & de faire en
» même tems deux mouvemens si oppo-
» sés. Il ajouta : Qu'afin d'éviter une reso-
» lution dont le danger & les inconve-
» niens étoient si considérables, il avoit
» songé à attaquer les ennemis dans leur
» camp à la faveur de la nuit; mais que ce
» parti lui paroissoit moins avantageux,
» en ce qu'on dissiperoit seulement cette
» multitude d'Indiens par la fuite, pour
» les voir rassembler un moment après sui-

vant leur coutume , qui feroit traîner
long-tems cette guerre. Qu'il avoit donc
pensé à se maintenir dans le poste où
ils étoient jusqu'à ce que la fatigue
d'un siege obligéât les Mexicains à se
retirer , si la necessité des vivres qui
commençoit à se faire sentir , n'eût ren-
du cette voye presque impraticable.
Qu'il s'offroit un autre parti , (c'étoit
celui qu'il vouloit prendre) qui étoit
de se mettre en marche dès cette nuit
même ; enforte que le jour les trou-
vât à deux ou trois lieuës du lieu où ils
étoient. Que si les Indiens suivant leur
maniere ne faisoient aucun mouvement
jusqu'au lever du Soleil , les Espagnols
auroient l'avantage de faire leur chemin
sans obstacle ; & quand les Mexicains
prendroient la resolution de les sui-
vre , ils ne pourroient les joindre sans
être fatigués , & il seroit plus aisé de
continuer la retraite en trouvant moins
de vigueur dans les ennemis. Néan-
moins que considerant le mauvais état
de l'armée , & la lassitude des Soldats ,
ce seroit une cruauté de les exposer sans
aucune raison , au travail d'une mar-
che précipitée durant les tenebres , & par
un chemin incertain ; quoique l'occa-
sion & la necessité où ils se trouvoient

» demandassent des remedes extraordinai-
 » res, & une prompte resolution; & puis-
 » qu'il n'y avoit rien de sûr, il falloit poser
 » les difficultés, & s'abandonner à la réso-
 » lution qui en auroit le moins.

Sur ce raisonnement du Général tous les Capitaines convinrent que le dessein le moins perilleux, & de plus facile execution, étoit d'avancer la marche de l'armée, sans autre retardement, que celui qui étoit nécessaire à donner quelques heures au repos des Soldats, & on conclut de partir à minuit précisément. Cortez se rendit à l'avis commun, comme s'il n'en eût pas été l'Auteur. C'est ainsi qu'il en usoit avec adresse, afin d'éviter les disputes, lorsqu'on en venoit à la conclusion: & c'est la méthode de ceux qui savent l'art de décider en demandant conseil; ce qui se fait en prévenant toutes les objections par la force de son raisonnement.



C H A P I T R E X X.

Les Espagnols continuent leur retraite , avec une furieuse fatigue & de grands obstacles , jusques à leur arrivée à la vallée d'Otumba , où toutes les forces des Mexicains furent rompues & défaites dans un combat.

PEu de tems avant l'heure marquée , on assembla les Soldats , qui dormoient en défiance , & qui n'eurent pas de peine à s'éveiller. On leur déclara l'ordre , & les raisons qu'on avoit de l'exécuter , à quoi ils applaudirent tous , en se disposant à marcher. Le General commanda qu'on laissât les feux allumés , afin de cacher aux ennemis le mouvement qu'il alloit faire , & donna le commandement de l'avant-garde à Diego d'Ordaz , avec de bons guides. Il jetta la plus grande partie de ses forces à l'arriere-garde , où il demeura , voulant être près du peril , & assurer par ses soins la tranquillité des autres. Ainsi l'armée se mit en marche ; & Cortez ordonna aux guides de s'écarter un peu du grand chemin , afin de le reprendre au point du jour. Ils s'avancerent en cet ordre plus

d'une demi-lieuë , sans que le silence de la nuit fût troublé par le moindre murmure.

A l'entrée d'un païs inégal , & coupé de plusieurs montagnes , les Coureurs donnerent en une ambuscade , que ceux-mêmes qui l'avoient dressée découvrirent mal-à-propos , & si brutalement , qu'ils en avertirent les Espagnols par leurs cris , & par les pierres qu'ils leur tiroient de loin. On voyoit descendre des montagnes , & sortir d'entre les buissons diverses troupes d'Indiens , qui venoient insulter les Espagnols par les flancs , mais sans aucun ordre : & quoiqu'ils ne fissent pas un corps capable d'arrêter la marche , il falloit toujours le repousser , éviter diverses embuscades , & disputer quelques défilés. On apprehenda d'abord une seconde irruption de l'armée qu'on avoit laissée de l'autre côté du Temple ; & quelques-uns de nos Auteurs rapportent cette action comme une attaque de la part des Mexicains ; mais leur maniere n'étoit pas de combattre ainsi par détachemens , & cela ne s'accorde point avec ce qu'ils firent ensuite. Notre sentiment est donc que ces Indiens étoient ramassés des milices de toutes les Villes voisines , qui par un ordre supérieur venoient incommoder la marche en occupant les passages ;

puisque si les Mexicains avoient connu la retraite des Espagnols, ils seroient venus en gros les attaquer par l'arriere-garde, & n'auroient point partagé leur armée en petites troupes, afin de convertir la guerre en ces hostilités.

L'armée fit deux lieuës, combattant ainsi avec moins de peril que d'importunité; & au point du jour elle fit alte, en un autre Temple, moins grand & moins élevé que le premier, mais assez bien posté pour découvrir la campagne, & prendre, suivant le nombre des ennemis, les mesures capables d'établir sa sûreté. Le jour découvrit la quantité & le désordre des Indiens: & ce qu'on craignoit comme une nouvelle charge de la part des Mexicains, se trouvant réduit à quelques incursions de Païsans, on continua la marche sans s'arrêter, & à dessein de s'avancer le plus qu'il seroit possible, afin d'éviter, ou de rendre moins facile la poursuite des Mexicains.

Les Indiens continuoient leurs cris & leurs menaces, mais de loin, comme des chiens peureux, qui épuisent toute leur colere en de vains abois, jusqu'à ce qu'à deux lieuës de-là, on reconnut un Bourg bien situé, & qui paroissoit fort peuplé. Cortez le destina pour le logement de ses

troupes, & donna ordre qu'on s'en faisisit à vive force, si l'on ne pouvoit y entrer paisiblement : mais on le trouva abandonné de tous ses Habitans, & quelque peu de vivres qu'ils n'avoient pû emporter, qui ne contribuèrent pas moins que le repos, à établir les forces des Soldats.

L'armée s'arrêta en ce lieu un jour ou deux, selon quelques Auteurs ; parce que l'état où les blessés se trouvoient, ne permettoit pas que l'on fît une plus grande diligence. Elle fit ensuite deux autres journées de marche, après quoi elle trouva un pais fâcheux & sterile, toujours hors du grand chemin, & en grand soupçon des guides qui la conduisoient. Les Soldats ne trouvoient point de couvert où ils pussent passer la nuit, & la persecution des Indiens ne cessoit point : ils étoient toujours en vûe, soit qu'ils fussent les mêmes, ou d'autres qui suivant les premiers ordres, faisoient des courses en leur pais ; mais sur-tout, la soif & la faim travaillerent extrêmement les Espagnols en ces passages, jusqu'à les jeter dans le dernier accablement. Néanmoins les Soldats & les Officiers s'animoiient reciproquement à souffrir, & la patience faisoit ses efforts à l'envi de la valeur. Ils en vinrent jusqu'à manger les herbes & les racines, sans examiner si

elles étoient venimeuses, ou non, quoique les plus sages les cueillissent avec choix, suivant la connoissance que les Tlascaltequès en avoient. Un des chevaux blessés mourut alors; & on oublia aisément & avec plaisir, le besoin qu'on pourroit en avoir, parce qu'il fut distribué comme un regale admirable aux plus pauvres Soldats, qui célébrèrent cette fête, en conviant leurs amis au festin, où les scrupules du goût cederent à la contrainte de la nécessité.

Cette fâcheuse marche aboutit enfin à un petit Bourg, dont les Habitans laisserent l'entrée libre, sans se retirer comme les autres, témoignant de la joye & de l'empressement à servir les Espagnols. Ces soins & ces caresses étoient un nouveau stratagème des Mexicains, tendant à ce que leurs ennemis donnassent de meilleure foi dans le piège qu'ils leur avoient tendu. Les Indiens produisirent, sans aucune violence, les provisions qu'ils avoient, & en tirèrent même des Bourgs voisins, autant qu'il étoit nécessaire, pour faire oublier aux Soldats ce qu'ils avoient enduré. Au point du jour l'armée se mit en ordre, afin de passer la montagne, dont la côte opposée conduisoit à la Valiée d'Otumba, qu'il falloit nécessairement traverser pour gagner

le chemin de Tlascalca. On reconnut que les ennemis prenoient d'autres manieres; leurs cris n'étoient plus que des railleries, qui témoignoient une espece de satisfaction; & Marine remarqua qu'ils repeterent plusieurs fois ces mots: *Allés, Tyrans, vous serés bien-tôt en un lieu, où vous perirés tout.* Ce discours donna beaucoup à penser aux Espagnols, car il étoit repeté trop souvent, pour être avancé temerairement. Quelques-uns se figuroient que ces Indiens, voisins de la Province de Tlascalca, voyoient avec plaisir le peril où les Espagnols alloient se jeter; supposant que le peuple de cette Province n'avoit plus ni fidelité, ni affection pour eux: mais le General & les Officiers qui avoient plus de penetration, comprirent que ce changement au procedé des Indiens, étoit un indice certain de quelque embuscade fort proche, & leur raisonnement étoit fondé sur diverses experiences de la facilité avec laquelle ces peuples découvroient sottement ce qu'ils avoient le plus d'interêt de cacher.

Sur cette supposition, Cortez prévint l'esprit des Soldats, en les animant à se disposer à quelque nouvelle occasion: & l'on continuoit la marche, lorsque les coureurs vinrent l'avertir que les ennemis s'étoient emparés de toute la vallée que l'on

découvroit du haut de la montagne , en barrant le chemin que les Espagnols cherchoient, par un nombre effroyable de troupes en armes. C'étoit la même armée des Mexicains qui s'étoit retirée de devant le Temple , & qui avoit reçu un renfort considerable. Les Commandans , suivant ce qu'on en peut juger par l'évenement, avoient reconnu la retraite subite des Espagnols ; & quoiqu'ils eussent pû esperer de les joindre aisément , l'expérience qu'ils avoient faite durant cette nuit , leur avoit donné une juste défiance de ne pouvoir les défaire entierement , avant qu'ils arrivassent aux frontieres de Tlascala , s'ils vouloient se retrancher dans les postes avantageux de ces montagnes. Ils avoient donc dépêché en diligence à Mexique , afin qu'on appliquât toutes les forces à l'execution d'un dessein de cette importance ; & la proposition qu'ils en firent fut si bien reçüe , que toute la Noblesse partit au même moment , avec le reste des milices qu'ils avoient convoquées. Ces troupes se joignirent à l'armée en trois ou quatre jours ; & on la partagea en divers corps , qui marcherent à l'abri des montagnes avec tant de diligence , qu'ils prévinrent les Espagnols , & occuperent la vallée d'Otumba , dont le terrain fort vaste leur donnoit lieu d'éten-

dre leurs bataillons sans embarras, & d'attendre leurs ennemis à couvert de la montagne; & véritablement un projet concerté & exécuté avec tant de justesse, pourroit être envié, même en des Chefs d'une plus grande expérience, & entre des Nations plus polies.

On eut de la peine à se persuader que cette armée fût celle des Mexicains; & on crut en montant la côte, que ces diverses troupes qui voltigeoient autour des Espagnols, s'étoient réunies à dessein de défendre quelque passage, avec la foiblesse & la lâcheté qui leur étoit ordinaire; mais la surprise fut extrême, lorsqu'on découvrit du haut de la montagne une puissante armée rangée en assez bon ordre, dont le front occupoit l'espace entier de la vallée, & le fonds s'étendoit au-delà de la portée de la vûë. Ce dernier effort de la puissance des Mexicains étoit composé de différentes Nations, ainsi qu'on pouvoit le connoître par la diversité & la separation de leurs enseignes, de leurs couleurs, & de leurs plumes. Au centre de ce prodigieux nombre de troupes, le Capitaine General de l'Empire paroissoit sur sa litiere superbement ornée, élevé au-dessus de tous, sur les épaules de ses domestiques, afin de donner ses ordres, & de les faire exécuter à la vûë.

Il portoit sur sa cuisse l'Etendard Imperial, qu'on ne confioit point en d'autres mains que les siennes, & qu'on ne mettoit en campagne qu'aux occasions de la derniere importance. Sa figure étoit celle d'un fi-let d'or massif, pendant au bout d'une pique, & couronné de plusieurs plumes de diverses couleurs. Cet assortiment avoit, sans doute, son mystere, superieur aux hieroglyphes des enseignes subalternes; & le mouvement confus de tant d'armes & de tant de plumes, formoit un spectacle qui conservoit son agrément entre tant d'autres objets qui donnoient de la terreur.

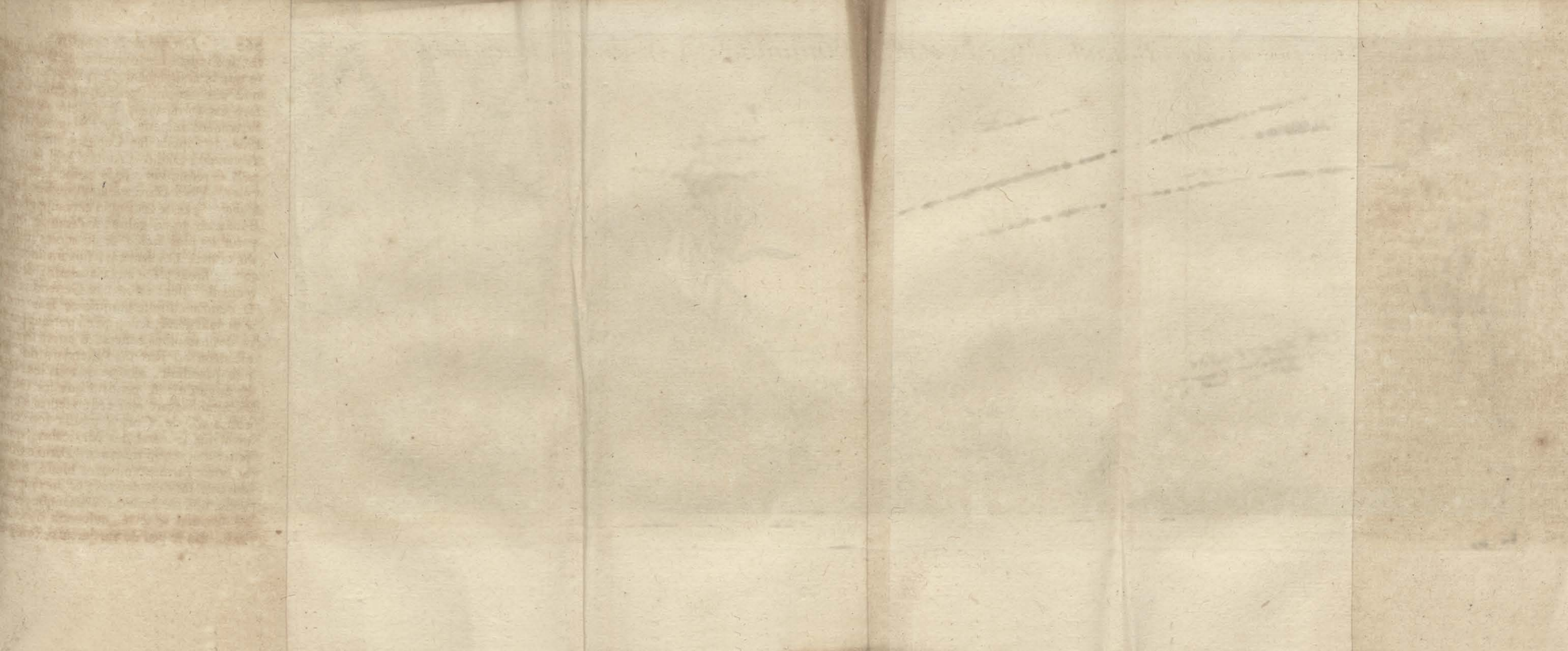
Pendant que les Soldats reconnoissoient le danger qui alloit donner de l'exercice à leur courage & à leurs forces, Cortez examinoit sur leurs visages les mouvemens de leur cœur, avec cet air brillant d'un certain feu, qui anime mieux cent fois que tous les discours: & comme il les vit plus émûs de colere que d'étonnement: *Voici,* dit-il, *l'occasion de mourir, ou de vaincre: c'est la cause de Dieu, qui combat pour nous.* Cortez n'en dit pas davantage, parce que les Soldats l'interrompirent, en demandant l'ordre de charger les ennemis. Il ne le retarda que d'un moment, pour leur donner quelques avis necessaires en cette rencontre.

& en criant, à son ordinaire, *Saint Jacques* & *Saint Pierre*, il s'avança à la tête de l'armée, ayant étendu le front des bataillons autant qu'il avoit pû, afin qu'ils ne fissent qu'une ligne avec la Cavalerie rangée sur les aïles, avec ordre de soutenir l'Infanterie en flanc, & même à dos, s'il en étoit besoin. La première décharge des arbalètes & des arquebuses fut faite si à propos, que les ennemis n'eurent pas le tems de lancer leurs traits; & ils furent chargés aussi-tôt à coups de piques & d'épées, avec un grand carnage, durant que les Cavaliers perçoient & rompoient les troupes qui s'avançoient à dessein d'enveloper les Espagnols. On gagna du terrain à cette première charge; les Espagnols ne portoient pas un coup sans blessure, & elles étoient toutes mortelles. Les Tlascalteques se lançoient dans la mêlée, comme des lions alterés du sang des Mexicains; & néanmoins ils conservoient tous assez d'empire sur leur colere, pour tuer avec choix, en s'adressant d'abord aux Capitaines, qu'ils distinguoient. Cependant les Mexicains combattoient avec une opiniâtreté si furieuse, qu'ils couroient remplir les vuides des bataillons avec tant d'ardeur, que le meurtre qu'on faisoit dans leurs rangs, étoit un nouveau sujet de fatigue aux Espagnols; parce que ces rafraî-

chiffemens les engageoient à un nouveau combat. Toute cette foule effroyable d'Indiens sembloit se retirer d'un même tems, lorsque la Cavalerie donnoit, ou que les armes à feu passoient à l'avant-garde de notre armée; & après l'effort qu'ils craignoient, un autre mouvement les repouffoit sur le terrain qu'ils avoient perdu, avec tant d'impetuofité, que la campagne paroissoit une mer agitée par le flux & le reflux de ses vagues.

Le General combattoit à la tête des Cavaliers, secourant ceux qu'il voyoit trop pressés, & portant au bout de sa lance la terreur & la mort. La résistance obstinée des ennemis lui donnoit pourtant de l'inquiétude, parce qu'il étoit impossible que cette continuelle agitation n'épuisât enfin les forces de ses Soldats: & comme il jettoit la vûë sur tous les partis qu'il pouvoit prendre, afin de se retirer avec avantage d'une occasion si perilleuse, il fut secouru en cette extrémité, par une de ces reflexions qu'il sembloit tenir en reserve pour les necessités pressantes. Il se souvint d'avoir entendu dire aux Mexicains, que tout le secret de leurs batailles consistoit en l'Etendard general, dont la perte ou le gain decidoit de la victoire, pour eux ou pour leurs ennemis: sur quoi Cor-

tez se fondant sur le trouble & l'épouvante que le mouvement de la Cavalerie donnoit aux ennemis, résolut de faire un effort extraordinaire, à dessein de gagner l'Etendard Imperial, qu'il connoissoit fort bien. Il appella les Capitaines Sandoval, Alvarado, Olid & d'Avila, & il leur proposa sa résolution, & la maniere de l'exécuter. Alors Cortez, suivi de ces braves Officiers, & de ceux qui l'accompagnoient, donna au grand galop, à l'endroit qui lui parut le plus foible & le moins éloigné du centre. Les Indiens, suivant leur coutume, firent place à la Cavalerie; & avant qu'ils se fussent ralliés, le General repoussa cette multitude confuse & sans ordre, avec tant de vigueur, qu'en portant par terre des bataillons entiers, il arriva avec son escadron au lieu où l'Etendard de l'Empire paroissoit, escorté de tous les Nobles de sa garde: & pendant que les Officiers Espagnols écartoient cette escorte à grands coups d'épée, Cortez poussa son cheval droit au General des Mexicains, qu'il fit jetter d'un coup de lance du haut en bas de la litiere, dangereusement blessé. Ses gardes avoient déjà deserté; & un simple Cavalier nommé Jean de Salamanque, voyant ce General à terre, descendit de cheval, & lui ôta le peu de vie qui lui restoit, avec



A. Descente des Cortez dans la Vallée Bataille dans la Vallée d'Ottumba B. General des Mexiquains.



l'Etendard , qu'il mit aussi-tôt entre les mains de Cortez. Ce Cavalier étoit Gentilhomme ; & parce qu'il avoit donné la dernière main à l'exploit de son General , l'Empereur Charles lui fit quelques graces , & lui donna pour cimier de ses armes , le pennache dont l'Etendard de Mexique étoit couronné.

Au moment que les Barbares virent l'Etendard de l'Empire entre les mains des Espagnols , ils abattirent toutes les autres Enseignes , & jettant leurs armes , ils s'enfuirent de tous côtés dans les bois & les campagnes de maiz , où ils cherchoient à se mettre à couvert. Toutes les montagnes furent couvertes de ces troupes éperduës de frayeur , & le champ de bataille demeura aux Espagnols. On suivit la victoire à toute rigueur , en faisant main-basse sur ces fuyards ; parce qu'il étoit important de les dissiper , en sorte qu'ils n'eussent plus la hardiesse de se rassembler ; & la colere s'accordoit en cela avec les mouvemens de la prudence & les regles de la guerre. Cortez eut quelques blessés parmi ses troupes , & il en mourut deux ou trois à Tlascala. Il reçut lui-même un coup de pierre à la tête si violent , qu'il perça son casque , & lui offensa le cerveau par une contusion dont il guérit avec peine. Il laissa aux Soldats

tout le butin, qui fut considerable ; parce que les Mexicains avoient apporté en cette rencontre tous les joyaux & les ajustemens dont ils prétendoient orner leur triomphe. L'Histoire dit qu'ils perdirent vingt mille hommes en ce combat, & elle enfle toujours le nombre des morts en de pareilles occasions : cependant quiconque sera persuadé que l'armée des ennemis alloit à deux cens mille combattans, trouvera moins de disproportion à ce qu'on a rapporté touchant le nombre des morts.

Tous les Auteurs, & les Etrangers même, parlent de cette victoire comme d'une des plus grandes que l'on ait remportées en l'une & en l'autre Amerique ; & s'il étoit constant que saint Jacques eût combattu visiblement en faveur des Espagnols, ainsi que plusieurs prisonniers l'affuroient, la sanglante défaite de ces Barbares seroit moins surprenante, & paroîtroit moins exagérée ; quoi qu'à dire la verité, il ne soit pas nécessaire d'avoir recours à un miracle sensible, en une rencontre où la main de Dieu s'est déclarée par des témoignages si éclatans ; puisqu'il s'est réservé particulièrement le succès des batailles, en se nommant lui-même le Seigneur des armées ; afin que les hommes apprissent qu'ils

devoient reconnoître & attendre les victoires de la disposition de ses arrêts souverains, sans faire aucun fonds sur la grandeur de leurs forces, parce qu'il sçait châtier l'injustice, en assistant les plus foibles : & encore sans prendre trop de confiance en leur bon droit ; parce qu'il lui plaît quelquefois de corriger ceux qu'il aime, en mettant le foïet entre les mains des personnes qu'il n'aime pas.

Fin du quatrième Livre.





HISTOIRE
DE LA CONQUESTE
DU
MEXIQUE,
OU DE LA NOUVELLE
ESPAGNE.
LIVRE CINQUIÈME.

CHAPITRE PREMIER.

L'armée entre dans la Province de Tlascalala, & va loger à Qualipar. Les Caciques & les Senateurs envoient visiter Cortez. On celebre l'entrée des Espagnols par des fêtes publiques, & on est assuré de l'affection de ces Peuples par de nouvelles preuves.

CORTEZ rassembla ses troupes, que l'ardeur du pillage avoit fait écarter, & il les remit en ordre de bataille dans leurs premiers postes; après quoi on continua la marche.

marche, non sans quelque soupçon que les ennemis ne revinssent charger l'arrière-garde, parce qu'on en découvroit toujours quelques troupes au haut des montagnes. Néanmoins comme on ne pouvoit sortir ce jour-là du Pays ennemi, & qu'on étoit pressé par le besoin de panser les blessés, le General fit alte à quelques maisons écartées, où l'armée passa la nuit avec peu d'assurance. Au point du jour elle reprit sa route sans aucun obstacle, les plaines voisines ne laissant pas lieu de craindre aucune embuscade, quoiqu'on reconnût encore que ce Pays étoit ennemi, à ces cris & à ces menaces éloignées dont ils sembloient donner congé aux Espagnols, qu'ils ne pouvoient arrêter.

On découvrit bien-tôt les bornes de la Province de Tlascala, que l'on connoît encore aujourd'hui aux ruines de cette admirable muraille que ses anciens Habitans avoient élevée, à dessein de défendre les frontieres de leurs Provinces, en joignant par cet ouvrage les montagnes qui lui servent de bornes, en tous les endroits où elles laissoient quelques ouvertures. Toute l'armée celebra par des acclamations l'entrée qu'elle fit sur les terres de cette République: les Tlascalteques baisoient le terrain, comme des enfans désolés qui reviennent

entre les bras de leur mere; & les Espagnols rendoient graces au Ciel, par de très-humbles prieres, de la faveur qu'il leur accordoit de respirer en liberté, après tant de fatigues. Ils allerent tous se mettre en possession de cette heureuse tranquillité, autour d'une fontaine, où ils se coucherent, & dont les eaux acquirent en cette rencontre la réputation de santé & de délicatesse, par les loüanges qu'elles reçurent des Espagnols, & que les Auteurs n'ont pas oubliées; soit que le besoin redoublât le plaisir du rafraîchissement, ou que le repos, qui n'étoit troublé d'aucue crainte, lui donnât cet agrément.

Le General prit ce moment, pour représenter familièrement à ses Soldats, combien il leur importoit de conserver l'amitié du peuple de Tlascala, par leur modestie, & par leur reconnoissance: qu'ainsi ils devoient considerer dans la Ville capitale, la plainte du moindre Habitant, comme un peril qui les menaçoit tous. Après quoi il résolut de faire quelque séjour en chemin, afin de prendre langue, & de préparer leur entrée à Tlascala, suivant les mesures qu'on prendroit avec le Senat. L'armée alla donc sur le midi, loger à Guallipar, grosse Bourgade, dont les Habitans vinrent la recevoir, avec toutes les démon-

strations de leur bonne volonté, en offrant aux Espagnols leurs maisons, & tout ce qui leur étoit nécessaire, de si bon cœur, que ceux mêmes qui avoient conçu quelques soupçons, reconnurent qu'il ne pouvoit y avoir aucun artifice en la sincérité de leur procédé. Cortez reçut leurs offtes, & établit son quartier, avec toutes les précautions nécessaires pour ne pas échoüer contre une fausse confiance.

Son premier soin fut d'informer les Senateurs de Tlascala, de sa retraite & de ses aventures, par deux Tlascalteques qu'il dépêcha : & quoiqu'il crût les prévenir par cet avis, la renommée de sa victoire les en avoit déjà instruits; en sorte qu'au même-tems que ses Envoyés partoient, il vit arriver de la part de la Republique, son cher ami Magiscatzin, Xicotencal l'aveugle, son fils, & quelques-autres Senateurs. Magiscatzin s'avançant le premier, vint embrasser le General; & après l'avoir salué, il se retira de quelques pas, pour le regarder, & satisfaire son admiration, comme un homme qui avoit de la peine à se persuader qu'il jouït encore du plaisir de voir Cortez vivant. Cependant l'aveugle Xicotencal arriva, tendant les mains où le son de la voix le conduisoit; & son affection se déclara encore plus tendrement, puis-

qu'après s'être assuré par l'attouchement, sa joye s'expliqua par une grande abondance de larmes, l'unique marque dont ses yeux pouvoient faire éclater ses sentimens. Les autres vinrent après cela saluer le General, & feliciter les Capitaines & les Soldats qu'ils connoissoient : mais entre la sincerité de ces caresses, le jeune Xicotencal, par une fâcheuse distinction, laissa remarquer en son procedé, quelque chose de farouche, ou au moins de trop fier ; & quoiqu'on l'attribuât alors à la dureté d'un homme élevé parmi les armes, on s'éclaircit bien-tôt que son cœur conservoit encore la défiance d'un ami reconcilié, ou son orgueil, les remords d'un vaincu. Le General se retira avec les Senateurs, & trouva en leur conversation tous les égards de bien-séance & d'honnêteté qu'il auroit pû souhaiter en des gens de la dernière politesse. Ils lui dirent qu'ils avoient déjà assemblé leurs troupes, à dessein de marcher à son secours contre leurs communs ennemis, & qu'ils avoient trente mille hommes prêts à rompre tous les obstacles qui s'opposoient à sa marche. Ils lui témoignèrent une extrême douleur de sa blessure, qu'ils regardoient comme le sacrilege attentat d'une guerre séditeuse. Ils regretterent la perte des Espagnols, particulièrement celle de

Jean Velasquez de Leon, que son merite, qu'ils avoient scûs remarquer, leur faisoit aimer. Ils détestèrent la barbare perfidie des Mexicains; & enfin ils offrirent au General de l'assister à s'en venger, avec tout le gros de leurs milices, & de celles de leurs alliés: ajoutant, afin d'appuyer leurs offres, qu'ils n'étoient pas seulement amis des Espagnols, mais encore Vassaux de leur Prince; & que ces deux motifs les engageoient à recevoir les ordres de son Ministre, & à mourir auprès de lui. Les Senateurs conclurent leur discours par cette délicatesse du point d'honneur, où, en distinguant entre la qualité d'amis & de vassaux, ils marquoient que leur inclination faisoit en eux le même effet, que la fidélité & le devoir.

Cortez répondit à leurs offres & à leurs propositions, avec beaucoup d'honnêteté; & cette conversation lui justifia non-seulement la continuation de la bonne volonté de ces Peuples en toute sa vigueur, mais encore le redoublement de leur estime pour les Espagnols. La perte qu'ils avoient faite en sortant de Mexique, passoit pour un de ces accidens ordinaires à la guerre, & étoit entièrement effacée par la victoire d'Otumba, qu'on admiroit à Tlascala, comme un prodige de valeur, & qui donnoit

un pompeux relief à toute leur retraite. Les Sénateurs proposerent à Cortez de passer incessamment à la Ville, où le logement de ses troupes étoit déjà préparé : néanmoins ils convinrent aisément d'accorder quelques jours de repos aux Soldats ; parce qu'ils souhaitoient de leur part, de faire les préparatifs d'une entrée la plus magnifique qu'il leur seroit possible, & de la manière dont ils avoient accoutumé de célébrer le triomphe de leurs Generaux.

Les Espagnols furent trois jours à Guallipar, assistés liberalement de toute sorte de rafraîchissemens, aux dépens de la République ; & d'abord que les blessés se trouverent en meilleur état, on en donna avis à Tlascala, & on se prépara à marcher. Les Officiers & les Soldats se parerent le mieux qu'ils pûrent pour l'entrée, en se servant des joyaux & des plumes des Mexicains ; ces marques exterieures donnant un nouvel éclat à leur victoire, puisqu'il y a des rencontres où l'ostentation augmente le prix des choses, & où l'on peche, par une modestie hors de saison. Les Caciques & les Ministres en corps vinrent au-devant des Espagnols, avec tous leurs ornemens, & un nombreux cortège de leurs parens. Les chemins étoient couverts d'une multitude de Peuples qui

faisoient entendre par tout des applaudissemens & des acclamations, où la gloire des Espagnols vainqueurs étoit relevée par les opprobres contre les Mexicains. A l'entrée de la Ville, les timbales, les flûtes & les corps séparés en differens chœurs, qui se répondoient alternativement, firent une salve bruiante, mais assez agréable; & ces instrumens guerriers entonnoient par tout des airs pacifiques. Enfin, après que le logement de l'armée fut établi dans toutes les formes, le General après un peu de résistance, alla prendre le sien chez Magiscatzin, en cedant aux instances qu'il lui en fit, afin de conserver son estime. La même raison engagea Pierre d'Alvarado à loger chez l'aveugle Xicotencal: & quoique les autres Caciques voulussent regaler aussi chez eux ce qui restoit de Capitaines, ils s'en excuserent civilement, parce qu'il ne falloit pas que le quartier & le corps de garde demeuraissent sans Chefs. Les Espagnols entrèrent en cette Ville au mois de Juillet de l'année 1520. quoiqu'on rencontre encore sur ce sujet quelque diversité dans les Relations: mais nous réservons les discussions, lorsque la contrariété donne atteinte au fond des événemens, où le plus ou le moins peut faire une erreur considerable.

Le même soir on commença les fêtes du Triomphe, qui furent continuées durant plusieurs jours, où les Indiens appliquèrent tout ce qu'ils avoient d'adresse & d'agilité, à divertir leurs hôtes, & à célébrer leur victoire; sans excepter les Nobles, & ceux-mêmes qui avoient perdu leurs parens, ou leurs amis aux combats; soit qu'ils ne voulussent point laisser de prendre part à la joye publique, ou que cette Nation belliqueuse crût qu'il n'étoit point permis de plaindre la destinée de ceux qui mouroient à la guerre. On voyoit tous les jours des défis, à qui emporteroit le prix destiné aux plus beaux coups de flèches: d'autres combattoient au saut, ou à la course. Le soir étoit destiné aux danseurs de corde ou voltigeurs, qui tâchoient de se surpasser l'un l'autre, par les tours de corde les plus périlleux: à quoi ils donnoient une application particulière, & où l'esprit du spectateur, toujours suspendu par une espece de crainte, perd une partie du plaisir.

Cependant la fin de tous ces spectacles étoit toujours égayée par le bal. On appelle ainsi de certaines danses, où il entroit de l'invention & du déguisement, où le Peuple s'abandonnoit à la joye, dont le bruit tumultueux sembloit néanmoins se char-

ger de faire les derniers honneurs de la victoire à l'envi des applaudissemens.

Cortez trouvoit en ce procedé, toute la franchise & la bonne correspondance dont il avoit flatté ses esperances : les nobles signaloient leur amitié & leur veneration pour sa personne, autant que le peuple lui témoignoit de passion & de respect. Il seroit très-sensible & très-reconnoissant à leur affection ; & il celebroit leurs exercices, en caressant les uns, & honorant les autres, avec autant de confiance que de satisfaction. Les Capitaines lui aidoient à gagner les esprits, par des manieres agréables, & des presens ; & jusqu'aux moindres Soldats, chacun tâchoit à se faire aimer, en faisant part aux Tlascalteques, des dépouilles qu'ils avoient conquises : mais au même tems que cet état heureux étoit, pour ainsi dire, en sa plus agréable saison, un grand chagrin vint en troubler le cours. La blessure du General avoit été mal pansée ; & l'exercice trop violent qu'il s'étoit donné, porta au cerveau une inflammation vehemente, suivie d'une fièvre, qui abbattit entierement ses forces, & le réduisit bien-tôt aux termes de faire tout craindre pour sa vie.

Les Espagnols sentirent ce cruel contretems, comme une menace adressée à leur

fortune & à leurs vies : mais la consternation des Indiens fut d'autant plus remarquable, qu'elle étoit moins attenduë. A peine eurent-ils appris la maladie du General, qu'ils cessèrent toutes les réjouissances, & passerent à l'autre extrémité de la tristesse & de la desolation. Les Nobles accablés de chagrin, venoient à tous momens s'informer de la santé du Teule, qui est, ainsi qu'on l'a dit, le nom qu'ils donnent aux Heros, qu'ils ne considerent guères moins que leurs Dieux. Le Peuple venoit en foule plaindre sa perte, avec tant d'emportement, qu'on fut obligé de tromper ces officieux importuns par des esperances de la santé prochaine du General, afin de les faire retirer, de crainte que leurs plaintes & leurs cris n'offensassent l'imagination du malade. Le Senat fit appeller aussi-tôt les plus habiles Medecins de la Province, dont toute la science consistoit en la connoissance & au choix des simples utiles à la Médecine, qu'ils appliquoient avec un discernement admirable de leurs vertus & de leurs effets, en changeant le remede suivant l'état & les accidens de la maladie. Aussi Cortez ne dut sa guérison qu'à leur seule industrie; car en usant d'abord de quelques simples doux & benins pour ôter l'inflammation, & ap-

païser les douleurs qui causoient la fièvre, ils passerent par degrés à ceux qui faisoient mourir, & ensuite fermer les playes, avec tant de justesse & de bonheur, qu'en peu de tems ils le remirent en une parfaite santé. Que les Medecins Rationnels se moquent maintenant des Empyriques, il est néanmoins constant que tout leur art en commun, ne doit son origine qu'à l'expérience; & qu'en un Pays où l'on ignoroit cette Philosophie qui se pique de rechercher les causes par les effets, on fut trop heureux de rencontrer un si grand progrès de connoissances, fondées sur les enseignemens de la Nature même. La nouvelle de ce bonheur fut celebrée par de nouvelles fêtes. Cortez reconnut encore davantage à cette épreuve l'affection des Tlascalteques: & du moment qu'il eut la tête libre, il s'appliqua à faire un nouveau plan de ses grands desseins, en prenant des mesures pour éviter les inconveniens, & écarter les difficultés, dans ce contraste de raisons, où la prudence des Grands hommes travaille quelquefois beaucoup, pour s'ajuster aux mouvemens de leur cœur.



C H A P I T R E I I .

On reçoit l'avis que la Province de Tepeaca s'étoit soulevée. Des Ambassadeurs de Mexique viennent à Tlascalas & on découvre une conspiration que le jeune Xicotencal formoit contre les Espagnols.

LE General étoit fort en peine de ce qui se passoit à Vera-Cruz, parce que la conservation de ce poste étoit une des principales bases sur quoi il fondeoit l'établissement de ses nouveaux projets. Il écrivit à Rodrigue Rangel, qui étoit Lieutenant de Sandoval en ce Gouvernement; & la réponse de cet Officier arriva bientôt par la diligence extraordinaire de ses Couriers à pied. Rangel mandoit qu'il n'étoit arrivé rien de nouveau qui pût donner aucune inquiétude dans la Place, ni sur la côte; Que Narvaez & Salvatierra étoient fort bien gardés en leur prison: & que les Soldats de la garnison étoient contents, & fort bien traités; parce que la bonne correspondance des Zempoales, des Totonagues, & des autres alliés continuoit avec les mêmes témoi-

gnages d'affection & d'exactitude de leur part.

Ce Lieutenant donnoit encore avis à Cortez, que huit Soldats avec un Commandant qu'on avoit envoyés à Tlascala querir l'or destiné aux Espagnols de Vera-Cruz, pour leur part du present, n'étoient point revenus à la Ville : & si le bruit qui couroit entre les Indiens étoit véritable, qu'on les avoit tués en la Province de Tepeaca, il y avoit lieu de craindre que les Soldats de Narvaez qui étoient demeurés blessés à Zempoala, n'eussent péri par la même trahison; parce qu'à mesure qu'ils se sentoient guéris, ils marchaient par petites troupes avec une extrême passion de se rendre à Mexique, où l'avidité des Soldats se figuroit des richesses immenses.

Cette disgrâce affligea extrêmement le General; parce que dans son entreprise il avoit compté sur ces Soldats, dont le nombre, suivant Herrera, alloit au-delà de cinquante; & quand il auroit été moindre, si l'on en croit Bernard Diaz, ç'auroit toujours été une grande perte en une occasion & en un pays, où un Espagnol valoit plusieurs milliers d'Indiens. Cortez voulut s'en informer des Tlascalteques, qui confirmèrent ce que Rangel lui avoit

mandé : & il leur sçut bon gré de la discrétion qui leur avoit fait étouffer ces mauvaises nouvelles, de crainte que le chagrin ne fût un obstacle au retour de sa santé.

Il étoit constant que les huit Soldats partis de Vera-Cruz étoient arrivés à Tlascala, d'où ils étoient retournés chargés de l'or qui leur étoit échû en partage, en un tems où on commençoit à se défier de la fidélité des Indiens de la Province de Tepeaca, qui entre plusieurs autres s'étoient soumis aux Espagnols à leur premier voyage de Mexique. On justifia depuis que les uns & les autres avoient été massacrés en cette Province : & on n'eut pas lieu de douter de cette perfidie, lorsqu'on apprit qu'ils avoient appelé des troupes de Mexique à dessein de les soutenir. Cortez se voyoit engagé à la nécessité de châtier ces rebelles, & de chasser les ennemis loin de son voisinage; & cela ne souffroit point de remise, parce que cette Province étoit en une situation qui rompoit le commerce de Mexique à Vera-Cruz; & il falloit s'assurer de ce passage avant que de s'appliquer à d'autres desseins. Néanmoins il suspendit la proposition qu'il vouloit faire au Senat, d'assister les Espagnols de

leurs forces pour cette expedition, parce qu'il apprit que les Tepeagues avoient depuis peu de jours percé les frontieres de Tlascala, en pillant & détruisant quelques Bourgades de cette Province, & il jugea qu'ils auroient recours à lui par cette même raison. En effet, le Senat resolut que l'on châtiroit cette insolence par la voye des armes, & qu'on tâcheroit d'interessier les Espagnols en cette guerre, puisqu'ils étoient également irrités & offensés de la mort de leurs compagnons. Ainsi ce que Cortez avoit prévu ne manqua pas d'arriver, & il se vit en termes d'accorder une grace qu'il devoit demander.

Un autre incident vint encore amener de nouvelles inquiétudes. On reçut avis de Gualipar, que trois ou quatre Ambassadeurs du nouvel Empereur de Mexique étoient arrivés à la frontiere : qu'ils étoient adressés à la Republique de Tlascala; & qu'ils n'attendoient que la permission du Senat pour se rendre à la Ville. La matiere fut mise en deliberation; car le cas étoit surprenant; & on ne laissoit pas de reconnoître que toute négociation de la part d'un ennemi dangereux & puissant, doit être écoutée comme une menace envelopée. Néanmoins quoique

les Senateurs s'attendoient que cette Ambassade seroit certainement contre les Espagnols, & qu'ils eussent arrêté constamment, que quelque avantage qu'on leur offrît, il ne devoit point l'emporter sur l'obligation de soutenir l'interêt de leurs amis, ils conclurent de recevoir les Ambassadeurs, afin de tirer au moins avantage de cet acte d'égalité, dont l'orgueil des Princes Mexicains n'avoit point encore fourni d'exemple; & il est aisé de juger que le consentement de Cortez intervint en cette résolution, puisque les Ambassadeurs furent conduits publiquement à l'audience, & qu'il n'eut en toute cette affaire, aucun sujet d'accuser les Tlascalteques du moindre défaut de sincérité.

Les Mexicains firent leur entrée avec beaucoup d'éclat & de gravité. Leurs Tamenes marchèrent à la tête en bon ordre, & portoient le present composé de diverses pieces d'or, d'argent, de fines étoffes du pays, de plumes & d'autres curiosités, avec plusieurs charges de sel, qui étoit la marchandise la plus précieuse & la plus recherchée en cette Province. Les Ambassadeurs portoient en leurs mains les marques de paix; & ils étoient superbement parés & suivis d'un nombreux cortège,

cortège, tant de leurs amis, que de leurs domestiques. Ils croyoient que ce pompeux appareil figuroit la grandeur du Prince qui les avoit envoyés : & en effet, il sert quelquefois à imposer aux esprits par cette vaine ostentation de pouvoir qui ébloüit ou divertit les yeux, à dessein de surprendre les oreilles. Les Senateurs les attendirent en leur Tribunal, sans manquer à la courtoisie, ni donner dans l'excès des caresses; mais en hommes délicats sur les droits de la Souveraineté de leur République, & qui à travers de leurs civilités laissoient entrevoir quelques chagrins.

Après avoir nommé l'Empereur de Mexique avec toutes les qualités & de très-profondes soumissions, les Ambassadeurs firent leur proposition en ces termes; "Qu'il offroit aux Tlascalteques" la paix & une alliance perpetuelle entre les deux Nations, le commerce libre & des interêts communs, à condition qu'ils prendroient incessamment les armes contre les Espagnols; ou qu'ils se serviroient pour s'en défaire aisément de l'imprudence qu'ils avoient eüe de venir se livrer entre leurs mains." Ils n'eurent pas le tems d'achever ce raisonnement, parce qu'ils furent interrompus par

un murmure confus, qui devint un assez grand bruit, avec des marques d'une indignation qu'on retenoit à peine, & qui enleva bien-tôt toute la gravité de ces Senateurs.

Néanmoins un des plus anciens leur remontra l'indécence de ce procédé, contre l'usage & la raison; & obtint que les Ambassadeurs seroient renvoyés à leur logis, afin d'y attendre les résolutions du Senat. Après leur sortie on proposa l'affaire; & sans prendre les avis en particulier, toutes les voyes concoururent au sentiment de ceux qui l'avoient déjà déclaré un peu indiscrettement par leurs murmures. Seulement on polit les termes de ce refus, & la civilité trouva sa place entre les seconds mouvemens de la colere. On conclut donc qu'on nommeroit trois ou quatre Députés qui porteroient la réponse du Senat aux Ambassadeurs. » Qu'on faisoit une extrême attention à la proposition de la paix, » pourvû qu'elle fût accompagnée de parties raisonnables, & proportionnés à la gloire & à la réputation de l'un & de l'autre Etat. Que les Tlascalteques observoient religieusement les loix de l'hospitalité; & qu'ils n'étoient point accoutumés à faire servir la confiance

d'instrument à la mauvaise foi : Qu'ils se faisoient honneur de regarder comme impossible, ce qui n'étoit pas permis, & d'aller tout droit à la verité des choses ; puisqu'ils n'entendoient point l'usage des prétextes, & ne savoient point donner à la trahison un autre nom que le sien. On n'eut point d'occasion d'apprendre la replique des Ambassadeurs, parce que du moment qu'ils virent que leur proposition avoit été mal reçüe, ils s'en allerent chargés d'autant de frayeur, qu'ils avoient apporté de gravité ; & on ne jugea pas qu'il fût à propos de les retenir, parce qu'il avoit couru entre le Peuple un bruit qu'ils venoient solliciter le Senat contre les Espagnols, & on en craignoit quelque soulèvement qui allât jusqu'à offenser les Privileges de leur caractere, & à ruiner l'attention des Senateurs au droit des gens.

Quoique cette intrigue des Mexicains eût été demêlée à la satisfaction des Espagnols, elle ne laissa pas de produire un autre inconvenient qui renouvela leurs inquiétudes. Le jeune Xicotencal n'avoit point déclaré son sentiment au Senat, & s'étoit laissé emporter au torrent des voix : soit qu'il craignît l'indignation de ses

Confreres, ou que le respect qu'il avoit pour son pere l'eût retenu. Néanmoins l'occasion de cette Ambassade lui donna lieu de répandre entre ses amis & ses partisans le venin dont son cœur étoit rempli sur le sujet de la paix qu'ils proposoient. Ce n'est pas qu'elle fût conforme à son genie, ni à ses interêts; mais il vouloit couvrir de ce prétexte specieux les honteux mouvemens d'envie qui l'agitoient. „ L'Empereur de Mexique, di-
„ soit-il, dont la puissance formidable
„ nous oblige d'avoir toujours les armes
„ à la main, & nous retient envelopés
„ dans les désastres d'une continuelle guer-
„ re, nous offre maintenant son amitié,
„ & n'y met point d'autre prix que la
„ mort des Espagnols. Il ne fait que nous
„ proposer ce que nous devrions déjà
„ avoir executé pour notre interêt &
„ notre conservation; puisque quand
„ nous pardonnerions à ces nouveaux ve-
„ nus, l'intention de detruire absolument
„ notre Religion, qui pourra soutenir,
„ qu'ils ne projettent de renverser nos Loix
„ & la forme de notre Gouvernement,
„ pour réduire en Monarchie la vénera-
„ ble Republique des Tlascalteques? Ils
„ prétendent nous assujettir à la cruelle
„ & odieuse domination de leurs Em-

pereurs; & ce joug est si pesant & si rude, que nous ne pouvons le confiderer sans larmes, sur le col même de nos ennemis., Xicotencal ne manquoit ni d'éloquence pour donner à ses passions une apparence de raison, ni de hardiesse pour executer ce qu'elles lui inspiroient: & quoique plusieurs de ses confidens n'eussent point approuvé son sentiment, & qu'ils eussent essayé de l'en tirer, comme il passoit pour un brave Soldat, il y avoit lieu de craindre que cette faction ne fît un corps redoutable en un pays où il suffisoit d'être vaillant pour avoir raison. Néanmoins l'affection qu'on avoit pour les Espagnols étoit si bien établie, que les pratiques de ce mutin n'allèrent pas loin sans tomber sous la connoissance des Magistrats. On traita l'affaire au Senat avec toute la reserve requise en une conjoncture de cette importance, & l'aveugle Xicotencal y fut appelé, sans que l'interêt du criminel qui étoit son fils, donnât aucune atteinte à la confiance qu'on avoit en sa constance & en son intégrité.

Ils condamnerent tous cet attentat comme une fureur extravagante d'un esprit mutin qui vouloit troubler la tranquillité publique, diffamer les decrets du Senat,

& ruiner tout le crédit de la Nation. Quelques avis allerent à la mort en punition de ce crime; & l'aveugle fut un de ceux qui appuyerent ce sentiment avec plus de force, décidant de la trahison de son fils en Juge desintéressé, & en pere qui sacrifie toutes ses affections à sa patrie.

La constance & la grandeur d'ame de cet ancien Sénateur toucherent si vivement les esprits des autres, qu'ils adoucirent à sa consideration la rigueur de la Sentence; & les avis allerent à punir le coupable en épargnant sa vie. Ils le firent amener au Senat chargé de liens: & après lui avoir fait une severe reprimande sur son insolence, ils lui ôterent le bâton de General, en le privant de l'exercice & des honneurs de cette charge, avec la ceremonie de le jeter du haut en bas des degrés du Tribunal. La honte de cette dégradation l'obligea au bout de quelques jours d'avoir recours à Cortez, en lui donnant des témoignages d'une sincere reconciliation. Le General employa en sa faveur tout son crédit, avec tant de succès, que Xicotencal fut rétabli en sa dignité & aux bonnes graces de son pere; quoique la ferocité de son génie le pouflât peu de tems après à de

nouvelles inquietudes qui lui couterent la vie, ainsi qu'on le verra en son lieu. Ces deux incidens auroient pû produire des maux qui menaçoient les Espagnols de leur derniere ruine : mais la perfidie de Xicotencal ne vint à la connoissance de Cortez, qu'après qu'on en eut prévenu les suites & châtié le crime; & l'intrigue des Ambassadeurs de Mexique se termina à la satisfaction de ceux qui avoient le moins de confiance en la fidelité des Tlascalteques, qui reçûrent un nouvel éclat de l'une & de l'autre action; & cette conduite de gens dont les lumieres étoient si bornées, sur ce qu'on nomme Politesse, lorsque les Espagnols manquoient de tous les moyens humains pour se soutenir, parut tenir du miracle : au moins on la considéra alors comme un de ces effets dont on ne trouve point la raison lorsqu'on la cherche entre les causes inferieures.



C H A P I T R E III.

On entre dans la Province de Tepeaca, & après avoir vaincu les rebelles, qui étant assistés des Mexicains, avoient présenté la bataille aux Espagnols, on prend leur Ville, que l'on fortifie sous le nom de Segura de la Frontera.

Durant que le jeune Xicotencal, content de la guerre qu'on alloit faire à Tepeaca, cherchoit, en rassemblant les troupes de la République, d'effacer par sa diligence, la memoire de sa perfidie, Cortez s'appliquoit à convaincre ses Soldats, de la nécessité indispensable de châtier les Indiens de Tepeaca, en leur représentant la rebellion de ces traîtres, la mort des Espagnols, & tous les motifs qui pouvoient les exciter à la compassion, ou porter à la vengeance. Néanmoins tous les Espagnols ne convenoient pas de cette nécessité; & les gens de Narvaez s'opposèrent au dessein du General, avec le plus d'opiniâtreté. Le souvenir des peines qu'ils avoient endurées, leur faisoit souhaiter plus ardemment la douceur du repos. Ils parloient en soupirant, des cabanes qu'ils possédoient

possédoient en l'Isle de Cuba ; soutenant que la guerre qu'on alloit faire étoit fort inutile, & qu'on devoit plutôt se retirer à Vera-Cruz, afin de solliciter les secours de Saint Domingue & de la Jamaïque, pour revenir avec moins de risque à l'entreprise de Mexique. Ce n'est pas qu'ils eussent dessein de la pousser plus avant ; mais ils cherchoient quelque couleur pour s'approcher des bords de la mer, où leurs cris & leur résistance auroient été plus soutenus. Enfin la hardiesse de ces mutins alla jusqu'à ce point, qu'ils firent signifier au General une protestation en forme, parée de quelques motifs plus insolens qu'essentiels, & où le prétexte du bien public & du service du Roy servoient de voile à la crainte & à la bassesse du cœur.

L'insolence de cet acte piqua Cortez d'autant plus vivement, qu'elle arrivoit en un tems où les ennemis, qui étoient à Tepeaca, fermoient le chemin de Vera-Cruz, qu'il étoit impossible de percer sans leur faire la guerre que ces mutins refusoient. Il les fit venir en sa présence ; & toute sa moderation lui fut nécessaire pour empêcher qu'il ne s'emportât en cette occasion ; puisque la tolerance ou la dissimulation d'une injure personnelle, est une vertu dont un esprit bien fait se

rend capable avec quelque difficulté : mais lorsqu'il faut endurer les outrages qu'on fait à la raison par caprice , ou par brutalité , c'est le plus grand effort de la patience en un homme d'entendement.

Il leur témoigna comme il put ; *Qu'il leur sçavoit quelque gré du soin qu'ils prenoient de la conservation de l'armée : & sans s'amuser à leur faire comprendre les raisons qu'il avoit , pour ne pas manquer à l'engagement pris avec les Tlascalteques , & le risque qu'il couroit de perdre leur amitié, en laissant impunie la trahison des Tepeaques , il employa des motifs proportionnés à la portée des hommes , que la raison ne touche guères par ce qu'elle a de meilleur. Il leur remontra seulement ;* » Que comme les ennemis s'é-
 » toient emparés des défilés de la mo-
 » tagne , il falloit necessairement les com-
 » battre , afin de gagner la plaine. Que
 » d'aller seuls à cette expedition , ce seroit
 » perdre les Troupes de gayeté de cœur ,
 » ou au moins les hazarder sans raison :
 » mais qu'il n'étoit pas à propos de deman-
 » der du secours aux Tlascalteques , &
 » même qu'ils n'en accorderoient point
 » pour une retraite qui les desesperoit.
 » Qu'aussi , après avoir soumis la Provin-
 » ce rebelle , & assuré le chemin ; ce qu'on

seroit assisté de toutes les forces de la
Republique ; il leur promettoit , sur son
honneur & sur sa parole , que tous ceux
qui n'auroient pas la volonté de suivre
ses Etendards , pourroient se retirer li-
brement avec son congé. » Il leur per-
suada ainsi de servir en cette guerre , en
leur faisant connoître qu'ils n'étoient pas
en état de former d'autres desseins : & dès
ce moment il prit ses mesures pour l'expé-
dition de Tepeaca ; ce qui appaisa pour
quelque tems leurs inquietudes.

Cortez choisit jusqu'à huit mille Tlascalteques des mieux faits , qui formerent
diverses troupes à leur maniere , sous des
Capitaines dont il avoit éprouvé la valeur
au voyage de Mexique. Il laissa à la dis-
cretion de son nouvel ami Xicotencal , de
le suivre avec le reste des troupes de la
Republique ; & après avoir mis ses gens
en bataille , il trouva quatre cent vingt
Soldats Espagnols , en comptant les Capi-
taines , & seize Cavaliers. Les Fantassins
avoient presque tous la pique , l'épée & le
bouclier. Il y avoit quelques arbalètes ,
mais peu d'arquebuses , faute de poudre ,
qui les obligea à laisser la plus grande par-
tie de ces armes chez Magiscatzin.

La marche de l'armée fut applaudie par
les acclamations du Peuple. Les Soldats

témoignoient tous une joye qui étoit un heureux présage de la victoire, & qui leur inspiroit une nouvelle ardeur, par le desir qu'ils avoient de se venger. Ce jour-là on fit alte en un village des ennemis, à cinq lieuës de Tlascala, & trois de Tepeaca, Ville Capitale qui donnoit son nom à une Province. Les Habitans de ce village s'enfuirent à la premiere vûe de l'armée; & les Coureurs ne pûrent attrapper que cinq ou six Païsans, que les Espagnols tâchèrent d'appriivoiser à force de caresses, malgré le chagrin des Tlascalteques, dont la ferocité leur auroit fait un accueil bien différent. Au matin le General les fit venir en sa présence, où après les avoir assurés par quelques presens, il les fit mettre tous en liberté, en leur ordonnant que pour le bien & l'avantage de toute leur Nation, ils dissent de sa part aux Caciques, & aux principaux Ministres de Tepeaca : „ Qu'il „ venoit avec cette armée venger la mort „ de tant d'Espagnols qui avoient été tués „ sur leurs terres par une iufâme trahison, & punir leur revolte contre l'obéissance qu'ils avoient jurée à son Prince. „ Neanmoins que s'ils se déterminoient „ à prendre les armes contre les Mexicains, à quoi il les assisteroit de ses forces, & de celles des Tlascalteques, la

» memoire de ces deux crimes seroit effa-
» cée par un pardon general ; & qu'il
» leur rendroit son amitié, en leur épar-
» gnant les malheurs d'une guerre dont
» ils étoient justement menacés comme
» coupables, & qui l'obligeroit à les trai-
» ter en ennemis.

Les Indiens partirent avec cette instruc-
tion, & même avec des assurances que
Marine & Aguilar leur donnerent confi-
demment ; en ajoutant à ce que le General
avoit dit, quelques conseils d'ami, &
des promesses qu'ils seroient biens reçus
au retour, encore que la proposition de la
paix n'eût point d'effet. Ils revinrent le
jour suivant, accompagnés de deux Mexi-
cains, qui paroissoient une maniere d'Es-
pions envoyés exprès, afin que les Païsans
ne pussent alterer les termes de la réponse.
Elle fut incivile & insolente : » Qu'ils ne
» mandioient point la paix, & qu'ils ne
» tarderoient point à chercher leurs enne-
» mis à la campagne, afin de les amener
» enchaînés aux pieds des Autels de leurs
» Dieux. » Ils ajoutoient à ce discours
d'autres termes injurieux & menaçans,
de gens qui comptent sur le nombre de
leurs troupes. Neanmoins Cortez n'étant
pas encore satisfait, les dépêcha, avec
une nouvelle instance qu'il donnoit à sa

justification. Il protestoit, » Que s'ils ne
» recevoient la paix aux conditions qu'il
» leur propofoit, il détruiroit leur País
» par le fer & par le feu, comme une re-
» traite de traîtres à son Roy; & qu'ils de-
» meureroient esclaves des vainqueurs, qui
» ôteroient la liberté à tous ceux qui ne
» perdroient point la vie. Le General fit
comprendre cette réponse aux Envoyés
par les Truchemens, & voulut qu'ils en
emportassent une copie par écrit. Il sçavoit
bien qu'ils ne la liroient pas: mais son des-
sein étoit qu'après avoir entendu le rap-
port d'une dénonciation si severe, ces pa-
roles sans voix tracées sur le papier, re-
doublassent leur crainte: car l'écriture &
l'usage de la plume surprenoient extrême-
ment les Indiens, qui regardoient comme
un prodige cet art, par lequel les Espa-
gnols se parloient & s'entendoient de si
loin. C'est pourquoi Cortez voulut frap-
per leurs yeux par ce qui touchoit leur
imagination; ce qui étoit proprement leur
inspirer de la frayeur par la voye de l'ad-
miration.

Cependant son artifice fit alors si peu
d'effet, que la seconde réponse fut encore
plus insolente que la premiere, & elle vint
au même tems que l'avis de la marche des
ennemis, qui s'avançoient avec une dili-

gence extraordinaire. Cortez, qui avoit déjà resolu d'aller les attaquer, mit aussitôt ses troupes en bataille & en mouvement, sans s'arrêter à les haranguer, parce qu'il sçavoit que les Espagnols étoient parfaitement aguerris à cette espece de combats, & que les Tlascalteques y couroient avec tant d'ardeur, que toute la peine alloit à les retenir.

Les ennemis avoient dressé deux ou trois méchantes embuscades en des champs couverts de maiz, où la fertilité de cette terre en produit de si hauts & si épais, qu'ils auroient pû venir à bout de leur dessein, s'ils y avoient apporté plus de précaution: mais on les découvrit de loin au mouvement causé par l'inquiétude naturelle à ces Peuples; & les batteurs d'estrade en donnerent l'avis si à propos, qu'on eut le tems de préparer les armes, & de s'approcher en bon ordre de l'embuscade, avec une tranquillité qui imitoit la négligence.

Le General étendit le front de ses bataillons autant qu'il étoit nécessaire pour éviter d'être envelopé par le grand nombre; & on commença le combat en chargeant les Mexicains, qui avoient l'avant-garde, & qui se virent attaqués de tous côtés, au moment qu'ils se préparoient à

donner sur notre arrière-garde. Le premier choc les mit en désordre; & tous ceux qui n'éviterent pas le peril par une prompte retraite, furent taillés en pieces. Les Espagnols gagnerent le terrain sans rompre leurs bataillons; & comme les fleches & les dards des Indiens perdoient leur force dans l'épaisseur des cannes de maiz, les coups d'épées & de piques firent une grande exécution. Les ennemis soutinrent néanmoins une seconde charge, après s'être ralliés, & firent les derniers efforts, que le désespoir inspire: mais la victoire ne balança pas long-temps; parce que les Mexicains abandonnerent non seulement le champ de bataille, mais encore tout le País, en cherchant une retraite chez leurs autres Alliés. Leur exemple obligea les Tepeaques à fuir avec tant d'effroi, que des Envoyés de leur part vinrent dès le soir même offrir de rendre la Ville, & demander quartier, en s'abandonnant à la discretion ou à la clemence des vainqueurs.

Les ennemis avoient perdu la plus grande partie de leurs troupes en cette occasion, où l'on fit plusieurs prisonniers, & un butin considerable. Les Tlascalteques y combattirent fort vaillamment; & ce qui est plus surprenant, avec tant d'attention aux ordres & à la discipline militaire, qu'ils

se maintinrent sans perdre que deux ou trois hommes. Un cheval fut tué, & quelques Espagnols reçurent des blessures si legeres, qu'ils ne quitterent point leurs rangs. Le jour suivant fut celui de l'entrée dans la Ville, dont tous les Magistrats, & même les Officiers des troupes vinrent sans armes, comme des criminels au devant des Espagnols; le Peuple qui les suivoit rémoignant aussi par son silence & par sa confusion qu'ils se reconnoissoient coupables, & qu'ils confessoient leur crime.

En approchant ils se jetterent tous à terre, jusqu'à la toucher du front; & il fallut que Cortez les rassurât, afin de leur donner la hardiesse de lever les yeux. Il commanda que les Truchemens publiassent à haute voix le nom du Roy Charles, & un pardon general de sa part; ce qui rompit les liens de la crainte, en sorte qu'ils commencerent à declarer leur joye par des cris & des sauts. Le quartier des Tlascalteques fut marqué hors de la Ville, parce qu'on apprehenda que l'habitude qu'ils avoient de maltraiter leurs ennemis, n'eût plus de force sur leurs esprits, que la soumission aux ordres qu'ils commençoient à respecter. Cortez se logea dans la Ville avec les Espagnols, prenant toutes les precautions que l'occasion demandoit, & qu'il fit con-

rinuer jusqu'à ce qu'il eût reconnu la sincerité de ces Peuples, qui à la verité furent poussés & assistés par les Mexicains, à trahir les Espagnols, & à tout ce qu'ils entreprirent après cette action.

Les Habitans de Tepeaca se trouvoient déjà si las & si affligés d'avoir reçu une seconde fois le joug insupportable de la domination des Mexicains, & si bien désabusés de la conduite de ces gens-là, qui étant venus en amis, ne pouvoient s'empêcher d'usurper un pouvoir absolu sur les biens, l'honneur, & la vie même de leurs hôtes, qu'ils firent diverses instances au General, de ne pas abandonner leur Ville: sur quoy il fonda le dessein d'y construire une Forteresse, afin d'affujettir ces Peuples, quoiqu'il leur fit comprendre que c'étoit à dessein de les protéger. Son principal motif étoit de s'affurer le chemin de Vera-Cruz; ce qu'il obtenoit en se rendant maître de ce poste, que la Nature, en le rendant très-fort, avoit encore disposé à recevoir tous les secours de l'art. On ferma l'enceinte par des remparts de terre soutenuë de fascines, dont on composa les murs de la Ville, en coupant le roc en certains endroits où il s'avançoit; & sur le plus haut de la montagne, on éleva de materiaux plus solides, une es-

pece de Citadelle, qui parut une suffisante retraite contre tous les accidens qui pouvoient arriver en une guerre telle que les Indiens la pratiquoient. L'ouvrage fut poussé avec tant de chaleur & tant d'empressement de la part des Habitans de Tepeaca, & de leurs voisins, qu'il fut achevé & mis en défense en peu de jours. Le General commit quelques soldats Espagnols à la garde de cette Place, qu'il nomma *Segura de la Frontera*, & qui fut la seconde Ville peuplée dans l'Empire de Mexique.

Avant que d'exécuter ce dessein, Cortez s'étoit débarassé de tous les prisonniers Mexicains & Tepeaques qu'on avoit faits au dernier combat, en donnant ordre qu'ils fussent conduits à Tlascala, avec beaucoup de soin; parce qu'on commençoit à les considérer comme des meubles de prix, par l'usage qui s'étoit alors introduit en ce Pais-là, de les mettre aux fers, & de les vendre comme des esclaves. Ces abus contre les droits de l'humanité, avoient commencé par les Isles, où on pratiquoit cette espece de châtiment, à dessein d'épouvanter les Indiens rebelles; mais en cette rencontre l'exemple ne sert de rien à la justification, puisque celui qui suit un coupable, ne fait que multiplier son

crime ; & quelque motif qu'on ait eu de le commettre une premiere fois , l'imitation en est toujours condamnable , comme une rechute.

Un si grand désordre n'alla pas loin sans être condamné , & sans qu'on y apportât le remede nécessaire , quoiqu'il eût paru devant l'Empereur , armé de toutes les raisons qui peuvent justifier l'esclavage entre les Chrétiens. Ce point fut agité par de longues disputes , de vive voix & par écrit : cependant le Prince , par le mouvement d'une ame veritablement Royale , laissant aux Theologiens le soin d'accorder leurs controverses , ordonna que les Indiens seroient mis en liberté , quand les loix de la guerre le permettroient , & cependant qu'ils seroient traités en prisonniers de guerre , & non pas en esclaves : Heroïque décision , que la prudence partageoit avec la pieté , parce que la bonne politique ne souffroit pas qu'on diminuât le nombre des vassaux pour augmenter celui des Esclaves ; & que la Religion n'enseigne point à décrier par le fouët & la chaîne , l'autorité de la raison.



C H A P I T R E I V.

Cortez envoie plusieurs Capitaines , pour réduire ou châtier les Villes revoltées , & marche en personne vers celle de Guacachula , contre une armée de Mexicains , qui défendoient leurs frontieres de ce côté-là.

Peu de tems après que les Espagnols eurent établi leurs logemens à Tepeaca , Xicotencal arriva , suivi de ses troupes , qui , selon quelques Auteurs , alloient jusqu'à cinquante mille hommes. Il étoit important de les mettre en action , afin de rassurer les Tepeaques , à qui ce grand nombre donnoit beaucoup d'inquietude ; & le General sçachant que trois ou quatre Bourgs de cette Province soulevés par les Mexicains , étoient encore hors de l'obéissance , y envoya des Capitaines , accompagnés chacun de vingt ou trente Espagnols , & d'une forte troupe de Tlascalteques , afin d'essayer de réduire les Indiens par les voyes de la douceur , ou de châtier leur obstination par la rigueur des armes. On trouva par tout de la résistance ; & la force obtint par tout ce que la douceur avoit manqué , sans perdre un seul homme. Les Capitaines victorieux

revinrent , après avoir soumis ces Indiens , & terriblement écarté les Mexicains , qui se voyant battus de toutes parts , s'enfuirent de l'autre côté des montagnes. Le butin qu'on gagna à la poursuite des ennemis , & dans les lieux qu'on força , fut très-riche , & abondant en toute manière. Le nombre des prisonniers excédoit celui des vainqueurs ; & l'on a dit qu'il montoit à douze mille en la seule Bourgade de Tecamalchadec , où on songea un peu à tenir la main , pour châtier les Habitans , parce que c'étoit le lieu où on avoit tué plusieurs Espagnols en trahison. On ne les nommoit déjà plus prisonniers , mais captifs , jusqu'à ce qu'étant mis en vente , ils perdoient ce nom , afin de passer en un esclavage personnel , en recevant sur le visage la cruelle marque d'une misérable servitude.

En ce tems-là , suivant les connoissances qu'on en reçut depuis , l'Empereur qui avoit succédé à Motezuma étoit mort. On a dit qu'il se nommoit Queflavaca , Seigneur d'Iztacpalapa. Les Electeurs s'assemblerent , & donnerent leurs suffrages au cousin ou gendre de Motezuma , appelé Quatimosin , qui fut couronné & investi de l'Empire avec les ceremonies ordinaires. C'étoit un jeune homme de

vingt-cinq ans, d'un esprit vif, & si appliqué, que contre les maximes de son prédécesseur, il se donna tout entier au soin des affaires; voulant faire connoître d'abord l'effet d'une autorité souveraine, lorsqu'elle passe en des mains qui sçavent en bien user. Il apprit ce que les Espagnols avoient fait en la Province de Tepeaca; & penetrant par ses lumieres dans les desseins qu'ils pouvoient former, après la réunion des Tlascalteques, & des autres Peuples voisins de leur Province, il entra en cette espece de crainte que la raison inspire, & qui regle les resolutions de la prudence.

Ce Prince prit d'abord des mesures bien concertées, qui donnerent une grande réputation aux commencemens de son Regne. Il anima les Soldats par des récompenses, & par plusieurs privilèges; il gagna l'amitié des Peuples, en les déchargeant de toute sorte d'impôts, pour tout le tems que la guerre dureroit; & il établit un nouvel empire sur le cœur des Nobles, par une familiarité majestueuse, qui temperoit l'excès de cette adoration dont ses Prédécesseurs avoient prétendu relever le respect qui leur étoit dû. Il n'épargna point les presens & les graces aux Caciques de la frontiere, en les ex-

hortant à la fidélité, & à la défense de leur propre País; & afin qu'ils n'eussent pas lieu de se plaindre qu'il les chargeoit de tout le poids de la guerre, il envoya une armée de trente mille hommes, pour échauffer & soutenir leurs milices. Après une politique si juste & si raffinée, les envieux de la gloire de notre Nation n'auront-ils point de honte de soutenir qu'on avoit affaire à des bêtes brutes, qui ne s'assembloient que pour céder à l'artifice & aux ruses, & non pas à la valeur & à la constance de ceux qui les at-
taquoient ?

Cortez apprit que cette armée s'assembloit vers la frontiere; & il n'en douta plus, lorsqu'il vit deux ou trois Nobles Indiens envoyés par le Cacique de Guacachula, Ville guerriere & fort peuplée, sur le chemin de Mexique, & que le nouvel Empereur consideroit comme un des remparts de son Empire. Il venoit demander du secours contre les Mexicains; ils se plaignoient de leur orgueil & de leurs violences; & ils offroient de prendre les armes contr'eux, du moment que l'armée des Espagnols paroîtroit à la vûe de leurs murailles. Ils montroient la facilité & la justice de cette entreprise, en disant que leur Cacique devoit être secouru,
comme

comme vassal de notre Prince, puisqu'il étoit un de ceux qui lui avoient voué leurs services, en l'assemblée des Nobles qui s'étoit faite sous le Regne & par les ordres de Motezuma. Le General leur demanda quel étoit le nombre des troupes que les ennemis avoient en ce quartier-là ; & ils répondirent qu'il alloit à vingt mille hommes autour de leur Ville , & qu'il y en avoit encore environ dix mille à une autre Ville nommée Izucan , éloignée de quatre lieues ; mais que Guacachula , & quelques autres Places qui en relevoient , fourniroient une troupe considerable de Soldats braves & animés , qui ne demandoient que cette occasion de combattre leurs ennemis. Cortez les examina avec soin , par différentes questions qu'il leur fit , à dessein de penetrer l'intention de leur Cacique ; & ils répondirent si à propos , qu'ils le laisserent assez persuadé que leur proposition étoit faite avec sincérité : & quand il lui seroit resté quelque soupçon , il l'auroit dissimulé ; parce qu'encore qu'il n'eût pas été assuré du succès de ce traité , il se voyoit dans la nécessité de chasser les ennemis de cette frontiere, & de soumettre ces Villes, avant que d'entreprendre de leur accorder sa protection.

Le General s'attacha donc à cette *entre-*prise avec tant d'ardeur, que dès le même jour il forma une armée d'environ trois cens Espagnols, douze ou treize Cavaliers, & plus de trente mille Tlascalteques, sous le commandement du Mestre de Camp Christophle d'Olid ; & le projet étoit alors suivi de si près de l'exécution, que ce Capitaine marcha dès le matin du jour suivant, emmenant avec soi les Envoyés de Guacachula. L'ordre étoit de s'approcher le plus près qu'il pourroit de la Ville, sans hasarder rien ; & en cas qu'il y eût lieu de soupçonner quelque trahison, de ne point attaquer la Place, mais de tenter de battre les troupes de Mexique, en les attendant en quelque poste *avantageux*.

Les Soldats marchaient avec joye & fort animés à cette expédition, lorsqu'à six lieues de Tepeaca, & presque autant de Guacachula, l'armée ayant fait alte, il courut un bruit que l'Empereur de Mexique venoit en personne au secours de ces Villes avec toutes ses forces. Les Païsans le publioient ainsi, sans que cela parût avoir aucun fondement : néanmoins les gens de Narvaez ajouterent une pleine foi à ce rapport, & l'amplifierent, sans écouter ni la raison, ni les ordres de la

guerre. Ils blâmoient hautement l'expédition, en protestant qu'ils n'iroient pas plus loin, avec si peu de respect, qu'Olid offensé de leur procédé, leur dit fièrement, qu'ils pouvoient s'en aller; mais qu'il ne leur répondoit pas des chagrins de Cortez, puisque la honte & l'infamie de leur retraite les touchoient si peu: & au même tems qu'il alloit continuer la marche sans eux, un nouvel accident vint mettre au moins en compromis le succès de cette entreprise, s'il ne donna point quelque rude atteinte à la constance du Commandant.

On vit descendre du haut des montagnes voisines, des troupes d'Indiens armés, qui s'avançoient avec une diligence extraordinaire, & obligèrent le Commandant à mettre son armée en bataille, sur ce qu'il crut que les Mexicains venoient l'attaquer; suivant en cela les loix de la guerre, puisqu'un excès de prévoyance n'a jamais fait de tort aux armées: mais quelques Cavaliers qu'il avoit détachés pour reconnoître ces troupes, revinrent lui donner avis qu'elles étoient commandées par le Cacique de Guacozingo, accompagné de quelques autres Caciques ses alliés, qui venoient au secours des Espagnols contre les Mexicains.

dont l'armée avoit ravagé leurs frontières, & menaçoit leurs États. Olid leur manda de faire alte, & que les seuls Caciques vinssent le trouver ; ce qu'ils firent aussi-tôt : néanmoins ce qui devoit donner de la joye & de la confiance, fit un contraire effet ; parce qu'il courut parmi nos Soldats un bruit, qui commença par les Tlascalteques, & passa bien-tôt jusqu'aux Espagnols. Les uns & les autres disoient que c'étoit une imprudence de se fier à ces troupes, dont l'amitié étoit feinte & trompeuse ; & que les Mexicains les envoioient, à dessein de charger les Espagnols en trahison durant le combat. Olid entra trop legerement dans les mêmes soupçons, qui l'obligerent à faire arrêter les Caciques, & à les envoyer à l'heure même à Tepeaca, afin que Cortez decidât de leur destinée ; hazardant par cette action précipitée, de faire naître un trouble dangereux entre les troupes qu'il conduisoit, & celles des Indiens qui venoient effectivement le secourir comme amis. Ils demeurèrent néanmoins, malgré ce témoignage injurieux de la défiance du Commandant, au poste où ils se trouvoient, avec cette consolation, qu'on remettoit au General à juger de la sincérité de leurs intentions ; & les nôtres

n'osèrent les inquieter , jusqu'à ce qu'ils eussent reçu de nouveaux ordres.

Les Caciques prisonniers arriverent bien-tôt en la presence de Cortez , & se plainquirent modestement du procedé de Christophle d'Olid , en faisant connoître que le traitement fait à leurs personnes ne les mortifioit pas si sensiblement , que l'atteinte qu'on donnoit à leur fidelité. Le General les écouta favorablement , & leur fit ôter les fers , avec toute l'honnêteté qui pouvoit les satisfaire , & regagner leur confiance ; parce qu'il trouva en eux le caractere que la verité porte avec soi , lorsqu'elle veut se distinguer de la fourberie. Cependant il vit bien que cette expédition avoit besoin de sa présence , parce que le dégoût entre des Peuples amis & alliés , & les murmures des Soldats , sembloient être des menaces de quelque disgrâce. Il se disposa aussi-tôt à ce voyage ; & après avoir recommandé aux Officiers de Justice le Gouvernement de la nouvelle Ville , il partit avec les Caciques & une petite escorte , avec tant d'ardeur de pousser cette entreprise à bout , qu'il arriva en peu d'heures à l'armée.

La presence du Général y ramena la tranquillité ; les choses parurent sous d'au

tres couleurs, & on vit cesser cette tempête qui troubloit les esprits. Cortez ne blâma pas Olid de ce qu'étant si proche il ne l'avoit pas averti de cette nouveauté, mais de ce qu'il avoit fait éclater mal à propos ses défiances, par l'emprisonnement des Caciques; & après la jonction des forces de ces Indiens aux siennes, il prit la route de Guacachula, sans s'arrêter; ordonnant que les Envoyés de cette Ville s'avancassent, afin de donner avis à leur Cacique, du mouvement & des forces de l'armée; non pas qu'il eût besoin des offres de ce Cacique, mais afin d'éviter l'embarras de traiter en ennemis, des Peuples qu'il vouloit soumettre & conserver.

Les Mexicains étoient campés de l'autre côté de la Ville; mais au premier avis de leurs sentinelles ils prirent les armes avec tant de diligence, qu'ils étoient déjà en bataille à dessein de soutenir un combat à l'abri de la place, lorsque les Espagnols n'étoient pas encore à la portée du mousquet. Ils firent tête, & vinrent à la charge d'un air si déterminé, qu'il paroïssoit qu'on ne dût pas voir si-tôt la décision du combat, si le Cacique de Guacachula n'eût profité de cette occasion de prouver sa fidélité, en chargeant les Mexicains à dos,

en même tems qu'on leur tiroit de dessus les murailles ; ce qu'il fit avec tant d'ordre & de résolution , qu'en moins de demi-heure les ennemis furent défaits , enforte qu'il s'en sauva fort peu , & encore fort blessés.

Cortez prit son legement dans la Ville avec les Espagnols, & on marqua un quartier hors de l'enceinte aux Tlascalteques & aux autres Alliés, dont le nombre croissoit à tous momens ; car dès que la renommée eût publié que le General marchoit en personne , tous les Caciques alliés accoururent avec leurs troupes pour servir sous lui ; enforte que suivant ce que Cortez en raporte lui-même , son armée étoit de plus de six vingt mille hommes lorsqu'il arriva à Guacachula. Il remercia le Cacique & ses Indiens en leur attribuant tout l'honneur de la victoire ; & ils s'offrirent à lui pour l'expédition d'Izucan , dans la confiance qu'ils lui seroient nécessaires , parce qu'ils avoient une parfaite connoissance du Pays , & qu'on pouvoit compter sur leur valeur. Les ennemis suivant l'avis que le Cacique en avoit donné , tenoient en cette Ville dix mille hommes de garnison , sans ceux qui s'y étoient jettés après la défaite. Les Habitans & les Payfans voisins étoient engagés à se déclarer à

toutes risques ennemis des Espagnols, & la Place forte par sa situation, avoit de bonnes murailles, & quelques ravelins qui en défendoient les avenues aux ouvertures de la montagne. Un ruisseau en baignoit le pied; & comme il falloit nécessairement le traverser, ils avoient rompu le pont, à dessein de disputer le passage. Toutes ces circonstances suffisoient pour donner de la réputation à cette entreprise, & de l'emploi à toutes les troupes.

Olid conduisoit l'avant-garde, & devoit tenter le passage de la riviere avec une troupe de Soldats choisis. Il le trouva défendu par la meilleure partie de l'armée des ennemis, qui ne l'empêcha pas de se jeter dans l'eau, & de gagner l'autre bord, en combattant avec une résolution si déterminée, & si peu d'égard au danger, que son cheval fut tué, & lui blessé à la cuisse. Les ennemis fuirent dans la Ville, qu'ils pensoient conserver, ayant fait sortir les bouches inutiles, & gardé seulement trois mille Habitans fort résolus, & des vivres pour plusieurs jours. La force des murailles & le nombre des défenseurs frapportoient les yeux, & faisoient juger que l'affaut coûteroit bien du sang; mais à peine l'armée eut-elle achevé de passer, & reçu les
ordres

ordres pour l'attaque, que les cris des ennemis cessèrent, & la garnison disparut en un moment. On auroit pû apprehender que quelque surprise de la part de leur milice, dont tous les efforts se reduisoient à certains stratagêmes, si on n'avoit découvert au même tems la fuite des Mexicains, qui se fauvoient en désordre vers les montagnes. Cortez les fit pousser par quelques Compagnies d'Espagnols, & par la plus grande partie des Tlascalteques, & quoique l'âpreté des rochers militât pour les ennemis, ils furent rompus en si peu de tems, qu'ils n'eurent presque pas le loisir de se défendre.

On trouva dans la Ville une si grande solitude, qu'à peine put-on rencontrer entre les prisonniers trois ou quatre de ses Habitans, dont Cortez se servit pour attirer les autres, en les envoyant dans les bois, où ces miserables s'étoient refugiés, promettre de sa part une entiere abolition, & un traitement favorable à ceux qui reviendroient incessamment à leurs maisons. Cette diligence eut un si bon effet, que la Ville fut repeuplée presque par tout dès le même jour, chacun s'empressant à jouir du benefice de la paix. Le General y demeura deux ou trois jours, afin de leur faire perdre toute la crainte, & de les con-

firmer dans l'obéissance, par l'exemple des Indiens de Guacachula. Au même tems il donna congé aux troupes des Alliés, après avoir partagé avec eux le butin gagné en toutes les deux actions; & il revint à Tepeaca, avec les Espagnols & les Tlascalteques, laissant la frontiere libre & nette, & ces Villes soumises, (ce qui lui étoit très-avantageux) & le cœur de ces Peuples affectionné aux Espagnols, par l'expérience qu'ils faisoient de leur humanité. Cortez avoit encore le plaisir d'avoir ruiné les dispositions du nouvel Empereur de Mexique en ses premiers projets, qu'on observe ordinairement comme des pronostics des nouveaux regnes, & qui animent ou abbattent l'esprit des Sujets, selon la qualité des événemens.

Bernard Diaz del Castillo ne veut pas que Cortez ait assisté à cette expédition; & il y a lieu de douter si cet Auteur ne prétend point se consoler ainsi, d'être demeuré lui-même à Segura de la Frontiere, comme il l'avoue un peu auparavant; ou s'il ne s'est point laissé entraîner, sans y prendre garde, à la passion qu'il a de contredire en tout François Lopez de Gomara: car tous les autres Historiens décrivent cette expédition ainsi que nous l'avons rapportée: & Cortez même, dans sa Lettre

à l'Empereur, du trentième Octobre 1520. explique les motifs qui l'obligerent à se mettre à la tête de l'armée. On a du regret de trouver en son chemin ces occasions de dédire un Auteur que l'on suit : mais ç'auroit été une faute de Cortez indigne de sa prudence d'avoir négligé de se trouver en personne à une entreprise où il étoit appelé par le dégoût de ses Soldats, les plaintes de ses Alliés, l'insolence des gens de Narvaez, & par le penchant que le Commandant avoit à entrer dans leurs chagrins : ce qui mettoit en grand hazard une entreprise de cette importance. Diaz nous pardonnera donc : il peut avoir écrit la chose comme il croyoit la sçavoir ; & c'est plutôt en lui un défaut de memoire, qu'une atteinte à la verité du fait, ou une tache à la vigilance de son General.



CHAPITRE V.

Cortez avance les préparatifs dont il avoit besoin pour l'entreprise de Mexique. Il reçoit par hazard un secours de Soldats Espagnols. Il revient à Tlascala, où il trouve que Magiscatzin étoit mort.

EN arrivant à Tepeaca, qui avoit déjà pris le nom de Segura, Cortez reçut l'avis que son cher ami Magiscatzin n'avoit plus que quelques momens à vivre. Cette nouvelle l'affligea très-sensiblement, parce que les témoignages d'une affection sincere & passionnée qu'il avoit reçus de la part de ce Sénateur, avoient mérité de la sienne une amitié reciproque, qu'il lui rendoit par reconnoissance & par inclination. Cortez voulant donc lui en donner des preuves les plus essentielles, dépêcha d'abord le Pere Barthelemi d'Olmedo, afin de lui procurer le secours le plus nécessaire à son ame, en essayant de l'amener à la Foy de l'Eglise Catholique. Lorsque ce Religieux arriva, Magiscatzin, quoique presque accablé par la force de sa maladie, conservoit encore un jugement

libre, & un esprit disposé à recevoir de nouvelles impressions : ce grand nombre de Dieux lui sembloit fort extravagant, & il étoit choqué de la barbarie de leurs sacrifices. Le Christianisme lui paroissoit plus conforme aux loix de l'humanité & de la raison ; n'étant, ce semble, dans la veuglement, que faute de lumière, & non pas par le défaut de ses yeux. Le Pere n'eut pas beaucoup de peine à réduire Magiscatzin, qu'il trouva convaincu de son égarement, & pénétré du désir d'en être redressé : il ne fut donc question que d'instruire ce Sénateur, & de lui faire quelques exhortations, afin d'échauffer sa volonté, & de mettre la tranquillité dans son ame : après quoi il demanda le Baptême, avec beaucoup d'empressement ; & il le reçut avec une foi pure, employant le peu de vie qui lui restoit en de ferventes réflexions sur son bonheur, & à exhorter ses enfans à renoncer au culte des Idoles, & à rendre une entière obéissance à son ami Cortez, en appliquant tous leurs soins à procurer l'avantage & la conservation des Espagnols, comme la leur propre ; parce que suivant les mouvemens qu'il sentoit en son cœur, il étoit persuadé que l'Empire de ce Pais-là devoit tomber entre leurs mains. Les Auteurs ont traité ce discours

de Prophetie ; & peut-être que Dieu le lui inspiroit , ou que la prudence consommée de cet Indien le faisoit ainsi penetrer dans l'avenir. Ce qu'il y a de constant , est que la docilité qu'il témoigna en ces derniers momens , & une vocation si extraordinaire furent la recompense que Dieu accorda à ce que Magiscatzin avoit fait en faveur des Chrétiens ; sa providence ayant choisi cet homme pour le principal instrument de tant de ressources , dont ils étoient redevables à la Republique de Tlascala : aussi il avoit un assez grand fonds de vertus morales , & tant de capacité pour les affaires , que tous les autres Senateurs recevoient avec respect ses décisions , presque comme des ordres absolus ; & il sçavoit fort bien mettre en œuvre cette autorité , avec toute la moderation que l'on doit aux délicatesses de la liberté dans une Republique. Cortez fut touché de sa mort , comme d'une perte qui ne souffroit point de consolation , puisqu'il trouvoit à dire en sa personne non-seulement un ami à toutes épreuves , mais encore un directeur fidele de ses desseins , dont l'affection & le respect lui avoient acquis le cœur des Tlascalteques ; mais le Ciel qui sembloit prendre le soin de soutenir ce General dans ses disgraces , les adoucit alors par un secours qui releva ses esperances.

Un vaisseau de moyenne grandeur vint mouiller à la rade de Saint Jean d'Ulua : il portoit treize Soldats Espagnols , deux chevaux , & quelques munitions de guerre & de bouche , que Diego Velasquez envoyoit à Pamphile de Narvaez , ne doutant point qu'il ne lui eût déjà acquis toutes les conquêtes de la Nouvelle Espagne , & attiré à son parti l'armée de Cortez. Le Commandant de ce vaisseau étoit Pierre de Barba , Gouverneur de la Havane , lorsque Cortez sortit de l'Isle de Cuba ; & ce General étoit redevable à l'amitié de Barba , de l'avantage d'être sorti du dernier embarras dont on avoit voulu traverser son expedition. Cortez avoit fait Capitaine de la Côte Pedro Cavallero , qui n'eut pas plutôt découvert ce navire , qu'il se jeta dans un esquif , pour aller le reconnoître. Il salua fort civilement ces Aventuriers , & reconnut d'abord ce qu'ils cherchoient , à la maniere empessée & respectueuse dont Barba s'informa de Narvaez. Cavallero , répondit sans hesiter : « Que Narvaez n'étoit pas seulement en parfaite santé , mais que ses affaires étoient en un état à donner de l'admiration. Que tous ces Pays lui étoient soumis , & que Cortez fuyoit à travers les bois avec un petit nombre de Soldats qui lui étoient restés. »

Si l'on ne peut sauver ce détour du reproche de mensonge, au moins peut-on louer la présence de l'esprit qui l'imagina, puisqu'il n'en fallut pas davantage pour obliger ces Espagnols à mettre pied à terre, avec grande confiance, & pour aller droit à Vera Cruz, où ils se trouverent arrêtés au nom de Cortez. Cependant Barba ne fut point trop mauvais gré à Cavallero de son adresse, parce qu'il n'étoit pas fâché de trouver son ami en une situation si avantageuse.

On les conduisit à Segura, où Cortez celebra avec un extrême plaisir cette heureuse aventure, qui augmentoit le nombre de ses Espagnols, avec cette circonstance réjouissante, qu'il recevoit ce secours des mains de son ennemi. Il caressa fort Pierre de Barba, & il lui donna le commandement d'une Compagnie d'Arbâlétriers, pour marquer la confiance qu'il avoit en son amitié. Il fit aux Soldats quelques présents, qui les engagerent à s'enrôler dans ses troupes, & lut en secret la lettre qui s'adressoit à Narvaez. Velasquez supposant que ce Capitaine étoit le maître absolu de toute sa conquête, lui ordonnoit de s'y *maintenir à toutes risques*, & pour cet effet il lui promettoit de grands secours. La conclusion de sa dépêche étoit : „ Que

si Cortez n'étoit pas mort, on le lui en-
voyât au plûtôt, avec une bonne ef-
corte; parce qu'il avoit un ordre précis
de l'Evêque de Burgos, de le faire ame-
ner prisonnier en Espagne. „ Cet ordre
se feroit tourné en arrêt sans appel, si
on avoit laissé l'affaire entre les mains de
cet Evêque, ennemi de Cortez: & la
passion que ce Ministre marquoit d'obli-
ger Velasquez, donnoit lieu de craindre
qu'il ne voulût faire un exemple éclatant
du châtiment de Cortez, en couvrant son
ressentiment particulier du prétexte de la
justice.

Au bout de huit jours un autre vaisseau
arriva à la rade d'Ulúa. Il portoit un nou-
veau secours à Narvaez, & Cavallero s'en
saisit encore avec la même adresse. Il y
avoit huit Soldats Espagnols, une jument,
& une quantité considérable de toute for-
te d'armes & de munitions, sous le com-
mandement du Capitaine Rodrigo Mo-
reyon de Lobera. Ils passerent tous à Segu-
ra, où ils prirent parti dans l'Armée sui-
vant l'exemple des premiers arrivés. Ces
secours venoient par des voyes si éloignées
de toute sorte d'apparence, que Cortez les
regardoit comme de très-heureux présa-
ges; parce qu'il lui sembloit qu'ils por-
toient quelque caractere de bonheur, dont

il se promettoit des suites en son entreprise.

Cependant il n'oublioit rien de tout ce qui pouvoit en avancer le succès. Il s'étoit promis la conquête de Mexique, & ce grand nombre d'Alliés qui venoient se joindre à ses troupes, le confirmoit en sa résolution. Le passage du lac étoit la plus grande difficulté : & cet obstacle étoit terrible, parce que les Mexicains ayant une fois trouvé l'invention de rompre les ponts des chaussées, on ne pouvoit plus se fier aux ponts volants, qui étoient l'unique précaution qu'on pouvoit prendre en un tems, où l'empressement ne permettoit pas de mettre en usage d'autres expédiens plus commodes & plus sûrs. Enfin, Cortez s'arrêta au dessein de faire construire douze ou treize brigantins capables de résister aux canots des Mexicains, & de conduire son armée jusques dans leur Ville même; croyant qu'il pourroit faire porter les pieces de ces vaisseaux sans être assemblées, sur les épaules des Tamenes Indiens, jusqu'aux bords du lac, depuis les montagnes de Tlascala, quoiqu'il y eût au moins quinze ou seize lieues d'un chemin très rude. L'imagination du General étoit remplie de grandes idées; & il avoit une aversion naturelle pour ces esprits

bornés, qui trouvent de l'impossibilité en tout ce qui leur paroît difficile.

Cortez communiqua ce dessein à Martin Lopez, dont l'esprit & l'habileté lui étoient une grande ressource en de pareilles occasions : & voyant que non-seulement cet Officier approuvoit le projet, mais encore qu'il promettoit de le faire réussir, il lui ordonna d'aller à Tlascala, avec tous les Espagnols qui entendoient la charpenterie, & de mettre promptement la main à l'ouvrage, en se servant aussi des Indiens dont il auroit besoin pour couper du bois, & pour le reste de ce qui étoit à leur portée. Cortez donna ordre en même tems de faire apporter de Vera-Cruz la ferrure, les mâts, & les autres agrés qui ressoient des vaisseaux que l'on avoit coulés à fond : & comme il avoit observé que ces montagnes produisoient une espece d'arbres qui donnoient de la poix, il les fit ébrancher, & en tira tout le brai, qui lui étoit nécessaire à carener ses brigantins.

La poudre manquoit à l'armée ; & la penetration du General lui fit encore imaginer le moyen d'en avoir d'une qualité très-fine, en faisant tirer du souffre, dont les Indiens ignoroient l'usage, de ce Volcan qu'Ordaz avoit reconnu. Il jugea que ce mineral devoit servir d'aliment à la

flame ; & quelques Soldats Espagnols, entre lesquels Jean de Laet, nommé Montano, & Mesa Commandant d'Artillerie, s'offrirent à tenter cette perilleuse aventure. Ils en revinrent avec une provision de soufre suffisante à fournir abondamment toute la munition aux troupes : & c'est ainsi que les soins du General s'étendoient à tout, & que son activité sembloit lui tenir lieu de délassement.

Après qu'il eut pris toutes ces mesures qui avoient d'abord leur effet, il résolut de retourner à Tlascala, afin de hâter les préparatifs de son expedition : & avant que de partir, il laissa de bonnes instructions au nouveau Conseil de Segura, après avoir nommé François d'Orozco pour Commandant de la garnison, qui fut composée de vingt Soldats Espagnols, outre les milices du Pays, qui eurent ordre d'obéir à ce Capitaine.

La mort de Magiscatzin obligea Cortez à prendre le deuil en entrant à Tlascala, où lui & tous ses Officiers parurent revêtus de casques noirs dessus leurs armes. Ces casques étoient faites des mantes, & on les avoit fait teindre exprès. L'entrée n'eut aucune autre pompe, que le bon ordre & le silence qu'on fit observer aux Soldats, qui marquoient prendre part à la dou-

leur du General. Le témoignage qu'ils en donnoient fut applaudi par la Noblesse & le peuple de Tlascala, dont Magiscatzin étoit reveré comme Pere de la Patrie : & quoiqu'on ne puisse douter que le ressentiment de Cortez ne fût très-sincere, & qu'on l'eût entendu plusieurs fois se plaindre de cette disgrâce, par les justes raisons qu'il avoit de s'en affliger; néanmoins il est encore vrai-semblable que ce deuil tenoit à flatter l'esprit de ces Indiens, & que cette démonstration extérieure avoit une double vûë; celle de satisfaire à sa douleur, & de donner quelque chose aux applaudissemens du Peuple qui en étoit témoin.

Les Senateurs n'avoient point voulu pourvoir à la charge de Magiscatzin, qui gouvernoit le principal quartier de la Ville au nom de la Republique. Ils souhaitoient que Cortez lui choisît un successeur, au moins qu'il confirmât leur choix : & lui faisant attention sur ce qu'il devoit à la memoire de son ami, nomma le fils aîné de Magiscatzin, & obtint en sa faveur tous les suffrages. C'étoit un jeune homme fort estimé par sa conduite & par son courage; & si bien né, qu'il entra en cette charge, sans paroître embarrassé sur tout ce qui en regardoit les fonctions. Il donna même

peu de tems après une preuve éclatante de son bon esprit, en ce qui étoit le plus essentiel, lorsqu'il demanda le Baptême, & qu'il le reçut publiquement en grande ceremonie. Il prit le nom de Dom Laurent de Magiscatzin, & sa conversion fut l'effet des raisons dont le Pere Olmedo s'étoit servi, pour chasser les tenebres de l'erreur de l'esprit de Magiscatzin. Les serieuses méditations que ce jeune homme fit sur la force de ces raisons, l'amenerent insensiblement à la connoissance & à la détestation de son aveuglement. Le Cacique d'Izucan reçut en même tems la grace du Baptême : ce jeune Prince étoit venu à Tlascala, revêtu de tous les ornemens de sa nouvelle dignité, à dessein de remercier le General de ce qu'il avoit décidé en sa faveur un procès où ses parens lui contestoient la succession de son pere. Cortez étoit alors l'arbitre souverain de tous les Caciques de ces Provinces, & même des particuliers, qui remettoient leurs differends entre ses mains, & qui recevoient ses décisions comme des loix inviolables, tant ils avoient de respect pour lui, & de confiance en son équité, qui attiroit leur obéissance.

Le bruit que ces conversions firent dans la Ville, réveilla le vieux Xicotencal, qui

ne pouvant s'accommoder des absurdités de l'Idolatrie, avoit néanmoins vieilli dans l'erreur, & se trouvoit en cette lâche & molle disposition, qui ne peut soutenir la moindre difficulté, ni prendre aucune résolution: défauts ordinaires, & presque naturels à la vieillesse. Cependant l'exemple de Magiscatzin, dont l'autorité égaloit celle de Xicotencal, & la conversion de ce Sénateur à la Foi, aux derniers momens de sa vie, firent une si forte impression sur l'esprit de l'aveugle, qu'elles le rendirent capable de recevoir des instructions, qui ouvrirent son cœur aux vérités de l'Évangile, & à ces vives lumières qui dissipèrent ses erreurs, en sorte qu'il souhaita le Bap-tême, après les avoir detestées publiquement. Veritablement il paroît que les maximes de la Foi ne pouvoient s'établir plus à propos en ce Pays-là, au moment de la réduction des Grands & des Sages de la République, qui prenoit de leurs conseils les Regles de son Gouvernement; mais ce soin fut traversé par d'autres affaires. Cortez s'appliquoit tout entier aux préparatifs de son expedition: le Pere Olmedo n'avoit point de gens qui pussent l'assister, & ils étoient également persuadés qu'on ne pouvoit traiter avec succès des affaires de la Religion, jusques à ce qu'ayant imposé

le joug au Peuple dominant, on eût établi la paix, qu'ils regardoient comme une disposition nécessaire à ramener les esprits des Tlascalteques à cette tranquillité qui fraye le chemin à la doctrine de l'Évangile. On laissa donc le plus essentiel pour une autre fois : la chaleur des exemples se refroidit, & le culte des Idoles ne cessa point. On pouvoit néanmoins tirer quelque fruit de cette favorable situation, en ce peu de jours que l'Armée demeura à Tlascala : mais nous n'apprenons point qu'on ait fait, ni même entrepris quelque autre conversion en un tems fâcheux, où l'on ne parloit que d'armes & de guerre, dont les soins ont accoutumé d'étouffer tous les autres ; la raison n'osant se produire, lorsque la violence de leurs maximes attire toute l'attention.



C H A P I T R E VI.

De nouveaux secours de Soldats Espagnols arrivent à l'armée de Cortez. Les gens de Narvaez qui avoient demandé leur congé, retournent à l'Isle de Cuba. Cortez dresse une seconde Relation de son expedition, & dépêche de nouveaux Envoyés à l'Empereur Charles V.

Cortez se plaignoit de François de Garay, sur ce que ce Capitaine étant bien informé de l'entrée & du progrès qu'on avoit fait dans l'Empire de Mexique, ne laissoit pas de s'y établir du côté de Panuco, où il tâchoit de faire quelque conquête : mais l'étoile du General avoit un si heureux ascendant sur ses concurrens, que comme Diego Velasquez lui avoit fourni des secours par les mêmes voyes dont il prétendoit le ruiner, & maintenir Narvaez; ainsi les mesures que Garay avoit prises pour usurper quelque partie du Gouvernement de Cortez, tournerent à son avantage. On a dit que les vaisseaux de Garay furent repouffés de Panuco, lorsque notre Armée étoit encore à Zempoala. Ce Capitaine résolu de suivre son entreprise, dressa

une nouvelle flotte, commandée par les meilleurs Officiers ; mais la seconde expédition n'eut pas un meilleur succès. A peine ces Espagnols eurent-ils mis pied à terre, qu'ils trouverent une si fiere résistance de la part des Indiens, qu'ils furent obligés de regagner leurs navires en desordre ; & ne songeant qu'à fuir le danger, ils firent voile, chacun suivant des routes différentes. Ils coururent durant quelques jours au hazard ; & sans sçavoir rien du dessein les uns des autres, ils vinrent tous presque au même tems aborder à la côte de Vera-Cruz, où ils s'engagerent à servir dans l'armée de Cortez, sans y être poussés par aucun autre motif, que par la reputation de sa valeur.

Ce secours fut attribué à une grace du Ciel toute pure : car encore qu'il soit véritable que le trouble des Soldats & l'ignorance des Matelots ait pû disperser ces navires, & les abandonner au gré du vent, qui les poussa vers l'endroit où Cortez en avoit besoin ; cependant leur arrivée si juste & si à propos pour augmenter ses troupes, est un événement digne d'une particuliere attention ; puisque cette liaison d'incidens si heureusement enchainés, ne se trouve point, ou au moins se trouve rarement, dans les termes

imaginaires de ce qu'on appelle cas fortuit.

Le premier de ces navires étoit commandé par le Capitaine Camargo, & portoit soixante Soldats Espagnols. Celui qui vint après étoit mieux armé, & rempli de Soldats plus aguerris, au nombre de cinquante, outre sept chevaux, sous le commandement de Michel Diaz d'Auz, Cavalier Aragonnois, qui se signala en toutes les occasions avec tant de distinction, que sa seule personne auroit tenu lieu d'un grand secours. Le dernier vaisseau fut celui du Capitaine Ramirez, qui arriva un peu plus tard avec plus de quarante Soldats, dix chevaux, & une grande provision d'armes & de munitions. Tous débarquèrent sans façon : les premiers sans attendre les autres prirent la route de Tlascala ; & sur leur exemple les autres firent avec plaisir le même voyage. Les aventures de cette conquête faisoient déjà tant de bruit dans les Isles, que les Soldats en étoient enchantés, comme des gens qui se laissent prendre aisément aux idées d'une fortune éclatante.

Ce secours augmenta considérablement le nombre des Espagnols, dont le courage reprit une nouvelle vigueur. Ceux de Cortez recevoient les derniers venus, avec

des cris de joye, au lieu de complimens; & ils s'embrassoient, comme s'ils eussent été amis depuis long-tems, quoiqu'ils n'eussent d'autre liaison, que celle d'être de la même Patrie. Cortez même oubliant la gravité d'un General, s'abandonna aux transports de sa joye, sans oublier néanmoins de rendre graces au Ciel, en attribuant à Dieu & à la justice de la cause qu'il foutenoit, tout ce que ces événemens avoient de favorable & de merveilleux.

Cependant ils ne furent point capables de calmer l'inquietude des gens de Narvaez, qui firent de nouvelles instances, afin d'obtenir le congé de retourner en l'Isle de Cuba; sur quoi ils representoient au General, la parole qu'il leur avoit donnée; & il ne pouvoit nier qu'il ne les eût engagés sous ce prétexte à l'expédition de Tepeaca. Cortez ne voulut donc point entrer en de nouvelles contestations, parce qu'il voyoit ses troupes augmentées de Soldats plus aguerris, & mieux disciplinés, & qu'il n'étoit pas à propos de conduire des libertins & des brailleurs, qui se désoloient aux moindres fatigues, en maudissant l'entreprise: gens pernicious dans un camp, inutiles dans les occasions, & trompeurs dans les revûes, puisqu'ils passent en montre

comme Soldats, sans qu'on en tire aucun service.

Il fit donc publier par tout : „ Que ceux qui voudroient se retirer en leur Pays, en avoient la liberté, & qu'on leur fourniroit des vaisseaux, avec tout ce qui leur seroit necessaire. „ La plus grande partie des Soldats de Narvaez prit ce parti. L'honneur en retint quelques-uns; & Bernard Diaz, qui n'a point nommé ceux-ci, en quoi il leur a fait tort, a employé sa plume à deshonorer les autres, en rapportant leurs noms, quoiqu'il parût plus conforme au bon sens de supprimer la memoire de ceux qui avoient si fort oublié le soin de leur réputation. Ce qu'il devoit marquer est, qu'un de ceux qui tomberent dans cet oubli, fut André de Duero, que l'on a vû si attaché aux interêts de Cortez, en diverses occasions. Quoiqu'on n'ait point publié les motifs de la retraite de cet homme, on peut croire que les prétextes dont il se servit n'étoient pas fort honnêtes, puisqu'on le vit à quelque tems de-là, faisant beaucoup de bruit à la Cour de l'Empereur, en faveur de Diego Velasquez. S'il y eut eu quelque sujet effectif de rupture entre Cortez & Duero, la raison devoit être du côté du General, n'étant pas vrai-semblable qu'elle fût pour un

homme qui ne la méprisoit pas moins que sa réputation, en laissant son ami engagé dans une entreprise où le péril & la gloire se trouvoient également partagés, pour se charger d'une commission où il se voyoit obligé à trahir ses propres lumières, en se rendant esclave de la passion & de l'injustice de Velasquez.

Le General débarrassé de cette troupe de gens inquiets & mutins, qu'Alvarado eut soin de conduire jusques aux vaisseaux, prit alors ses mesures sur le tems qu'il falloit employer à la construction des brigantins, afin d'envoyer ses ordres aux alliés, pour le jour du départ. Il leur prescrivit la provision d'armes & de vivres qu'ils devoient faire, à proportion de leur nombre; & aux heures que cette occupation lui laissoit, il se résolut d'achever une Relation, où il rapportoit en détail toutes les aventures de sa conquête, afin d'en rendre compte à l'Empereur. Son dessein étoit d'équiper un Vaisseau, & d'envoyer de nouveaux Agens, solliciter la dépêche des premiers, dont il n'avoit reçu aucunes nouvelles; afin d'être au moins informé du tour que cette affaire avoit pris à la Cour d'Espagne, dont le silence commençoit à le mettre en peine, & à prendre place entre ses plus grandes inquiétudes.

Cortez dressa cette Relation en forme de Lettre, & reprenant le plus essentiel des dépêches qu'il avoit données aux Capitaines Portocartero, & Montexo, il faisoit un détail sincere de tous ses avantages, & aussi de toutes les disgraces qui lui étoient arrivées depuis que l'Armée étoit partie de Zempoala; & que par ses travaux & ses exploits elle étoit entrée triomphante dans la Ville capitale, & de - là jusques au tems où elle avoit été forcée de se retirer à Tlascala, avec une perte considerable. Il marquoit qu'il esperoit être en état de maintenir sa conquête, par le nombre des Espagnols qui avoient fortifié ses troupes, & les grandes liaisons qu'il avoit prises avec plusieurs Nations, pour revenir assieger Mexique. Il exprimoit avec une noble & genereuse confiance l'espoir qu'il avoit de reduire à l'obéissance de sa Majesté ce nouveau Monde, dont les bornes du côté du Nord étoient inconnues à ceux du Pays même. Le General étaloit la richesse de cet Empire, la fertilité de ses terres, & l'opulence de ses Princes. Il mettoit le juste prix à la valeur & à la constance des Espagnols, à la fidelité & au zele des Tlascalteques: & pour ce qui regardoit sa personne, Cortez s'en tenoit à ce que ses actions pouvoient en publier;

quoique sans s'écarter des bornes d'une honnête modestie, il donnât à la réputation de la conquête, quelques traits qui n'effaçoient pas la gloire du Conquerant. Il demandoit une prompte justice contre les injustes poursuites de Diego Velasquez, & de François de Garay ; & il faisoit de fortes instances, afin d'obtenir promptement un secours de bons Soldats Espagnols, avec des chevaux, des armes & des munitions de guerre. Il appuyoit encore plus fortement sur la nécessité pressante d'envoyer des Ecclésiastiques & des Religieux d'une vertu connue & éprouvée, pour aider au Pere Olmedo à la conversion des Indiens, rapportant qu'on en avoit réduit & baptisé quelques-uns des plus qualifiés, & laissé dans l'esprit des autres quelques lumieres de la verité, qui faisoient esperer qu'on en pouroit tirer beaucoup de fruit. C'est la substance de la Lettre que Cortez écrivit alors à l'Empereur, informant Sa Majesté des événemens, comme ils s'étoient passés, sans oublier aucune circonstance considerable, qu'il exprimoit fort sincèrement en des termes propres, & même choisis, suivant le génie de son siècle, dont on ne sçait si les expressions ne convenoient pas mieux que celles du nôtre à ce caractère simple & naturel que le style

d^{ar}

des lettres demande ; quoiqu'on ne veuille pas nier qu'il n'y laissât couler quelques équivoques aux noms des Provinces & des Villes, qui étant encore nouveaux, ne pouvoient être prononcés exactement, ni rendus fidelement sur le papier.

Diaz nous apprend que le General confia ces dépêches aux Capitaines Alonso de Mendoza, & Diego d'Ordaz : & quoique Herrera n'ait nommé que le premier, il ne paroît pas vrai-semblable que Cortez l'eût envoyé tout seul pour un emploi de cette qualité, où il étoit de la prudence de prévenir les accidens d'une longue navigation. L'instruction qu'il leur donna écrite de sa main, portoit qu'avant que de montrer leur commission en Espagne, ni de déclarer qu'ils vinssent de sa part, ils allaient voir son pere, & les Capitaines qui avoient passé en Espagne l'année précédente, afin de suivre & de pousser ensemble la négociation dont ils étoient chargés, selon l'état de l'affaire. Il mit entre leurs mains un nouveau present pour l'Empereur, composé de l'or & des autres raretés qu'on avoit conservées à Tlascala ; & de ce qui fut ajoûté par les Soldats, prodiges en cette occasion, de leur pauvre richesse. On y joignit le petit butin acquis

aux expéditions de Tepeaca & de Guachula : présent moins riche à la vérité que le précédent, mais plus considérable, pour avoir été amassé au milieu des disgrâces; & qu'on devoit regarder comme un reste des pertes dont Cortez faisoit un sincere aveu en sa Relation.

Il jugea qu'il étoit encore à propos que les Tribunaux de Vera-Cruz & de Segura écrivissent à sa Majesté, puisqu'ils representoient les Magistrats en ces deux Villes. Ils demandoient les mêmes assistances, & exposoient que leur devoir les obligeoit d'informer sa Majesté, de quelle importance il étoit de maintenir Hernan Cortez dans la Charge de Capitaine General; puisque l'avancement d'un si grand ouvrage étant dû à sa valeur & à sa conduite, il seroit difficile de trouver une autre tête, & d'autres mains capables de lui donner sa dernière perfection : sur quoi ils exprimoient ingénûment leurs pensées, & ce qu'ils jugeoient être le plus avantageux en cette conjoncture. Diaz écrit que Cortez vit leurs lettres; voulant peut-être insinuer que cette sollicitation en sa faveur étoit mandée. Il est probable que ces lettres ne furent point envoyées sans la participation du General; mais il est encore plus certain qu'elles contenoient des vérités, qui n'avoient

pas besoin du secours de la flatterie, ou de l'exageration. Diaz se plaint encore, de ce qu'on ne permit pas aux Soldats d'écrire à part, au nom de tout le corps. Ce n'est pas qu'il eût d'autres sentimens sur ce sujet, que ceux des Tribunaux; il en convient, & le repete en plus d'un endroit: mais comme il s'agissoit de conserver leur General, il auroit bien voulu se faire un merite de son avis entre les autres, & de se distinguer en cela, comme il se distinguoit effectivement dans les combats. Si ces mouvemens d'ambition pour la gloire approchent du vice, on doit le pardonner à ceux qui se sentent du merite; & ce vice, entre les gens de guerre, ressemble fort à la vertu.

Ordaz & Mendoza partirent sur un des vaisseaux qui étoient arrivés depuis peu, avec toutes les provisions necessaires à un tel voyage. Le General resolut encore d'envoyer les Capitaines Alonse d'Avila & François Alvarez Chico, aux Religieux de Saint Jerôme qui présidoient à l'Audience Royale de Saint Domingue, unique alors en tous ces Pais-là, & dont la Jurisdiction étoit souveraine sur le ressort des autres Isles, & des nouvelles découvertes en Terre-ferme. Il leur faisoit part de tous les Memoires qu'il avoit envoyés

à l'Empereur ; après quoi il leur demandoit quelques secours plus prompts pour l'entreprise où il se trouvoit engagé , & contre les vexations de Velasquez & de Garay. Quoique ces Ministres fussent convaincus de la justice des raisons de Cortez , & qu'ils admirassent sa valeur & sa constance ; néanmoins l'Isle de Saint Domingue n'étoit pas alors en état de partager le peu de forces & de provisions qui lui ressoient. Les Religieux approuverent donc tout ce que le General avoit fait ; ils offrirent d'appuyer auprès de l'Empereur , la justice de ses prétentions , & de solliciter les secours nécessaires à une entreprise si importante & si avancée ; prenant sur eux le soin de reprimer les deux concurrens de Cortez , par des ordres pressans & redoublés. C'est en ce sens que ces Ministres répondirent à ses lettres ; & les Envoyés revinrent bien-tôt , plus chargés de belles paroles , que d'effets. Mais avant que de passer au recit des derniers exploits de cette conquête , & durant qu'on travaille avec ardeur à la construction des brigantins , il est à propos de revenir aux premiers Envoyés de Cortez , & à l'état de son affaire à la Cour de l'Empereur , puisqu'on doit souhaiter d'en avoir quelque connoissance ; cette espece de digres-

tion étant de celles qui sont nécessaires, & permises aux Historiens; & qui sans gêter la proportion d'un ouvrage, contribuent à la perfection.

CHAPITRE VII.

Les Envoyés de Cortez arrivent en Espagne, & passent à Medellin, où ils demeurent jusqu'à ce que les troubles de l'Etat étant cessés, ils puissent se rendre à la Cour, où ils obtiennent, la recusation de l'Evêque de Burgos.

Nous avons laissé Martin Cortez avec les deux premiers Envoyés de son fils, Portocarrero & Montexo, dans le miserable exercice de suivre la Cour des Gouverneurs, & d'embarrasser l'antichambre des Ministres, si éloignés d'être admis à leur audience, que sans oser prendre la hardiesse de les importuner par des requêtes, ils se presentoient seulement dans la foule, sur leur passage, trop heureux d'en recevoir quelque coup d'œil jetté au hazard: ressource infortunée des Solliciteurs disgraciés, qui ayant la raison pour eux, apprehendent de la détruire, en la produisant mal-à-propos.

L'Empereur les avoit écoutés favorablement , ainsi qu'on l'a dit ; & quoiqu'il eût du dégoût de l'insolence & des attentats de quelques Villes d'Espagne , qui tâchoient de rompre son voyage en Allemagne , par des protestations peu respectueuses , & qui avoient l'air de menaces ; il prit néanmoins le tems de s'informer , avec une particuliere attention, de ce qui s'étoit fait en la Nouvelle Espagne , & d'établir quelque fondement sur ce qu'on pouvoit se promettre de cette entreprise. Il voulut s'instruire de tout , sans dédaigner de faire des questions sur plusieurs choses ; la Majesté Royale ne perdant rien de son lustre à tirer quelquefois de ses Sujets , des lumieres qui l'éclaircissent du fonds d'une affaire , les Souverains ne devant pas toujours entrer pleins de doutes dans leur Conseil. L'Empereur penetra d'abord tout ce qu'on devoit se promettre de ces admirables commencemens ; & l'idée qu'il se forma du merite de Cortez , lui parut digne de son estime ; sa Majesté ayant une inclination naturelle pour les hommes extraordinaires.

Les affaires de l'Etat , & le voyage de l'Empereur , qui pressoit , ne lui permirent pas de s'arrêter à quelque resolution

déterminée, sur un sujet où il rencontroit tant de contradictions, tant de la part des Agens de Velasquez, que de celle des Ministres qui appuyoient les sollicitations de ces Agens, ou donnoient un mauvais tour aux raisons de Cortez : néanmoins le jour que l'Empereur s'embarqua, qui fut le quinze de May 1520. il recommanda particulièrement cette affaire au Cardinal Adrien Gouverneur du Royaume en son absence. Ce Cardinal soutenoit fort sincèrement le bon droit de Cortez : mais comme les informations sur quoi il devoit se regler, venoient du Conseil des Indes, où l'autorité & la passion du President Evêque de Burgos, emportoient toutes les voix, le Cardinal se trouvoit dans un embarras, où il ne lui étoit pas aisé de suivre son penchant pour se déterminer lorsqu'on lui presentoit les raisons de Velasquez couvertes du voile de la justice, & les exploits de Cortez décriés sous le nom de rebellion.

Le tems lui manqua, lorsqu'il lui étoit le plus nécessaire, pour découvrir & examiner la verité; & il attira les soins du Ministre sur d'autres mouvemens bien plus fâcheux, & de la dernière importance. Quelques Villes s'émurent, sous prétexte de corriger ce qu'ils appelloient les dé-

fordres du Gouvernement ; & elles en trouverent d'autres , qui voulurent bien se perdre avec elles , sans faire reflexion sur les malheurs où un si pernicieux exemple pouvoit les entraîner. Elles ressentoient toutes l'absence de leur Souverain comme le plus grand des maux : & quelques-uns croyant lui rendre service , & ne point sortir des termes de l'obéissance , prenoient ces transports d'un faux zele , pour des preuves de respect & de devoir.

Le Peuple voulut soutenir ses premiers crimes par la voye des armés ; & quelques Gentilshommes se dégradèrent jusqu'à prendre part à cette extravagance , faute de lumiere : défaut qui corrompt ordinairement les bons sentimens que la noblesse du sang inspire. Les grands Seigneurs & les Ministres embrasserent le bon parti , au peril de leur vie. Enfin tout le Royaume s'ébranla ; & il s'en fallut peu que l'autorité souveraine ne fût usurpée par ces factions , que l'Histoire a nommées Communautés , sans qu'on en puisse découvrir la raison , puisque la plainte ne fut point commune , en un Etat où plusieurs Villes , & presque toute la Noblesse , soutenoient le parti du Roy : cependant les rebelles donnerent ce nom à leur

insolence ; & le titre dont ils honoroient leur revolte , a trouvé grace auprès de la posterité.

La relation de ces mouvemens n'est pas de notre sujet , qui néanmoins nous obligeoit à les toucher en passant , comme une des causes qui arrêterent les bonnes intentions du Cardinal , & qui traverserent la negociation des Envoyés de Cortez. Véritablement la saison n'étoit pas propre à former de nouvelles entreprises , lorsque le Gouverneur & les Ministres étoient si appliqués à remédier aux maux qui affligoient le dedans l'Etat , que les soins du dehors ne pouvoient les toucher. Ainsi Martin Cortez & ses Compagnons voyant le peu de fruit qu'ils tiroient de leurs sollicitations , & le desordre des affaires générales , se retirèrent à Medellin , résolus de laisser passer la tempête , & d'attendre le retour de l'Empereur , qui avoit compris leurs raisons , & témoigné qu'il seroit favorable à la justice de leurs prétentions. Ils virent bien que son autorité leur étoit nécessaire pour surmonter les oppositions formées par l'Evêque de Burgos , & les autres embarras qui naissoient de l'état présent des affaires.

Ordaz & Mendoza arriverent alors à Seville après avoir fait heureusement leur

voyage ; & sans se découvrir , ni parler de leur commission , ils s'informerent adroitement de ce qui se passoit sur ce sujet. Cette précaution leur valut la liberté , puisqu'ils apprirent avec une extrême surprise , que les Juges de la Contratation avoient un ordre exprès de l'Evêque , d'empêcher le passage , & de se saisir de tous ceux qui viendroient de la Nouvelle Espagne de la part de Cortez , après avoir arrêté l'or , & les autres marchandises , qui seroient pour leur compte , ou pour celui de leurs amis. Ordaz & Mendoza ne songerent qu'à mettre leurs personnes en sûreté , & se trouverent trop heureux de sauver seulement les dépêches & les lettres qu'ils portoient ; laissant le present & le reste entre les mains de ces Juges , & à la discretion de l'Evêque de Burgos.

Ils sortirent de Seville avec beaucoup de crainte d'être connus & arrêtés , voulant aller droit à la Cour chercher Martin Cortez , & les premiers Envoyés , afin d'en tirer des lumieres sur la conduite qu'ils devoient tenir conformément à leur instruction : mais ayant appris en chemin , que Cortez & ses amis s'étoient retirés à Medellin , ils se rendirent en cette Ville , où leur arrivée fut celebrée avec toute la joye que des nouvelles si surprenantes pouvoient

inspirer. Ils déliberèrent s'il étoit à propos de porter les dépêches de Cortez au Cardinal Gouverneur, afin de le prévenir sur des connoissances si importantes : néanmoins la considération des troubles qui agitoient le Royaume, leur fit comprendre le peu de fruit qu'ils tireroient d'une diligence qui demandoit de l'attention pour des affaires éloignées, & qui regardoient l'augmentation, & non pas le salut de l'Etat. Ainsi ils relolurent de garder leur retraite jusqu'à ce qu'on eût vû la fin de ces mouvemens, & que le devoir des Ministres leur permît de partager leurs soins.

Les troubles de la Province de Castille s'augmentoient tous les jours : les mutins ne se contentant pas de soutenir leur revolte, pouffoient l'insolence jusqu'à désoler le plat-païs par des courses, & à assieger les Villes qui conservoient leur fidélité. La tolerance qu'on avoit pour eux, sembloit les exciter, & leur donner l'ambition de se rendre agresseurs. D'abord on avoit resolu de les ramener par la douceur & par la patience : mais la violence du mal ne s'accommodoit pas de ces remedes doux dont l'operation étoit trop lente ; d'autant plus que les rebelles s'imaginoient avoir pour eux la force & la justice. Il ne man-

quoient pas d'Ecclesiastiques, qui sans faire aucune reflexion sur leur devoir, faisoient de la Chaire une école de sédition, pour maintenir les Peuples dans l'opiniâtreté, en leur persuadant qu'il y alloit du service de Dieu & de celui du Roy, de corriger les abus de l'Etat. Enfin les Grands, & presque tous les Nobles, se virent obligés à prendre les armes, afin de rendre à la justice l'autorité qu'elle doit avoir, & d'animer les Villes qui tenoient pour l'Empereur : & quoique les revoltés eussent assez de témérité pour former un corps, & pour mesurer leurs armes avec ceux qu'ils appelloient leur ennemis, deux rencontres où ils perdirent beaucoup de monde, avec toute leur reputation, & le supplice de quatre des principaux auteurs de la revolte, abbattirent leur orgueil, & dissipèrent leurs forces. Les plus sages, ou les moins emportés, prirent le parti de se mettre à couvert : les Villes rentrèrent dans l'obéissance, le tumulte cessa, & la consideration du devoir revint dans les esprits, suivant la destinée des émotions populaires, qui se soulevent & se calment avec la même facilité.

L'avis qu'on reçut en même tems du retour de l'Empereur, fut d'une grande consequence pour rétablir la tranquillité. Ce

Prince, par toutes ses lettres, affuroit qu'il avoit resolu de laisser les autres affaires, pour courir aux lieux où les besoins de son Royaume demandoient sa presence. Cette assurance acheva de remettre toutes choses dans l'ordre ; & Martin Cortez trouvant cette conjoncture propre à renouveler ses sollicitations, partit aussi-tôt avec les quatre Envoyés de son fils, & se rendit à la Cour, où après quelques remises, ils obtinrent enfin une audience particuliere du Cardinal Gouverneur. Ils l'instruisirent en gros de l'état où la conquête de Mexique se trouvoit alors, remettant le détail aux lettres de Cortez, qu'ils lui presenterent. Ils lui produisirent les ordres qu'on avoit donnés à Seville contre leur liberté, & celle de tous les Agens qui viendroient de Mexique ; appuyant sur la saisie des joyaux, & des autres pieces qui composoient le present destiné à l'Empereur : ce qui leur fit naître l'occasion d'exposer le sujet qu'ils avoient de se défier de l'Evêque de Burgos ; sur quoi ils demanderent au Cardinal la permission de recuser ce Juge, suivant les loix de la Justice ordinaire ; offrant de prouver les causes de cette recusation, en se soumettant aux peines d'une temeraire contestation. Le Cardinal les écouta avec beaucoup d'application. Il parut touché de

leur disgrâce ; & il les en consola , par des promesses de leur donner une prompte expedition. Les ordres donnés à Seville , & la saisie , lui déplurent d'autant plus , que tout cela s'étoit fait sans son aveu. Ainsi il répondit à la requête des Envoyés de Cortez , contre l'Evêque , qu'ils pouvoient le pousser en Justice , ainsi qu'ils le jugeroient à propos ; & que pour lui , il prendroit sur son compte le soin de les défendre , contre les violences qu'ils pourroient apprehender dans le cours de ce procès. C'étoit leur en dire assez pour les animer à se jeter dans un peril aussi redoutable , qu'est celui de plaider contre une personne armée d'une grande autorité : entreprise où l'on est , pour ainsi dire , obligé de parler de bas en haut , & où la crainte ôte beaucoup de force à la raison.

Cet heureux début leur donna le courage de recuser le President du Conseil des Indes , dans son propre Tribunal. Ils produisirent leurs raisons écrites avec toute la modération nécessaire pour ne point offenser le respect : mais ces raisons étoient si fortes & si connues des autres Juges , qu'ils n'osèrent les rejeter par un déni de justice , en une affaire de cette qualité , particulièrement sur le bruit qui couroit alors , du retour de l'Empereur applaudi par tous

ceux qui n'avoient point sujet de craindre la presence , & qui ayant porté le calme dans tous les esprits , répandoit encore des influences de circonspection sur celui de tous les Ministres. Diaz , & ceux qui l'ont suivi , touchent un peu trop fortement les motifs de cette recusation. Diaz rapporte ce qu'il a entendu dire , & les autres l'ont copié ; car tous ces motifs ne paroissent pas vrai-semblables en la personne d'un Prélat venerable & qualifié. Il est néanmoins constant qu'on en prouva quelques-uns ; comme le mariage qu'il traitoit alors de sa niece avec Diego Velasquez , l'aigreur qu'il avoit marquée en diverses occasions aux Agens de Cortez , qu'il traitoit de rebelles & de traîtres , lorsque sa prudence cedit à sa passion. Ces preuves jointes aux ordres donnés à Seville , pour arrêter les Envoyés , (& ce fait , qui étoit public , ne pouvoit être déguisé ,) furent jugées suffisantes pour autoriser & faire passer la recusation , après une exacte discussion dans toute la rigueur du droit ; jugement qui fut appuyé de l'avis du Conseil d'Etat , & des conclusions du Cardinal. On ordonna donc que l'Evêque n'entreroit en aucune connoissance des affaires entre Hernan Cortez & Diego Velasquez. On revoqua ses ordres , les saisies furent levées & l'import-

tance de cette entreprise attira toute la considération des Ministres. Les exploits de Cortez presque effacés par le décri de sa fidélité, reçurent les éloges qu'ils meritoient; & le Cardinal par plusieurs decrets recommanda la prompte expedition de cette affaire. Il fit même paroître un desir si sincere de l'avancer, qu'ayant reçu en même tems la nouvelle de son exaltation au Trône de Saint Pierre, & étant parti peu de jours après, pour s'embarquer, il dépêcha encore quelques ordres sur ce sujet; soit que le bon droit de Cortez eût fait cette impression sur son esprit; ou que l'ayant déjà rempli des soins de sa dignité, il se crût obligé de lever tous les obstacles d'une conquête qui devoit ouvrir le chemin à l'entrée des verités de l'Evangile, & faciliter la conversion de ces miserables Idolâtres: interêts de l'Eglise, dignes d'occuper les premieres reflexions d'un Souverain Pontife.



CHAPITRE VIII.

Ce qui se passa en toute cette affaire, jusqu'à sa conclusion.

LE nouveau Pape Adrien sixième de ce nom, se trouvoit alors à Victoria, où il étoit allé, afin de donner ordre de plus près à secourir les Provinces de Navarre & de Guipuscoa, dont les François ravageoient les frontieres, afin d'entretenir & d'échauffer les troubles de celle de Castille: mais les instances redoublées de Rome, & de toute l'Italie, l'obligerent à partir, après avoir réglé tout ce qui regardoit la Charge qu'il avoit exercée. Peu de tems après l'Empereur vint aborder à la côte de Biscaye; & descendant à Saint Ander, il trouva que les maux dont ses Royaumes avoient été affligés, commençoient à s'apaiser. La tempête avoit cessé; mais on entendoit encore ce bruit sourd, qui subsiste quelque tems entre le calme & l'agitation: ce qui lui fit comprendre que le châtement de quelques seditieux exceptés de l'amnistie generale, étoit necessaire pour rétablir l'autorité des Loix, & le repos des Peuples. Il trouva encore des restes fa-

cheux d'un autre mal , qui avoit affligé l'Espagne durant son absence. Les François avoient attaqué le Royaume de Navarre ; & quoiqu'ils eussent été battus en quelques occasions, ils conservoient encore Fontarabie ; & il falloit reprendre cette Place, où les ennemis se dispoisoient à jeter un puissant secours. Mais ces soins & ceux que ses autres Etats demandoient, en Italie , en Flandres, & en Allemagne, n'empêcherent point l'Empereur de s'appliquer aux affaires de la Nouvelle Espagne, pour lesquelles il avoit une particulière attention. Il accorda une audience aux Envoyés de Cortez : & quoique les Agens de Velasquez eussent en même tems présenté leur requête, comme sa Majesté avoit pris une exacte connoissance du differend, sur les instructions du nouveau Pape, il confirma par une nouvelle sentence, la recusation de l'Evêque de Burgos, & nomma entre ses Ministres, des Commissaires qui pussent terminer enfin cette grande contestation. Le Grand Chancelier du Royaume, Mercure de Gattinare, presidoit à cette Assemblée, dont étoient Hernan de Vega Seigneur de Grajal, le Grand Commandeur de Castille, le Docteur Laurent Galindez de Carvajal, le Licencié François Vargas Conseiller & Camerier de sa

Majesté, & Monsieur de la Rose, Flamand, & Ministre d'Etat. Monsieur de la Chau, que Diaz & Herrera ont joint à ces Ministres, ne pouvoit être de ce Conseil, puisqu'il y avoit plus d'un an qu'il étoit mort à Saragosse, & que Gattinare avoit succédé à la Charge de Chancelier, vacante par sa mort. Le choix de personnes si qualifiées, fit paroître la droiture des intentions de l'Empereur, puisqu'il n'avoit point alors de Ministres en qui sa Majesté eût plus de confiance; & qu'on ne pouvoit assembler un Conseil, où les bonnes lettres, l'équité & la prudence, fussent en un plus haut rang.

On examina d'abord tous les Mémoires dressés sur les lettres & sur les relations qui avoient été produites au procès; mais on trouva le fait si embarrassé par les diverses informations toutes opposées, que les Juges crurent qu'il étoit nécessaire de faire entrer les Agens des deux partis, afin qu'ils pussent s'expliquer de vive voix, & rendre raison de leur droit à la première Assemblée; parce qu'ils convenoient tous de finir cette contestation, & qu'ils vouloient s'instruire clairement de la manière dont ils se justifioient des accusations formées de part & d'autre, & comment ils soutenoient leurs raisons, afin qu'ils en pus-

sent tirer la vérité toute pure , sans s'amuser aux formalités d'une procédure , dont les chicannes & les disputes ne sont le plus souvent que de mauvaises refuites , dont on obscurcit le fonds d'une affaire , & qu'on pourroit appeller les détours de la Justice.

Les Envoyés des deux partis ne manqueraient pas de se trouver le jour suivant au Conseil , avec leurs Avocats ; & entre ceux de Velasquez , André de Duero se signala assez mal-à-propos ; mais on fut moins surpris de le voir alors infidèle à son ami , sçachant qu'il avoit déjà manqué de fidélité à son maître. On lut les Memoires , sur quoi on interrogeoit les parties , pour voir comment ils répondoient aux charges qui resulsoient des différentes informations , & comment ils justifioient leurs plaintes , & les Juges tiroient de leurs réponses ce qui étoit nécessaire à décider nettement sur cette affaire. Enfin au bout de quelques jours d'audience , les Commissaires demeurèrent d'accord , qu'il n'étoit pas juste que Velasquez s'attribuât l'avantage de la conquête de la Nouvelle Espagne , sans autre titre , que celui d'avoir fait quelque dépense pour cette entreprise , & d'avoir nommé Cortez pour la conduire ; puisque tout ce qu'il pouvoit demander le-

gitimement se reduisoit à ce qu'il y avoit employé, en justifiant que c'étoit de son propre bien, & non pas des effets qui apportoient au Roy, & dont il avoit la disposition dans l'étendue de son Gouvernement, sans que la nomination qu'il avoit faite de la personne de Cortez, lui pût acquérir aucun droit sur la gloire & le profit de cette conquête; l'acte de la nomination étant sans force & sans autorité, sans la participation des Ministres de l'Audience Royale, dont il devoit recevoir les ordres. On ajoûta que Velasquez étoit déchû de son pouvoir le jour qu'il avoit revouqué Cortez; & qu'en ce qui le regardoit, il avoit détruit par cette revocation tout ce qui pouvoit appuyer son titre, pour se dire le maître de l'expédition, après avoir laissé Cortez en liberté d'agir, suivant ce qu'il jugeoit être le plus avantageux au service de sa Majesté: d'autant plus que la plus grande partie des troupes qu'il commandoit, avoient été levées à ses dépens, & qu'il avoit équipé les vaisseaux de son argent & de celui qu'il avoit emprunté de ses amis.

Ainsi quoiqu'il parût aux yeux de ces Juges si sages & si éclairés quelque chose d'irregulier, ou au moins de peu soumis, dans les premières démarches de Cortez;

ils crurent néanmoins, qu'on devoit accorder quelque grace aux justes sujets de plainte qu'on lui avoit donnés, & encore plus aux grands & admirables progrès qui avoient été comme les suites de son indignation; puisqu'on lui étoit redevable d'une conquête si importante & si peu attendue, dont les difficultés n'avoient servi qu'à donner de l'éclat à sa valeur, & sur-tout à sa fidélité, & à l'attachement inviolable qu'il conservoit pour son devoir. Ces considérations obligerent les Juges à conclure que Cortez meritoit d'être maintenu dans le Gouvernement des Païs qu'il avoit conquis. Qu'on devoit l'encourager en lui procurant des secours considérables, afin qu'il fût plus en état de poursuivre une entreprise qu'il avoit si fort avancée; & ils ne pûrent s'empêcher de taxer Diego Velasquez d'une ambition déréglée, lorsqu'il s'appuyoit sur de si foibles fondemens pour usurper la gloire & le fruit des travaux d'un autre. Ils traitèrent encore comme un attentat digne d'une severe correction, la hardiesse qu'il avoit eue d'assembler & d'envoyer une Armée contre Cortez, sans faire aucune reflexion sur les suites qu'un procedé si violent pouvoit avoir, & en méprisant les défenses qu'il en avoit reçues de la part des Mi-

nistres de l'Audience Royale de Saint Domingue.

On envoya ces conclusions à l'Empereur, & après l'approbation de sa Majesté, la Sentence fut prononcée en cette forme. On déclaroit Hernan Cortez bon Ministre & fidele vassal de sa Majesté. On honoroit des mêmes qualités les Capitaines & les Soldats qui l'avoient accompagné : & on imposoit un silence perpetuel à Diego Velasquez sur la conquête de la Nouvelle Espagne ; lui ordonnant sous peine de punition, de n'y apporter aucun obstacle, soit par lui-même, ou par quelqu'un qui s'avouât de lui : reservant néanmoins tous les droits pour ce qui regardoit les frais qu'il avoit faits à l'armement des vaisseaux, afin qu'il pût en justifier la dépense conformément à sa relation, & les demander en Justice. C'est-là tout ce qui fut réglé par la Sentence, les Juges ayant remis les graces dont on vouloit honorer Cortez, la correction de Velasquez, & les autres ordres dont l'assemblée avoit fait un projet, aux dépêches qui seroient faites au nom de l'Empereur.

Quelques Auteurs ont avancé que ce jugement fut dressé sur la raison d'Etat, plus que sur l'exacte rigueur de la Justice. Il n'est pas de notre sujet d'examiner le

droit des prétendans. Nous avons touché les motifs de la Sentence, & les considérations des Juges; & nous reconnoissons de bonne foi, qu'il y eut quelque chose en la premiere démarche de Cortez, qui avoit besoin d'être interpreté favorablement. Mais on ne peut nier que la conquête ne lui appartînt au même titre, que les Pais conquis appartenoient à l'Empereur. Sur ce fondement qui est vrai, les Juges ne pouvoient-ils pas ramener l'affaire aux termes de l'équité, en la tirant des regles du Droit commun, & en moderant par quelque indulgence la severité de la Justice ordinaire; ce temperament se trouvant autorisé par la foiblesse des raisons de Velasquez, & par la consideration des violences & de l'irregularité de son procedé? On dit qu'il ne vécut pas long-tems après avoir reçu les lettres de l'Empereur, qui marquoient peu de satisfaction de sa conduite. C'est un ancien privilege des Souverains, que leurs paroles seules tiennent lieu de récompense & de châtiment. On ne peut refuser à Velasquez les éloges qu'il meritoit par sa qualité, ses talens & sa valeur, dont il avoit donné des preuves éclatantes en la conquête de l'Isle de Cuba; mais en cette occasion il se trompa malheureusement dans le principe; & il

fit de fausses démarches sur les moyens dont il prétendoit se servir pour arriver à ses fins ; enfin son impatience lui causa la mort. Son premier aveuglement vint de la défiance : vice qui comme l'excès de la crainte, donne quelquefois jusques à la temerité : le second vint de la colere, qui prive les hommes de l'avantage de la raison, dont elle les rend ennemis : & le troisième fut causé par l'envie qui tient lieu de colere aux ames basses, & qui sentent leur foiblesse.

On traita aussi tôt des moyens d'assister Cortez, & l'Empereur commit ce soin aux Ministres qui composoient l'assemblée. Il donna une audience favorable à ces Envoyés, témoignant qu'il étoit fort satisfait que la justice se fût déclarée pour eux. Il honora Martin Cortez de plusieurs marques de sa bienveillance, en consideration du mérite de son fils, dont il lui promit de recompenser les services par des graces proportionnées à leur grandeur. Cependant on nomma quelques Religieux pour aller travailler à la conversion des Indiens, qui étoit la premiere vûe de Sa Majesté, dont la pieté preferoit toujours le soin de la Religion aux interêts de son Etat. Il commanda que l'on tint prêt un secours considerable d'armes & de chevaux pour

embarquer sur la premiere Flote ; & considerant de quelle importance il étoit de ne retarder point ses dépêches & ses ordres , pendant que Cortez avoit encore les armes à la main , contre des ennemis puissans ; outre l'embaras que la jalousie de ses concurrens pouvoit apporter à ses conquêtes , l'Empereur envoya d'abord ses ordres par diverses lettres qu'il fit expedier.

La premiere étoit adressée aux Gouverneurs & à l'Audience Royale de Saint Domingue , à qui il déclaroit ses intentions , avec ordre d'assister Cortez de tout leur pouvoir , & d'écarter tous les obstacles qu'on pourroit former à son entreprise. L'autre lettre pour Velasquez , lui défendoit absolument de se mêler de cette affaire , & desaprouvoit severement ses excès & la violence de son procedé. La troisieme adressée à François de Garay , blâmoit son entrée dans le Gouvernement de la Nouvelle Espagne , & portoit une défense de continuer ce dessein. Enfin , la derniere dépêche étoit pour Hernan Cortez , remplie de ces marques d'honneur & de bienveillance , dont les Souverains savent favoriser ceux dont ils ont reçu de grands services , lorsqu'ils ne dédaignent pas d'avouer qu'ils s'en sentent obligés. L'Empe-

rear approuvoit en cette lettre, non-seulement les actions que Cortez avoit faites ; mais encore les desseins qu'il formoit pour reprendre la Ville de Mexique : il faisoit comprendre à ce General, qu'il connoissoit toute l'étendue de son merite, sa valeur, sa constance, sans oublier la maniere adroite & prudente, avec laquelle il avoit scû ménager l'esprit de ses Soldats & de ses Alliez. Sa Majesté touchoit en peu de mots les ordres qu'on avoit donnés pour le mettre en repos & en sûreté de la part de ses concurrens, & la qualité qu'on lui envoyoit de Gouverneur & de Capitaine General par tout cet Empire. L'Empereur l'assuroit encore de lui donner des témoignages plus solides de sa reconnoissance ; faisant un détail exprès & fort honorable, des Capitaines & des Soldats qui servoient sous son commandement. Il lui recommandoit avec beaucoup d'affection, de bien traiter les Indiens, & d'avoir soin qu'ils fussent instruits des verités de notre Religion, & considérés comme une semence propre à recevoir la culture de l'Evangile. Il concluoit par des esperances de grands & puissans secours ; remettant à sa valeur & à sa fidelité l'achevement d'un si grand ouvrage : Lettre qui honore éternellement l'illustre postérité de Cortez, com-

me un de ces titres, qui portant la Noblesse dans les familles qui n'ont pas cet avantage d'elles-mêmes, donnent un nouvel éclat à celle qu'elles ont reçues de leurs ancêtres.

L'Empereur signa à Valladolid toutes ces dépêches, datées du vingt-deuxième jour d'Octobre de l'année 1522. & ordonna que deux des Envoyés de Cortez en fussent les porteurs, & partissent incessamment. Les deux autres demeurèrent, pour solliciter le secours, & pour attendre une instruction, qu'on dressoit sur diverses observations, & sur les dispositions qu'on souhaitoit de donner à la forme du Gouvernement politique & militaire de cet Empire. Quoique le recit des exploits de Hernan Cortez ait souffert quelque interruption par ce détail, nous avons crû qu'il étoit à propos de suivre cette matiere jusques à la conclusion; afin de ne la laisser point en l'air, & tronquée, pour ainsi dire, au peril d'être obligés d'entrer en d'autres digressions: liberté que non seulement les Historiens ont bien voulu se donner, mais encore les Annalistes qui s'attachent par des loix plus étroites à la suite des tems, ainsi que Tacite l'a pratiqué en ses Annales, lorsque rapportant ce qui s'étoit passé sous l'Empire de Claudius, il y fait

entrer , & conduit jusques à la fin , la guerre faite en la Grande Bretagne , par deux Vice-Preteurs , Ostorius & Didius ; croyant qu'il y avoit moins d'inconvenient d'interrompre la suite des années , que de tomber dans la faute de désunir des événemens considérables.

C H A P I T R E IX.

Cortez reçoit un nouveau secours de Soldats & de munitions : il fait la revue de son Armée. Les Alliez en font autant à son imitation. On publie des Ordonnances ; & on commence la marche , à dessein de s'emparer de Tezeuco.

ON approchoit de la fin de l'année 1520. lorsque Cortez prit la résolution d'entrer avec toutes ses forces dans le Pays ennemi , & de remettre la Décision de son entreprise , à ce que le sort des armes en ordonneroit. Il avoit depuis peu de jours reçu un de ces secours que sa bonne fortune faisoit tomber sans peine sous sa main. Le Gouverneur de Vera-Cruz lui donnoit avis qu'il étoit arrivé à la côte un navire venu des Canaries , chargé d'une quantité considérable d'arquebuses , de

poudre, & d'autres munitions de guerre; avec trois chevaux, & quelques passagers, qui venoient à dessein de vendre ces choses aux Espagnols employés aux conquêtes.

Les marchandises étoient déjà montées à un prix excessif en tous les Ports des Indes, où l'interêt avoit effacé l'horreur que l'on avoit pour un commerce si éloigné, & sujet à tant de risques. Cet avis fit naître au General le désir de se prévaloir des avantages que l'occasion lui offroit: il envoya un Commissaire à Vera-Cruz, avec de l'or & de l'argent en barres, & une escorte suffisante. Le Gouverneur de la Ville fut chargé du soin d'acheter les armes & les munitions au meilleur prix qu'il seroit possible: ce que cet Officier executa avec tant d'adresse, & en donnant de si belles idées de l'entreprise où son General étoit engagé, qu'il n'acheta pas seulement toute la charge du vaisseau à un prix fort modéré; mais encore il persuada au Capitaine & au Maître du navire, d'aller servir en l'Armée de Cortez avec treize Soldats Espagnols, qui venoient chercher fortune dans les Indes: impression qui étoit alors en sa plus grande force, & qui regne encore en l'esprit de ceux qui cherchent à s'enrichir par cette voie, sans que la perte de tant de malheureux abusés par cette

fausse esperance puisse servir d'instruction pour moderer l'avidité des autres.

Cortez fortifié de ce secours, & des autres qu'il avoit reçus contre toute sorte d'apparence, resolut d'avancer le tems de la marche de son Armée. Il ne pouvoit plus differer ni attendre que ses brigantins fussent achevés, parce que les troupes de la Republique, & celles de ses alliés étoient arrivées, & que leur sejour lui faisoit apprehender les inconveniens de l'oisiveté.

Il assembla ses Capitaines, afin de déliberer avec eux, sur ce qu'on pouvoit entreprendre d'avantageux à leur dessein, avec les forces qu'ils avoient jusques à ce qu'ils eussent assemblé toutes les troupes qu'ils attendoient, & qui étoient en marche, & qu'ils se vissent ainsi en état d'attaquer Mexique. Il y eut divers avis, qui se reduisirent à la résolution d'aller droit à Tezeuco, & de s'emparer, à tout événement, de cette Ville. Comme elle étoit située sur le chemin de Tlascala, & presque sur le bord du Lac, elle parut propre à faire une Place d'armes : c'étoit un poste où l'on pouvoit se fortifier, & s'y maintenir, tant pour recevoir avec moins de peine les secours que l'on attendoit, que pour desoler par des courses le Pays ennemi. Ils y trou-

voient une retraite assurée proche de Mexique, & qui pouvoit leur être une ressource contre les accidens qui arrivent quelquefois à la guerre. Les troupes suffisoient à cette expedition : & quoique les canaux qui conduisoient les eaux du Lac jusques à la Ville, parussent trop étroits pour recevoir les brigantins, on remit à une autre fois à pourvoir à cette difficulté; & on conclut d'abreger le terme destiné pour la marche de l'armée.

Le jour suivant fut employé à faire la revûe des Espagnols, dont le nombre se trouva monter à cinq cens quarante fantassins, & quarante Cavaliers, outre neuf pieces d'artillerie qu'on avoit tirées des vaisseaux. La montre se fit en presence d'une prodigieuse multitude d'Indiens qui étoient accourus à ce spectacle; & on lui donna tout l'éclat d'une revûe generale, en faisant moins d'attention au dénombrement des Soldats, qu'à la pompe du spectacle. On noublia rien de ce qui alloit à l'ostentation, comme la parure des Soldats, le mouvement des drapeaux, le manège des chevaux, & le divers maniment des armes, lorsqu'ils se préparoient à saluer le General: tout cela fut executé si galamment, & avec tant de justesse, que les Indiens y applaudirent par des acclamations

redoublées; & la milice étrangere y recut de bonnes instructions. Après cela, Xicotencal, qui commandoit les troupes de la Republique, voulut aussi faire passer ses Soldats en revûe. Ce n'est pas que cette méthode eût jamais été pratiquée par les Mexicains: mais il prétendoit faire sa cour au General, en imitant les Espagnols. Les timbales, les cors & les autres instrumens de leur musique, marchoient à la tête. Les Capitaines venoient après à la file, superbement parés d'une grande quantité de plumes de diverses couleurs, & de joyaux en pendants, attachés aux oreilles & aux levres. Ils portoient sous le bras gauche leurs massues, ou leurs sabres avec leur garnitures, & la pointe en haut; & chacun avoit un Page, qui portoit son bouclier, ou sa rondache, où la défaite de leurs ennemis, & le recit de leurs exploits, étoient exprimés par diverses figures. Ils saluerent à leur maniere les deux Generaux; & ensuite les Compagnies passerent en différentes troupes, distinguées par la couleur des plumes, & aussi par leurs enseignes; c'est à-dire, des représentations de quelques animaux, qui étant élevés au bout des piques, tenoient lieu d'Etendards. Toute cette armée pouvoit monter au nombre de dix mille hommes choisis,

quoique la République en eût mis sur pied bien davantage ; mais le reste de cette levée fut occupé à la conduite des brigantins, dont la conservation étoit d'une si grande conséquence, que le Senat reçut comme une grande faveur, cet emploi, qu'il auroit pû regarder comme une marque de mépris.

Herrera soutient que les Tlascalteques passerent en cette revûe, au nombre de quatre-vingt mille hommes, sur quoi il s'écarte de Bernard Diaz, & des autres Auteurs ; si ce n'est qu'il ait crû qu'il n'étoit pas important de confondre ces Peuples avec ceux de Cholula & de Guacocingo, dont les troupes étoient campées hors de la Ville : en effet, on ne doute pas que Cortez ne sortît de Tlascala, suivi de soixante mille hommes de guerre. On ne comprend point aussi en ce nombre les troupes que les autres Nations alliées y joignirent, soit durant la marche, soit au rendez-vous : ce qu'ils firent avec tant de zele, que durant le siege de Mexique, le General vit plus de deux cens mille hommes sous son commandement. Ce qui rend cette circonstance encore plus remarquable, est qu'il ne s'est point dit que les provisions ayent jamais manqué, ni qu'il y ait eu aucun differend entre ces diverses

Nations, ni enfin qu'on ait trouvé le moindre embarras en la distribution des ordres, ou dans l'exactitude du service. On ne peut douter que l'adresse & la prudence de Cortez n'eussent beaucoup de part à cette conduite ; mais il faut encore reconnoître une cause supérieure. Dieu , qui vouloit réduire ce vaste Empire à sa sainte Loy , se servoit des talens du General , & lui facilitoit les moyens qui le conduisoient à la fin ordonnée par sa Providence, en imprimant dans les esprits la disposition qu'il eût pû produire dans les événemens.

On publia alors en maniere de ban quelques Ordonnances que le General avoit tracées aux heures de son loisir , à dessein de prévenir les inconveniens qui peuvent naître de la guerre , lorsqu'elle perd son principal attribut , qui est la justice. Il ordonna donc , sous peine de la vie , que personne ne fût assez hardi pour tirer l'épée contre un autre , dans les quartiers , ou durant la marche ; qu'aucun Espagnol ne maltraitât de fait , ou de paroles , les Indiens alliez ; qu'on ne fît aucune violence , ni autre injure aux femmes, même à celles du parti ennemi : qu'aucun Soldat ou Officier n'abandonnât les rangs , pour aller piller les Villages , sans ordre , & sans avoir une troupe suffisante à l'execution du comman-

dement : qu'on ne jouât ni armes, ni chevaux, sur quoi on s'étoit un peu relâché. Cortez défendit encore, sous peine d'infamie & de dégradation, les juremens, les blasphêmes, & les autres abus qui s'introduisent par la tolérance, sous le faux titre de licences militaires.

Les mêmes Ordonnances furent signifiées aux Chefs des troupes étrangères ; & le General assista lui-même à l'interprétation que Marine & Auguilar leur en firent, afin de leur faire comprendre que les peines ordonnées regardoient tous les gens de guerre indifferemment, & que les moindres excès de leurs Soldats seroient punis à toute rigueur. Il fit passer cette parole des Tlascalteques aux autres Nations : & sa diligence eut un tel effet, que l'on reconnut dès ce moment beaucoup de retenue dans le procédé irregulier de ces Indiens, quoiqu'on fût encore obligé de tolérer quelques excès durant cette expedition, où on étoit forcé d'accorder quelque chose à leur rusticité, ou à l'usage : néanmoins deux ou trois châtimens exemplaires suffirent à les faire rentrer dans les regles de la discipline ; & la peine qu'ils prirent après cela à cacher leurs désordres, jointe à la crainte qu'ils témoignent d'en être châtiés, fut prise, autant

qu'on le put faire , pour une reparation qu'ils en faisoient à la justice du General.

Le jour signalé pour la marche étoit celui auquel on celebroit la Fête des Saints Innocens. Lorsqu'il fut arrivé , le Pere Olmedo dit la Messe, où tous les Espagnols assisterent ; & l'on fit une Priere particuliere, afin de demander à Dieu un heureux succès. Au sortir de la Chapelle, le General commanda aux Indiens de former leurs bataillons à la campagne : & après qu'ils furent rangés en ordre de bataille, il sortit de la Ville à la tête des Espagnols, qui marchèrent à la file, afin d'apprendre aux Indiens la maniere de former des rangs en doublant, & de se donner le loisir necessaire à ce mouvement ; un de leurs plus grands défauts à la guerre étant l'impétuosité dont ils commençoient une action toujours précipitée, & ainsi sujette au désordre.

Alors Cortez assembla tous les Commandans de ces diverses Nations, & il leur fit une petite exhortation, par le moyen de ses Truchemens. Il leur recommanda d'animer leurs Soldats, en leur faisant connoître l'intérêt commun qui les engageoit à cette entreprise, puisqu'ils alloient combattre pour leur liberté, & pour celle de leur Patrie ; qu'ils se défissent de tous ceux

qui ne marcheroient pas volontairement à cette expedition ; qu'ils châtiassent avec soin les excès qui se commettoient contre les Ordonnances. Il leur enjoignit sur tout de représenter aux Indiens l'obligation qu'ils avoient d'imiter les Espagnols leurs amis, non-seulement dans les actions de valeur, mais encore dans la moderation de leur conduite.

Ils partirent pour aller executer les ordres du General, qui retourna à la tête de sa troupe, dont le silence lui donnoit à connoître qu'on se préparoit à l'écouter :

» Mes amis & mes compagnons, dit-il,
» je ne prétens pas vous faire sentir par des
» exagerations inutiles l'engagement où
» vous êtes, d'agir en cette expedition com-
» me des Espagnols le doivent faire. Votre
» valeur m'est assez connue ; & j'en ai re-
» çu des preuves si éclatantes, que je les ai
» regardées quelquefois avec des sentimens
» de jalousie. Je demande seulement,
» moins comme votre General, que com-
» me un de vos Compagnons, que nous
» jettions tous ensemble les yeux avec une
» égale attention sur cette multitude d'in-
» diens qui nous suit, & qui fait sa propre
» cause de la nôtre. Ce témoignage de leur
» zele nous impose une double obligation,
» digne de nos reflexions. La premiere est

est de les traiter comme nos amis , en nous accommodant à la foiblesse & au peu d'étendue de leur raison. L'autre est de les avertir par notre conduite de celle qu'ils doivent garder. Vous avez entendu les Ordonnances qui ont été publiées pour tout le monde : la moindre faute que l'on commettra contr'elles entre vous autres , aura outre sa propre malice , la malignité de l'exemple. Il faut donc que chacun s'applique à considérer les funestes impressions que son mépris répandroit sur nos Alliés , ou nous serons forcés de jeter les yeux sur l'importance de les corriger par celles qui suivent le châtiement. J'aurai une extrême douleur , de me voir obligé à cette nécessité contre le moindre de mes Soldats : mais ce sentiment sera comme un mal nécessaire ; & la justice & la patience marcheront toujours d'un pas égal dans ma conduite : Vous êtes assez informés de la grandeur de l'entreprise à laquelle nous nous préparons. La conquête d'un Empire pour notre Roy , fera une action digne d'être célébrée dans l'Histoire. Les forces que vous voyez assemblées , & celles qui doivent se joindre à nous , seront proportionnées à cet heroïque projet : & Dieu , dont nous soutenons la cause , marche avec

» nous. Il nous a déjà maintenus à force de
» miracles ; & il n'est pas possible qu'il
» abandonne une entreprise, où il s'est
» déclaré tant de fois notre Chef. Suivons-
» le donc , & ne le désobligeons pas. »
Cortez fit ainsi son discours , en repetant
ces dernieres paroles ; & soit que sa viva-
cité ne lui permît pas d'achever , ou qu'en
effet il eût tout dit , il commença la mar-
che au bruit des acclamations de ses Sol-
dats. La joie qu'ils témoignoient en le
suivant , lui paroissoit un très-heureux au-
gure , appuyé par ces favorables hazards
qui avoient augmenté le nombre des Es-
pagnols , & par cette ardeur officieuse,
qui pouvoit tant de Nations à l'assister.
Il consideroit tout cela comme des présa-
ges d'un bon succès. Ce n'est pas qu'il fit
beaucoup d'attention sur de semblables
observations ; mais il semble que l'entende-
ment se relâche quelquefois , pour laisser
à l'esperance le plaisir de se divertir des
songes de l'imagination.



C H A P I T R E X.

L'Armée marche , & surmonte plusieurs obstacles. Le Roy de Tezeuco envoie une Ambassade , pour tromper le General. On lui répond en mêmes termes ; ce qui donne lieu de s'emparer de la Ville sans résistance.

L'Armée fit ce jour-là six lieues , & alla loger à Tezmeleuca, dont le nom signifie une chenaie en la langue du Pays. C'étoit une Bourgade considerable sur les frontieres de la Province de Mexique, & sous la Jurisdiction du Cacique de Guacozingo. Il y avoit fait preparer des Provisions suffisantes pour toute l'Armée , & un regale en particulier pour les Espagnols. Le jour suivant, on continua la marche sur les terres des ennemis, avec toutes les précautions necessaires à la sûreté. On eut quelques avis que les troupes des Mexicains étoient assemblées de l'autre côté d'une montagne, dont les défilés par un chemin très-rude, rendoient fort difficile la route qui conduisoit à Tezeuco ; & parce qu'on n'arriva en ce lieu qu'après midi, & qu'on apprehendoit que la nuit ne vint

trop tôt, pour disputer aux ennemis un passage si malaisé, entre des rochers, l'Armée fit alte au pied de la montagne, & s'y logea le mieux qu'elle put. On alluma par tout le camp de grands feux, dont la chaleur fut à peine assez forte pour résister à l'incommodité du froid.

Au lever du Soleil, les Soldats commencerent à monter, & à percer les détours de cette montagne au petit pas, afin d'attendre l'artillerie. Ils n'avoient pas encore fait une lieue, lorsque les avant-coureurs revinrent donner avis que les ennemis avoient embarrassé le chemin, de plusieurs arbres abbatus, & de pieux aigus, qu'ils avoient plantés en des endroits où ils avoient remué la terre, afin d'y faire enfoncer les chevaux. Le General, qui ne perdoit aucune occasion d'animer ses compagnons, dit alors aux Espagnols : » Ces » braves ne paroissent pas avoir beaucoup » d'envie de nous voir de près, puisqu'ils » jettent des embarras au-devant de nos » pieds, crainte que nous n'en venions » trop tôt aux mains. » Alors, sans s'arrêter un moment, il commanda qu'on fit passer à l'avant-garde deux mille Tlascalteques, afin d'écarter les arbres; ce qui fut executé si promptement, que l'arrière-garde ne s'apperçut qu'à peine de ce retarde-

ment. Quelques Compagnies s'avancerent, pour reconnoître les défilés, où on auroit pû dresser des embuscades, & on marcha l'espace de deux lieues, qui restoient jusques au haut de la montagne, avec toute la circonspection que l'on doit avoir, sur ces marques du voisinage des ennemis.

On découvroit de la hauteur, le grand Lac de Mexique; & le General ne manqua pas de représenter aux Espagnols en cette occasion, les miseres qu'ils avoient endurées en cette Ville, & les richesses qu'ils y avoient possédées; mêlant ainsi le souvenir des biens & des maux, afin de les échauffer par deux motifs très-puissans, celui de la vengeance, & celui de l'intérêt. On remarquoit aussi dans les Bourgades les plus éloignées des fumées qui passoient successivement de l'une à l'autre: & quoi qu'on ne doutât pas qu'elles ne servissent à donner avis que l'on avoit découvert l'armée, on ne laissa pas de continuer la marche avec moins de difficulté, & la même précaution; parce que le chemin étoit toujours rude, & que l'épaisseur du bois ne laissoit que très-peu de terrain libre.

Enfin après avoir surmonté tous les obstacles, on découvrit de loin l'Armée des ennemis, qui occupoit toute la Plaine, sans

faire aucun mouvement, comme des gens qui se trouvent en un poste d'où il leur est aisé de se retirer. Les Espagnols poussèrent des cris de joye, celebrant comme une heureuse aventure, l'occasion qui s'offroit si promptement de combattre leurs ennemis. Les Tlascalteques ne témoignoiént pas moins d'ardeur; mais elle se tourna bien-tôt en une espece de fureur; en sorte que le General par ses menaces & par ses cris, & tous les Officiers par leurs soins & par leur empressement eurent encore assez de peine à les empêcher de courir en désordre au combat. Les Mexicains étoient en bataille au-delà d'une ravine qu'il falloit necessairement passer. Un ruisseau qui recueilloit les torrens qui tomboient de la montagne, creusoit son chemin au fond de cette ravine, & il étoit enflé considerablement. On le passoit sur un pont de quelques pieces de bois, que les Mexicains avoient pû couper sans difficulté. Mais selon ce qu'on en put juger par la suite, ils l'avoient conservé à dessein d'attaquer les Espagnols à ce passage étroit, croyant qu'il leur seroit impossible de former un bataillon de l'autre côté du pont, lorsqu'ils se verroient chargés vigoureusement. C'est ainsi qu'ils faisoient leur compte loin du peril; mais quand ils eurent reconnu l'Ar-

mée de Cortez si nombreuse & si brillante, d'autres idées moins creuses se saisirent de leur imagination : le cœur leur manqua pour la défense de leur poste ; & comme ils affectoient de marquer de la valeur & de couvrir leur crainte, ils prirent le parti de faire une honnête retraite, sans tourner le dos, commençant à reconnoître la différence qui se trouve entre ce mouvement & la fuite.

Cortez pressa avec chaleur la marche de ses troupes, & lorsqu'il vint à reconnoître le passage de la riviere, il se crut fort heureux, que les ennemis s'en fussent écartés ; parce qu'encore qu'on n'y trouvât point de résistance, on ne put la passer sans difficulté. Il fit prendre les devans à vingt Cavaliers soutenus de quelques compagnies de Tlascalteques, à dessein d'entretenir l'escarmouche sans s'engager jusques à ce que toute l'Armée fût en état de combattre. Mais d'abord que les Mexicains eurent vû former les bataillons au-delà du ruisseau, ils oublièrent toute leur politique, & ils se mirent en fuite, en se repandant les uns dans les chemins les plus écartés, & les autres à travers les rochers & les forts de la montagne.

Le General ne voulut pas s'amuser à suivre ces fuyards, parce qu'il étoit important

de se saisir de Tezeuco, & que le moindre retardement devoit être considéré comme un obstacle à son principal dessein. Néanmoins on fit en passant un assez grand carnage des Mexicains qui se trouverent embarrassés entre l'épaisseur des halliers, dont la montagne étoit couverte. L'Armée passa la nuit dans un bourg abandonné de ses habitans, où elle prit un peu de repos, sans néanmoins quitter les armes, ni oublier de mettre double corps-de-garde sur toutes les avenues. Le jour suivant on découvrit en marchant environ dix Indiens qui venoient à grands pas en maniere d'Envoyés ou deserteurs: ils portoient une lame d'or élevée au bout d'une lance comme un Etendard, ce qui fut pris pour un signal de paix. Leur Chef étoit Ambassadeur du Roy de Tezeuco, qui envoyoit prier le General de ne point saccager les lieux de son Domaine, assurant qu'il souhaitoit entrer en son alliance: que pour ce sujet, il avoit fait preparer dans la Ville, un logement commode pour tous les Espagnols qui le suivoient, & que les autres Nations qui composoient son armée recevroient hors des murs toutes les provisions dont elles auroient besoin. Cortez les examina par plusieurs questions; & cet Envoyé qui étoit fort bien instruit, répondit à tout sans

s'embarrasser. Il dit de plus, que son Maître avoit lieu de se plaindre de l'Empereur qui regnoit alors à Mexique; parce qu'il cherchoit à se venger par des extorsions insupportables, de ce qu'il lui avoit refusé sa voix lorsqu'on avoit procedé à l'élection: que ce procedé injuste & violent obligeoit le Roy de Tezeuco à s'unir avec les Espagnols, comme avec des gens qui avoient le plus grand interêt à la ruine de ce Tyran.

Les Historiens ne nous informent point si le frere de Cacumazin, que nous avons laissé prisonnier à Mexique, regnoit alors à Tezeuco. On a rapporté la maniere dont Motezuma conféra la Couronne & la Dignité de premier Electeur à un jeune Prince frere de celui qui avoit conspiré contre les Espagnols, & la part que Cortez eut à toute cette action. Il paroît par ce qui arriva ensuite, que Cacumazin qu'on avoit depossédé, étoit revenu sur le Trône, & on peut croire que cela s'étoit fait par l'autorité du nouvel Empereur; la haine que ce Roy devoit avoir pour les Espagnols étant une circonstance très-favorable à sa restitution: ce qui donne plus de couleur à cette conjecture, est la défiance que Cortez témoigna. Aussi-tôt qu'il eut donné audience à l'Envoyé, il s'écarta avec ses Capitaines,

afin de décider sur la réponse qu'il devoit faire. Aucun d'eux ne crut la proposition sincere ; ils jugerent que cette honnêteté ne convenoit pas au caractere d'un Prince qu'on avoit cruellement offensé : Que cependant le General devoit confiderer comme un effet de sa bonne fortune, la liberté qu'on lui offroit d'entrer en une Ville qu'il avoit resolu d'emporter de vive force : qu'en recevant la proposition il s'épargneroit autant de sang & de peine , & qu'étant une fois au dedans des murailles où on prendroit les mêmes précautions que dans une place emportée d'assaut, ils agiroient suivant les occasions. C'est ce qui fut resolu ; & Cortez dépêcha l'Envoyé avec cette réponse : » Qu'il recevoit » la paix & l'offre qu'il lui faisoit sur le lo- » gement ; & qu'il avoit dessein de répon- » dre sincerement à la bonne volonté qui » l'engageoit à demander son amitié.

L'Armée continua sa marche, & alla loger en un des Faubourgs de la Ville, ou au moins à un Village qui en étoit fort proche. L'entrée fut remise au lendemain ; parce qu'on voulut donner une journée entiere à une action, qui selon ces indices demandoit un tems considerable. Un de ces indices étoit la solitude qui regnoit dans le Village, & l'autre qui n'étoit pas moins
concluant,

concluant, que le Cacique ne se monroit point, & n'avoit envoyé personne au devant du General. Cependant on n'entendit aucun mouvement, & tout parut tranquille jusqu'au lever du Soleil, que le General donna ordre, & disposa ses troupes à attaquer la Ville. Il se croyoit encore engagé à cette extrémité ; mais il connut bien-tôt qu'il pouvoit s'en dispenser, lorsqu'il trouva les portes ouvertes & le Peuple sans armes. Il détacha quelques troupes qui se saisirent des portes, & toute l'Armée entra sans aucune résistance. Le General préparé à tout événement s'avança dans les rues sans donner aucune atteinte à la paix, quoiqu'avec toutes les précautions que la guerre demandoit. L'Armée marchoit au meilleur ordre qu'il étoit possible de garder jusqu'à une grande place où Cortez forma quelques bataillons, & occupa par de bons corps-de-gardes toutes les avenues qui y conduisoient. Les Habitans qui se montrerent en grand nombre en quelques endroits, paroissoient effarouchés, & d'un air qui avoit peine à cacher les mouvemens du cœur. On prit garde aussi que toutes les femmes s'étoient retirées, & ces circonstances conformes aux premiers indices, redoublerent les soupçons.

Le principal de leurs Temples étoit situé sur une éminence qui commandoit à toute la Ville, & d'où on découvroit la plus grande partie du Lac. On jugea qu'il étoit à propos de s'en emparer; & le General en donna l'ordre à Pierre d'Alvarado, Christophe d'Olid, & Bernard Diaz. Ils y conduisirent quelques pieces d'artillerie, & un bon nombre de Tlascalteques. Ils trouverent le poste sans défense, & lorsqu'ils furent au haut du Temple, ils découvrirent une grande multitude de Peuple hors de la Ville, dont les uns fuyoient vers les montagnes, & les autres se jettoient dans les canots pour gagner la Ville de Mexique. Cette vûë fit cesser les doutes de la mauvaise foi du Roi de Tezeuco. Cortez ordonna qu'on le cherchât & qu'on l'amenât en sa presence, ce qui fit connoître qu'il s'étoit retiré dans l'Armée des Mexicains avec le peu de monde qui avoit pu se refoudre à le suivre, & qui selon le rapport des Habitans, n'alloient qu'à quelques miserables sans honneur; parce que la Noblesse & le reste de ses Sujets haïssent sa tyrannie, & étoient demeurés, sous prétexte de chercher une occasion plus commode pour aller le joindre. On apprit alors que le dessein de ce Prince étoit de caresser les Espagnols jusqu'à ce qu'il les eût

jettés dans une pleine confiance, & d'introduire après cela les troupes de Mexique, afin de les égorger tous en une nuit : mais qu'ayant sçû par son Ambassadeur que Cortez venoit à lui avec de très-grandes forces, le cœur lui avoit manqué pour l'exécution de cette trahison ; & que le parti de la fuite lui avoit paru le plus sûr, en laissant la Ville & ses Sujets à la discretion de son ennemi.

Le bonheur en cette occasion usurpa toute la part que l'industrie & la valeur y pouvoient prétendre. Le General avoit porté les yeux sur la Ville de Tezeuco, comme sur un poste avantageux, pour y faire une Place d'armes, & nécessaire à la réussite de ses desseins, & la méchante politique du Prince qui la gouvernoit, lui en ouvrit les portes sans combat. Sa fuite délivra Cortez d'un embarras, où la méfiance & les soupçons pouvoient le jeter à tous momens ; & le mécontentement des Sujets de ce Tyran les engagea sans peine dans le parti des Espagnols. Ainsi tout prend une situation favorable à ceux qui sont nés pour être heureux ; & c'est peut-être la raison qui a fait placer cet attribut entre ceux des grands Capitaines. La valeur exécute ce que la prudence ordonne ; mais la valeur & la prudence doivent la

facilité du succès à ce qu'on appelle Bonheur ou Fortune. Les Payens qui lui ont donné ce nom, ne l'entendoient pas, ou ils l'entendoient mal. Ils adoroient la Fortune comme une Divinité, quoique bizarre, (à ce qu'ils s'imaginoient) sans aucun discernement, & toujours aveugle & inconstante : mais c'est sous ce même nom que nous reconnoissons les presens que la main liberale de Dieu nous fait gratuitement. C'est ainsi que l'on rectifie l'idée de ce qu'on entend par le terme de Bonheur : que celui de Fortune est réduit à sa véritable signification ; & que les personnes heureuses reconnoissent la véritable source des graces qu'ils reçoivent.

C H A P I T R E X I.

L'Armée étant logée dans Tezeuco, les Nobles viennent offrir leur service au General. Il rend le Royaume à celui qui en étoit le legitime heritier, laissant l'usurpateur sans aucune esperance d'être rétabli.

COrtez donna ses premiers soins à faire perdre aux Païsans toute la crainte qu'ils pouvoient avoir conçüe. Il ordonna à ses Soldats de les traiter avec dou-

œur , & de ne songer qu'à gagner le cœur de ces peuples , qu'ils devoient confiderer comme Sujets du Prince à qui ils obéïsoient eux-mêmes. Cet ordre fut encore donné plus précisément aux troupes des alliés , par l'organe de leurs Commandans : & leur obéïssance sur ce point fut d'autant plus confiderable , qu'ils se trouvoient alors en un País ennemi , instruits à toute la violence que le droit de la guerre leur permettoit , & avec toute la fierté que la presumption d'être vainqueurs inspire à des Barbares. Cependant ils avoient tant de respect pour le General , qu'ils ne se contenterent pas seulement de reprimer la ferocité de leur naturel , autorisée par un méchant usage ; mais ils chercherent encore à se rendre agréables à tous les Habitans de cette Province , en publiant la paix par leurs discours , & par leurs actions. L'Armée passa cette nuit dans les Palais du Roi fugitif , qui étoient si vastes , que les Espagnols y trouverent tous des logemens commodes avec une partie des Tlascalteques. Les autres troupes se cantonnerent aux rues les plus voisines du Palais , sans entrer dans les maisons , afin de ne point incommoder les Habitans.

Au point du jour , quelques Ministres des Idoles vinrent demander un traitement

favorable à leurs Dieux, & rendre graces de celui qu'ils avoient reçu jusqu'à cette heure. Ils exposèrent au General, que la Noblesse de la Ville attendoit sa permission, pour venir l'assurer de son obéissance & de son affection. Il leur accorda l'une & l'autre requête, sans avoir besoin d'affec-tation, pour marquer combien elles lui étoient agréables, d'autant plus, qu'il sou-haitoit ardemment d'en voir l'effet. Quel-que tems après ces Nobles vinrent, re-vêtus des habits qu'ils portoient ordinairement aux ceremonies publiques. Un gar-çon fort jeune, & assez bien fait, paroîs-soit être le Chef de cette troupe; & en effet il portoit la parole, en presentant au General ces Soldats, *qui venoient*, dit-il, *servir dans son armée, à dessein de meriter par leurs exploits l'honneur de se reposer à l'ombre de ses Etendards*: à quoi il ajouta en peu de mots certaines expressions vives & for-tes, qu'il prononça d'un si bon air, que l'offre qu'il faisoit fut également approu-vée & applaudie. Cortez même ne put l'écouter sans admiration; & il fut si char-mé de l'éloquence & de la bonne grace de ce jeune homme, outre l'avantage qu'il trouvoit en sa proposition, qu'il l'embras-sa par un transport de joye dont il ne fut pas le maître, en trouvant tant de sagesse

& de discretion en un Indien : après quoi il reprit un air serieux , afin de répondre avec plus de gravité à sa proposition.

Les autres Nobles s'avancerent alors , & après avoir rempli toutes les ceremonies des premiers devoirs , le General demeura avec celui qui servoit comme de Gouverneur à ce jeune Prince , & avec quelques-uns des plus considerables. Lorsque les Truchemens furent arrivés , Cortez n'eut pas de peine à tirer par quelques questions la verité de tout ce que le Cacique avoit entrepris en faveur des Mexicains ; la trahison qu'il meditoit en offrant artificieusement de loger les Espagnols dans sa Ville , & la lâcheté qui l'avoit obligé à tourner le dos à la premiere vûë du peril : enfin ils firent comprendre que personne ne regrettoit son absence , puisqu'il étoit generalement haï , & qu'on celebroit sa retraite comme le plus grand bonheur qui pût arriver à ses Sujets. Cortez insista particulièrement sur cet article ; parce qu'il lui étoit important de profiter de cette disposition , afin d'établir en ce lieu une place d'armes pour les besoins de son armée : & il trouva en leur réponse tout ce que ses souhaits pouvoient se figurer de plus avantageux à ce dessein ; le plus ancien de ces Nobles , qui sembloit avoir penetré le mo-

tif de ses questions , lui ayant dit : » Que
» Cacumazin Seigneur de Tezeuco, n'é-
» toit pas le Prince legitime & naturel de
» cet Etat ; mais un Tyran , le plus abomi-
» nable que la nature eût jamais produit
» entre ses monstres. Qu'il avoit massacré
» cruellement de sa main Nezabal son fre-
» re aîné , afin de lui arracher la Couron-
» ne. Que le Prince qui venoit de lui par-
» ler au nom de tous , comme le premier
» entre les Nobles , étoit fils legitime du
» Roi défunt : mais que la foiblesse de son
» âge avoit intercedé pour lui ou peut-être
» attiré le mépris du Tyran ; & que cet en-
» fant bien instruit du peril qui le mena-
» çoit , avoit scû étouffer ses plaintes avec
» tant de sagesse , que sa dissimulation com-
» mençoit à passer pour un défaut d'esprit
» & de courage. Que l'entreprise de l'assas-
» sinat de Nezabal avoit été dressée &
» conduite du consentement & par le se-
» cours de l'Empereur qui regnoit avant
» Motezuma , & que celui qui gouvernoit
» maintenant l'Etat de Mexique , favorisoit
» encore Cacumazin , parce qu'il préten-
» doit employer sa perfidie à la ruine des
» Espagnols : mais que la Noblesse de Te-
» zeuco avoit ce traître en horreur , & dé-
» testoit ses violences ; & que tous les Peu-
» ples trouvoient son Empire insupporta-

ble, parce qu'il n'avoit pour but que de les opprimer, ayant rejetté les voyes douces, qui ne vont qu'à les assujettir.

Le vieillard s'expliqua à peu près en ce sens : & à peine Cortez eut-il entendu son discours, qu'il comprit en un instant tout ce qu'il avoit à faire. Il s'approcha du Prince dépossédé avec des témoignages de quelque respect : & après l'avoir pris par la main, il fit appeller les autres Nobles qui attendoient sa resolution, & en commandant à ses Truchemens d'élever leur voix, il fit ce discours : » Mes amis, vous avez devant vos yeux le fils legitime de votre veritable Roi. L'injuste Maître qui avoit usurpé vos hommages & votre obéissance par de méchantes voyes, s'étoit saisi du Sceptre de Tezeuco avec une main teinte dans le sang de son frere aîné : & comme le don de conserver l'autorité souveraine n'est point accordé aux Tyrans, il a exercé son pouvoir de la même maniere qu'il l'avoit acquis, en se souciant fort peu de meriter la haine de ses Sujets, pourvû qu'il s'en fît craindre, en traitant comme des esclaves ceux qui avoient la facilité de tolerer son crime ; & enfin étant assez lâche pour vous abandonner dans le danger. Ce mépris qu'il a témoigné pour vous, lorsqu'il s'agissoit de vous

20 défendre, vous découvre assez la bassesse
20 de son cœur, & met entre vos mains le
20 remede propre à faire cesser vos miseres.
20 Je pourrois, si un devoir plus puissant
20 ne me retenoit pas, tirer avantage de la
20 fuite, & user du droit de la guerre,
20 en soumettant cette Ville que je tiens,
20 comme vous le voyez, reduite à la dis-
20 cretion de mes Soldats : mais l'inclina-
20 tion des Espagnols ne les pousse pas ai-
20 sément à commettre des injustices : &
20 comme celui qui nous a offensés, n'é-
20 toit pas votre Roi legitime, vous n'en
20 devez pas porter la peine, comme si vous
20 étiez ses Sujets, & ce Prince ne doit pas
20 être privé du droit que la naissance lui
20 donne. Recevés-le de ma main, ainsi que
20 vous l'avés reçû du Ciel. Rendés-lui en
20 ma consideration l'obéissance que vous
20 lui devés, comme au successeur de son
20 Pere, & qu'il soit porté sur vos épaules
20 dans le Trône de ses ancêtres. Pour moi
20 qui considere moins mon interêt que l'équi-
20 té & la justice, je ne demande en cela que
20 son amitié, & non pas son Royaume ; &
20 je souhaite plus votre agrément que votre
20 soumission.

Cette proposition du General fut reçûe
par tous les Nobles avec de grands applau-
dissemens : ils obtenoient tout ce qu'ils desi-

roient, & ils se trouvoient délivrés de leurs craintes. Les uns se jetterent à ses pieds pour lui rendre graces de sa generosité; & les autres allant d'abord au devoir que la nature leur imposoit, coururent baiser la main de leur Prince. Cette nouvelle fut bien-tôt publique; & les cris commencerent à témoigner la joye du Peuple, qui déclara son consentement par des acclamations, des danses, & des jeux, dont ils celebroident leurs plus grandes fêtes; sans épargner aucune de ces démonstrations dont la joye des Peuples fait ordinairement la décoration de ses folies.

On remit au jour suivant le couronnement du nouveau Roi; ce qui se fit avec toute la pompe & les ceremonies qui étoient ordonnées par les Loix du País. Cortez y assista comme dispensateur, & pour ainsi dire, donateur de la Couronne: ainsi il eut sa part des applaudissemens, & acquit plus d'empire sur ces Indiens, que s'il les avoit soumis à force d'armes; ce trait de prudence & de vivacité étant un de ceux qui lui ont fait meriter le titre d'un très-sage & très-adroit Capitaine. Il lui étoit de la dernière importance, pour l'entreprise de Mexique, d'être le maître de cette Place: & il trouva moyen de se créer une extrême obligation sur le Roi par le plus grand de

tous les biens que l'on puisse faire en cette vie. Il sçut encore interesser la Noblesse à défendre les droits de ce Prince, en la laissant irreconciliable avec le Tyran, gagner l'esprit du Peuple par son desinterressement & son équité; & enfin établir une entiere sûreté dans la Ville, pour tout ce qui étoit nécessaire à ses troupes; ce qu'il n'auroit pû obtenir par une autre voye qu'avec peu de confiance. Mais le plus grand plaisir qu'il ressentit en cette action, fut qu'en réparant l'injustice qu'on avoit faite à ce jeune Prince, il suivoit les principes de la droite raison; puisqu'il lui accordoit toujours le premier rang, quand il jettoit la vûë sur les autres maximes de sa conduite; & que l'élevation de son genie & de ses inclinations, lui faisoient toujours preferer les mouvemens de la pure generosité à toutes les regles de la prudence.



C H A P I T R E X I I .

Le Roi de Tezeuco reçoit le Baptême en public ; & Cortez marche avec une partie de son Armée pour se saisir de la Ville d'Iztacpalapa , où il a besoin de toute sa prévoyance , pour éviter de tomber dans une embuscade que les Indiens lui avoient dressée.

C'Est ainsi que Cortez merita l'estime & la veneration de ces Peuples. La Noblesse entra dans ses interêts , & devint ennemie des Mexicains : la Ville se repeupla en peu de tems par le retour des Habitans en leurs maisons : & le Prince eut toujours tant de déference & de soumission pour le General , qu'il ne se contenta pas de lui offrir ses troupes , & de servir auprès de sa personne en cette expedition ; mais encore il ne donna aucun ordre que par son avis : & quoiqu'il soutînt entre ses Sujets le caractere d'un Roi , il prenoit celui de Sujet en presence de Cortez , qu'il respectoit comme son Superieur. Il pouvoit avoir dix-neuf ou vingt ans ; & il avoit l'intelligence & la raison d'un homme né en un País moins barbare. Cortez tourna adroi-

tement cette bonne disposition à faire entrer dans les conversations le sujet de la Religion ; & il reconnut à la maniere dont il écoutoit & raisonnoit même sur ces discours, que ce Prince avoit du penchant à s'attacher au plus sûr ; ce qui lui fit naître quelque confiance de le reduire. La barbarie des sacrifices de sa Nation ne lui plaisoit pas : la cruauté lui paroissoit un crime ; & il demetroit d'accord que ces Dieux, qui s'apaisoient par l'effusion du sang des hommes, ne pouvoient être amis du genre humain. Frere Barthelemi d'Olmedo se mêla dans leurs entretiens : & comme il trouva le Prince ébranlé dans ses erreurs, & penchant vers la verité, il le rendit en peu de jours capable de recevoir le Baptême, dont la ceremonie se fit publiquement avec beaucoup de solemnité. Il prit par son propre choix le nom de Hernan, par respect pour son parrein.

On commençoit à travailler aux canaux qui portoient les eaux du Lac aux reservoirs de la Ville ; & le Prince envoya six ou sept mille Indiens de ses Sujets, afin de donner plus de largeur & de profondeur à ces canaux, à proportion de la grandeur des brigantins. Le General voulant en même tems faire quelques progrès utiles à son expedition, se resolut de passer à Iztacpa-

lapa avec une partie de ses troupes, à cause que ce poste étant avancé de six lieuës, il étoit important d'ôter cette retraite aux canots des Mexicains, qui venoient quelquefois troubler le travail des Indiens. Cette resolution étoit encore appuyée par la nécessité de donner de l'exercice aux troupes des Alliés qui ne se maintenoient dans l'oisiveté que par la force d'une autorité qui ne laissoit pas de coûter beaucoup de soins & de fatigues.

La Ville d'Iztacpalapa étoit, comme on l'a dit, assise sur la chaussée par où les Espagnols firent leur première entrée; & dans une telle situation, qu'en occupant quelque portion du terrain de cette chaussée, la plus grande partie de ses maisons qui alloient au-delà de dix mille, étoit bâtie dans le Lac même, dont les courans s'introduisoient au dedans de la Ville fondée sur la digue, par des conduits qu'on avoit pratiqués, avec des écluses qui lâchoient ou retenoient les eaux suivant les besoins. Cortez se chargea du succès de cette faction, & prit avec soi les Capitaines Pierre d'Alvarado & Christophe d'Olid suivis de trois cens Espagnols & d'environ dix mille Tlascateques: & quoique le Roi de Tezeuco voulût l'accompagner avec ses troupes, le General ne le lui permit pas, en lui

faisant comprendre que sa présence lui étoit encore plus utile dans la Ville, dont il laissa le Gouvernement à Gonzale de Sandoval, & à tous deux les instructions nécessaires pour établir la sûreté de ce poste, & pour prévenir tous les accidens qui pouvoient arriver en son absence.

Cortez prit le chemin de la chaussée à dessein d'attaquer la Ville par cet endroit, & de chasser les ennemis des autres postes à coups de canon, selon que l'occasion s'en presentoit. Cependant les ennemis furent avertis de ces mouvemens; car à peine l'armée parut-elle à la vûë de la Ville, qu'on découvrit à quelque distance des murailles un gros de huit mille hommes qui étoient sortis pour les défendre avec tant de resolution, qu'encore qu'ils fussent inferieurs en nombre, ils attendirent nos troupes jusqu'à mesurer leurs armes avec celles de nos Soldats, à combattre avec assez de valeur, pour faire leur retraite en gens de guerre & sans désordre, jusques dans la Ville où ils disparurent sans fermer les portes, ni en défendre l'entrée. Ils se lancerent tous dans le lac, en poussant des cris menaçans, avec la même fierté qu'ils avoient fait paroître au combat. Le General vit bien que cette maniere de retraite tendoit à l'engager à un plus grand peril;

& il refolut d'entrer dans la Place, avec tout le respect que ces indices demandoient. Toutes les maisons se trouverent abandonnées; & quoique le bruit des cris & des menaces fût encore fort grand du côté du lac, Cortez après avoir consulté les autres Capitaines, trouva bon de garder ce poste & de s'y loger, sans s'engager à un nouveau combat, parce que le jour manquoit. Mais au commencement de la nuit on reconnut que l'eau débordoit de tous côtés hors des canaux avec tant d'impetuofité, que les endroits les plus bas de la Ville étoient déjà inondés. Le General reconnut d'abord que le deffein des ennemis étoit de noyer cette partie de la Ville; ce qu'ils pouvoient executer facilement, en fermant les éclufes du côté du grand lac. Ce danger inévitable l'obligea à donner promptement l'ordre de la retraite; & quoiqu'on ne perdît aucun moment, néanmoins les Soldats furent obligez à la faire dans l'eau jusqu'aux genoux.

Cortez sortit ainfi assez mortifié & fort chagrin de n'avoir pas prévu ce stratagème des Indiens, comme si la vigilance eût pû fournir à tout, & que la prévoyance des mortels ne fût pas limitée. Il conduifit l'armée vers Tezeuco, où il pensoit se

retirer en laissant la conquête d'Iztacpala-
pa pour une autre occasion ; puisqu'il ne
pouvoit l'entreprendre sans y employer de
plus grandes forces du côté du lac , &
avoir des vaisseaux afin de chasser les Mexi-
cains de ce poste. L'armée se logea com-
me elle put sur une petite éminence hors
du danger de l'inondation , où elle passa
la nuit avec beaucoup d'incommodité : les
Soldats étoient trempés , & ils n'avoient
aucune défense contre le froid ; mais leur
courage étoit si grand qu'on n'entendit pas
le moindre murmure. Le General leur ins-
piroit la patience par son exemple ; & par
ses discours il essayoit , en les animant con-
tre les ennemis , d'effacer le chagrin de sa
retraite , & des scrupules que cette disgrâce
auroit pû jeter dans leurs esprits contre sa
prévoyance.

Aux premiers rayons du Soleil , l'armée
suivit l'ordre de la retraite , comme on l'a-
voit arrêté ; & on fit doubler le pas aux
Soldats , afin de les rechauffer par ce mou-
vement plutôt que par la crainte d'une nou-
velle insulte de la part des ennemis. Ce-
pendant dès que le grand jour vint à pa-
roître , on découvrit une troupe presque
innombrable d'Indiens qui s'avançoit. On
ne laissa pas de continuer la marche au
petit pas ; le dessein du General étoit de

lasser ses ennemis en differant le combat, quoique nos Soldats eussent assez de peine à marcher, & qu'ils témoignaissent par leurs cris, qu'ils souffroient avec chagrin qu'on retardât l'envie qu'ils avoient de se venger, les uns de l'affront qu'on avoit reçu, les autres des incommoditez qu'ils avoient endurées, chacun suivant la passion qui l'animoit; mais tous avec un même mouvement de vengeance dans le cœur.

Enfin l'Armée s'arrêta, & fit tête aux Mexicains, lorsque Cortez s'en vit pressé. Ils vinrent au combat avec la même impetuosité qu'ils avoient témoignée à la poursuite. Mais les arbalètes des Espagnols & les fleches des Tlascalteques, (les armes à feu étant inutiles à cause que la poudre étoit moüillée,) repoussèrent le premier effort de leur ferocité : & en ce moment les Cavaliers firent une charge si à propos, qu'ayant ouvert le chemin aux troupes des Alliez, ils rompirent de tous côtés cette multitude sans ordre & sans conduite, & l'obligèrent à abandonner le champ de bataille avec une perte considerable.

Cortez continua la retraite sans s'arrêter à pousser les fuyards, parce qu'il avoit besoin de ce jour entier afin d'arriver à son quartier avant la nuit. Mais les ennemis qui se rallioient avec la même diligence dont

ils ufoient en fuyant , revinrent encore par deux fois insulter l'arriere-garde fans s'épouvanter du carnage qu'on faisoit dans leurs troupes jusqu'à ce que la crainte de s'approcher de Tezeuco , où les Espagnols avoient le gros de leur armée , leur fit reprendre le chemin d'Iztacpalapa , assez bien châtiés de leur temerité , puisqu'ils perdirent en ces divers combats plus de six mille hommes ; & quoi qu'ils y eût quelques blessés du côté des Espagnols , il ne mourut que deux Tlascalteques & un cheval , qui tout couvert de fleches & de coups des épées des Indiens , eut néanmoins assez de vigueur pour retirer son Maître de la mêlée.

Cortez & toute son Armée celebrerent ce commencement de vengeance , comme une juste satisfaction des fatigues qu'ils avoient endurées ; & un peu avant la nuit ils firent leur entrée dans la Ville , honorés par trois ou quatre victoires remportées , pour ainsi dire , en chemin faisant , qui donnerent un grand lustre à cette expedition , & effacerent entierement l'affront de leur retraite.

Néanmoins il faut avouer que le stratagème des Mexicains étoit bien concerté. Ils firent une sortie à dessein d'attirer les ennemis : ils se laisserent faire une charge,

afin de les engager ; & ils feignirent une retraite , pour les precipiter au milieu d'un peril effroyable. Ils abandonnerent les lieux qu'ils prétendoient inonder ; & ils avoient une grande Armée toute prête , afin de ne point risquer le succès de leur dessein. Ceux qui cherchent à obscurcir la gloire de nos exploits contre les Indiens , peuvent maintenant prononcer , si leurs armées étoient , comme ils disent , des troupeaux de bêtes , & s'ils manquoient de tête pour inventer des ruses de guerre , puisqu'ils leur accordent au moins de la ferocité dans l'exécution. Toute l'activité de Cortez lui servit à peine à se retirer du piège qu'ils lui avoient tendu ; & il n'en sortit pas sans admiration , & même sans une espece de jalousie , de l'adroite disposition qu'ils avoient donnée à leur stratagème ; puisque l'invention de ces tromperies dont on surprend son ennemi , est une de ces qualités dont les Soldats tirent le plus de gloire , croyant qu'elles ne sont pas seulement utiles , mais encore justes , sur-tout quand on les employe dans une guerre fondée sur une juste défense. C'est néanmoins assez , à mon avis , qu'on les croye permises ; quoique d'ailleurs on puisse leur accorder l'attribut de justes , puisqu'elles entrent dans le châtimement des inadvertances & des negligences.

406 *Histoire de la Conquête*
ces, qui sont les plus dangereuses fautes à
la guerre.

C H A P I T R E X I I I .

Les Provinces de Chalco & d'Otumba demandent secours à Cortez contre les Mexicains. Il en donne la charge à Gonzale de Sandoval, & à François de Lugo, qui défont les ennemis, & amènent des prisonniers, par le moyen desquels Cortez propose encore la paix à l'Empereur de Mexique.

Cortez recevoit à Tezeuco de fréquentes visites des Caciques, & des autres Indiens voisins de cette Province, qui venoient lui offrir leur obéissance & leurs troupes. Ils se plaignoient tous, des mauvais traitemens qu'ils recevoient de l'Empereur de Mexique, dont les Soldats enlevoient leurs biens, après avoir outragé leurs personnes, ajoutant le mépris à l'inhumanité. Entre ceux-là, des Envoyez des Provinces de Chalco & d'Otumba vinrent en diligence, donner avis qu'une puissante Armée des ennemis étoit proche de leurs frontieres, avec ordre de ruiner entièrement leur País, en punition de ce qu'ils s'étoient alliés aux Espagnols. Ils témoi-

gnoient assez de résolution pour s'opposer à ces forces ; & ils demandoient quelque secours , qui leur aidât à soutenir une défense si legitime. Leur Requête paroissoit non-seulement raisonnable , mais encore importante ; parce qu'on avoit un grand intérêt d'empêcher les Mexicains de mettre le pied en ce quartier-là , où ils auroient retranché la communication avec la Province de Tlascalala , qu'on devoit maintenir en toutes manieres. Le General dépêcha aussi tôt les Capitaines Gonzale de Sandoval , & François de Lugo , avec deux cens Espagnols , quinze Cavaliers & un gros de Tlascalteques , entre lesquels il s'en trouvoit quelques-uns qui avoient obtenu , par importunité , la permission de mettre à couvert dans leur Ville , le butin qu'ils avoient gagné ; ce qu'on leur avoit accordé par politique : puisque comme on attendoit de nouveaux secours de cette Republique , il étoit avantageux d'attirer les Soldats de cette Nation , par l'apas de l'intérêt , & par cette espece de liberté.

Ces miserables ayant ainsi changé la qualité de Soldats en celle de Porte-faix , marcherent avec le bagage de l'Armée : & comme leur avarice avoit réglé le poids de leur charge , sans consulter leurs épaules , ils ne pouvoient suivre la marche ; & ils s'arrê-

toient quelquefois, afin de reprendre ba-
leine. Les Mexicains, qui avoient dressé
plusieurs embuscades des troupes qu'ils
avoient sur le grand Lac, dans les champs
plantez de maiz, furent avertis de la ne-
gligence des Tlascalteques : & ils attaque-
rent ces traîneurs lorsqu'ils se reposoient,
non-seulement à dessein de leur ôter le bu-
tin, mais encore d'en venir à une bataille,
comme il parut par les cris qu'ils jetterent,
& par l'ordre des bataillons qu'ils for-
moient en même-tems. Sandoval & Lu-
go accoururent aussi-tôt au secours, &
chargerent les ennemis, avec toutes les
forces unies, si à propos, que les Me-
xicains tournerent le dos à la premiere
charge.

Cinq ou six Tlascalteques embarrassés &
desarmés, perirent en cette occasion ; mais
on reprit tout le butin, augmenté de quel-
ques dépouilles des ennemis : & on conti-
nua la marche, en prenant le soin de faire
marcher au milieu des troupes, les gens
inutiles, dont l'embaras dura jusqu'à ce
que l'armée ayant passé la Province de
Chalco, se vit proche des frontieres de
Tlascala, où il se détacherent, afin d'aller
mettre leur bagage en lieu de sûreté, & dé-
livrerent ainsi Sandoval des soins fatiguans
qu'il prenoit de les assister.

Les ennemis avoient assemblé toutes les milices de ces Provinces, à dessein de châtier la rebellion des Peuples de Chalco & d'Otumba : & sçachant que les Espagnols marchoient à leur secours, ils avoient renforcé leur Armée des troupes qui étoient autour du Lac, dont ils formerent un gros redoutable, sur le chemin des Espagnols, en une ferme resolution de les combattre à la campagne. Sandoval & Lugo, bien avertis de leur projet, donnerent tous les ordres qu'ils jugerent necessaires, & s'avancerent en bataille, sans discontinuer la marche, à la vûë des ennemis. Les Espagnols & les Tlascalteques s'arrêterent, afin de reconnoître de plus près l'intention des Mexicains; les premiers avec une assurance intrépide; & les autres avec une ardeur inquiète, qu'on eut peine à retenir. Les Mexicains avoient l'avantage du nombre; & l'ambition d'être les premiers à attaquer, les poussa contre notre Armée fort brusquement: & suivant leur coutume, ils lancerent d'abord, sans garder aucun ordre de bataille, toutes leurs armes de jet. Les deux Capitaines sçûrent profiter de ce désordre: & après avoir employé bien plus utilement les arquebuses & les arbalètes, sans en perdre un seul coup, ils firent donner les Cavaliers, dont le choc, toujours terrible aux

Indiens, ouvrit le chemin aux Espagnols & aux Tlascalteques, pour se jeter au milieu de cette multitude confuse, qu'ils rompirent d'abord en la troublant, & ensuite par un horrible carnage. Ce ne fut un moment après qu'une honteuse fuite de tous côtez. Les troupes de Chalco & d'Otumba qui étoient sorties de la Ville au bruit de la bataille, vinrent à propos pour achever la défaite si entierement, que cette grande Armée de Mexicains fut dissipée sans ressource; & ces deux Provinces alliées se virent secouruës sans aucune perte.

On reserva huit prisonniers, qui paroissent des plus considerables, afin d'en tirer quelques connoissances; & l'Armée alla passer la nuit dans la Ville de Chalco, dont le Cacique, après avoir rendu ses devoirs aux Espagnols, s'avança afin de leur faire préparer un logement, où ils trouverent une grande abondance de vivres & de rafraîchissemens pour toutes les troupes, sans oublier les acclamations sur leur victoire, reduites suivant leur coutume, à des cris confus d'une sole jouissance. Les Peuples de Chalco étoient ennemis des Tlascalteques, à cause que les premiers avoient toujours obéi aux Empereurs de Mexique, & qu'ils avoient de perpetuelles contestations sur les bornes de leurs frontieres:

mais ces deux Nations oublierent alors tous leurs démêlez, par les avances que ceux de Chalco firent aux Tlascalteques, à qui ils se reconnoissoient obligés du soin qu'ils avoient pris, d'accourir à leur secours; outre qu'ils reconnurent qu'afin de se conserver la protection de Cortez, ils devoient être amis de ses alliés. Les Espagnols intervinrent dans ce traité: & après avoir assemblé les Chefs & les personnes les plus considerables des deux Nations, ils firent la paix avec toutes les assurances & les solemnités dont ils se servoient en ces actes publics. Sandoval s'obligea de l'autoriser par l'agrément du General, & les Tlascalteques s'engagerent reciproquement à le faire ratifier par leur Republique.

Cet exploit ayant été fait en si peu de tems, & avec tant de gloire, Sandoval & Lugo ramenerent l'Armée à Tezeuco, accompagnés du Cacique, & de quelques autres Indiens, qui voulurent rendre graces au General même du secours qu'il leur avoit envoyé, & lui offrir tout ce que les deux Provinces pouvoient fournir de Soldats. Cette faction fut extrêmement applaudie à Tezeuco; & Cortez en donna tout l'honneur aux Capitaines, sans oublier les Chefs des Tlascalteques. Il caressa les

Nobles de Chalco, & agréa leurs offres, réservant à s'en servir jusqu'au premier avis qu'il leur en donneroit ; après quoi il fit amener en sa présence les huit prisonniers Mexicains. Ils le trouverent au milieu de ses Capitaines, affectant toute la severité d'un vainqueur offensé. La peur & la confusion paroissent sur leur visage, où l'on voyoit des marques d'un esprit abbattu, & mal disposé à souffrir le châtiment, que suivant leurs coutumes ils croyoient inévitable. Cortez ordonna qu'on ôtât leurs fers : & comme il vouloit profiter de cette occasion, afin de justifier dans l'esprit de ses alliés la guerre qu'il avoit entreprise, lorsqu'on lui verroit faire toutes les avances de la paix, & qu'il vouloit encore convaincre ses ennemis mêmes de sa generosité, il leur fit ce discours par l'organe de ses Truchemens : « L'usage
 » établi parmi vous, & cette espece de
 » justice qui autorise les loix de la guerre,
 » me mettent en droit de tirer satisfaction
 » de votre malice, en employant le fer &
 » le feu pour vous traiter avec la même in-
 » humanité dont vous traités vos pri-
 » sonniers : mais nous autres Espagnols ne
 » sommes pas persuadés que ce soit une
 » faute punissable d'être pris en servant son
 » Prince ; parce que nous sçavons distin-

guer les malheureux des coupables. Je prétends donc seulement vous convaincre de l'avantage que notre clemence a sur votre brutalité, en vous donnant en un même tems la vie & la liberté. Allés dès ce moment vous ranger sous les Eten-dards de votre Prince, & dites-lui de ma part, puisque vous êtes Nobles, & que vous devés observer la Loi attachée à la grace qu'on vous fait, que je viens lui demander raison de la mauvaise guerre qu'il m'a faite, lorsque je me suis retiré de Mexique, en rompant avec perfidie les traités qui m'avoient obligé à faire cette retraite; mais principalement pour venger la mort de Motézuma, qui me touche le plus sensiblement. Que je suis suivi d'une armée redoutable, non seulement par le nombre des Espagnols, qu'il sçait être invincibles, & qui est considérablement augmenté, mais encore par les troupes de toutes les Nations qui abhorrent le nom des Mexicains; & que j'espere en peu de tems l'attaquer au milieu de sa Cour même, y portant toutes les rigueurs d'une guerre que le Ciel favorise; resolu de ne point relâcher d'une si juste colere, jusqu'à ce que j'aye réduit en cendres toutes les Villes de son Empire, & noyé la mémoire

de son nom dans le sang de ses Sujets,
 Néanmoins que si pour éviter sa propre
 ruine, & la désolation de son País, il se
 sent encore quelque inclination à la paix,
 je suis prêt à la lui accorder à des condi-
 tions que l'on jugera raisonnables ; parce
 que les armes de mon Roy, que les fou-
 dres mêmes du Ciel assistent en ces ren-
 contres, ne blessent que lorsqu'elles
 trouvent de la résistance, toujours plus
 disposées à suivre les mouvemens de
 l'humanité que l'impetuosité de la ven-
 geance.

Le General finit ainsi son discours, &
 donna aussi-tôt une escorte suffisante aux
 huit prisonniers, avec ordre qu'on leur
 fournît une barque, afin qu'ils se retiras-
 sent à Mexique par la voye du Lac. Ces
 miserables ayant peine à croire ce change-
 ment de leur destinée, se jetterent aux pieds
 de Cortez, & lui promirent de faire sça-
 voir à leur Prince ce qu'il lui proposoit,
 & de contribuer de tous leurs soins à le
 porter à la paix ; mais on n'en reçut au-
 cune réponse : & Cortez n'avoit pas fait
 cette avance dans la pensée de reduire les
 Mexicains à entrer en un traité, dont ils
 paroïssent fort éloignés ; mais seulement
 afin d'autoriser la justice de ses armes, &
 de donner un nouveau lustre à sa clemen-

ce entre ces Barbares : vertu dont les habiles Conquerans sçavent faire un fort bon usage ; puisqu'elle donne une situation favorable aux esprits qu'on veut assujettir , & qu'elle est toujours aimable aux ennemis mêmes , entre lesquels ceux qui connoissent la raison , la reçoivent avec éloges ; & ceux qui ne la connoissent pas , la regardent au moins avec respect.

CHAPITRE XIV.

Gonzale de Sandoval conduit les brigantins à Tezeuco ; & durant qu'on leur donne la dernière main , Cortez sort avec une grande partie de son armée , pour aller reconnoître les bords du grand Lac.

EN ce tems Cortez reçut la nouvelle que les brigantins étoient achevés ; & Martin Lopez lui donnoit avis qu'il alloit se mettre en chemin , pour les conduire à Tezeuco , parce que la Republique de Tlascala avoit dix mille Tamenes tout prêts ; huit mille pour porter les planches , les mâts , la ferrure , & les autres matériaux nécessaires ; & deux mille afin de relayer les autres quand ils seroient fatigués , sans comprendre ceux qui portoient les vivres

& les munitions, outre quinze ou vingt mille Indiens de guerre avec leurs Capitaines, qui n'attendoient que cette occasion de joindre l'Armée. Lopez mandoit qu'il partiroit le jour suivant à la tête de ces troupes, & qu'il attendroit une escorte au dernier Bourg de la Province de Tlascala, parce qu'il n'osoit pas, sans être soutenu de plus grandes forces, tenter le passage à travers les Païs de l'obéissance de l'Empereur de Mexique. Ces brigantins étoient la seule chose qui manquoit, afin de serrer de plus près la Ville de Mexique; & le General reçut cette nouvelle avec tant de joye, qu'elle se communiqua à toute l'Armée. Il donna sur le champ la charge de conduire l'escorte à Gonzale de Sandoval, avec deux cens Espagnols, quinze Cavaliers, & quelques compagnies de Tlascalteques. afin que ce secours, joint aux forces de la République, fût en état de résister aux insultes des Mexicains.

On lit dans l'Histoire de Herrera, qu'il sortit de Tlascala cent quatre-vingt mille hommes de guerre, avec les brigantins; ce qui a si peu de vraisemblance, qu'on croit que c'est une faute d'impression. Bernard Diaz ne compte que quinze mille hommes; ce qu'on croira plus aisément, si l'on considère le nombre de ceux qui ser-

voient déjà dans l'Armée de Cortez. La République donna le commandement de cette troupe à un des Seigneurs ou Caciques des quartiers, nommé Chechimecal, jeune homme de vingt-trois ans, mais d'un esprit & d'un courage si élevé, qu'il étoit déjà considéré comme un des premiers Capitaines de sa Nation. Lopez sortit de Tlascalala, résolu d'attendre l'escorte à Gualipar, Bourgade peu éloignée des terres de l'Empereur de Mexique. Chechimecal ne goûtoit pas ce retardement : il étoit bien persuadé que sa valeur, & celle de ses troupes suffisoient à défendre le convoi contre toutes les forces de Mexique : néanmoins il se réduisit à observer les ordres de Cortez, croyant que son obéissance lui tenoit lieu d'un grand exploit. Lopez regla la marche, en sorte qu'au sortir de la Ville, tout alla d'un grand ordre. Les Archers & les Frondeurs, soutenus de quelques Piquiers, marchèrent à la tête, & étoient suivis des Tamenes & de tout le bagage. Le reste des troupes faisoit l'arrière-garde ; & ce fut ainsi qu'on entreprit une chose aussi extraordinaire que celle de faire conduire des vaisseaux par terre : Et s'il nous étoit permis de donner dans quelque-une de ces métaphores, dont le stile historique ne rejette pas absolument l'usage, on pourroit

dire que ces vaisseaux commencèrent alors à flotter sur les épaules des hommes, entre ces ondes formées par les différens mouvemens que l'inégalité du terrain faisoit prendre à cette troupe : Invention admirable que Cortez mit alors en pratique, & dont le recit pourroit faire passer la vérité pour un songe, ou croire en le lisant, que les yeux font la fonction de l'imagination.

Cependant Sandoval, qui marchoit vers Tlascala, s'arrêta un jour entier à Zulepeque, petite Ville peu éloignée de son chemin, & qui refusoit d'obéir au General; outre que c'étoit le lieu où ces pauvres Espagnols, qui passoit de Vera-Cruz à Mexique, avoient été trahis & massacrés. Sandoval avoit ordre de châtier & de soumettre cette Ville en faisant son chemin : mais à peine l'Armée eut-elle tourné tête de ce côté-là, que les Habitans l'abandonnerent, & s'enfuirent aux montagnes. Le Commandant envoya trois ou quatre Compagnies de Tlascatelques après les fuyards; & lorsqu'il entra dans la Place, sa colere & son dépit s'accrurent à la vûë des funestes marques de cette trahison. On trouva contre une muraille quelques lignes écrites avec du charbon, en ces termes : *L'infortuné Jean Juste fut pris en cette*

maison, avec plusieurs autres de sa compagnie ; après quoi on vit dans le Temple les têtes de ces Espagnols sechées au feu & à la fumée, afin de les préserver de la corruption : Triste & affreux spectacle, qui conservant les horreurs de la mort, rendoit encore plus effroyables ces hideux simulacres du Demon. A cette vûë, la pitié alluma la colere ; & Sandoval resolut de sortir avec son armée, pour aller châtier à toute rigueur cette execrable cruauté. Il donnoit déjà les ordres, lorsque les Compagnies qu'il avoit détachées, revinrent avec un grand nombre de prisonniers, hommes, femmes, enfans, après avoir tué dans les montagnes tous ceux qui avoient voulu s'échapper, ou balancé à se rendre. Ces miserables enchaînez & éperdus de frayeur, témoignoit leur repentir par des larmes, & par des cris pitoyables. Ils se jetterent aux pieds des Espagnols ; & ils n'y furent pas long-tems, sans exciter leur compassion. Sandoval se fit prier par ses Officiers, afin d'encherir la grace qu'il vouloit leur faire ; & enfin il les fit délier, & les reçut en l'obéissance de son Prince : à quoi le Cacique & les principaux s'obligerent pour toute la Ville ; & ils s'acquitterent fidelement de ce devoir, par crainte, ou par reconnoissance.

Sandoval ordonna qu'on recueillît les misérables dépouilles de ces Espagnols qui avoient été sacrifiés, afin de les faire enterrer, & continua sa marche jusqu'aux frontieres de Tlascala, sans aucune rencontre. Lopez vint au devant de lui, avec Chechimecal & les Tlascalteques, en ordre de bataille. Les deux Armées se saluerent d'abord par des décharges, & les cris ordinaires en ces occasions, & ensuite par des embrassades & des civilités particulières. On donna quelques heures nécessaires au repos des troupes qui venoient d'arriver : après quoi Sandoval donna les ordres pour les faire marcher. Il mit les Espagnols à l'avant-garde, avec les Tlascalteques qu'il avoit amenés. Les Tame-nes, escortés de quelques troupes, composoient le corps de bataille de Chechimecal fut chargé du soin de l'arriere-garde : mais ce jeune homme s'offensa de n'avoir pas le poste le plus avancé, & son chagrin alla jusqu'au point de faire craindre qu'il ne quittât l'Armée ; en sorte que Sandoval fut obligé de l'aller trouver, afin de l'appaiser. Il voulut lui faire comprendre que son poste étoit le plus honorable, puisqu'il étoit le plus périlleux ; d'autant qu'on devoit craindre seulement que les Mexicains ne vinssent insulter l'armée par

cet endroit-là ; mais Chechimecal n'en convint pas ; il dit : » Que comme à l'assaut « de la Ville de Mexique il devoit être le « premier à mettre le pied sur la brèche , « il vouloit marcher toujours à la tête , « afin de donner l'exemple à toutes les « troupes. » Sandoval fut enfin réduit à demeurer auprès de cet emporté , pour donner tout l'honneur à l'arrière-garde ; & ce sentiment , inspiré par la seule vanité , est un de ceux qui produisent les plus grands désordres dans les Armées ; puisque le principal devoir d'un Soldat est l'obéissance , & que la véritable valeur a des bornes prescrites par la raison , qui oblige toujours un vaillant homme à recevoir sans s'ébranler les périls qui viennent à lui , sans prétendre à la folle ambition de les aller chercher.

L'Armée marcha suivant sa première ordonnance sur les Terres de l'ennemi : & quoique les troupes des Mexicains parussent sur quelques hauteurs éloignées , néanmoins ils n'osèrent en venir aux mains ; & ils crurent que leurs cris & leurs menaces étoient un assez grand exploit.

On fit halte à la vûe de Tezeuco , par complaisance pour Chechimecal , qui demanda à Sandoval le tems de se parer de ses plus belles plumes , & de tous ses

joyaux ; ce qu'il ordonna encore à ses Officiers , disant que cette démarche qui les approchoit de l'occasion , devoit être célébrée par des Soldats , comme un grande fête : Rodomontade digne de son orgueil & de son âge. Cortez , accompagné du Roy de Tezeuco & de tous les Capitaines , attendit hors de la Ville ce secours qu'il avoit tant souhaité : & après avoir caressé les Chefs , & donné quelque tems aux acclamations des Soldats , l'entrée se fit avec éclat. Les Tamenes marchoient à la file , ainsi que les Soldats : & on rangea tout le bois , la ferrure , & les autres pieces , chacune à part sous un grand atelier que l'on avoit construit exprès auprès des canaux.

Toute l'Armée se rejouit de voir en sûreté ces apprêts , si nécessaires à mettre la dernière main à la conquête de Mexique , que tout le monde désiroit avec une égale ardeur ; & Cortez rendit graces à Dieu des bontés dont il recompensoit son zele & ses intentions , par cette esperance , ou pour mieux dire , par cette assurance d'un heureux succès.

Lopez s'appliqua aussi-tôt à la construction des brigantins , & on lui donna de nouveaux Officiers , pour travailler à l'assemblage des pieces , & aux autres ouvrages de

l'architecture navale. Cependant le General ayant appris des Experts qu'il ne falloit pas moins de vingt jours, afin de mettre ces bâtimens en état de servir, resolut d'employer ce tems à aller lui-même reconnoître le pays qui étoit sur le bord du lac, en remarquant les postes dont il devoit se saisir, afin d'empêcher les irruptions des troupes de Mexique, & faire en passant le dégât sur les terres de cet Empire : & après avoir communiqué à ses Capitaines cette entreprise, qui leur parut digne de ses soins, il se disposa à l'exécuter ; laissant à Sandoval le Gouvernement de Tezeuco, & un ordre exprès d'avancer la construction des brigantins. Ce Capitaine se trouvoit toujours à propos pour toutes sortes d'emplois ; & ceux dont Cortez l'honoroit, témoignoiént assez l'estime qu'il faisoit de sa valeur & de sa capacité.

Au même tems qu'il songeoit à nommer les Capitaines & les troupes qui devoient l'accompagner, Chechimecal lui demanda audience ; & sans sçavoir que Cortez se préparoit à une sortie, il lui dit : « Que les hommes comme lui, nés pour la guerre, languissoient dans l'oïseté d'une garnison, sur-tout après avoir passé cinq jours entiers sans avoir trouvé une seule occasion de tirer l'épée. Que ses

» troupes étoient fraîches , & souhai-
» toient de se faire voir aux ennemis , &
» que pressé par leurs instances , & par cel-
» le de son propre courage , il supplioit
» très-humblement le General de lui mar-
» quer à l'heure même quelque entreprise ,
» où il pût donner des preuves de sa va-
» leur , & préluder avec les Mexicains ,
» jusqu'à ce que le tems fût venu d'ache-
» ver leur défaite par la destruction de leur
» Ville. Cortez avoit déjà résolu de le
conduire avec soi ; mais cette vanité hors
de saison ne lui plut pas : & comme il
n'étoit pas trop satisfait des saillies de ce
jeune homme , dont Sandoval l'avoit in-
formé , il lui répondit avec une espece de
raillerie : » Qu'il lui avoit déjà préparé une
» expedition d'importance , où il pour-
» roit soulager l'ardeur qui le pressoit ;
« mais qu'il vouloit l'accompagner lui-
» même , afin d'être témoin de ses ex-
» ploits. » Cortez avoit naturellement du
dégoût des fanfarons , parce qu'on trouve
rarement la valeur sans la modestie ; néan-
moins il ne laissa pas de reconnoître que
ces fougues de courage étoient des chaleurs
d'un sang échauffé par la jeunesse , & un
défaut assez ordinaire aux nouveaux Sol-
dats , qui sont sortis heureusement des
premières occasions , & dont le peu d'ex-
perience

periance leur fait confondre la valeur avec la témérité, qu'ils regardent comme l'essentiel de leur profession.

CHAPITRE XV.

Cortez va à Ialtocan, où il trouve de la résistance. Il surmonte les obstacles, & passe jusqu'à Tacuba : & après avoir vaincu & défait les Mexicains en plusieurs combats, il fait sa retraite.

ON jugea qu'il étoit à propos de commencer l'expédition par Iatolcan, Ville située à cinq lieues de Tezeuco, sur un de ces petits lacs qui se déchargent dans le grand. Il étoit important de châtier les Habitans de cette Ville; parce que peu de jours auparavant ils avoient maltraité & blessé des Envoyez qui venoient leur offrir la paix, en leur proposant de se soumettre aux Espagnols; & ce châtiment étoit d'une grande conséquence pour les autres Indiens de ce quartier-là. Cortez partit après avoir entendu la Messe, où tous les Espagnols assistèrent, laissant une instruction particulière à Sandoval, & quelques avis au Roi de Tezeuco, à Xicotencal, & aux autres Nations qui demeuroient dans la Ville.

Les Capitaines Pierre d'Alvarado & Christophle d'Olid accompagnerent le General, avec deux cens cinquante Espagnols, vingt Cavaliers; & une compagnie forte & éclatante, qui se forma de Nobles de Tezeuco; outre Chechimecal, suivi de ses quinze mille Tlascalteques, soutenus de cinq mille des troupes de Xicotencal. Cette Armée n'eut pas marché quatre lieues, que l'on découvrit les Mexicains en plusieurs bataillons, à dessein, comme il paroïssoit, de défendre en pleine campagne la place qu'on vouloit attaquer; mais à la premiere décharge des bouches à feu & des arbalètes, suivie du choc des chevaux, cette Armée se mit en désordre, & donna lieu à nos gens de se jeter au milieu de leurs bataillons, qu'ils rompirent en si peu de tems, qu'à peine eut-on celui de remarquer leur résistance. La plus grande partie se sauva aux montagnes: les autres se jetterent sur le lac, & quelques-uns dans la Ville d'Ialtocan, laissant un grand nombre de morts sur le champ de bataille, outre les blesez, & quelques prisonniers que l'on envoya aussi-tôt à Tezeuco.

L'attaque de la Place fut remise au jour suivant, & l'Armée alla s'emparer de quelques maisons qui en étoient fort proches, où elle passa la nuit sans aventure. Au point

du jour on renonnut que l'entreprise étoit beaucoup plus difficile qu'on ne l'avoit crû. La Ville étoit fondée dans le lac même, & tenoit à la terre par une chaussée, ou un pont de pierre, sur lequel on passoit aisément l'eau à gué; mais les Mexicains qui gardoient ce poste avoient rompu la chaussée, & tiré encore un fossé si profond, qu'il étoit impossible de le passer autrement qu'à la nage. Cortez s'avançoit avec confiance d'emporter la Place d'emblée; & lorsqu'il rencontra en tête ce fâcheux obstacle, il en eut du chagrin & de la confusion: mais les railleries dont les ennemis témoignent leur assurance, lui apprirent qu'il ne pouvoit plus s'en dédire sans hazar-der sa reputation.

Il songeoit déjà à remplir ce passage de terre & de fascines, lorsqu'un des Indiens qui étoient venus de Tezeuco, l'avertit qu'un peu plus avant on trouveroit une hauteur où l'eau du fossé avoit peine à couvrir la terre. Le General le retint, afin de lui servir de guide, & marcha à l'heure même vers l'endroit désigné. On fonda l'eau; & quoiqu'on en trouvât plus que l'avis n'en supposoit, il n'y en avoit pas assez pour empêcher qu'on ne passât au gué. Cortez le fit tenter par deux compagnies de cinquante à soixante Espagnols.

avec un nombre d'Alliés tel qu'il lui parut nécessaire, suivant les troupes qui s'avançoient à dessein de lui disputer le passage. Il se tint au bord du gué avec son Armée en bataille, afin d'envoyer les secours qu'on lui demanderoit, & assurer la campagne contre les irruptions des Mexicains.

Les ennemis s'apperçurent qu'on alloit gagner ce passage qu'ils avoient eu dessein de couvrir; & ils s'avancerent pour le défendre à coups de flèches & de frondes, dont ils blessèrent quelques Soldats, & donnerent assez d'affaires à ceux qui combattoient dans l'eau, qui en quelques endroits alloit jusqu'à la ceinture. Il y avoit proche de la Ville un terrain assez étendu où l'eau n'avoit pas pénétré; & les Arquebusiers qui marchaient à la tête, n'eurent pas plutôt occupé ce poste, que les Mexicains se retirèrent dans la place, & en ce peu de tems que le reste de l'Armée mit à sortir de l'eau, ils la quitterent pour se jeter dans leurs canots avec tant d'empressement, que nos gens y entrèrent sans trouver d'opposition. Le pillage ne dura pas long-tems, quoi qu'on l'eût permis, afin de rendre le châtiment plus exemplaire, parce qu'on ne trouva dans les maisons que ce qu'ils n'avoient pû emporter. Néanmoins on transporta à l'Armée

quelques charges de maiz & de sel, plusieurs mantes & quelques joyaux d'or que leurs Maîtres avoient oubliés, ou negligés. Les Capitaines n'avoient point d'ordre de s'emparer de la Ville, mais seulement d'en punir les Habitans. Ainsi après avoir donné quelque tems à pousser la victoire, ils repasserent le fossé, ayant mis le feu au Temple, & aux principaux édifices. Le General approuva cette conduite, supposant que les flâmes de ce lieu répandroient la frayeur dans l'esprit des Indiens, & avertiroient par leur éclat les Villes voisines du peril qui les menaçoit.

On continua la marche, & l'Armée passa la nuit près de **Cobatitlan**, ville considerable que l'on trouva abandonnée. Les Mexicains se montrerent encore, mais en un lieu d'où ils ne pouvoient attaquer, ni être attaqués. La même chose arriva à **Tenayuca**, & encore à **Escapuzalco**, Bourgs situés sur le bord du lac, & fort peuplés, que l'on trouva desertés. On coucha en l'un & en l'autre; & Cortez mesuroit exactement les distances, & remarquoit par tout ce qui étoit avantageux à ses desseins, sans permettre qu'on fît aucun dommage aux édifices, afin de faire voir qu'il n'usoit de rigueur qu'aux endroits où il trouvoit de la résistance. La Ville de **Tacuba**

n'étoit éloignée du dernier poste que d'une demie lieue, & elle le disputoit à Tezeuco pour la grandeur & pour le nombre de ses Habitans. Son assiette occupoit l'extrémité de la principale chaussée, où les Espagnols essuyèrent tant de hazards & de peine; & c'étoit un poste très-avantageux, parce qu'entre toutes les Villes du lac il étoit le plus proche de Mexique, & comme la clef du chemin qu'il falloit nécessairement occuper pour former le siege de cette grande cité. Cependant le General n'avoit pas alors le dessein de s'en saisir à cause qu'il étoit trop éloigné de Tezeuco. Il vouloit seulement reconnoître & observer de plus près ce qu'il devoit prévenir ou éviter, lorsqu'il voudroit châtier le Cacique de l'injure qu'il en avoit reçûe, puisqu'on ne devoit pas laisser impunie l'insolence de ce Cacique, & que la terreur de ce châtiment rendroit la Ville plus disposée à l'obéissance.

L'Armée s'en approcha avec le même ordre que si elle eût marché à une entreprise plus difficile; & avant que de reconnoître la Place on découvrit des troupes presque innombrables, composées de l'Armée des Mexicains, qui avoient toujours suivi la marche des Espagnols, & de la garnison de Tacuba. Ces troupes que la

Ville ne pouvoit contenir s'étoient postées sous les murailles à dessein de les défendre ; & elles s'avancerent separées en divers bataillons qui chargerent avec tant de fierté & de si grands cris , qu'ils auroient pû ébranler des gens qui n'auroient point connu par tant d'experiences à quoi cela se reduisoit. En effet lorsqu'ils donnerent dans le feu des Arquebusiers, qui les effrayoit encore plus qu'il ne les offensoit , & que les chevaux qui n'étoient pas moins terribles, eurent ouvert leurs rangs, ils se rompirent avec un si grand désordre , que le reste de l'Armée ayant dissipé leur avant-garde , penetra jusques au centre de ce gros, & obligea les Mexicains à faire tête sans ordre & sans jugement , ainsi qu'on le demandoit. Neanmoins leur seule opiniâreté disputa assez long-tems la victoire , mais enfin ils tournerent le dos par tout , pour fuir les uns dans la Ville, & les autres sans choix dans tous les lieux qui les éloignoient du peril.

Les Espagnols maîtres du champ de bataille, employerent le reste du jour à choisir un poste avantageux où ils pussent passer la nuit ; cependant à la pointe du jour les ennemis parurent encore en campagne , à dessein de reparer par la voye des armes l'affront qu'ils avoient reçu. Le Ge-

neral rangea ses troupes au même ordre, & fit les mêmes mouvemens que le jour précédent. Il battit aussi les Mexicains avec d'autant plus de facilité, qu'ils avoient encore la frayeur dans l'imagination, & que la fuite étoit encore présente à leur memoire.

On les poussa à grands coups d'épées & de lances jusques dans la Ville, où les Espagnols entrèrent après eux avec quelques compagnies de leurs Alliés. Le General soutint durant quelque tems le combat au milieu des rues, & lorsqu'il le jugea à propos, il se retira au poste qu'il avoit occupé, abandonnant à ses Soldats le pillage des maisons qu'ils avoient prises, où ils mirent le feu, autant pour faciliter sa retraite, qu'afin de laisser des marques de sa colere.

Cortez demeura cinq jours à la vûe de Tabuba dans son poste où les ennemis venoient le visiter tous les jours : on les ramenoit aussi toujours battant dans la Ville, & l'intention du General étoit de consumer la garnison en ces sorties ; & lorsque leur foiblesse commença à se déclarer par le nombre qui diminuoit tous les jours, il resolut de les attaquer à son tour. Les postes étoient déjà marqués pour l'assaut, & les ordres donnés, quand on vit avancer
sur

sur la chaussée un gros considerable de Mexicains. Il falloit battre le secours avant que de forcer la Ville: ainsi Cortez voulut l'attendre à quelque distance de la chaussée, à dessein de charger les Mexicains, lorsqu'ils entreroient en terre-ferme, & d'en faire un plus grand carnage en ce lieu étroit & ferré. Ils avoient ordre, & l'on dit que c'étoit de Guatimozin même, de pousser quelque troupe devant eux, qui se laissant faire une charge, attirât les Espagnols sur la chaussée. Ils executerent cet ordre avec une adresse remarquable: quelques-uns sauterent négligemment en terre-ferme, & formerent quelques rangs si mal-à-propos, que Cortez crut que ce mouvement d'industrie en étoit un de crainte. Il laissa une partie de son armée opposée aux forties de la garnison de Tacuba, & marcha droit à la chaussée, supposant qu'après avoir battu ces ennemis avec facilité, il reviendrait tomber sur la Ville. Les Mexicains avancés en terre-ferme, tournerent le dos à la premiere démarche des Espagnols, & se retirerent à leur gros, qui fit le même mouvement, cedant le terrain pied à pied, & dans une espece de desordre, à dessein d'engager nos Soldats. En effet le General les suivit, emporté par ces apparences de victoire; mais avec peu de resle-

xion, puisque le succès de la retraite d'Iztacpalapa n'étoit pas encore assez éloigné pour être effacé de sa memoire, & qu'il ne pouvoit ignorer que les fuites des Indiens n'étoient pas toujours sinceres, & qu'ils s'en servoient à appeller leurs ennemis en des embuscades : mais l'enchaînement de tant de victoires, qui est quelquefois l'écueil des Vainqueurs, ne lui laissa pas le loisir de demêler toutes les circonstances qui distinguent une peur artificieuse de la véritable.

Les Mexicains se rallierent, & firent tête, lorsqu'ils virent le General engagé dans le détroit de la chaussée; & comme ils l'entretenoient par leur résistance, un nombre presque infini de canots sortis de Mexique, vint investir les deux côtés de la digue; enforte que les Espagnols se trouverent en un moment attaqués en tête & par les flancs. Alors, quoiqu'un peu tard, ils reconnurent leur imprudence, & furent obligés à se retirer en combattant ceux qui attaquoient l'avant-garde, & à défendre les deux côtés contre les canots. Les ennemis s'étoient munis de piques fort dangereuses, dont quelques-unes étoient armées de la pointe des épées des Espagnols, qu'ils avoient gagnées à la premiere retraite que nos gens firent de nuit. Il en blessèrent

plusieurs, & il s'en falut peu qu'on ne perdit une enseigne; parce qu'au moment que le combat étoit le plus échauffé, Jean Volante qui la portoit, fut renversé d'un coup de pique dans le lac: les Indiens qui étoient les plus proches, se jetterent aussi-tôt dans l'eau, où ils le prirent, & le mirent en un canot, à dessein de le présenter à l'Empereur. Volante se laissa conduire, feignant d'être hors de combat; & quand il se vit éloigné des autres bâtimens, il se saisit de ses armes; & se débarrassant de ceux qui le gardoient, dont il tua quelques-uns, il se jeta dans l'eau, & se sauva à la nage sans abandonner son enseigne; également brave & heureux en cette action.

Cortez se mêla l'épée à la main dans les plus grands dangers; & retira enfin ses troupes en terre-ferme avec un peu de perte, après avoir tiré une assez grande vengeance de la tromperie qu'ils lui avoient faite, en l'attirant sur la chaussée; puisqu'il y fit perir tant d'ennemis, ainsi que dans le lac même, que l'artifice leur coûta tout ce qu'ils auroient pû perdre en une bataille. Néanmoins comme il jugea bien qu'il y auroit de la témérité à retourner à l'entreprise de Tacuba, malgré ce nouveau secours, qui se tenoit toujours en vûe, il délibéra de se retirer à Tezeuco; ce qu'il executa sur le

champ par l'avis de ses Capitaines , sans que les Mexicains osassent quitter la digue , ni sortir de leurs canots , jusques à ce que l'éloignement de notre Armée leur donna le courage de la suivre de loin : mais ils se contenterent d'étourdir nos Soldats par de grands cris ; & toute leur vengeance se réduisit à cette fatigue inutile. Cette expedition fut d'une grande importance , tant par la perte que les Mexicains firent en ces divers combats , que par les connoissances qu'on acquit de ce Pays , dont on devoit se saisir : & quoique notre Historien tâche d'en obscurcir la gloire , Cortez en tira de grands avantages pour son principal dessein ; puisqu'à peine fut-il arrivé à Tezeuco , que les Caciques de Tucapan , de Mascalingo , d'Autlan , & ceux des autres Bourgs qui occupoient les bords du Lac du côté du Septentrion , vinrent offrir leur obéissance & leurs troupes : marque assurée que ces exploits avoient augmenté la reputation des Espagnols , dont l'acquisition est une des plus avantageuses à la guerre ; puisqu'elle emporte sur les esprits ce que toute la force des Armes ne pourroit obtenir qu'avec beaucoup de difficulté.

C H A P I T R E X V I.

Un nouveau secours d'Espagnols arrive à Tezeuco. Sandoval marche au secours de ceux de Chalco. Il défait par deux fois les Mexicains en pleine campagne, & prend à force d'armes les Villes de Guastepeque, & de Capistlan.

LA repetition de tant d'heureux succès étoit un témoignage presque visible, que Dieu s'interessoit à cette conquête; & il est encore moins possible d'attribuer à une autre main qu'à la sienne ces favorables hazards, où la diligence des hommes n'eut aucune part, & qui arriverent en ce tems-là, mesurés sur les besoins qu'on en avoit avec autant de justesse, qu'ils étoient éloignés de toute sorte d'esperance. Un vaisseau d'un port considerable, adressé à Cortez, vint mouiller au Port de Vera-Cruz: Il portoit Julien d'Alderete, né à Tordesilas, qui venoit exercer la charge de Tresorier pour l'Empereur; Frere Pierre Melgareio d'Urrea, Religieux de l'Ordre de Saint François, de Seville; Antoine de Caravajal, Jérôme Ruis de la Mota, Alonze Diaz de la Reguera, & d'autres Soldats de consideration, avec un secours d'armes

& de munitions. Ils se rendirent aussi-tôt à Tlascala, avec les munitions portées par les Indiens Zempoales; & on leur donna une escorte, qui les conduisit à Tezeuco, où ils apportèrent eux-mêmes le secours, & les premières nouvelles de leur arrivée.

Bernard Diaz prétend que ce vaisseau venoit d'Espagne en droiture; & Herrera qui parle de son arrivée, ne désigne point le lieu d'où il étoit parti, voulant peut-être cacher son incertitude sous cette omission. On voit peu d'apparence à croire que ce vaisseau vint d'Espagne, adressé à Cortez, sans aucune lettre de son pere, ni de ses Agens, sur tout en un tems où ils n'avoient à l'informer, que des bons succès que leurs diligences avoient produits, & dont selon ces Auteurs, il ne reçut la nouvelle que long-tems après. On aura bien plus de penchant à se persuader que ce navire venoit de l'Isle de Saint Domingue, dont les Gouverneurs, ainsi qu'on l'a dit, avoient appris l'engagement où Cortez se trouvoit; & la venue du Trésorier ne conclud rien contre ce sentiment; puisque le pouvoir de ces Gouverneurs s'étendoit jusques à nommer des Officiers qui eussent le soin de recueillir le quint dû à l'Empereur, & qu'ils avoient autorité sur tout ce qui dépendoit des conquêtes que l'on se-

roit dans les Indes : mais ce secours, de quelque part qu'il vînt, ne pouvoit arriver en un tems plus propre; & Cortez en reconnut bien la véritable source, en rendant graces à Dieu, non seulement de ce bonheur, qui augmentoit ses forces, mais encore de la vigueur qu'il sentoit renouveler en son courage, & de cette merveilleuse constance, qui n'étant pas incompatible avec sa valeur naturelle, lui paroissoit néanmoins l'effet d'une influence qui venoit du Ciel même.

En ce même tems, des Envoyés de Chalco & de Thamanalco vinrent en diligence, demander du secours au General, contre une puissante Armée que l'on préparoit à Mexique, afin de faire rentrer dans l'obéissance de l'Empereur, les Villes de ces Provinces, qui conservoient encore de la fidélité pour les Espagnols. Guatimozin avoit une forte inclination aux armes; & comme on l'a vû déjà par sa conduite, il donnoit toute son application à cet exercice, & tous ses soins à chercher les moyens d'obtenir la victoire sur ses ennemis. Il n'en trouvoit pas de plus assuré, que celui de jeter dans ces Provinces des troupes assez fortes pour ôter la communication avec celle de Tlascala, & retrancher les secours de Vera-Cruz. Ce dessein étoit d'une telle

importance, qu'il reduisit Cortez à une obligation précise de secourir ses Alliés, dont la fidelité lui conservoit, contre les Mexicains, la liberté de ce passage, qui lui étoit si nécessaire. Il ordonna donc à Sandoval d'y conduire trois cens Espagnols, vingt Cavaliers, & quelques Compagnies de Tlascala & de Tezeuco, en nombre suffisant à soutenir les troupes des Provinces menacées, qui étoient déjà en armes.

Sandoval partit sans s'arrêter, & marcha avec tant de diligence, que son secours vint fort à propos. Les Caciques avoient leurs troupes sur pied, qui formerent un gros considerable, lorsqu'elles furent jointes avec celles de Sandoval. Les ennemis n'étoient pas éloignés, leur Armée étant logée à Guastepeque; & le Commandant Espagnol resolut de les attaquer, avant qu'ils fussent entrés sur les Terres de Chalco. Cependant les Mexicains, fort satisfaits de leurs forces, & instruits que les Espagnols étoient arrivés pour soutenir ceux de Chalco, se posterent derriere quelques ravines ou chemin creux, afin de combattre en un lieu où ils n'eussent rien à craindre de la furie des chevaux. On reconnut cette difficulté, seulement en allant à la charge; & toute la valeur de Sandoval & des Espagnols qui le suivoient, fut nécessaire, pour

ôter cet avantage aux ennemis ; ce qui se fit à coup de main , & avec quelque perte , puisqu'il mourut en cette occasion un Soldat Espagnol , nommé Jean Dominguez , dont l'adresse à dresser les chevaux au manège de la guerre , lui avoit acquis l'estime de tous ses compagnons. Les Mexicains perdirent assez de monde en ce combat ; néanmoins ils se crurent encore assez forts , pour se rallier dans la plaine ; & Sandoval ayant surmonté en peu de tems la difficulté du passage , les chargea si brusquement qu'il les rompit , avant qu'ils eussent exécuté leur ralliment. Leur avant-garde combattit avec fureur , & en gens desespérés ; & sa résistance auroit pû passer pour un juste combat , si elle avoit duré un peu plus de tems ; mais le désordre où on les surprit , leur étoit si défavantageux , que toute cette multitude fut dissipée en un moment. On suivit la victoire avec tant de vigueur , que la plus grande partie de cette Armée demeura sur le champ , ou en fuyant : & Sandoval , maître de la campagne , choisit un poste où son Armée pût prendre quelque repos , résolu d'aller cette nuit même attaquer Guastepeque , où les vaincus s'étoient retirés.

Cependant nos troupes eurent à peine goûté le repos dont elles avoient besoin

pour rétablir leurs forces , que les batteurs d'estrade , qu'on avoit envoyés reconnoître les avenues , revinrent en criant aux armes , avec tant d'empressement , qu'on n'eut que le tems de mettre l'Armée en bataille. Un gros de quatorze ou quinze mille Mexicains s'avançoit en bon ordre ; & il étoit si proche , qu'on entendoit le son de leurs timbales & de leurs cors. On jugea que c'étoit une nouvelle Armée , qui venoit soutenir les premiers qui avoient été défaits , puisqu'il n'étoit pas possible que ceux-ci se fussent ralliés si aisément : & l'épouvante qu'ils avoient prise , ne leur permettoit pas de témoigner tant de fierté. Les Espagnols marcherent au-devant de ces nouveaux venus , & les chargerent si à propos , qu'ayant mis leurs premières troupes en désordre , les chevaux eurent le champ libre pour entrer dans leurs bataillons , où , suivant leur coutume ils porterent tant de terreur , & firent un si grand carnage , que les Mexicains se virent réduits à tourner le dos , & à se jeter en confusion dans le Bourg de Guastepeque , où ils se figuroient être en sûreté ; mais les Espagnols les suivirent de si près , en tuant tous ceux qui leur tomboient sous la main , qu'ils entrèrent dans la Place avec les fuyards. Ils s'y maintinrent en combattant , jusques à ce que le

reste de l'Armée arrivât. Les Vainqueurs se répandirent alors par toutes les rues, & on poussa enfin les ennemis hors du Bourg, à grands coups d'épées. Il en mourut un grand nombre de ceux qui s'opiniâtrèrent au combat; & les autres s'enfuirent si effrayés, qu'en peu de tems il n'en parut pas un seul aux environs de la Place.

Elle étoit d'une si vaste étendue, que Sandoval résolut d'y passer la nuit. Tous les Espagnols, & la plus grande partie des alliés, y trouverent du couvert: & la victoire fut fort égayée, par la permission qu'on donna de saccager les maisons, avec cette réserve, que les Soldats ne se chargeassent point d'un butin embarrassant, & qui les empêchât de se servir de leurs armes; mais seulement des piéces de prix, & de peu de volume. Le Cacique du Bourg arriva peu de tems après, accompagné des principaux Habitans; & ils prêterent le serment d'obéissance & de fidélité, après s'être excusés sur la violence que les Mexicains leur avoient faite. Ils apportoit pour marques de leurs bonnes intentions, la sincérité avec laquelle ils venoient sans armes, se rendre à la discretion des Vainqueurs. Les Espagnols les rassurerent par leurs caresses: & au point du jour, Sandoval ayant fait reconnoître la campagne,

où tout paroïssoit tranquille , délibéra de faire la retraite , par l'avis des autres Capitaines. Néanmoins les peuples de Chalco , qui étoient mieux servis en Espions , eurent avis que tous les Mexicains échappés des derniers combats , s'étoient réunis à Capisflan , & protestèrent au Commandant que sa retraite seroit la même chose , que s'il les livroit à leurs ennemis : sur quoi on jugea nécessaire de dissiper cette union de fugitifs , avant qu'ils eussent été renforcés par de nouvelles troupes.

Capisflan n'étoit qu'à deux lieues de Guastepeque , du côté de Mexique. Cette Place , assise au plus haut d'une montagne de difficile accès , pouvoit passer pour une forteresse ; parce qu'un ruisseau descendant des montagnes voisines avec rapidité , lavoit le pied des précipices de ces rochers. Elle se trouva en défense lorsque l'Armée y arriva. Les Mexicains qui s'en étoient saisis , avoient garni toute cette hauteur de Soldats armés , qui en celebrant par de grands cris la sûreté où ils se voyoient , tirèrent quelques fleches , plus pour attirer nos gens , que pour les blesser. Sandoval étoit fort déterminé à chasser les ennemis de ce poste , afin de laisser les Provinces voisines sans aucune crainte d'une nouvelle

invasion : & quand il eut reconnu qu'il n'y avoit que trois chemins également fâcheux pour aller à l'attaque , il ordonna aux troupes de Chalco & de Tlascala , de s'avancer à la tête de l'Armée ; parce que l'habitude qu'ils avoient à surmonter la difficulté de ces rochers , les rendoit plus propres à cette action. Mais il ne fut pas obéi avec la même promptitude qu'ils avoient témoignée en d'autres occasions ; & la lenteur de leur mouvement sembloit avouer qu'ils croyoient cet exploit au-dessus de leurs forces : enforte que Sandoval , fatigué de leur retardement , se jetta dans le peril , à la tête des Espagnols , dont la résolution donna tant d'émulation aux Indiens alliés , qu'ayant reconnu par cet exemple le tort que cette demarche faisoit à leur valeur , ils allerent aux ennemis par l'endroit le plus difficile du rocher , montant plus facilement que les Espagnols , & combattant comme eux. Le chemin étoit si escarpé en plusieurs endroits , qu'ils ne pouvoient s'aider de leurs mains , sans craindre que le pied ne glissât ; & les pierres que les ennemis faisoient rouler d'en haut , étoient plus dangereuses que les fleches , ni les dards : néanmoins les arquebuses & les arbalètes ouvroient le chemin aux piques & aux épées ; & les assaillans ayant la va-

leur & la constance pour eux, contre la résistance des ennemis & leur propre lassitude, ils parvinrent au haut de l'éminence, presque au même tems que les Mexicains se retirèrent dans le Bourg, si abattus, qu'ils se disposerent avec peine à en défendre les murailles. Ils s'en acquitterent en effet avec tant de lâcheté, qu'on les poussa jusques aux précipices de la montagne, où tous ceux qui ne firent point le saut, furent taillés en pieces. Le carnage fut si grand en cette occasion, que suivant les Relations les plus sinceres, le ruisseau fut teint du sang de ces miserables, en si grande abondance, que les Espagnols que la soif obligea d'avoir recours à ces eaux, furent contraints d'attendre que leur cours fût purifié; ou de passer par dessus l'horreur du breuvage, par la nécessité du rafraichissement.

Sandoval eut ses armes faussées en deux endroits, pas des coups de pierre, & quelques Espagnols furent blessés considérablement; entre lesquels André de Tapia, & Hernan d'Osma ont mérité d'être nommés par leur qualité, ou par leurs actions. Les Alliés furent plus mal traités, parce que l'endroit de leur attaque étoit plus dangereux, & qu'ils s'y porterent avec moins d'ordre, & plus de précipitation.

Sandoval honoré par trois ou quatre victoires obtenues en si peu de tems , & voyant les Mexicains défaits par tout , & chassés de ces Provinces dont ils troubloient le repos , & qui avoient besoin de son assistance , prit enfin le parti de retourner à Tezeuco , où il arriva par le même chemin qu'il avoit fait , sans aucune aventure qui l'engageât à tirer l'épée.

Cependant , dès qu'on eut appris à Mexique la nouvelle de sa retraite , l'Empereur envoya une nouvelle armée contre la Province de Chalco , marquant toujours une extrême passion de couper aux Espagnols le chemin de Tlascala. Les Peuples de Chalco eurent avis de cette irruption , en un tems où ils ne pouvoient se promettre d'autre secours , que celui de leurs armes. Ils assemblèrent leurs troupes à la hâte , & ils se mirent en campagne , avec ce qu'ils purent tirer de leurs Alliés. Le commerce des Espagnols leur avoit inspiré quelque espece de fermeté , & appris à combattre avec ordre. Les deux Armées , qui se cherchoient , en vinrent bien-tôt aux mains avec une égale résolution. Le combat fut long & sanglant ; & ceux de Chalco en remporterent tout l'avantage ; puisqu'encore qu'ils eussent perdu beaucoup de monde , ils en tuerent encore plus

aux Mexicains , & demeurèrent les maîtres du champ de bataille. Leur victoire reçut de grands applaudissemens à Tezeuco : & Cortez s'en fit un plaisir particulier , de voir ces Alliés en état de soutenir par eux-mêmes , & de connoître que leurs propres forces étoient capables de les défendre. Cet heureux succès étoit dû principalement à leur valeur ; mais l'ordre & la discipline qu'ils observerent au combat , y eurent assez de part. Celle qu'ils avoient eue à plusieurs victoires où ils s'étoient trouvés , leur élevoit encore le courage , en leur faisant perdre la crainte de la nation dominante , & en leur découvrant , par le moyen des Espagnols , cet important secret , que les Mexicains se laissoient battre comme les autres hommes.



C H A P I T R E X V I I .

Cortez fait une nouvelle sortie , pour reconnoître le Lac du côté de Suchimilco. Il fait en chemin deux combats fort perilleux contre les ennemis , qui s'étoient fortifiés sur les montagnes de Guastepeque.

Cortez auroit fouhaité que Sandoval ne fût pas revenu , sans avoir percé jusques aux bords du Lac du côté de Suchimilco , éloigné de quelques lieues de Guastepeque ; parce qu'il étoit important de reconnoître ce poste , d'où une digue assez large alloit donner la main aux principales chaussées qui conduisoient à Mexico. L'état de l'ouvrage des brigantins laissoit encore assez de tems pour une nouvelle sortie ; ainsi on résolut de l'employer à cette expedition. On consideroit encore l'avantage de couvrir le chemin de Tlascalala , en animant les peuples de Chalco , qui paroissoient apprehender encore de nouvelles irruptions. Cortez se chargea de l'execution , qu'il crut digne de ses soins. Il prit avec soi Olid Alvarado , Tapia , & Alderete , avec trois cens Espagnols , & les troupes de Tezeuco & de Tlascalala ,

qu'il crut nécessaires ; supposant qu'il trouveroit en armes le Cacique de Chalco , & tous ses Alliés.

Il laissa la conduite de ce qui regardoit la guerre à Sandoval , & celle du civil au Cacique Dom Hernan , toujours également soumis & affectionné ; & quoique son âge & son genie l'appellassent à des emplois plus brillans , il sçavoit bien connoître qu'il se faisoit un plus grand mérite de son obéissance.

Le General sortit de Tezeuco le cinquième Avril 1521. & comme il ne trouva sur sa route aucune nouvelle des Mexicains , il marcha avec tant de diligence , qu'il arriva la nuit suivante à Chalco. Tous les Caciques de son alliance y étoient fort alarmés , sur ce qu'ils n'attendoient aucun secours des Espagnols , & qu'on avoit découvert du côté de Suchimilco une nouvelle armée de Mexicains , plus forte que toutes les autres , qui venoit à dessein de ruiner toutes ces Provinces. Leur joie égala , pour le moins , l'embarras où ils étoient : ils se jettoient aux pieds des Espagnols , ils levoient les yeux vers le Ciel , dont la disposition , suivant leur idée , leur procuroit ce favorable retour d'une heureuse destinée. Cortez avoit dessein de se servir de leurs troupes. Il leur laissa donc

croire qu'il ne venoit que pour les secourir, & fit ce qu'il put afin de leur ôter la frayeur qu'ils avoient prise : après quoi il leur persuada qu'ils étoient les plus braves gens du monde, à force de louanges sur la victoire qu'ils avoient remportée.

Ces Caciques avoient des sentinelles avancées, & certains espions dans le Pays ennemi, qui en faisant passer la parole des uns aux autres, donnoient à tous momens avis des moindres démarches des ennemis. On apprit par ce moyen, que les Mexicains instruits que les Espagnols alloient à Chalco, s'étoient retranchés sur des montagnes qui étoient sur leur route, en partageant leurs troupes à la garde de quelques Fortereffes qui occupoient les hauteurs du plus difficile accès. Cette conduite alloit à deux fins ; l'une de cacher le nombre de leurs troupes, & de les entretenir ainsi séparées sur ces montagnes, jusques à ce que le General se fût retiré, afin de se détacher après sa retraite, contre ses Alliés : l'autre, qui paroissoit plus probable, étoit d'attendre notre armée en des lieux où la nature même militoit pour eux, par l'avantage de la situation ; l'une ou l'autre de ces vûes engageoit également à les attaquer dans leurs forts mêmes, afin de ne

point perdre le tems d'aller à Suchimilco.

L'Armée suivant ce dessein, alla passer la nuit en une Bourgade abandonnée, au pied des montagnes, où les Milices de Chalco & des autres Alliés se joignirent aux Espagnols, en grand nombre. Ces troupes, qui formoient un gros considerable de bons Soldats, donnerent de l'ardeur aux autres Nations, qui marchaient avec un peu de crainte vers ces défilés. On commença à s'y engager au point du jour, par un chemin étroit & assez difficile, entre deux files de montagnes, qui lui communiquoient une partie de l'horreur de leurs rochers. Les Mexicains se montrèrent des deux côtés, & ils menaçoient de loin : néanmoins l'Armée continua sa marche au petit pas, en défilant suivant la nature du terrain, jusques à une petite plaine, ouverte en un endroit où les montagnes s'écartoient un peu, pour se resserrer davantage sur la hauteur. On y forma quelques bataillons comme on put, parce qu'on découvroit sur l'éminence un grand Fort que les ennemis occupoient, en si grand nombre, qu'il pouvoit être redoutable en un poste moins avantageux. Leur intention étoit d'irriter les Espagnols, afin de les attirer à l'attaque au milieu de ces précipices, où la difficulté des chemins n'étoit pas un

moindre peril, que celui des armes des ennemis.

Les railleries qu'ils faisoient de notre retardement, par leurs cris moqueurs, perçoient le cœur du General; & sa patience ne put aller jusques à souffrir les injures qu'ils faisoient aux Espagnols, en les traitant de lâches & de poltrons. L'emportement de la colere qui donne souvent de méchans conseils, l'obligea donc de conduire l'Armée au pied de la montagne, où sans balancer sur le choix du chemin le plus aisé, il fit avancer deux Compagnies d'Arquebusiers & d'Arbalétriers, commandées par Pierre de Barba, accompagné de quelques Soldats particuliers qui s'y offrirent volontairement, & de notre Bernard Diaz, qui n'étant pas encore satisfait d'une reputation de valeur bien établie, s'étoit érigé en poursuivant éternellement des entreprises perilleuses.

Lorsque les Espagnols commencerent à monter, les Mexicains se retirèrent, en feignant quelque désordre, afin de les attirer à l'endroit le plus dangereux. Alors ils revinrent en criant horriblement, & ils firent tomber d'en-haut une grêle épouvantable de grosses pierres, & de rochers entiers, qui barrèrent le chemin, après avoir emporté tout ce qu'ils rencontrèrent.

Cette première charge fit beaucoup de mal, qui auroit encore été plus grand, si l'Enseigne Christophle de Corral, & Diaz, qui marchaient à la tête, s'étant retirés au creux d'un rocher, n'eussent averti les autres de s'arrêter & de s'écarter du chemin, parce qu'il étoit impossible d'avancer, sans tomber en un plus grand peril. Le General reconnut en même tems, qu'on ne pouvoit continuer l'attaque par ce chemin-là; il fut même quelques momens à craindre qu'ils n'y eussent péri tous; & il leur envoya en diligence un ordre de se retirer; ce qu'ils firent avec beaucoup de danger. Cette action coûta la vie à quatre Espagnols: le Capitaine Pierre de Barba y fut fort maltraité; & plusieurs Soldats en revinrent dangereusement blessés. Cortez ressentit cette disgrâce en lui-même, comme un effet de sa propre imprudence; & devant les autres, comme un malheur ordinaire à la guerre: mais il sçut cacher la foiblesse de ses excuses, sous la fierté des menaces qu'il fit contre les ennemis.

Il résolut en même tems d'aller avec quelques Capitaines, chercher un chemin moins dangereux pour gagner cette hauteur; à quoi il se sentoit également poussé, par le désir de se venger, & par le risque

qu'il voyoit à continuer son voyage en laissant ses ennemis derrière soi. Néanmoins ce dessein ne fut point exécuté, parce qu'on découvrit en ce moment une embuscade, qui lui donna une occasion plus prochaine d'en venir aux mains. Les ennemis qui étoient d'un autre côté de la montagne, étoient descendus; & s'étant saisis d'un bois qui n'étoit pas éloigné du chemin, ils y attendoient l'occasion de charger l'arrière-garde, quand ils verroient l'armée engagée dans les plus rudes défilés. Ils avoient aussi averti ceux qui étoient sur les hauteurs d'attaquer en même-tems l'avant-garde: & le stratagème de ces Barbares marque bien quels maîtres ce sont, que la malice & la haine, en l'art de la Guerre.

Le General fit faire à ses troupes le même mouvement, que s'il eût voulu continuer la marche, & découvrir le flanc aux Mexicains qui étoient en embuscade; & lorsqu'il les crut assurés par cette démarche, il alla fondre sur eux: mais ils se sauvèrent par ces rochers avec tant de vitesse, qu'on leur fit peu de mal. On reconnut qu'ils prenoient en fuyant, le chemin de Guastepeque: sur quoi le General détacha sa Cavalerie pour les suivre, & fit avancer de quelques pas son infanterie, dont

le mouvement servit à faire remarquer que les ennemis avoient abandonné leur Fort, & qu'ils suivoient par les hauteurs la marche de notre Armée.

Cette vûe fit cesser la crainte que le General avoit, de laisser les ennemis derriere soi; & l'armée suivit son chemin, sans autre mal, que l'importunité de leurs cris effroyables, jusques à ce qu'après avoir fait environ une lieue & demie, on trouva un autre Fort occupé par les Mexicains, qui ne s'étoient avancés avec tant de diligence, qu'afin de s'en emparer: & quoique leurs cris & leurs menaces irritassent le General, néanmoins on étoit trop près de la nuit & d'une fâcheuse experience, pour se commettre avec eux sans prendre d'autres mesures.

L'Armée campa dans un petit Village abandonné sur une hauteur, d'où on découvroit les montagnes des environs. Elle souffrit en ce lieu une grande incommodité, faute d'eau; la soif étant un autre ennemi, qui vint troubler le repos des Soldats. On trouva le matin quelque soulagement, à des sources qui n'étoient pas éloignées du camp, & le General ayant donné ses ordres, commanda qu'on le suivît, & s'avança pour reconnoître le poste que les Mexicains occupoient. Il le trouva en-

core plus inaccessible que le premier ; parce que le chemin faisoit plusieurs retours en montant , & qu'il étoit par tout exposé aux traits des ennemis. Néanmoins ayant remarqué une autre éminence à la portée de l'arquebuse , qu'ils n'avoient point garnie , il commanda aux Capitaines Verdugo , Barba , & au Trésorier Alderete , de s'en emparer avec les Arquebusiers , afin d'ôter aux Mexicains la liberté de paroître sur la hauteur. Cet ordre fut exécuté ; ils s'avancèrent par un chemin à couvert des ennemis , qui furent extrêmement surpris des premières décharges , qui leur tuerent beaucoup de monde : sur quoi ils résolurent d'abord de se retirer à un gros Bourg , qui tenoit d'un côté à leur Fort. On reconnut ce mouvement à la cessation de leurs cris ; & en même-tems que l'Armée se rangeoit pour aller les attaquer , on vit de la montagne voisine , qu'ils abandonnoient entièrement leur Fort , & qu'ils se jettoient en fuyant , dans l'endroit le plus desert de cette montagne. Cortez crut alors qu'il étoit inutile de percer jusques à ce poste , qu'il ne prétendoit pas conserver , & qui n'étoit d'aucune importance , puisqu'il n'y avoit plus de gens pour le défendre.

L'armée étoit prête à marcher , lorsqu'on

découvrit au haut des murailles du Fort, quelques femmes qui demandoient la paix par de grands cris, & en faisant voltiger des drapeaux blancs, qu'elles abaissoient de tems en tems, avec d'autres marques de soumission, qui obligerent à leur faire un appel. Le Cacique de ce lieu descendit aussitôt, & vint offrir son obéissance; non-seulement pour ce Fort où il faisoit sa résidence, mais encore pour celui qu'on avoit laissé derriere, & qui étoit de son Domaine. Il fit un discours avec la confiance d'un homme qui avoit la vérité pour soi; & il rejeta la résistance qu'on avoit faite sur ces montagnes, sur les forces des Mexicains, superieures aux siennes. Le General reçut ses excuses, soit qu'elles lui parussent vraisemblables, ou qu'il crût qu'il n'étoit pas à propos d'écouter tous les scrupules de la raison. Le Cacique marquoit un déplaisir très-sensible, de ce que l'Armée passoit sur ses Terres, sans recevoir le serment de fidelité de ses Sujets, & on fut obligé, pour le satisfaire, d'envoyer deux Compagnies d'Espagnols, prendre, au nom de l'Empereur, cette espece de possession, en la forme qu'on observoit en ce tems-là.

Après cette ceremonie, qui ne tarda pas beaucoup, l'Armée passa à Guastepeque;

Bourg très-peuplé, que Gonzale de Sandoval avoit laissé paisible; & on le trouva aussi rempli d'Habitans & de toute sorte de vivres, que si on eût été en pleine paix, & qu'il n'eût pas souffert l'oppression des Mexicains.

Le Cacique, accompagné des principaux Habitans, vint au-devant du General, l'assûrer de son obéissance, & l'inviter de prendre un logement qu'il avoit préparé dans son Palais même, pour les Espagnols, & d'autres dans la Ville pour les Commandans des Alliés; offrant d'assister toutes les troupes, des vivres dont elles auroient besoin. Il s'acquitta des ces promesses avec autant de prévoyance que de liberalité.

Son Palais étoit un édifice si somptueux, qu'il égaloit ceux de Motezuma, & si vaste, que tous les Espagnols y trouverent du couvert, sans incommodité. Au matin, il les mena dans un jardin qu'il avoit pour son divertissement, qui ne le cedit en rien à celui du Cacique d'Iztacpalapa, & dont la grandeur & la fertilité attirerent alors l'admiration des Espagnols; parce qu'elles passerent de bien loin ce qu'ils s'en étoient promis: en sorte qu'on parle encore maintenant de ce jardin, comme d'une des merveilles de ce nouveau monde. Il avoit de longueur plus d'une demie lieue, & un peu

moins de largeur : le terrein égal & uni par tout , étoit partagé fort regulierement en des compartimens de tous les arbres & de toutes les plantes que cette terre produisoit , avec divers étangs qui recueilloient l'eau des montagnes voisines , & des quarres à part en maniere de parterres , où on voyoit toutes les fleurs & tous les simples qui servent à la Medecine , cultivés avec beaucoup de soin & de propreté : Ouvrage d'un grand Seigneur , qui avoit le goût de l'agriculture , & qui mettoit son étude à donner l'arrangement & la justesse de l'art aux beautés de la nature.

Cortez n'oublia pas les présens pour engager ce Cacique dans ses interêts ; mais comme en entrant dans ce jardin , il reçut l'avis que les ennemis l'attendoient à Quatlavaca , qui se rencontroit sur sa route , il prit peu de plaisir aux beautés de ce lieu , & fit marcher aussi-tôt l'armée , non sans quelque scrupule de s'être arrêté en ce lieu plus qu'il ne devoit : Miserable condition des fousis , dont on se détache avec peine , & qui reviennent avec plus de violence après un peu de diversion.

C H A P I T R E X V I I I .

L'Armée passe à Quatlavaca , où elle défait les Mexicains ; & de-là à Suchimilco , où elle obtient une autre victoire avec plus de difficulté , & un extrême danger de Cortez.

Q Uatlavaca étoit un Bourg fort peuplé, & fort par sa situation entre des ravines , profondes de plus de huit toises, qui servoient de fossé à la Place, & de conduite aux ruisseaux qui descendoient des montagnes. L'Armée y arriva après avoir soumis sans peine les Bourgades qui étoient sur sa route. Les Mexicains avoient déjà coupé les ponts, & garni les bords des ravines de tant de Soldats, que le passage en paroïssoit impossible. Cortez ne laissa pas de mettre son Armée en bataille, à une distance raisonnable ; & pendant que les Espagnols à coups d'arquebuses, & les Alliés à coups de fleches, amusoient les ennemis par de fréquentes escarmouches, il alla reconnoître la ravine. Il la trouva bien moins large au-dessous du lieu du combat ; & en même tems il fit dresser deux ou trois ponts

d'arbres entiers coupez par le pied, qu'on laissa tomber sur l'autre bord, & qui étant assemblés le mieux que l'on put, livrerent un passage suffisant, quoique dangereux, à l'infanterie. Les Espagnols de l'avant-garde passerent en diligence, laissant aux Tlascalteques le soin d'entretenir les ennemis par une diversion; & on forma enfin au-delà du fossé un bataillon qui grossissoit à tout moment par les Soldats des Alliés qui se hazardoient de passer. Mais les Mexicains s'apperçurent bientôt de leur négligence, & fondirent sur ceux qui étoient entrés, avec tant de force & de rage, qu'ils eurent beaucoup de peine à conserver leur poste: & on hazardoit fort le succès de ce combat, si Cortez ne fût accouru fort à propos, suivi d'Olid, d'Alvarado & de Tapia, qui s'étant écartés durant que l'Infanterie passoit, avoient enfin trouvé un passage pour la Cavalerie fort difficile, mais d'un grand secours dans l'extrême peril où les choses étoient réduites.

Ces Cavaliers prirent un assez grand tour, à dessein de charger les Mexicains par derriere; & ils en vinrent à bout avec le secours de quelque Infanterie, dont ils furent redevables à Diaz, qui n'ayant consulté que son courage, passa le

fossé à la faveur de deux ou trois arbres qui panchoient sur la ravine, & alloient décharger le poids qu'on leur imposoit sur le bord opposé. Quelques Soldats Espagnols employés à l'escarmouche, suivirent l'exemple de Diaz, & un nombre considerable d'Indiens qui se mirent aux étriers de la Cavalerie, au moment qu'elle marchoit à la charge.

Les Mexicains reconnoissant alors le danger qui les menaçoit au milieu de leurs fortifications, se crurent perdus, & ne songerent plus qu'à se sauver dans la montagne, par les sentiers qui leur étoient connus. Ils perdirent assez de monde, tant à la défense du fossé, qu'en fuyant; néanmoins la plus grande partie échappa à la faveur des défilés de ces rochers, qui empêchoient qu'on ne les suivît de près. On trouva le Bourg abandonné de ses Habitans, mais garni de vivres & de quelques dépouilles, dont on donna le pillage aux Soldats. Peu de temps après le Cacique & les principaux Habitans appellerent nos gens à la campagne, & promirent de se rendre, en demandant de l'autre côté de la ravine un sauf-conduit, afin de rentrer dans le Bourg, pour y préparer un logement à nos troupes. On leur accorda par l'organe des Truche-

mens ; & ils servirent utilement à donner des lumieres sur le dessein des ennemis, & sur la connoissance du Pays : quoiqu'on n'eût pas d'ailleurs besoin de leurs offres, & qu'on ne fît pas un grand fond sur leurs excuses, puisque le voisinage des Mexicains les mettoit dans une trop grande dépendance.

Au point du jour suivant l'Armée prit la route de Suchimilco, Place qui méritoit le nom de Ville, assise sur le bord d'un Lac d'eau douce, qui s'écouloit dans le grand Lac. Les bâtimens étoient fondés en partie sur la terre, & en partie dans l'eau, où les canots servoient de voitures. Il étoit très-important de reconnoître ce poste, qui n'étoit qu'à quatre lieues de Mexique. La marche fut très-fâcheuse, puisqu'après avoir passé un défilé de trois lieues, on trouva un pays sterile & sec, où la soif augmentée par l'exercice, tourmenta cruellement les Soldats. La chaleur du Soleil redoubloit encore leur fatigue, quoiqu'ils fussent entrés en une forêt de pins qui pour cette fois perdirent jusques à l'agrément de leurs ombres, au sentiment de ces troupes désolées.

On rencontra proche du chemin quelques maisons bâties pour la commodité ou pour le divertissement des Habitans de

Suchimilco, dont elles dépendoient. L'Armée s'y logea, & y trouva cette nuit du repos & du rafraîchissement, dont elle avoit tant de besoin. Les ennemis les avoient abandonnées, à dessein d'attendre les Espagnols en un poste plus fort. Le General mit son Armée en bataille au point du jour, & la fit marcher, jugeant bien que ce qu'il alloit entreprendre étoit difficile & hazardeux, & qu'il n'y avoit pas d'apparence que les Mexicains n'eussent mis une forte garnison dans Suchimilco; puisque la Place leur étoit de si grande importance, & que tous les Soldats échappés des rencontres passées, en avoient fait leur azile. Ses conjectures se trouverent justes. Les ennemis parurent séparés en tant de bataillons, qu'encore que ce qu'on en conte puisse approcher de la vérité, on n'ose le rapporter, parce qu'il blesse la vrai-semblance. Ils occupoient toute une plaine peu éloignée de la Ville, & faisoient tête sur deux lignes, au bord d'un ruisseau qui tomboit avec rapidité dans le Lac. Un autre gros qui étoit le plus fort, défendoit un pont de bois qu'ils n'avoient point voulu couper, parce qu'ils l'avoient barricadé en deux ou trois endroits de planches & de fascines; supposans qu'encore que les Espagnols l'eussent

sent gagné, il les combattroient toujours avec avantage, au sortir d'un passage si étroit.

Le General reconnut le péril sans en paroître étonné. Il étendit les troupes des Alliés au long des bords du ruisseau : & durant qu'elles se battoient à coups de traits sans beaucoup d'effet, Cortez fit donner les Espagnols droit au pont. Ils y trouverent une résistance si obstinée, qu'ils furent repoussés jusques à deux fois : néanmoins ils firent à la troisième un si grand effort, en se servant contre les ennemis de leurs propres tranchées, à mesure qu'ils les gagnoient, qu'ils se rendirent enfin maîtres du passage. Cette perte abbattit le courage des Mexicains ; en sorte qu'ils ne furent pas longtems sans faire une retraite précipitée, quoiqu'ordonnée par leurs Capitaines, qui en firent battre le signal ; soit afin de couvrir leur désordre, ou parce qu'ils avoient dessein de se rallier.

Les Espagnols coururent pour se saisir du poste que les ennemis abandonnoient, & au même temps diverses Compagnies des Alliés de Tlascala & de Tezeuco se jetterent dans l'eau pour gagner l'autre bord du ruisseau, qu'ils passerent à la nage, & se joignirent à leur bataillon. Les ennemis s'étoient déjà ralliés sous les murs de la

Place, où il les attendoient en bataille ; mais au premier abord des Espagnols ils reculerent, sans cesser de les provoquer par leurs cris, & par quelques coups de fleches qu'ils tiroient au hazard, afin de montrer que leur retraite ne se faisoit pas sans dessein. Néanmoins Cortez les chargea avec tant de vigueur, qu'on reconnut au premier choc, que cette valeur simulée approchoit fort de la peur. Ils se jetterent dans la Ville, & on en tua beaucoup à l'entrée. Les autres se mirent à couvert derrière les retranchemens qu'ils avoient faits dans les rues, où ils recommencerent le combat & les défis.

Le General laissa une partie de son Armée à la campagne, afin d'assurer sa retraite, & de s'opposer aux attaques du dehors. Il entreprit avec le reste de pousser les Mexicains : & ordonnant à quelques compagnies de rompre les barricades des rues à droit & à gauche, il donna par la principale avenue, où les ennemis avoient leurs plus grandes forces. On mit à bas les barricades avec assez de peine ; & Cortez s'anima jusques au point de retomber dans ces transports, où il entre beaucoup de hardiesse, & peu de reflexion : en sorte qu'oubliant le soin de sa personne, dès qu'il eut l'épée à la main, il se jetta au

milieu de cette foule effroyable d'ennemis, & se trouva feul & envelopé de toutes parts, lorsqu'il voulut revenir au secours de ses gens. Il se maintint durant quelque tems en combattant avec la dernière vigueur jusques à ce que son cheval s'abattit sous lui de pure lassitude, & le mit en extrême danger de se perdre. Les Mexicains qui se trouverent les plus proches de lui, s'avancerent en ce moment; & comme il étoit trop embarrassé pour se servir de ses armes, il alloit en être accablé, n'ayant alors d'autre défense, que l'envie qu'ils avoient de le prendre vivant, afin de le presenter à leur Empereur, quand Christophle d'Olea de Medma del Campo, Soldat connu par sa valeur, & qui n'étoit pas éloigné de Cortez, l'apperçut en cet état. Il appella quelques Tlascalteques qui combattoient auprès de lui; & donnant tête baissée à l'endroit où les Mexicains étoient prêts à s'en saisir, ce brave Soldat fit un si grand effort, & fut si bien secondé par ces Indiens qui le suivoient, qu'après avoir tué de sa main cinq ou six des ennemis qui pressoient le plus son General, il eut le bonheur de lui rendre la liberté. Cortez s'en servit à faire pousser les Mexicains par tout; & cette dernière charge les obligea à se sauver vers le côté de la Ville qui étoit sur le Lac,

& à quitter aux Espagnols toutes les rues de terre-ferme

Cortez sortit ainsi de cette occasion avec deux blessures legeres, & Olea avec trois coups d'épée fort dangereux, & dont les cicatrices furent depuis des marques fort honorables de son exploit. Herrera écrit que le General fut redevable de sa liberté à un Tlascalteque inconnu avant & après même cette action, à laquelle il donne un air de miracle : mais Bernard Diaz, qui fut des premiers à courir au secours du General, en attribue toute la gloire à Christophe d'Olea ; & les descendans de ce vaillant homme (laissant à Dieu ce qui lui appartient) ne seront point blâmables de donner plus de créance à la Relation d'un Auteur qui écrit ce qu'il a vû, qu'à ce qu'on a débité sur des conjectures.

Durant qu'on combattoit ainsi dans la Ville les troupes qui étoient à la campagne, commandées par Olid, Alvarado & Tapia ne furent point sans exercice. Les Nobles Mexicains firent des efforts extraordinaires pour renforcer la garnison de Suchimilco, dont Guatimozin leur avoit recommandé particulièrement la conservation. Ils embarquerent dix mille hommes de leurs meilleurs Soldats, & allerent prendre terre à un endroit écarté ;

ſçachant que les Espagnols étoient occupés à l'attaque des rues , & à deſſein de les inveſtir par derriere : mais ils furent découverts , & chargés avec tant de reſolution , qu'on les obligea à ſ'embarquer , laiſſant beaucoup de leurs Soldats ſur la place. Il parut néanmoins à la réſiſtance qu'ils firent , qu'ils étoient conduits par des Capitaines braves & éprouvés ; & le combat fut ſi rude , que les trois Commandans Espagnols y furent bleſſés , avec un nombre conſiderable d'Espagnols & de Tlaſcalteques.

Ces heureux combats rendirent les Espagnols maîtres de la campagne , & de toute cette partie de la Ville qui étoit en terre-ferme. Le General mit des corps-de - garde aux endroits où on pouvoit faire une deſcente du côté du Lac , & logea ſes troupes ſous des portiques voiſins du plus grand de leurs Temples , qui ayant une eſpece de muraille capable de réſiſter aux armes des Mexicains , lui parut un lieu commode à aſſurer le repos de ſes Soldats , & à faire panſer les bleſſés. Il commanda en même - tems quelques Compagnies , pour reconnoître le haut de ce Temple , qu'on trouva abandonné. Cortez y mit un corps-de garde de vingt ou trente Soldats Espagnols ſous un bon

Commandant , qui eut soin de les tenir alertes , & de changer les sentinelles , afin d'observer tout ce qui viendroit par terre ou par eau : précaution fort nécessaire dont on reconnut bien-tôt l'utilité ; puisque sur le soir ils donnerent avis qu'ils avoient decouvert du côté de Mexique , plus de deux mille canots renforcés , qui s'avançoient à force de rames. Cet avis donna lieu de prévenir les risques qu'on auroit couru cette nuit : on doubla les Corps-de-gardes à toutes les avenues ; & au point du jour on vit le débarquement des ennemis assez loin de la Ville , en un gros qui parut être de quatorze à quinze mille hommes.

Le General alla les recevoir hors des murailles , & choisit un poste où sa Cavalerie pût combattre avec avantage , laissant une partie de l'Armée à la défense du quartier. Les deux Armées furent bien-tôt en présence ; & les Mexicains vinrent les premiers à la charge : mais les coups de feu leur firent ceder assez de terrain pour donner lieu aux autres troupes d'aller à eux l'épée à la main , & de forcer leur résistance avec tant de carnage , qu'ils tournerent le dos si brusquement , que cette action fut plutôt une chasse qu'une victoire.

Cortez séjourna durant quatre jours à Suchimilco, afin de laisser aux blessés le tems de se guerir. On eut toujours les armes à la main durant ce séjour, parce que le voisinage de Mexique donnoit aux ennemis la facilité de faire tous les jours de nouvelles irruptions, & qu'aux heures où ils ne paroissent pas, on étoit encore inquieté par les soupçons de leurs entreprises.

Le jour destiné à la retraite arriva, & on la fit ainsi qu'elle avoit été résolue, sans que les ennemis cessassent de fatiguer nos troupes. Ils s'avancerent à tous les défilés, pour chercher quelque occasion avantageuse; mais ils furent chassés par tout, avec peu de peine, & toujours quelque perte pour eux. Le General revint ainsi à Tezeuco, assez satisfait d'avoir obtenu les deux avantages qu'il s'étoit proposés en cette sortie; celui de reconnoître Suchimilco, poste qui lui étoit important pour ses desseins; & celui d'avoir affoibli les Mexicains, par tant de défaites: néanmoins il sentoit dans l'ame beaucoup de chagrin & de dégoût, d'avoir perdu neuf ou dix Espagnols en cette expedition; puisqu'outre ceux qui moururent au premier assaut de ce Fort sur la montagne, les Mexicains en enleverent trois

ou quatre à Suchimilco, en une maison qui étoit dans l'eau du Lac, où ils s'étoient écartés pour piller, & deux de ses Valets qui donnerent en une embuscade, s'étant égarés par négligence de la route de l'Armée. Sa douleur en étoit plus sensible par la circonstance que ces Espagnols ayant été pris en vie, alloient servir de victimes infortunées sur les Autels des Idoles, & cette cruelle idée lui representoit encore plus vivement le danger où il s'étoit vû, de perir par une mort aussi funeste & aussi execrable lorsque les ennemis l'eurent en leur pouvoir: mais les reflexions sur l'importance de conserver sa personne, venoient toujours ainsi à contre-tems, puisqu'à la vûe des occasions il ne songeoit qu'à satisfaire les mouvemens de la valeur, laissant à un autre tems les remors de la prudence.



C H A P I T R E X I X.

On châtie la conspiration de quelques Espagnols contre la vie de Cortez , par le supplice d'un Soldat ; & un mouvement séditieux de quelques Tlascalteques , par la mort de Xicotencal.

LEs brigantins se trouverent alors en état d'être lancés à l'eau. Le canal avoit la profondeur & la largeur dont on avoit besoin pour les recevoir , & les autres préparatifs nécessaires à cette grande entreprise s'avançoient avec chaleur. On fit une grande provision d'armes pour les Indiens , un inventaire fort exact de toutes les munitions qui étoient dans les magasins , & on éprouva toutes les pieces de l'artillerie. On marqua aux Caciques Alliés le jour précis auquel ils devoient se trouver au rendez-vous avec leurs troupes ; & sur tout on prit un soin particulier des vivres , qui se transportoient continuellement à la Place d'armes , autant par l'interêt du commerce , que par l'obligation que les Alliés avoient d'en fournir. Le General descendoit dans le moindre détail de tout ce qu'on doit trouver sous sa main dans les entre-

prises de guerre , dont le succès dépend souvent d'un léger défaut , & demande des soins fort étendus à la prudence.

Dans le tems que ceux - ci occupoient l'imagination du General , ils furent traversés par un nouvel accident , qui attiroit des reflexions bien plus chagrinantes , & qui donna un cruel exercice à son courage , & mit sa fermeté à la dernière épreuve. Un Espagnol des plus anciens dans le service , vint lui dire qu'il avoit à lui parler en particulier. Cet homme juroit , avec beaucoup d'émotion , que ce secret étoit d'une extrême conséquence au General , qui lui donna une audience comme il la souhaitoit , & apprit que durant son absence il s'étoit formé une conjuration contre sa vie & celle de tous ses amis. L'auteur de cet attentat étoit un Soldat particulier , qui devoit être de petite considération , puisque son nom ne paroît pour la première fois , qu'avec son crime. Il s'appelloit Antoine de Villafagna ; & sa première vûe fut de se retirer de cette entreprise , qui lui paroissoit desespérée. Il en prit de l'inquietude , qui se tourna en murmures , qui passerent bien - tôt jusques à des résolutions violentes. Ce Soldat & ceux de sa faction , blâmoient le General d'une opiniâtreté aveugle ; disant qu'ils ne prétendoient

point se perdre pour la témérité d'un seul homme, & parlant de s'échaper en l'Isle de Cuba, comme d'une entreprise de facile execution, suivant les fausses mesures de leur passion. Ils s'assemblerent alors, à dessein de déliberer sur cet article plus secretement; & quoiqu'ils ne trouvassent point de difficulté à quitter le camp, ni à passer à Tlascala à la faveur d'un ordre supposé du General, ils se voyoient traversés par l'embarras d'aller à Vera-Cruz, où il falloit necessairement chercher uu embarquement. L'ordre supposé leur devenoit inutile en ce lieu-là, sans un passe-port de Cortez, faute de quoi ils ne pouvoient éviter le risque d'être arrêtés, & châtiés severement. Ils se trouvoient barrés par cet obstacle, & la crainte de la retraite leur donnoit de facheuses idées, & nul expedient pour y parvenir; toujours fermes dans leur résolution, & peu éclairés sur les moyens propres à l'exécuter.

Villafagna dont le logis servoit aux assemblées, proposa enfin, pour sortir de tous ces embarras, qu'ils n'avoient qu'à tuer Cortez & tous ses Conseillers, afin d'élire un autre General à leur gré, qui n'eût point tant à cœur l'entreprise de Mexique, & qui fût plus aisé à gouverner. Il disoit qu'ils pourroient alors se retirer sous

l'autorité de ce nouveau General, sans se noircir de la tache de deserteurs ; & faire valoir ce service à Velasquez, dont ils pouvoient esperer que la maniere dont il tourneroit l'action à la Cour d'Espagne, feroit passer leur crime pour un service rendu à l'Empereur. Cet avis fut generalement approuvé : ils embrasserent Villafagna, & leurs applaudissemens furent comme le signal de la sedition. On dressa d'abord un acte signé par tous ceux qui étoient présens, qui s'obligerent à suivre Villafagna à l'execution de cet horrible attentat ; & cette affaire fut conduite avec tant d'adresse, que le nombre de ceux qui signerent l'acte devint considerable, jusques à faire apprehender que cette secrete & maligne contagion ne devînt un mal incurable dans les esprits.

Ils avoient concerté de supposer un paquet apporté de Vera-Cruz avec des lettres d'Espagne, & de le donner au General lorsqu'il seroit à table au milieu de tous ses Officiers. Les Conjurez devoient entrer tous, sous prétexte d'apprendre des nouvelles ; & lorsque Cortez commenceroit à lire la premiere lettre, prendre le tems où il seroit appliqué à cette lecture pour le poignarder, lui & tous ses amis : après quoi ils avoient resolu de fortir ensemble,

& de courir par les rues , en criant liberté. Ils se figuroient que ce mouvement suffiroit à faire entrer toute l'Armée dans leurs sentimens , afin qu'on fît la même exécution sur tous ceux qui leur étoient suspects. Ceux qui devoient mourir étoient , suivant le compte de leur aveugle passion, Olid , Sandoval , Alvarado & ses freres, Tapia , & les deux Intendans ordinaires Louis Marin & Pierre d'Ircio , Bernard Diaz , & quelques autres Soldats confidens du General. Ils avoient jetté les yeux pour le Commandement , sur François Verdugo , qui ayant épousé une sœur de Velasquez, leur paroissoit plus facile à reduire , & plus propre à maintenir & à autoriser leur faction ; mais comme ils sçavoient que ce Cavalier aimoit l'honneur , & haïssoit l'injustice , ils n'oserent lui communiquer leur dessein , jusques à ce qu'ayant commis le crime , il se vît forcé de regarder ce nouvel emploi , comme un remede à de plus grands maux.

Telle fut la déclaration de ce Soldat qui demanda la vie en récompense de sa fidelité , parce qu'il étoit entré dans la conjuration. Cortez resolut d'assister en personne à la prise de Villafagna , & aux premieres diligences qui étoient nécessaires pour le convaincre de son crime , puisque

C'est par le premier tour que l'on donne à ces procédures, que l'on répand ou des lumières, ou des tenebres sur la vérité. L'importance de l'affaire ne demandoit pas moins de précautions; & il n'étoit pas tems de s'arrêter à la gravité d'une information reguliere. Il partit aussi-tôt, accompagné de deux Intendans & de quelques Capitaines, pour se saisir de la personne de Villafagna, qu'il trouva en son logis, avec trois ou quatre de ses complices. Le trouble qui parut sur le visage de cet homme, fut sa premiere conviction. Le General, après qu'on l'eut arrêté par son ordre, fit signe que tout le monde se retirât, sous prétexte de l'examiner en secret; & se servant des connoissances qu'on lui avoit données, il tira du sein de ce coupable, l'acte du traité signé de tous les Conjurés. Il le lut, & y trouva le nom de quelques personnes, dont l'infidelité lui donna de plus vives atteintes de chagrin. Cependant il ne fit part de ce secret à aucun de ses amis: & après avoir fait conduire en une autre prison ceux qu'on avoit trouvés auprès du criminel, Cortez se retira, recommandant aux Officiers de Justice d'instruire cette affaire le plus promptement qu'il seroit possible, sans faire aucune diligence contre les compli-

ces. En effet, l'affaire ne traîna point. Villafagna convaincu par l'acte qu'on avoit pris sur lui, & croyant que ses amis l'avoient livré, confessa son crime : sur quoi on abregea les procedures, suivant le stile de la Justice militaire, & on prononça contre lui la sentence de mort. Il eut le tems de satisfaire à tous les devoirs d'un Chrétien ; & la sentence étant executée dès la nuit même, son corps pendu à une fenêtre de son logis, déclara en même tems son crime, & le châtement qu'on en avoit fait : exemple qui donna autant de frayeur aux coupables, qu'aux autres d'horreur de la trahison.

Cortez n'avoit pas moins de colere que de chagrin, de voir le nombre de ceux qui avoient donné les mains à cette conjuration ; mais il ne trouvoit pas la conjuncture favorable pour satisfaire à la Justice, en perdant tant de Soldats au commencement d'une expedition. Ainsi afin de s'épargner la fâcheuse necessité de punir les coupables, & les terribles consequences de l'impunité, il fit courir le bruit que Villafagna avoit tiré de son sein un papier déchiré en plusieurs pieces, & qu'il y avoit lieu de croire que ce papier contenoit les noms ou les seings des Conjurés ; après quoi il fit assembler ses Capitaines & tous
ses

ses Soldats. Il leur exposa l'horrible projet que Villafagna avoit dressé en conspirant contre sa vie, & contre celle de plusieurs autres Officiers & Soldats ; ajoutant qu'il s'estimoit fort heureux, d'ignorer si ce crime envelopoit quelques complices ; quoique l'empressement de Villafagna à déchirer un papier qu'il portoit dans son sein, ne lui permît pas d'en douter. Qu'il ne cherchoit point à les connoître ; mais seulement qu'il demandoit à ses amis, comme une grâce, qu'ils employassent tous leurs soins à s'informer s'il couroit entre les Espagnols quelque plainte contre sa conduite, parce qu'il désiroit sur toutes choses, de donner une entiere satisfaction à ses Soldats ; & qu'il étoit prêt à corriger les défauts qui auroient besoin d'être reformés ; comme il scauroit bien recourir aux voyes de la rigueur & de la justice, si la moderation du châtiment affoiblissoit la terreur des exemples.

Il ordonna qu'on mît en liberté les Soldats qui étoient avec Villafagna ; & cette déclaration de ses sentimens, confirmée par le soin qu'il prit de ne marquer aucun chagrin, même sur son visage, aux autres coupables, acheva de leur persuader que Cortez ignoroit leur crime ; & ils le se virent depuis avec d'autant plus d'empressement,

que cette exactitude étoit nécessaire à démentir les soupçons qui pouvoient donner atteinte à leur fidélité.

Ce fut sans doute un trait de prudence consommée, de cacher l'acte qui pouvoit convaincre les Conjurés par leur propre signature, afin de n'être point réduit à la dure nécessité de perdre tant de Soldats Espagnols, dont on avoit besoin; mais on doit encore admirer davantage la violence que Cortez se fit, pour leur cacher son ressentiment, & s'assurer de leur confiance. C'est l'effort d'une raison dégagée, & d'une empire absolu sur ses passions; néanmoins lorsqu'il fit reflexion que le bon sens n'approuve pas ces excès de confiance, qui endorment les soins, & semblent inviter le danger, Cortez choisit alors douze Soldats pour sa garde, sous un Commandant qui étoit toujours auprès de sa personne; & l'on peut croire qu'il se saisit habilement de cette occasion, afin qu'on reçût sans surprise ce nouvel appui qu'il donnoit à son autorité.

Peu de jours après un autre incident donna un nouvel exercice à sa constance, puisqu'encore qu'il fût d'une espece différente, il ne laissa pas d'avoir quelques circonstances de sédition. Xicotencal, Commandant des premières troupes qui étoient

forties de Tlascala, soit par quelque dégoût, attiré par la fierté de son humeur bizarre, soit qu'il eût gardé dans son cœur quelques restes de la haine passée, se resolut de se retirer avec deux ou trois Compagnies, qu'il obligea par ses instances à l'assister en sa désertion. Il choisit une nuit pour l'exécuter; & le General qui l'apprit au même instant des Tlascalteques mêmes, fut sensiblement piqué d'une action de si pernicieuse conséquence, en un Chef très-considérable entre ces Nations, au moment qu'il falloit tirer l'épée pour commencer une entreprise. Il envoya en diligence quelques Nobles de Tezeuco, afin d'essayer à le ramener, ou au moins à le retenir quelque tems, jusqu'à ce qu'il eût proposé ses raisons. La réponse de Xicotencal ne fut pas seulement absolue, mais encore incivile & méprisante, enforte que Cortez indigné détacha aussi-tôt deux ou trois Compagnies d'Espagnols, avec un bon nombre d'Indiens de Tezeuco & de Chalco, avec ordre de prendre ce déserteur, & même de le tuer, en cas qu'il ne voulût pas se rendre. Ce dernier ordre fut exécuté. Xicotencal se défendit jusques au dernier soupir; & les Tlascalteques, qui le suivoient contre leur gré, mollirent en cette occasion, & revinrent avec

les Espagnols à l'Armée , laissant le corps de leur Commandant pendu à un arbre.

C'est ainsi que Barnard Diaz rapporte cette action ; au lieu que Herrera prétend qu'on amena Xicotencal prisonnier à Tezeuco , où Cortez usant du pouvoir qu'il avoit de la République de Tlascala , le fit pendre en public. Ce recit approche moins du vrai-semblable ; puisque c'étoit hazarder beaucoup , que de faire une execution de cette force , à la vûe d'un si grand nombre de Tlascalteques , qui devoient être sensibles à l'affront d'un si honteux supplice , en la personne d'un des premiers hommes de leur Nation.

Quelques Auteurs soutiennent que les Espagnols détachés après Xicotencal , le tuerent , par ordre secret qu'ils avoient de Cortez , qui hazardoit beaucoup moins de cette maniere. Quoi qu'il en soit , il faut avoüer que la penetration de ce General s'étendoit si loin , & avec tant d'avantage sur tout ce qui se peut prévoir dans les événemens , qu'il avoit préparé celui-ci d'une maniere que les Tlascalteques de l'armée , ni leur République , ni le pere même de Xicotencal , ne se plainquirent point de sa mort : car le General ayant découvert que cet emporté s'oubloit , jusques à parler

mal de sa conduite , & à décrier l'entreprise contre Mexique entre ceux de sa Nation , il fit part de cette connoissance aux Senateurs de Tlascala , afin qu'ils le rappellassent , sous prétexte de l'employer ailleurs , ou qu'ils prissent des mesures pour corriger ce désordre par leur autorité. Le Senat , en présence du pere de Xicotencal , répondit : « Que suivant les Statuts de la Republique , le crime de soulever les Armées contre leur General , méritoit le dernier suplice ; & qu'ainsi Cortez pouvoit proceder , s'il étoit nécessaire , à toute rigueur contre leur Commandant , ainsi qu'ils en useroient eux-mêmes , s'il revenoit à Tlascala , non-seulement en sa personne , mais encore en celle de leurs Sujets qui le suivroient. On voit bien que cette permission mit le General en plein droit de punir Xicotencal , quoiqu'il fût encore quelques jours à souffrir son insolence , en tâchant de le réduire par les voies de la douceur : mais on a toujours plus de penchant à croire que sa mort arriva hors de Tezeuco , suivant la Relation de Bernard Diaz ; puisque Cortez étoit trop éclairé , pour ignorer la différence qui est entre la vûe d'une action qui donne de si terribles idées , & le récit du même fait après qu'il est arrivé :

que c'est une maxime constante , que les plus fortes impressions que notre esprit reçoive , sont celles qui le frappent par les yeux ; au lieu que le sens de l'ouïe ne les reçoit jamais si fortement , ni avec la même vivacité.

C H A P I T R E X X.

On met à l'eau les brigantins ; & après avoir partagé l'Armée pour attaquer en même tems , par les chaussées de Tacuba , d'Iztacpalapa & de Cuyoacan, Cortez s'avance sur le Lac , & rompt une grande flotte de canots des Mexicains.

QUOIQUE ces accidens eussent occupé une partie des soins du General , il n'avoit pas laissé de s'appliquer à tout ce qui étoit nécessaire à son expédition. Les brigantins se trouvoient en état d'être mis à l'eau ; ce qui fut fait heureusement , par l'industrie de Martin Lopez , qui donna ainsi la dernière main à cet ouvrage. On le commença par la célébration d'une Messe du Saint - Esprit , où Cortez communia , avec tous les Espagnols. Le Prêtre benit les corps des vaisseaux , en leur donnant à chacun un nom , suivant l'usage de la

Marine ; & pendant qu'on les équipoit de voiles , de cordages & d'autres agrès , & qu'on en afinoit l'usage , les Espagnols passerent en revue sous les armes. Il s'en trouva neuf cens , dont cent quatre-vingt-quatorze étoient armés d'arquebuses & d'arbalètes , & les autres d'épées , de boucliers & de lances ; quatre-vingt-six Cavaliers , & dix-huit piéces d'artillerie , les trois plus grosses de fer ; les quinze autres étoient des fauconneaux de bronze , avec la munition nécessaire de poudre & de bales.

Cortez mit sur chaque brigantin vingt-cinq Espagnols sous un Capitaine , douze Rameurs , six de chaque côté , & une piéce d'artillerie. Les Capitaines furent Pierre de Barba , de Seville ; Garcias de Holguin , de Cazerès ; Jean Portillo , de Portillo ; Jean Rodriguez de Villefort , de Medellin ; Jean Jaramillo , de Sauveterre dans l'Estremadure ; Miguel Diaz d'Aux , Arragonnois ; François Rodriguez Margarino , de Merida ; Christophle Flores , de Valence de Dom Juan ; Antoine de Caravajal , de Zamora ; Jerôme Ruis de la Motte , de Burgos ; Pierre Briones , de Salamanque ; Rodrigue Moreion de Lobera , de Medina del Campo ; & Antoine Sotelo , de Zamora. Ils s'embarquerent aussi-tôt chacun bien préparé à défendre

son vaisseau, & à secourir les autres.

L'attaque que l'on devoit faire par le Lac étant disposée de cette sorte, le General, suivant l'avis de tous ses Officiers, résolut de s'emparer en même tems, des trois principales chaussées de Tacuba, d'Iztacpalapa & de Cuyoacan, sans s'attacher à celle de Suchimilco ; afin d'éviter la défection de ses troupes, & de les tenir en des postes où elles pussent recevoir ses ordres avec moins de difficulté. Ainsi il partagea son armée en trois corps, & donna le commandement de l'attaque de Tacuba à Pierre d'Alvarado, qu'il nomma Gouverneur & Capitaine General de cette attaque. Alvarado conduisoit avec soi cent cinquante Espagnols & trente Cavaliers, en trois Compagnies, sous les Capitaines Georges d'Alvarado, Guitierrez de Badayoz, & André de Montaraz, soutenus de trente mille Tlascalteques, & de deux pieces d'artillerie. Le Mestre de Camp Christophe d'Olid eut la charge d'attaquer la chaussée de Cuyoacan, avec cent soixante Espagnols en trois Compagnies, commandées par François Verdugo, André de Tapia, & François de Lugo, trente Cavaliers, deux pieces d'Artillerie, & environ trente mille Indiens Alliés. Enfin Gonzale de Sandoval eut ordre d'entrer par Iz-

tacpalapa , suivi de cent cinquante Espagnols , sous les Capitaines Louis Marin . & Pierre d'Ircio, deux pieces d'artillerie, vingt-quatre Cavaliers , & toutes les troupes de Chalco , Guacocingo & Cholula , qui faisoient plus de quarante mille hommes. En ce dénombrement des Indiens alliés qui servirent aux trois attaques , nous suivons le sentiment de Herrera ; parce que Bernard Diaz ne donne à chacun des trois Capitaines generaux que huit mille Tlascalteques , & repete souvent qu'ils causerent plus d'embarras , qu'ils ne rendirent de service , sans nous apprendre où on laissa tant de milliers de Soldats accourus de toutes parts au siege de Mexique ; sur quoi il montre à découvert la vanité qu'il avoit , d'attribuer toute la gloire de cette action aux Espagnols ; ce qu'il fait , à notre avis , avec peu de reflexion , puisqu'il rend incroyables les événemens qu'il tâche d'exagerer , lorsque la vérité seule leur tenoit lieu de toute sorte d'ornemens.

Olid & Sandoval marcherent ensemble ; pour se separer à Tacuba , où ils allerent loger , sans qu'on leur en disputât l'entrée , tous les lieux contigus au Lac , étant déjà abandonnés , parce que leurs Habitans qui étoient en état de porter les armes , étoient allés pour défendre la Ville Capitale. Les

autres s'étoient retirés sur les montagnes avec tout ce qu'ils avoient pû emporter. En cette Ville on eut avis que les Mexicains, avoient assemblé une armée considerable à demie lieue de-là, à dessein de couvrir les aqueducs qui venoient des montagnes de Chapultepeque. Guatimozin avoit pris cette précaution, sur la nouvelle qu'il avoit reçûe du mouvement des Espagnols; voulant conserver les canaux qui fournissoient toute l'eau douce que l'on employoit à Mexique.

Il y avoit sur cette digue deux ou trois canaux faits de troncs d'arbres creusés, soutenus par un fort aqueduc de brique. Les ennemis avoient fait quelques tranchées sur les avenues qui y conduisoient: mais les deux Capitaines sortirent de Tacuba avec la meilleure partie de leurs troupes; & quoiqu'ils trouvassent une résistance opiniâtre, ils chasserent enfin les Mexicains de leurs postes, & rompirent l'aqueduc & les tuyaux en deux ou trois endroits; enforte que l'eau se partageant en divers ruisseaux, suivit sa pente naturelle, qui la conduisoit dans le Lac. Ainsi Olid & Sandoval donnerent le commencement au fameux siege de Mexique, en retranchant à cette Ville l'usage de ses fontaines, & poussant les Assiégés à la fâcheuse necessité de

chercher de l'eau dans les ruisseaux qui descendoient des montagnes , & d'occuper leurs gens & leurs canots à la conduite & à l'escorte de ces convois.

Après cette action , Olid alla prendre son poste à Cuyoacan , & Cortez laissant à Sandoval le tems dont il avoit besoin pour arriver à Iztacpalapa , se chargea de l'attaque qu'on devoit faire par le Lac , afin d'avoir l'œil à tout , & de courir au secours quand il seroit necessaire. Il mena avec soi Dom Fernand Roy de Tezeuco , & le frere de ce Prince , nommé Suchiel , jeune homme plein d'esprit & de feu , qui reçut le Baptême quelque tems après , avec le nom de Dom Charles , comme sujet de l'Empereur. Le General laissa à Tezeuco une garnison suffisante à défendre cette place d'armes , & faire quelques courses , afin d'assurer la communication des quartiers : & il s'embarqua , après avoir rangé sur une même ligne les treize brigantins , parés de bannieres , de flammes & de gaillardets ; cherchant par cet extérieur à donner du relief à ses forces , & attirer la consideration de l'ennemi par la nouveauté.

Le dessein de Cortez étoit de s'approcher de Mexique , afin de s'y faire voir triomphant & maître absolu sur le Lac , & de se rabattre sur Iztacpalapa , où l'entreprise

de Sandoval lui donnoit de l'inquiétude ; parce que ce Capitaine n'avoit point de barques , ni d'autres bâtimens , pour se rendre maître des rues du côté de la Ville fondées dans le Lac , qui ser voit continuellement de retraite aux canots des Mexicains : mais comme les brigantins tournoient de ce côté-là , le General apperçut une petite Isle peu éloignée de Mexique , qui étoit comme un rocher élevé considérablement au dessus de l'eau. Le haut de ce rocher , occupé par un Château assez spacieux , étoit gardé par des Mexicains , sans autre dessein , que celui de provoquer les Espagnols par des injures & des menaces , d'un poste qui leur paroissoit hors du risque d'être insulté. Cortez ne crut pas qu'il fût à propos de souffrir cette insolence à le vûe de Mexique , dont les terrasses & les balcons étoient couverts d'une infinité de gens , accourus pour observer les premiers exploits de la flotte. Les Capitaines se trouverent de l'avis du General , qui fit approcher de bords de l'Isle , où il mit pied à terre , avec cent cinquante Espagnols , qu'il partagea en deux ou trois sentiers qui conduisoient sur la hauteur. Ils monterent en combattant , avec beaucoup de fatigue ; parce que le nombre des ennemis étoit grand , & qu'ils se défen-

doient en braves gens , jusqu'à ce qu'ayant perdu l'esperance de conserver toute la hauteur , ils se retirerent au Château , où ils ne pouvoient manier leurs armes , tant ils étoient pressés , & où il en perit beaucoup , quoiqu'on fit quartier à la plus grande partie ; les Espagnols ne voulant pas tremper leurs mains dans le sang de ces miserables qui se rendoient à eux , méprisant d'ailleurs l'embarras des prisonniers , qui leur étoit à charge.

Après ce petit retardement employé à châtier ces Mexicains , les Espagnols revinrent aux brigantins ; & on se dispoisoit à mettre le cap sur la route d'Iztacpalapa , lorsqu'un nouvel incident fit prendre d'autres mesures. On vit sortir de Mexique quelques canots qui s'avançoient sur le Lac , & dont le nombre s'augmentoit à tous momens. Ceux qui parurent les premiers alloient bien à cinq cens , qui s'approchoient en voguant lentement , afin d'attendre les autres , & en peu de tems , ceux qui sortirent de la Ville & ceux qui se joignirent à cette flotte de tous les lieux voisins , firent un si grand nombre , qu'à les compter par rapport à l'espace qu'ils occupoient , ils devoient être plus de quatre mille : & le spectacle formé par ce grand nombre de vaisseaux , relevé par le mouvement des

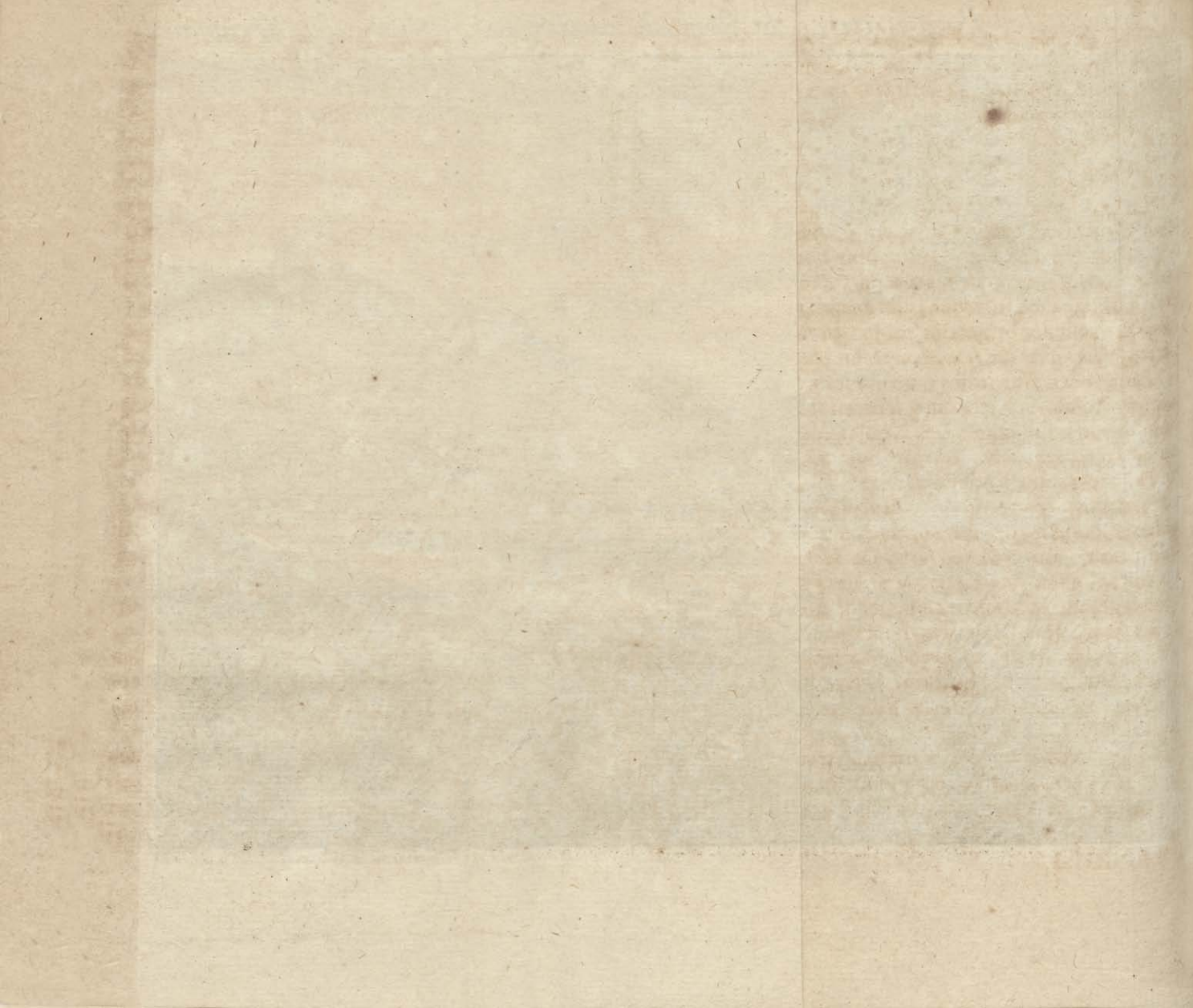
plumes & l'éclat des armes des Soldats ; avoit quelque chose de beau , & en même-tems de terrible aux Espagnols qui voyoient ce Lac comme s'abîmer devant leurs yeux.

Cortez rangea ses brigantins en forme de demi-lune , afin de faire un plus grand front à l'ennemi , & de combattre avec plus de liberté. Il se confioit en la valeur de ses Soldats & en la force de ses bâtimens , dont un seul pouvoit faire tête à la plus grande partie de la flotte des ennemis. Sur cette assurance , le General s'avança contre les canots des Mexicains , afin de leur faire connoître qu'il ne refusoit pas la bataille ; & lorsqu'il s'en vit à quelque distance , il fit cesser de voguer , afin de donner aux Rameurs ces momens de respiration , pour entrer à toutes rames dans la flotte des ennemis ; le calme qu'il faisoit ce jour-là , laissant toute l'étendue à la force de leurs bras. Les Mexicains , poussés peut - être par un même motif , firent la même manœuvre : cependant la divine Providence , qui s'étoit si souvent déclarée en faveur des Espagnols , fit en ce moment lever un vent de terre , qui prenant les brigantins en poupe , leur donna toute l'impression nécessaire à se laisser tomber sur cette épaisse foule de canots. Les

Combat des Brigantins de Cortez contre les Canots des Mexiquains

Tom. 2. Page 494





coups des piéces tirées à propos d'une juste distance , commencerent le fracas que les brigantins à voiles & à rames augmentèrent , en écrasant tout ce qui se trouva devant eux. Les Arquebusiers & les Arbalétriers tiroient cependant , sans perdre un seul coup ; le vent même combattoit pour nous , en aveuglant les ennemis par la fumée , & les obligeant à tourner , afin de s'en défendre. Enfin les brigantins mêmes avoient part à l'action : ils fracassoient en piéces les canots des Mexicains , ou ils les couloient à fond , sans craindre leur choc , à cause de leur foiblesse. Les Nobles Mexicains qui remplissoient les cinq cens canots de l'avant-garde , soutinrent néanmoins le combat avec beaucoup de valeur : Tout le reste ne fut qu'un désordre & une confusion si horrible , qu'ils se renversoient les uns les autres , en fuyant. Les ennemis perdirent la plus grande partie de leurs Soldats ; & leur flotte fut rompue & défaite si entierement , que les brigantins en suivirent les miserables débris , jusques à les pousser à coups d'artillerie , sur les quais de la Ville de Mexique.

Cette victoire fut d'une extrême conséquence , à cause de la réputation d'insoutenables , que les brigantins s'acquirent en cette occasion , & qui répandit les influen-

ces sur toutes les autres. Elle abbattit encore le courage des Mexicains, en les privant de cette partie de leurs forces qui consistoit en l'adresse & en l'agilité du maniment de leurs canots. Ce n'étoit pas la perte qu'ils en firent qui les chagrinoit, elle étoit peu considerable, à l'égard de la quantité qui leur restoit; mais le regret de voir qu'ils n'étoient plus d'aucun usage, & qu'ils ne pouvoient soutenir un choc aussi violent que celui des brigantins. Ainsi les Espagnols devinrent les maîtres de la navigation: & Cortezs'avança jusques aux murs de la Ville, où il fit tirer quelques coups de canon, moins pour endominager les ennemis, que pour leur donner avis de son triomphe. Il n'eut aucun chagrin de voir le grand nombre de Peuple qui occupoit les tours & les terrasses de la Ville, pour voir le succès du combat; & le plaisir d'avoir frappé leurs yeux par la vûe de leur perte, lui fit paroître ce nombre, quoiqu'il fût trop grand pour des troupes ennemies, trop petit néanmoins pour des témoins de sa victoire: complaisance ordinaire aux vainqueurs, qui touche quelquefois les plus moderés, soit comme un ornement de leur triomphe, ou comme une suite de leur bonheur.

C H A P I T R E X X I.

Cortez va reconnoître les postes de son Armée sur les trois chaussées, & trouve par tout que le secours des brigantins étoit nécessaire. Il en laisse quatre à Sandoval, quatre à Pierre d'Alvarado, & se retire à Cuyoacan avec les cinq autres.

LE General choisit un poste auprès de Tezeuco, où il pût passer la nuit, & laisser reposer ses troupes en sûreté. Au point du jour, comme les brigantins se dispoisoient à prendre la route d'Iztacpalapa, on découvrit un gros considerable de canots, qui ramoient en diligence vers Cuyoacan; ce qui fit prendre la resolution de porter du secours à l'endroit où le peril pressoit. On ne put attraper la flotte des ennemis: mais on arriva peu de tems après, lorsqu'Olid se trouvoit engagé sur la digue, & réduit à combattre de front contre les Mexicains qui la défendoient, & des deux côtés contre les canots qui étoient arrivés; enforte qu'il se voyoit obligé à faire une retraite, & à perdre le terrain qu'il avoit gagné.

La nécessité avoit enseigné aux Mexicains tout ce que l'art de la guerre pouvoit apprendre pour la défense de leurs chaussées. Ils avoient levé jusques à la Ville tous les ponts aux endroits où elles étoient coupées, & par où les courans du grand Lac perdoient leur force, en s'écoulant dans l'autre. Ils tenoient des claies ou des planches prêtes des deux côtés, afin de passer à la file par dessus, pour aller à la charge; & ils avoient élevé des tranchées derriere ces fossés pleins d'eau à dessein d'empêcher les approches. C'est ainsi qu'ils avoient fortifié les trois chaussées en plusieurs endroits, où ils craignoient l'insulte des Espagnols; & on fut obligé à prendre par tout les mêmes mesures pour surmonter ces difficultés. Les Arquebusiers & les Arbalétriers tiroient à ceux qui paroissent au haut de la tranchée, durant qu'on faisoit passer de main en main des facines pour combler le fossé, après quoi on faisoit avancer une piece d'artillerie, qui en deux ou trois volées ouvroit le passage, & les débris de la premiere fortification servoient à remplir les fossez de la suivante.

Olid s'étoit rendu maître du premier lorsque les canots des Mexicains arriverent; mais quand ils découvrirent les bri-

gantins, ceux qui étoient de ce côté du lac, firent force de rames pour fuir, & ils perdirent seulement ceux qui se trouverent à la portée du canon : mais comme les ennemis, qui croyoient être en sûreté de l'autre côté de la digue, combattoient encore, le General fit ouvrir le fossé qui étoit derrière l'arrière-garde d'Olid ; en sorte que trois ou quatre brigantins ayant passé tous ces canots, prirent la fuite : & les ennemis qui défendoient la tranchée opposée de front aux Espagnols, se voyant exposés aux batteries en tête & par les flancs, par terre & par eau, se retirèrent en désordre au dernier rempart proche de la Ville.

Les troupes prirent quelque repos durant la nuit, sans abandonner ce qu'elles avoient gagné sur la chaussée, & au jour on continua la marche sans aucun obstacle jusques au dernier pont, qui donnoit un passage dans Mexique. On le trouva fortifié de remparts plus hauts & plus épais ; & toutes les rues que l'on découvroit étoient coupées de tranchées, garnies d'un si grand nombre de gens armés, qu'on vit bien le risque que l'on alloit courir à cette attaque : mais comme Cortez se trouvoit engagé avant que d'avoir envisagé le peril, il crut qu'il exposeroit son honneur, en se

retirant sans donner quelque atteinte aux ennemis. Toute l'artillerie des brigantins fit donc une décharge, & un cruel carnage de ces misérables, qui étoient accourus en foule aux avenues des rues. Cependant Olid travailloit à combler le fossé, & à rompre les fortifications de la chaussée; ce qui étant fait, il chargea ceux qui les défendoient avec les Espagnols qui étoient à l'avant-garde, & gagna assez de terrain pour donner lieu aux Alliés qui combattoient sous lui, de se mettre en bataille en terre-ferme. Les troupes de Mexique accoururent en même tems au secours de leurs gens, & firent de tous côtés une furieuse résistance: néanmoins elles lâchoient le pied insensiblement, lorsque Cortez, qui ne put souffrir la lenteur de leur retraite, sauta à terre avec trente Soldats Espagnols, & échauffa si fort le combat par sa présence, que les Mexicains tournerent le dos, & le General se rendit maître de la principale rue de Mexique; ceux même qui occupoient les terrasses & les balcons ayant pris la fuite.

On retomba bien-tôt en un nouvel embarras. Les Mexicains s'étoient jettés en fuyant dans un Temple peu éloigné de l'entrée; les tours, les degrés, le haut & le bas de ce Temple étoient si couverts de

Soldats, que toute la masse paroissoit une montagne de plumes & d'armes entassées. Ils défoient les Espagnols par des cris aussi fermes, que s'ils n'avoient jamais fait autre chose que de les battre en toutes rencontres. Cortez indigné de voir tant d'orgueil suivre de si près tant de lâcheté, fit amener trois ou quatre pieces des brigantins, dont le premier fracas fit voir aux Mexicains, qu'ils menaçoient mal-à-propos, & bien-tôt après il fallut changer de mire, pour tirer contre ceux qui fuyoient à toutes jambes vers le centre de la Ville. Ainsi tout ce quartier demeura libre; parce que ceux qui combattoient des terrasses & des balcons, suivirent la fuite des autres; & l'Armée s'avancant s'empara du Temple sans résistance.

Les Mexicains firent ce jour-là une grande perte: on jeta toutes les Idoles au feu, dont les flammes éclairèrent la victoire des Espagnols. Le General très-satisfait d'avoir mis le pied dans Mexique, & voyant que ce Temple étoit un poste fort avantageux, résolut non seulement d'y passer la nuit avec ses troupes, mais encore de le mettre en défense pour le garder, afin de resserrer les ennemis, & d'avancer l'attaque de Cuyoacan. Il communiqua à ses Capitaines son dessein, & les raisons que le

premier mouvement de son inclination lui fournissoit : mais ils lui représenterent tout d'une voix , que comme on ne sçavoit pas le progrès que Sandoval & Alvarado pouvoient avoir fait à leurs attaques , ce seroit une témérité de s'exposer à perdre le passage des chauffées , & en même tems l'esperance des vivres & des munitions , dont on avoit besoin pour conserver les troupes. Que leur conduite ne devoit pas être confiée aux brigantins , puisqu'ils ne pouvoient approcher des quais du quartier où ils se trouvoient alors ; qu'ainsi ils seroient obligés à débarquer les vivres & les munitions , à une distance où on ne pourroit les recevoir ni les transporter sans donner une bataille à chaque débarquement. Que les corps de l'Armée devoient marcher d'un même pas en leurs attaques , afin de diviser les forces des ennemis , & se donner la main jusques à ce qu'ils prissent ensemble leurs quartiers dans la Ville. Enfin que les résolutions prises du consentement de tous les Officiers sur la conduite de ce siege , ne devoient point s'alterer sans une mûre considération , & qu'il ne falloit point entrer de gayeté de cœur en cet engagement , sans autre raison que celle de donner une vaine réputation à la victoire qu'ils venoient de remporter : d'autant plus que les con-

sequences que l'on tire d'un heureux succès, ne sont pas toujours bien fondées ; puisqu'à la maniere des flatteries elles trompent souvent la prudence, en réjouissant l'imagination. Cortez vit bien que ce conseil étoit le plus sage ; & une de ses meilleures qualités étoit de se dégager aussi aisement de l'amour qu'on a pour ses opinions, qu'il embrassoit avec plaisir le parti de la raison. Il se retira donc le jour suivant à Cuyoacan, escorté des brigantins, qui ôterent aux ennemis la hardiesse de venir l'inquieter en sa marche.

Le General passa le même jour à Iztacpalapa, où il trouva Sandoval réduit à la dernière extrémité. Ce Capitaine s'étoit emparé de ce côté de la Ville qui étoit sur la digue, & avoit logé les Troupes, après s'être fortifié comme il avoit pû. Cependant ses ennemis, retirés dans une maison sur le lac, lui livroient de continuelles attaques avec leurs canots. Sandoval avoit fait un grand fracas sur ceux qui s'approchoient : il avoit ruiné quelques maisons, & repoussé deux ou trois attaques que les Mexicains avoient faites par la digue. Ce jour-là les ennemis ayant abandonné une grande maison qui n'étoit pas éloignée de la chaussée, il resolut de s'en saisir, à dessein d'élargir son quartier, & d'en écar-

ter les ennemis. Il fit jeter plusieurs facines dans l'eau, afin de rendre le passage plus aisé; & il s'engagea dans la maison avec une partie des Espagnols: mais à peine fut-il dedans, que plusieurs canots qui étoient en embuscade, s'avancèrent & jetterent à l'eau des troupes de nageurs, qui en écartant les facines, couperent à Sandoval le chemin de sa retraite. Ainsi ils le tenoient assiégé de tous côtés, & tiroient sur les gens, de dessus les balcons & les terrasses des maisons voisines.

Il étoit en cet embarras lorsque le General arrivant, il decouvrit de loin cette quantité de canots qui occupoient les rues sur le Lac du côté de Mexique. Il fit ramer à toute force, & jouer son artillerie avec tant d'effet, que les debris que les boulets causerent, joint à la terreur qu'ils avoient des brigantins, obligerent les Mexicains à fuir avec tant d'empressement pour gagner le chemin du Lac par les rues écartées, & en si grand désordre, que ceux qui se trouvoient sur les terrasses, sautant dans les canots, en firent enfoncer plusieurs; & les autres vinrent donner à travers les brigantins, & tomber par une fuite aveugle dans le peril qu'ils vouloient éviter. Les ennemis firent en cette occasion une perte qui commença à leur faire remarquer l'affoiblissement

blissement de leurs forces : & comme on reconnoissoit cette partie de la Ville qu'ils avoient occupée , on fit encore plusieurs prisonniers , & on trouva quelque butin , qui servit au moins à réjouir les Soldats , s'il ne les enrichit. La vûe des difficultés que Sandoval avoit rencontrées à la prise d'Iztacpalapa , fit connoître au General qu'il étoit impossible de faire agir les troupes que ce Capitaine commandoit , ni de se servir de la chaussée , sans ruiner entièrement cette retraite des canots de Mexique , en jettant la moitié de la Ville dans l'eau : mais comme le retardement étoit dangereux en l'état où les autres attaques se trouvoient , Cortez prit la résolution d'abandonner ce poste , & de faire passer Sandoval avec ses troupes à celui de Tepeaquilla , où il y avoit une autre chaussée plus étroite , & ainsi moins commode pour les attaques , mais plus avantageuse au dessein de retrancher aux Mexicains les vivres , dont ils commençoient à manquer , & qu'ils recevoient par ce passage. On exécuta aussi-tôt cette résolution , & Sandoval alla par terre , escorté des brigantins , qui rangeoit le bord du Lac , jusques à ce qu'il se fût saisi de ce nouveau poste , & qu'il y eût logé ses troupes sans résistance , parce qu'il étoit abandonné ; après

quoi Cortez fit voguer vers Tacuba.

Alvarado avoit trouvé cette Ville deserte, & ce fut une victoire de moins pour lui en commençant son attaque. Il l'avoit poussée avec divers succès, en battant des remparts, & en comblant des fossés de la même maniere que Christophle d'Olid avoit conduit la sienne; mais quoiqu'Alvarado eût remporté de grands avantages sur les ennemis, qu'il en eût tué un grand nombre, & qu'il se fût avancé jusques à mettre le feu à quelques maisons de Mexique, il y avoit perdu huit Espagnols lorsque Cortez arriva, & cette perte mêla quelques regrets entre les applaudissemens que l'on donna à sa valeur.

Le General s'apperçut alors, que les mesures qu'il avoit prises ne répondoient pas au projet qu'il s'étoit formé; parce que ce siege se reduisoit par ces attaques & ces retraites à une espece de guerre, qui consumoit le tems & exposoit les hommes sans aucun profit, & à de simples actes d'hostilité qui ne méritoient pas le nom de véritables avantages. La voie des chaussées avoit de grandes difficultés, à cause des remparts & des fossés, où les Mexicains relevoient tous les jours de nouvelles fortifications, & de la persecution continuelle de leurs canots, qui venoient toujours

en grand nombre charger aux endroits que les brigantins venoient de quitter ; ce qui demandoit d'autres mesures pour venir à bout de son entreprise.

Il fit donc cesser les attaques jusques à nouvel ordre ; & il s'appliqua à faire bâtir un nombre de canots suffisant à le rendre maître du Lac. Pour cet effet il envoya des Officiers de confiance, afin d'assembler tous les canots qui étoient en réserve aux Villes & Bourgs de ses Alliés, lesquels, & de ceux qu'on fit à Tezeuco & à Chalco, il forma un gros redoutable aux ennemis. Cortez le partagea en trois divisions : & après les avoir remplis d'Indiens alliés & propres à ce manége, il nomma des Capitaines de leur Nation, qui en commandoient chacun une escadre, soutenus des brigantins, dont avec ce nouveau renfort il en donna quatre à Sandoval, autant à Alvarado ; & pour sa personne, il alla se joindre avec les cinq autres qui restoient, au Mestre de Camp Christophle d'Olid.

Dès ce moment on reprit les attaques avec plus d'ordre & de facilité, parce que les insultes des ennemis cessèrent ; le General ayant ordonné que les canots joints aux brigantins, fissent la ronde sur le Lac, & courussent incessamment au long des di-

gues, afin d'empêcher les sorties des Mexicains. Par ce moyen, on prit à diverses fois plusieurs bâtimens, qui tâchoient de passer avec des vivres & des barils d'eau; & on eut connoissance de la nécessité où la Ville étoit reduite. Olid s'avança jusques à ruiner les maisons des Fauxbourgs de Mexique. Alvarado & Sandoval firent le même progrès, chacun à son attaque; & les heureux succès de ces expéditions changerent entierement la face des affaires. L'Armée conçut de nouvelles esperances; & les simples Soldats mêmes contribuoient à la facilité de l'entreprise, entrant dans les occasions avec une espece de confiance & de gayeté qui ressemble à la valeur, & qui rend hardis ceux qui ont l'imagination remplie de l'esperance de la victoire, parce qu'ils ont eu le bonheur de se trouver quelquefois avec les vainqueurs.



CHAPITRE XXII.

Les Mexicains mettent en usage divers stratagèmes pour leur défense. Ils dressent une embuscade de leurs canots contre les brigantins. Cortez est battu dans une occasion considerable, & poussé jusques à Cuyoacan.

LA diligence & l'industrie que les Mexicains employèrent à défendre leur Ville, ne sont pas seulement remarquables, mais encore, en quelques circonstances, dignes d'admiration. Il est vrai que la valeur étoit comme naturelle à ces peuples, élevés dans l'exercice des armes, qui étoit l'unique voie pour parvenir aux grandes dignités; mais en cette occasion ils passerent de la vaillance aux reflexions militaires; parce qu'ils avoient besoin de nouvelles inventions, contre une forme d'attaque faite par des gens dont les armes & la conduite à la guerre étoient éloignées de tout ce qui se pratiquoit en ce Pays-là.

Ils tirerent même quelques coups assez juste pour s'acquérir la reputation d'esprits éclairés au-delà du commun. On a rapporté l'adresse dont ils avoient usé à fortifier leurs digues : celles qu'ils mirent depuis en

usage, n'étoit pas moindre, lorsqu'ils envoyèrent par de longs détours, des canots chargés de pionniers, afin de rétoyer les fossés que les Espagnols avoient comblés, & tomber sur eux avec toutes leurs forces, quand ils étoient obligés de se retirer. Ce stratagème fit perdre quelques Soldats aux premières entrées : & le tems en apprit encore un plus raffiné aux ennemis, puisque contre leurs coutumes mêmes, ils s'aviserent de faire leurs sorties durant la nuit, dans le seul dessein de tenir nos troupes en inquiétude, & de les fatiguer en les privant du sommeil, afin de les attaquer en cet état avec des troupes fraîches.

Mais rien ne fit tant paroître leur esprit & leur habileté, que ce qu'ils imaginèrent contre les brigantins, dont ils tâcherent de ruiner les forces trop puissantes pour eux, en les désunissant. Pour cet effet, ils construisirent trente grandes barques, pareilles à celles que l'on nomme *Pirogues*, mais bien plus vastes, & renforcées de grosses planches en maniere de pavesades, afin de combattre à couvert derrière cette espece de rempart. Ils sortirent durant la nuit avec cette flotte, pour aller se poster en certains endroits couverts de roseaux que le Lac produisoit, si hauts & si épais, qu'ils formoient comme une espece de forêt im-

penettable à la vûe. Leur dessein étoit de provoquer les brigantins, dont il y en avoit toujours deux qui alloient successivement en course, afin d'empêcher les secours qui entroient dans la Ville, & de les attirer dans cette forêt de roseaux. Ils avoient préparé trois ou quatre canots chargés de vivres, pour servir d'amorce aux brigantins, & un bon nombre de gros pieux qu'ils enfoncerent à fleur d'eau; afin que le choc mît en pieces nos vaisseaux, ou au moins en un si grand embarras, qu'il leur fut aisé de les aborder. La disposition de ce stratagème fait assez connoître que les Mexicains sçavoient raisonner juste, tant sur les moyens de se défendre, que sur ceux d'offenser leurs ennemis, & qu'ils avoient l'esprit assez éclairé, pour donner dans ces raffinemens qui rendent les hommes ingenieux à la destruction de leurs semblables, & qui servent comme de principes à cette science, ou plutôt à ces maximes si peu raisonnables, dont néanmoins on a composé ce qu'on appelle Raison de la guerre.

Le jour suivant, deux des quatre brigantins qui servoient à l'attaque de Sandoval, allerent en course de ce côté-là commandés par les Capitaines Pierre de Barba & Jean Portillo. Du moment que les

ennemis les eurent découverts, ils poussèrent à l'eau leurs canots par un autre endroit, afin qu'après avoir paru en belle prise, ils feignissent de fuir, & qu'ils se retirassent dans les roseaux. Cet ordre fut exécuté si à propos, que les deux brigantins s'élançant à force de rames sur cette prise, allèrent donner à travers des pieux, où ils s'embarrafferent tellement, qu'ils ne pouvoient ni avancer, ni reculer.

En même tems les pirogues des ennemis fortirent, & vinrent à la charge avec une résolution désespérée. Les Espagnols se virent alors en un très-grand péril : mais leur courage faisant les derniers efforts, ils soutinrent le combat, afin d'occuper les ennemis, pendant qu'ils firent descendre quelques plongeurs, qui à force de bras & de haches, couperent ou écartèrent les pieux qui retenoient les brigantins. Ils eurent ainsi la liberté de se manier, & de faire jouer leur artillerie à travers la plus grande partie des pirogues; poursuivant après cela à coups de canon celles qui se fauvoient. Ainsi les Mexicains furent assez punis de leur ruse; mais les brigantins sortirent de cette occasion fort maltraités, & plusieurs Espagnols blessés. Le Capitaine Jean Portillo fut tué en ce combat, après avoir contribué plus qu'au-

cun autre à la victoire , par sa valeur & son activité. Pierre de Barba y reçut aussi quelques blessures , dont il mourut au bout de trois jours. Cortez fut sensiblement affligé de la perte de ces deux Officiers , particulièrement de Barba , se voyant privé d'un ami également sûr dans les disgraces & dans les prospérités , & d'un Soldat brave sans emportement , & sage sans foiblesse.

Le General ne fut pas long-temps sans trouver une occasion de tirer vengeance de leur mort. Les Mexicains ayant réparé leurs pirogues , & même augmenté le nombre , se cachèrent encore au même endroit , fortifié de nouveau ; croyant fort témérairement qu'on donneroit dans le même piège , sans qu'ils lui donnassent une autre couleur. Cortez fut heureusement averti de ce mouvement de l'ennemi ; & comme il cherchoit à hâter , autant qu'il se pourroit , la vengeance de sa perte , il envoya six brigantins à la file , se mettre en embuscade dans un autre endroit couvert de roseaux , qui n'étoit pas éloigné des ennemis. Il ordonna , sur le modele de leur stratagème , qu'un brigantin sortît à la pointe du jour , & qu'après avoir témoigné par différentes courses , qu'il cherchoit des canots qui portoient des vivres , il s'approchât des piro-

gues ennemies, autant qu'il seroit nécessaire pour feindre qu'il les avoit découvertes, & pour tourner en diligence, en les appelant par sa fuite, au lieu de la contre-embuscade. La chose réussit comme il l'avoit imaginée. Les Mexicains dans leurs pirogues poufferent vivement le brigantin qui fuyoit, celebrant sa prise, qu'ils croyoient assurée, par de grands cris de joye, & avec une ardeur incroyable. Lorsqu'ils furent à une distance convenable, les autres brigantins s'avancerent pour les recevoir, & les saluerent de leur Artillerie si cruellement, que la premiere décharge emporta la plus grande partie des pirogues; laissant un si grand étonnement dans les autres, qu'avant que ceux qui les défendoient eussent pris aucun parti, ils perirent presque tous, avec leurs bâtimens, à la seconde décharge. Ainsi le General ne vengea pas seulement la mort de Barba & de Portillo, mais il eut encore l'avantage de ruiner absolument la flotte des ennemis; reconnoissant qu'il avoit appris des Mexicains la méthode de dresser des embuscades sur l'eau, mais avec une grande satisfaction d'avoir sçu les copier si parfaitement pour les bien battre.

On recevoit en ce tems-là plusieurs avis de ce qui se passoit dans Mexique, par le

moyen des prisonniers que l'on faisoit aux attaques : & le General sçachant que la faim & la soif commençoient à tourmenter les assiegés , & excitoient plusieurs bruits parmi la populace , & diverses opinions dans l'esprit des Soldats , il donna tous ses soins à leur couper de toutes parts le passage des vivres ; & afin d'autoriser encore davantage la justice de ses armes , il envoya deux ou trois Nobles choisis entre les prisonniers , à Guatimozin , pour lui dire : » Qu'il l'invitoit à faire la paix , en lui offrant des partis avantageux , qui étoient de lui laisser son Empire & toute sa grandeur , pourvû seulement qu'il s'obligeât à reconnoître la Souveraineté de l'Empereur des Espagnols , dont le droit étoit appuyé entre les Mexicains , par la tradition de leurs Ancêtres , & par le consentement de tous les siècles. » C'est en substance ce que Cortez proposa , & qu'il repeta plus d'une fois ; parce qu'il avoit un extrême regret de se voir forcé à détruire une Ville si belle & si opulente , qu'il regardoit déjà comme un riche ornement de la Couronne de son Prince.

Guatimozin reçut cette proposition avec moins d'orgueil qu'il n'en témoignoit ordinairement , ainsi que d'autres prisonniers le rapportèrent quelque tems après. Il as-

semblable Conseil de ses Officiers & de ses Ministres , avec les Sacrificateurs , qui avoient la premiere voix , dans les délibérations sur les affaires publiques. Il fonda sa proposition sur l'état miserable où la Ville se trouvoit reduite , la perte des meilleurs Soldats , & les plaintes du peuple sur la misere qu'ils commençoient à endurer , & la destruction de leurs maisons. Il conclut en demandant leur conseil , & témoignant l'inclination qu'il avoit à la paix , afin d'emporter leurs sentimens par flatterie , ou par respect. Cela lui réussit si bien , que tous les Officiers & les Ministres conclurent à recevoir les propositions de paix , à écouter le parti qu'on lui offroit , & à se ménager du tems pour en examiner ce qui conviendroit le plus aux interêts de l'Etat.

Les seuls Sacrificateurs s'opposèrent au traité de paix , avec une opiniâtreté invincible , en feignant quelque réponse de leurs Idoles , qui les assûroient de la victoire : l'imposture de ces faux Dieux passant peut-être pour une vérité dans l'esprit de leurs Ministres ; parce que le Demon étoit alors fort intrigué , & souffloit aux oreilles de ces miserables , des sentimens qu'il ne pouvoit inspirer au cœur de leurs Soldats. Quoi qu'il en soit , leurs remontrances , ar-

mées du zele de la Religion, & de cette liberté qui se couvre du voile de devotion, eurent alors tant de force, que tous ceux du Conseil revinrent à leur avis : & quoique Guatimozin en eût dans le cœur un sujet de déplaisir, parce qu'il y sentoit déjà quelques présages de sa ruine, il conclut néanmoins à continuer la guerre ; déclarant à ses Ministres, qu'il feroit mourir le premier qui feroit assez hardi pour parler encore de la paix, quelque misere que l'on souffrît dans la Ville ; sans en excepter les Sacrificateurs mêmes, qui devoient soutenir plus constamment que les autres le sentiment de leurs Oracles.

Cortez ayant scû cette resolution, entreprit d'attaquer Mexique par les trois chauffées en même tems, à dessein de porter le fer & le feu jusques dans le cœur de cette Ville : & après avoir envoyé ses ordres aux Commandans des deux attaques de Tacuba & de Tapeaquilla, & marqué une heure précise, il marcha par la digue de Cuyoacan, à la tête des Troupes & de Christophe d'Olid. Les ennemis avoient ouvert les fossés, & élevé des remparts à leur maniere ordinaires ; mais les cinq brigantins de cette attaque rompirent aisément les fortifications au même temps qu'on combattoit les fossés. Ainsi l'Armée passa sans aucun

obstacle considerable. On trouva néanmoins une difficulté d'une autre espece, au dernier pont qui touchoit au quai de la Ville. Ils avoient taillé une partie de la chaussée de soixante pieds de longueur, & fait renfler l'eau du long des quais, afin de la rendre plus haute dans ce fossé. Son bord du côté de la Ville étoit fortifié de madriers, de deux ou trois rangs de grosses planches bien jointes & bien chevillées, avec de bonnes traverses. Les Troupes qui défendoient ce rempart étoient presque innombrables. Cependant les premiers coups de canon briserent cette machine; & les ennemis, dont plusieurs furent tués par les pieces du débris, se voyant découverts & exposés à l'artillerie, se retirèrent dans la Ville, sans tourner le visage, & aussi sans cesser de menacer. L'abord du quai demeura libre; & le General voulant gagner du temps, commanda d'abord les Soldats Espagnols pour s'en saisir, en se servant de la commodité des brigantins & des canots des Alliés, qui les porterent à terre. Les Alliés & la Cavalerie passerent par la même voie, avec trois pieces d'artillerie, qui parurent suffisantes pour cette action.

Avant que d'aller aux ennemis, qui se montroient encore derriere les tranchées coupées à travers les rues, le General ord

donna au Tresorier Julien Alderette de demeurer , afin de faire combler & de garder le fossé , & aux brigantins de s'approcher des quais , afin de faire le plus de mal qu'ils pourroient aux ennemis. L'escarmouche commença aussi-tôt ; & Alderete entendant le bruit de ce combat , & voyant le progrès des Espagnols , apprehenda que l'emploi de faire combler un fossé , lorsque ses Compagnons étoient aux mains , ne fût trop bas , & indigne de ses soins. Il se laissa donc emporter indiscretement à l'occasion , laissant cette fonction à un autre , qui ne sçut l'exécuter , ou ne voulut point se charger d'un emploi subdélégué , & décrié par celui-là même qui le lui commettoit. Ainsi toute la troupe qu'il commandoit le suivit au combat ; & ce fossé qu'on n'avoit sçû passer en entrant , demeura abandonné.

Les Mexicains soutinrent vaillamment les premières attaques. On gagna leurs tranchées , mais avec beaucoup de peine & de sang répandu , & le danger fut encore plus grand , quand on eut passé les maisons ruinées aux autres entrées , & qu'on eut à se défendre des traits qui pleuvoient des terrasses & des fenêtres. Lorsque la fureur des combattans étoit au plus haut point , on sentit les ennemis molir

tout d'un coup ; & cela parut venir de quelque nouvel ordre , car ils abandonnerent le tetrein avec précipitation , & selon les présomptions vérifiées ensuite , Guatimozin étoit l'auteur de cette nouveauté. Il avoit appris que le grand fossé étoit abandonné , & sur cet avis il avoit envoyé ordre à ses Capitaines de conserver leurs troupes , afin de charger les Espagnols lorsqu'ils se retireroient. Le General entra en soupçon de ce mouvement ; & parce qu'il ne se voyoit que le tems nécessaire pour retourner à son quartier , il commença sa retraite , après avoir fait abattre & brûler quelques maisons , afin qu'on ne s'en servît pas à la premiere entrée , pour accabler d'en haut les assaillans.

Les troupes avoient fait à peine la premiere démarche , que les oreilles furent frappées par le son terrible & melancolique d'un instrument qu'ils appelloient la Trompette sacrée , parce qu'il n'étoit permis de le sonner qu'aux seuls Sacrificateurs quand ils annonçoient la guerre , & animoient le cœur des Soldats de la part de leurs Dieux. Le son de l'instrument étoit brusque , & composé de tons lamentables en maniere de chanson , qui inspiroit à ces Barbares une nouvelle ferocité , en consacrant le mépris de la vie par un motif de Religion.

Religion. Dès ce moment, le bruit insupportable de leurs cris commença; & à la sortie de la Ville, une multitude effroyable de Soldats déterminés, & choisis exprès pour cette action, vint tomber sur l'arrière-garde où les Espagnols étoient.

Les Arquebusiers soutenus des Arbalétriers, leur firent tête; & Cortez suivi des Cavaliers, les repoussa; mais ayant appris la difficulté du fossé qui empêchoit la retraite, il voulut former des bataillons, sans le pouvoir faire, parce que les troupes des Alliés, qui avoient ordre de se retirer, & qui donnerent les premiers dans l'ouverture, s'y étoient jertées confusément, en sorte qu'on n'entendit pas les ordres, ou qu'on n'y obéit pas.

Plusieurs passoient à la chaussée sur les brigantins, & sur les canots. Il y en avoit encore davantage qui se jettoient à l'eau, où ils trouvoient des troupes de Mexicains excellens nageurs, qui les perçoient à coups de dards, ou qui les étouffoient dans le Lac. Cortez demeura le dernier à soutenir l'effort des ennemis, avec quelques Cavaliers; & son cheval étant tué à coups de fleches, le Capitaine François de Guzman mit pied à terre pour offrir le sien au General, si malheureusement, qu'il fut accablé & fait prisonnier, sans qu'on pût le sauver. Enfin

Cortez se retira vers les brigantins , sur lesquels il revint à son quartier , blessé & presque en déroute , sans pouvoir se consoler par le carnage qu'on avoit fait ce jour - là des Mexicains. Ils enleverent plus de quarante Espagnols vivans , pour les sacrifier à leurs Idoles. On perdit une piece d'artillerie , & plus de mille Tlascalteques. Enfin , à peine revint - il un Espagnol qui ne fût ou blessé , ou maltraité. Veritablement cette perte fut très-grande. Cortez en penetroit toutes les suites , & faisoit là dessus de tristes reflexions ; mais les sentimens de son cœur n'alloient point jusques à son visage , de crainte de marquer trop le desastre de cet événement cruel , mais inévitable tribut que ceux qui commandent les Armées payent à l'éclat de leur dignité, en chassant la douleur au fond de l'ame , pour ne laisser paroître à l'exterieur qu'une grande tranquillité.



CHAPITRE XXIII.

Les Mexicains celebrent leur victoire par le sacrifice des Espagnols. Guatimozin trouve le moyen d'effrayer les Alliés, dont plusieurs desertent de l'Armée de Cortez. Ils retournent en plus grand nombre, & on prend la résolution de se poster dans la Ville même.

S Andoval & Alvarado entrerent en même tems dans la Ville, & trouverent par tout une égale resistance, avec peu de difference au succès de leurs attaques. Ils forcerent des passages, ils comblèrent des fossés, percerent jusques dans les rues, où ils ruinerent des maisons, & souffrirent en leur retraite les derniers efforts de la part des ennemis. Néanmoins comme ils n'essuyèrent pas le cruel contre-tems que le General trouva en son chemin, leur perte fut moindre, quoiqu'ils eussent trouvé à redire vingt Espagnols aux deux attaques; & c'est sur ce nombre qu'on a compté, lorsqu'on a dit que Cortez perdit soixante Espagnols à celle de Cuyoacan.

Le Tresorier Julien d'Alderete reconnut sa faute, à la vûe de la perte que sa désobéis-

sance avoit causée. Il se presenta au General, avec toutes les marques d'une profonde douleur, offrant de payer de sa tête le crime qu'il avoit commis. Cortez lui fit une très-severe reprimande, & ne le punit point autrement, parce qu'il ne trouvoit pas le tems propre à décourager ses Soldats par le châtement que cet Officier meritoit. Il fallut alors par nécessité suspendre les attaques; & l'on se réduisit à serrer la Place de plus près, & à empêcher le passage des vivres durant qu'on s'appliquoit à panser les blessés, dont le nombre surpassoit de beaucoup ceux qui étoient échappés sans blessures.

Ce fut en cette occasion que l'on ressentit l'effet d'une grace singuliere, en la personne d'un simple Soldat nommé Jean Catalan, qui sans autre onguent qu'un peu d'huile & quelques benedictions, guerissoit les playes en si peu de tems, que cela paroissoit surnaturel. C'est cette espece de remede que le vulgaire appelle en Espagnol *Curar por Ensalmo*, sans autre fondement que celui d'avoir entendu mêler quelques versets des Pseaumes de David dans les benedictions. Quoique la Morale rejette presque toujours cette pratique ou cette connoissance, comme dangereuse; néanmoins elle la permet quelquefois, lors-

qu'elle a passé par la rigueur d'un examen exact ; mais dans le cas dont il s'agit, ce n'est peut-être pas une témérité de croire que le Ciel fût auteur de ce merveilleux secours, la grace de rendre la santé étant un de ces dons gratuits que Dieu a communiqués aux hommes : & il ne paroît pas vraisemblable, que le concours du Demon servît à ces moyens qui procuroient la guérison de tant d'Espagnols, lorsqu'il ne cherchoit qu'à les détruire par la suggestion de ses Oracles. Herrera rapporte que ce fut une femme Espagnole nommée Isabelle Rodriguez, qui fit ces admirables cures ; mais nous avons suivi Bernard Diaz, qui y étoit présent ; & quoique ce soit un malheur à celui qui compose une Histoire, de tomber dans ces contradictions des Auteurs qu'il suit, il ne doit pas toujours en faire la discussion ; puisque le fait étant certain, la différence des moyens est de peu d'importance à la vérité.

Cependant les Mexicains célébroient leur victoire par de grandes réjouissances. On vit durant la nuit, de tous les quartiers des Espagnols, les Temples de la Ville couronnés de torches & de vases pleins de parfums ; & dans le plus grand dédié au Dieu de la guerre, on entendoit le son de leurs instrumens militaires en différens chœurs,

dont le desaccord avoit quelque chose d'affreux. Ils solemnisoient par cet appareil barbare le sacrifice des Espagnols qu'ils avoient pris en vie, dont les cœurs palpitans, après avoir invoqué le vrai Dieu tant qu'ils animèrent leurs corps, donnerent les miserables restes de leur sang encore tout chaud, à la cruelle asperision de cet horrible simulacre. C'est ce qu'on présuma du sujet de cette fête; & le temple étoit si éclairé par la quantité des torches, qu'on distinguoit fort bien l'affluence du Peuple; même quelques Soldats s'avancerent jusques à dire qu'ils entendoient les cris des victimes, & qu'ils reconnoissoient ceux qui les pouffoient: pitoyable spectacle, qui veritablement fraploit encore moins les yeux, que l'imagination; mais si funeste & si sensible en cette partie, que Cortez ne put retenir ses larmes, ni tous ceux qui étoient auprès de lui, ne purent s'empêcher de les accompagner par les mêmes marques de leur douleur.

Cet avantage joint à la satisfaction d'avoir appaisé leurs faux Dieux par le sacrifice des Espagnols, rendit les Mexicains si fiers, que cette même nuit, un peu avant le jour, ils s'approcherent de tous les trois quartiers, croyant mettre le feu aux brigantins, & achever la déroute des Espa-

gnols, qu'ils sçavoient être blessés pour la plus grande partie, & extrêmement fatigués. C'est ce qu'ils se figuroient dans leurs reflexions ; mais ils n'en firent pas assez pour cacher ce mouvement. La trompette infernale qui leur inspiroit tant de fureur, en traitant de culte sacré une resolution désespérée, avertit par son bruit les Espagnols, qui se préparèrent à la défense si à propos, qu'ils repoussèrent les Mexicains en pointant seulement les pieces des brigantins & celles de leurs logemens, en sorte qu'elles battoient au long des chaussées. Les Mexicains venoient brutalement, si pressés & en si grand nombre, que les coups de ces batteries en firent un horrible meurtre, qui châtia rudement leur hardiesse.

Le jour suivant, Guatimozin tira plus heureusement de son propre fonds quelques artifices, dont un habile Capitaine eût pû s'applaudir. Il fit courir le bruit que Cortez avoit été tué sur la digue, en se retirant ; ce qui servoit à entretenir le peuple dans l'esperance de se voir promptement délivré. Il envoya par toutes les Villes voisines, les têtes des Espagnols sacrifiés, afin que ces témoignages sensibles de sa victoire achevassent de ramener ceux qui s'étoient détachés de son obéissance. En dernier lieu, il publia que la Divinité souveraine

ne entre leurs Dieux , particulièrement pour ce qui regardoit les armes , étant adoucie par le sang du cœur des ennemis , lui avoit annoncé d'une voix fort intelligible , que la guerre finiroit dans huit jours , & que tous ceux qui méprisoient cet avis , y periroient. Il avançoit cette imposture , sur la présomption qu'il avoit d'achever bien-tôt d'exterminer les Espagnols ; & il eut l'adresse d'introduire des personnes inconnues dans leurs quartiers , qui répandirent ces menaces de sa fausse Divinité , entre les Indiens qui portoient les armes contre lui : Stratagème très-remarquable , tendant à augmenter le chagrin de ces Peuples melancoliques , & désolés par la mort des Espagnols , jointe au carnage que les Mexicains avoient fait de leurs Soldats , & à l'étonnement de leurs Commandans.

Les Oracles de cette Idole avoient un credit si bien établi , & d'une telle reputation aux Pays les plus éloignés , que les Indiens se persuaderent aisément l'infailibilité de ses menaces. Les huit jour marqués si précisément pour être le terme fatal de leurs vies , firent un si grand désordre en leur imagination , qu'ils se determinerent à deserter de l'armée , & on trouva que la meilleure partie de leurs troupes avoit
abandonné

abandonné les quartiers durant les deux ou trois premières nuits : cette maudite crainte étant si puissante sur l'esprit de ces Nations, que les Alliés de Tlascala même & de Tezeuco se débanderent avec le même desordre ; soit qu'ils apprehendassent en effet les menaces de l'Oracle, ou qu'ils se laissassent entraîner à l'exemple de ceux qui les redoutoient. Il ne demeura que les Capitaines & quelques Nobles, qui peut-être ne les craignoient pas moins ; mais la perte de leur vie les touchoit moins aussi que celle de leur honneur.

Cet accident inopiné donna de nouveaux chagrins au General, puisqu'il n'alloit pas à moins qu'à lui faire abandonner son entreprise ; mais du moment qu'il se fût éclairci de l'origine de cette nouveauté, il envoya après ces deserteurs leur Commandant même, à dessein de suspendre leur apprehension, jusqu'à ce que les huit jours marqués par l'Oracle étant passés, ils reconnussent l'imposture de cette prédiction, & qu'ils en fussent plus disposés à retourner à l'Armée. Cette diligence de Cortez fut l'effort d'une grande pénétration. Les huit jours étant passés sans peril, les Indiens se rendirent capables de persuasion, & revinrent à l'Armée, avec cette nouvelle assurance qui se forme dans

un cœur defabusé de la crainte.

Dom Hernan Roi de Tezeuco envoya aux troupes de sa Nation, son frere qui les ramena, avec de nouvelles levées qu'on avoit mises sur pied pour secourir les Espagnols. Les deserteurs de Tlascala, qui n'étoient que des gens du menu Peuple, n'osèrent aller jusqu'à leur Ville, apprehendant le châtiment auquel ils seroient exposés. Ils attendirent l'évenement des prédictions, à dessein de se joindre à ceux qui se sauveroient, après la défaite imaginaire des Espagnols : mais au même tems qu'ils furent détrompés de leur sotté crédulité, ils furent assez heureux pour rencontrer un nouveau renfort de troupes qui venoient de Tlascala. Ils s'unirent à ce corps, & furent ainsi bien reçus du General.

Ces nouvelles recrues, qui augmentèrent considerablement les forces des Espagnols, & le bruit qui se répandit partout de l'extrémité où la Ville capitale se trouvoit, obligerent quelques Nations qui avoient été jusqu'à ce tems-là, neutres ou ennemies, à se déclarer en faveur des Espagnols. Une des plus considerables fut celle des Otomites, Peuple feroce & indomté, qui à l'exemple des bêtes sauvages, conservoit sa liberté dans les bois & sur les montagnes. Plusieurs vinrent alors se rendre par-

miles troupes des Alliés, à dessein de servir en cette occasion, ayant toujours été rebelles à l'Empire des Mexicains, sans autre défense, que celle d'habiter un Pays dont la misere & la sterilité ne donnoient aucune tentation d'en entreprendre la conquête. Ainsi Cortez se trouva encore une fois à la tête de plus de deux cens mille hommes soumis à ses ordres, passant en peu de jours, d'une furieuse tempête à un calme agréable, & attribuant, à son ordinaire, un changement si merveilleux & si subit, au bras du Tout-Puissant, dont l'ineffable Providence permet souvent les adversités, afin de reveiller en notre esprit le sentiment de ses graces.

Les Mexicains ne consumerent pas inutilement le tems de cette suspension d'hostilités de la part de leurs ennemis; ils firent de frequentes sorties, étant jour & nuit à la vûe de leurs quartiers, dont néanmoins ils furent toujours repoussés, & perdirent beaucoup de monde, sans faire ni mal ni peur aux Espagnols, On apprit de leurs derniers prisonniers, qu'on commençoit à endurer une grande necessité dans la Ville; que le peuple étoit au desespoir, & les Soldats mal satisfaits, de manquer de pain & d'eau, & qu'il mouroit beaucoup de monde par la malignité de

l'eau salée des puits, qu'on buvoit : Le peu de vivres qui entroient sur les canots qui pouvoient s'échapper des brigantins, ou qu'on tiroit des montagnes, étoient partagés également entre les Grands ; ce qui donnoit de nouveaux sujets d'impatience au Peuple, dont les cris alloient jusqu'à faire craindre pour sa fidélité. Cortez assembla ses Officiers, afin d'examiner sur ces avis, quelle conduite on devoit prendre par rapport à l'état présent de la Ville & de l'armée.

Il representa le peu d'esperance qu'on devoit avoir, que la force de la necessité obligât les assiégés à se rendre, à cause de la haine implacable qu'ils avoient contre les Espagnols, & des réponses de leurs Idoles, appuyées de l'artifice du Demon. Il marqua que son sentiment étoit de venir à la voye des armes par les raisons qu'il avoit alléguées, & encore par la crainte de souffrir une autre desertion de la part des Alliés, Peuples aisés à ébranler, & qui étant fort propres au service en un jour de combat, prenoient des inquietudes fort dangereuses durant l'oïveté d'un séjour, parce qu'ils ne demandoient qu'à en venir aux mains, & n'étoient pas capables de concevoir qu'un siege, comme on le faisoit, fût une veritable guerre, ni que ces trêves qu'on

donnoit à la colere des Soldats, tournassent au dommage des ennemis.

Tous les avis se reduisirent donc à continuer d'attaquer la place de vive force, sans abandonner le siege: & Cortez qui reconnut au succès de la dernière occasion ce qu'on souffroit en ces retraites, toujours exposées aux insultes des ennemis, qui faisoient alors leurs plus grands efforts, résolut de mettre une forte garnison dans les trois quartiers; & après cela, de faire une attaque générale par toutes les chaussées en même tems, à dessein de prendre des postes dans la Ville, que l'on garderoit à toutes risques; chaque corps ayant ordre de s'avancer de son côté jusqu'à la grande Place du Marché appelée Tlateluco, où ils devoient se joindre ensemble, & agir suivant les occasions. L'entreprise auroit été mieux poussée, & peut-être à bout, si on avoit pris d'abord cette résolution: mais la prévoyance humaine est si bornée, que ce n'est pas un médiocre effort du jugement, de tirer des leçons d'un mauvais succès, puisque nous sommes souvent obligés à fonder nos maximes sur la correction de nos erreurs.

C H A P I T R E X X I V .

On fait les trois attaques en même tems, & les trois corps de l'Armée se rejoignent en peu de jours dans la place de Tlateluco. Guatimozin se retire au quartier le plus éloigné; & les Mexicains font plusieurs efforts & usent de diverses ruses, pour traverser le dessein des Espagnols.

Après avoir fait une grande provision de vivres, d'eau & de tout ce qui étoit nécessaire pour la subsistance des troupes, dans une Ville où l'on manquoit de tout, les trois Capitaines sortirent au point du jour de leurs quartiers; Alvarado, de Tacuba; Sandoval, de Tepeaquilla, & Cortez, avec le corps de troupes commandé par Olid, marcha par la chaussée de Cuyoacan. Chacun avoit ses brigantins & ses canots, qui le soutenoient. Ils trouverent les trois chaussées en défense, les ponts levés, les fossés ouverts, & une aussi grande confusion de gens en armes, que si la guerre n'eût commencé que de ce jour-là. On apporta la même industrie à surmonter les mêmes difficultés, & après quelque retardement, les trois corps arriverent à la ville presqu'en

même tems. On gagna facilement le bout des rues, où les maisons étoient ruinées, parce que les ennemis ne les défendirent que foiblement, résolus de se raquitter lorsqu'on en viendroit aux terrasses; mais les Espagnols n'employèrent ce premier jour qu'à faire des logemens, en se retranchant chacun dans son poste, dans les ruines des maisons; & établissant la sureté par de bons corps-de-garde & des sentinelles avancées.

Cette conduite jetta l'épouvante & le trouble dans l'esprit des Mexicains: elle defarma les mesures qu'ils avoient prises pour charger les Espagnols en leur retraite; & elle précipita les remedes necessaires à un mal si pressant. Les Nobles & les Ministres accoururent au Palais de Guatimozin, & l'obligerent par leurs prieres, à se retirer à l'endroit le plus éloigné du peril. On continua les assemblées, où il se forma divers avis, foibles ou courageux, selon les divers mouvemens que le cœur inspiroit à l'esprit. Les uns vouloient qu'on cherchât à l'heure même les moyens de mettre en sureté la personne de l'Empereur, en le transportant en un lieu moins exposé. Les autres alloient à fortifier cette partie de la Ville qui servoit de retraite à la Cour du Prince, & quelques-uns opinoient à déloger par force les Espa-

glols, des postes qu'ils avoient saisis. Guatimozin entra par inclination dans l'avis le plus genereux ; & rejetant celui qui conseilloit d'abandonner la Place, il prit la resolution de mourir avec ses Sujets, & commanda que tout le monde se tint prêt au point du jour, à fondre avec toutes les forces qui restoient, sur les quartiers des ennemis. Ils assemblerent donc toutes leurs troupes, & ils les partagerent, à dessein de les employer à l'entiere défaite des ennemis. Les Mexicains animés par leurs Chefs, parurent un peu après le lever du Soleil, à la vûe de tous les quartiers, où l'avis de leur mouvement étoit déjà arrivé. L'Artillerie qui battoit sur toutes les avenues, en fit d'abord un si grand carnage, qu'ils n'oserent executer les ordres de leur Empereur, & ils furent bientôt desabusés de la créance qu'ils avoient, que cette entreprise pût réussir. Ainsi, sans en venir de plus près à l'attaque, ils commencerent à fuir, en feignant de se retirer, & ce mouvement, qui laissoit beaucoup de champ libre à la tête de leurs troupes, donna lieu aux Espagnols de s'avancer jusqu'à en venir aux coups de main ; & sans autre fatigue que celle de pousser les ennemis qui fuyoient, ils les rompirent, & se logerent plus commodément pour la nuit qui suivit cette rencontre.

De plus grandes difficultés suivirent cet heureux succès, parce qu'on fut obligé d'avancer pied à pied, en ruinant les maisons, & de battre les remparts & combler les tranchées qu'ils avoient tirées au travers des rues. On s'efforça d'abreger le tems en toutes ces actions; en sorte qu'au bout de quatre jours les trois Commandans se trouverent à la vûe de la place de Tlateluco, par les differens chemins qui y conduisoient, comme les lignes à leur centre.

Alvarado fut le premier qui y mit le pied. Les ennemis qu'il poursuivoit essaierent d'y former quelques bataillons; mais il ne leur en donna pas le loisir, & ce mouvement n'est pas aisé à des gens qui fuient. Ainsi à la premiere charge ils quitterent le champ de bataille, & se retirerent en desordre aux rues qui étoient de l'autre côté de la place. On voyoit assez près de ce lieu un grand Temple d'Idoles, dont les tours & les degrés étoient occupés par les ennemis. Alvarado qui n'en vouloit point laisser derriere soi, y envoïa quelques Compagnies pour les attaquer, & se saisir de ce poste; ce qu'elles firent sans difficulté, parce que ceux qui le défendoient, méditoient déjà leur retraite, à l'exemple des autres. Ainsi ce Capitaine mit tout son gros en bataille dans la place, afin de faire un logement; &

ordonna en même temps, qu'on fit de la fumée au haut du Temple, pour avertir les autres Capitaines de l'endroit où il se trouvoit, ou pour s'attirer par cette démonstration, des applaudissemens de sa diligence.

La troupe qu'Olid conduisoit, commandée par le General en personne, arriva peu de tems après à la place, & la foule des Mexicains qui fuïoient devant eux, vint se jeter dans le bataillon qu'Alvarado avoit formé à tout autre dessein. Presque tous ces fuïards y perirent, étant battus de tous côtés; & la même chose arriva à ceux qui étoient poussés par les troupes de Sandoval, qui se rendit bien-tôt après au même lieu.

Les Mexicains retirés dans les rues qui conduisoient aux autres places de leur ville, voiant les forces des Espagnols unies, coururent avec empressement pour défendre la personne de l'Empereur, s'imaginant qu'on alloit l'attaquer; ce qui donna lieu au General de faire ses logemens sans obstacle. Il laissa quelques troupes dans les rues qui étoient derrière la place, afin de pourvoir à la sûreté de son armée de ce côté-là, & il ordonna aux Capitaines des brigantins & des canots, de courir incessamment d'une digue à l'autre, & de l'avertir, s'il se presentoit quelque chose de considerable.

On fut obligé d'abord de débarrasser la place des corps morts des Mexicains; à quoi on employa quelques Compagnies des Alliés, qui les jetterent dans les rues où l'eau étoit la plus haute. On mit à leur tête des Commandans Espagnols, afin d'empêcher qu'ils ne se déroballent avec leur misérable charge, pour en faire ces abominables festins de chair humaine, qui étoient la dernière fête de leurs victoires. Néanmoins avec toutes ces précautions il fut impossible d'arracher entièrement la racine de ce mal : mais on en bannit au moins l'excès, & la dissimulation en couvrit la tolérance.

On vit venir cette même nuit diverses troupes de Paysans à demi morts, qui venoient vendre leur liberté pour leur subsistance; & quoiqu'il y eût lieu de croire qu'on les avoit chassés comme des bouches inutiles, faute de vivres, ils firent tant de pitié, que le General, qui se promettoit de la force de ses armes ce qu'il n'esperoit plus de la longueur d'un siege, ordonna qu'on leur fournît des rafraîchissemens, afin qu'ils eussent la force d'aller chercher leur vie hors de la Ville.

Au point du jour on vit les rues dont les Mexicains étoient encore les maîtres, pleines de leurs Soldats, qui venoient seule-

ment à dessein de couvrir les fortifications qu'ils vouloient faire, pour défendre leur dernière retraite. Le General voyant qu'ils ne l'attaquoient pas, suspendit aussi le dessein formé de donner un dernier assaut, parce qu'il souhaitoit remettre sur pied le traité de paix, puisqu'il paroissoit vraisemblable qu'ils entreroient en capitulation, au moins quand ils connoïtroient que son intention n'étoit pas de les détruire, en leur offrant encore quelque parti lorsque les forces étoient unies, & qu'il étoit maître de la meilleure partie de la Ville. Il donna cette commission à trois ou quatre prisonniers des plus qualifiés, avec quelque esperance qu'elle avoit fait quelque effet, lorsqu'il vit retirer les troupes disposées à la défense des rues.

L'endroit que Guatimozin occupoit avec sa Noblesse, ses Ministres & le reste de ses Soldats, faisoit un angle fort spacieux, dont la plus grande partie étoit entourée des eaux du Lac; & l'autre peu éloignée de Tlateiuco, se trouvoit fortifiée par toutes les avenues, d'une espece de circonvallation de grosses planches garnies de facines, qui touchoient de part & d'autre aux maisons, & au devant un fossé plein d'eau & très-profond qu'ils avoient fait presque tout entier à la main, ayant coupé les rues

en terre-ferme, afin de recevoir les eaux qui couroient au long des quais. Le jour suivant, Cortez suivi de la plus grande partie des Espagnols, s'avança jusqu'aux endroits que les ennemis avoient abandonnés, & rencontra leurs fortifications, dont toute la ligne étoit couronnée d'une multitude presque innombrable de Peuple; mais avec quelques marques de paix, qui se réduisoient à retenir le son de leurs instrumens de guerre, & le bruit de leurs cris. Il fit deux ou trois autres fois le même mouvement, en s'approchant avec les Espagnols, sans attaquer ni provoquer les ennemis: & on reconnut qu'ils avoient le même ordre, parce qu'ils baissoient leurs armes, & donnoient à connoître par leur silence & par leur repos, que les traités qui produisoient cette espece de trêve, ne leur étoient pas désagréables.

On remarqua en même tems les efforts qu'ils faisoient de cacher la nécessité qu'ils enduroient, & de marquer avec ostentation, que s'ils souhaitoient la paix, ce n'étoit pas faute de valeur. Ils mangeoient publiquement sur leurs terrasses, d'où ils jetoient au Peuple quelques tourteaux de maiz, afin qu'on crût qu'ils avoient des vivres de reste, & de tems en tems on voyoit sortir quelques Capitaines, qui ve-

noient défier au combat singulier les plus braves des Espagnols. Mais leurs instances duroient peu, & ils retournoient bien-tôt, aussi contents de leur bravoure, qu'ils l'auroient été de la victoire. Un de ces braves s'approcha un jour du quartier du General. L'Indien paroissoit être un des principaux, à sa parure; & ses armes étoient une épée & un bouclier de quelque Espagnol qu'ils avoient sacrifié. Il repeta plusieurs fois son défi avec une extrême arrogance; en sorte que Cortez fatigué de ses cris & de ses gestes, lui fit dire par son Truchement: *Que s'il vouloit amener dix autres Soldats avec soy, on permettroit que cet Espagnol les combattît tous ensemble.* En disant cela le General lui monroit le Page qui portoit son bouclier. Le Mexicain sentit bien ce trait de mépris: néanmoins sans en témoigner rien, il revint à défier avec plus d'insolence. Le Page, nommé Jean Nugnez de Marcado, pouvoit avoir seize ou dix-sept ans. Il crut que ce combat le regardoit, puisqu'il étoit désigné pour le faire; & il se déroba si adroitement d'auprès du General, sans qu'on s'en apperçût pour le retenir, qu'ayant passé le fossé comme il put, il chargea le Mexicain qui l'attendoit en bonne posture. Nugnez para son coup de bouclier, & lui porta en même

tems une estocade, avec tant de force & de courage, qu'il le jetta mort à ses pieds. Cette action fut célébrée de tous les Espagnols par de grands applaudissemens, & ne s'attira pas moins d'admiration de la part des ennemis. Le Page revint aux pieds de son maître, avec l'épée & le bouclier du vaincu : & Cortez extrêmement satisfait de voir tant de valeur en une si grande jeunesse, l'embrassa plusieurs fois, & lui ceignit de sa main l'épée qu'il avoit gagnée, lui confirmant ainsi le titre qu'il avoit acquis par son courage, & qui lui donna une estime au-dessus de son âge, entre les plus braves Soldats de l'Armée.

Pendant les trois ou quatre jours que cette suspension d'armes dura, le Conseil de Guatimozin s'assembla plusieurs fois, pour délibérer sur les propositions de Cortez. La plus grande partie des avis alloit à entrer en quelque traité, par la considération de l'extrême misère où ils se trouvoient réduits. Quelques autres conclusoient à la guerre, réglant leurs avis sur l'inclination que l'Empereur témoignoit pour ce parti : & ces infâmes Sacrificateurs, dont les conseils étoient des commandemens de la part de leurs Idoles, fortifierent la dernière opinion ; mêlant les promesses de la victoire, avec quelques menaces mystérieuses pro-

noncées en maniere d'Oracles, qui échaufferent les esprits, en leur communiquant la fureur dont ils étoient animés. Ainsi tout le Conseil resolut de reprendre les armes, & Guatimozin se rendit à cet avis, donnant à son obstination le titre d'obéissance : néanmoins il ordonna, avant que de rompre la trêve, que toute la Noblesse avec les pirogues & les canots se rendissent à une espece de port que le Lac formoit en cet endroit-là, afin de se préparer une retraite, en cas qu'on se vît poussé à la dernière extrémité.

Cet ordre fut exécuté, & une multitude effroyable de toute sorte d'embarcations entra dans ce port, sans être remplies d'autres personnes, que des rameurs. Les Capitaines Espagnols qui étoient sur le Lac, informerent aussi-tôt le General de ce nouvel incident, & il devina aisément que les Mexicains prenoient ces mesures, afin de sauver la personne de leur Prince. Il dépêcha aussi-tôt Sandoval, en qualité de Capitaine General de tous les brigantins, avec ordre d'assiéger le port, & de prendre sur son compte tout ce qui arriveroit en cet endroit. Il mit alors ses troupes en mouvement, pour s'approcher des fortifications des ennemis, & hâter les résolutions de la paix, par les menaces de la guerre.

guerre. Ils avoient déjà reçu l'ordre de se mettre en défense ; & avant que l'avant-garde des Espagnols s'approchât , leurs cris annonçerent la rupture du traité. Les Mexicains se préparèrent au combat avec beaucoup de hardiesse ; mais ils reconnurent bien-tôt l'égarement de leur orgueil , par le débris que les premiers coups de la batterie firent de leurs foibles remparts. Ils ne virent plus que le peril qui les menaçoit , & selon ce qui parut , ils en donnerent avis à Guatimozin ; parce qu'ils ne furent pas long-tems sans montrer quelques drapeaux blancs , repetant plusieurs fois le nom de *Paix*.

On leur fit entendre par les truchemens, que ceux qui avoient quelque chose à proposer de la part de leur Prince , pouvoient s'approcher. Sur cette assurance , trois ou quatre Mexicains en habit de Ministres , se presenterent de l'autre côté du fossé ; & après avoir fait , suivant leur coutume , de profondes humiliations avec une gravité affectée , ils dirent à Cortez : « Que la « Majesté Souveraine du puissant Guati- « mozin leur Seigneur , les avoit nommés « pour traiter de la paix ; & qu'elle les « avoit envoyés , afin qu'après avoir écouté « ce que le Capitaine des Espagnols leur « proposeroit , ils revinssent l'informer des «

» articles de la capitulation. » Le General
répondit : » Que la paix étoit l'unique but
» de ses armes ; & qu'encore qu'il fût alors
» en état de donner la loi à ceux qui étoient
» si long-tems à connoître la raison , il fai-
» soit encore cette ouverture , afin de re-
» prendre le traité qu'on avoit rompu :
» mais que des affaires de cette qualité s'a-
» justoient difficilement par la voye d'un
» tiers : & qu'ainsi il étoit nécessaire que
» leur Prince se laissât voir , au moins qu'il
» s'approchât , accompagné de ses Minis-
» tres & de ses Conseillers , afin de les con-
» sulter sur le champ , s'il se presentoit
» quelque difficulté. Qu'il n'avoit point
» d'autre dessein , que d'accepter tous les
» partis qui ne blesseroient point l'autorité
» souveraine de son Prince , & qu'à cette
» fin il engageoit sa parole (qu'il confir-
» ma par un serment) non-seulement de
» faire cesser les actes d'hostilité , mais
» d'employer pour le service de l'Empe-
» reur de Mexique , toute l'attention ne-
» cessaire à procurer la sûreté de sa person-
» ne , & le respect qui lui étoit dû.

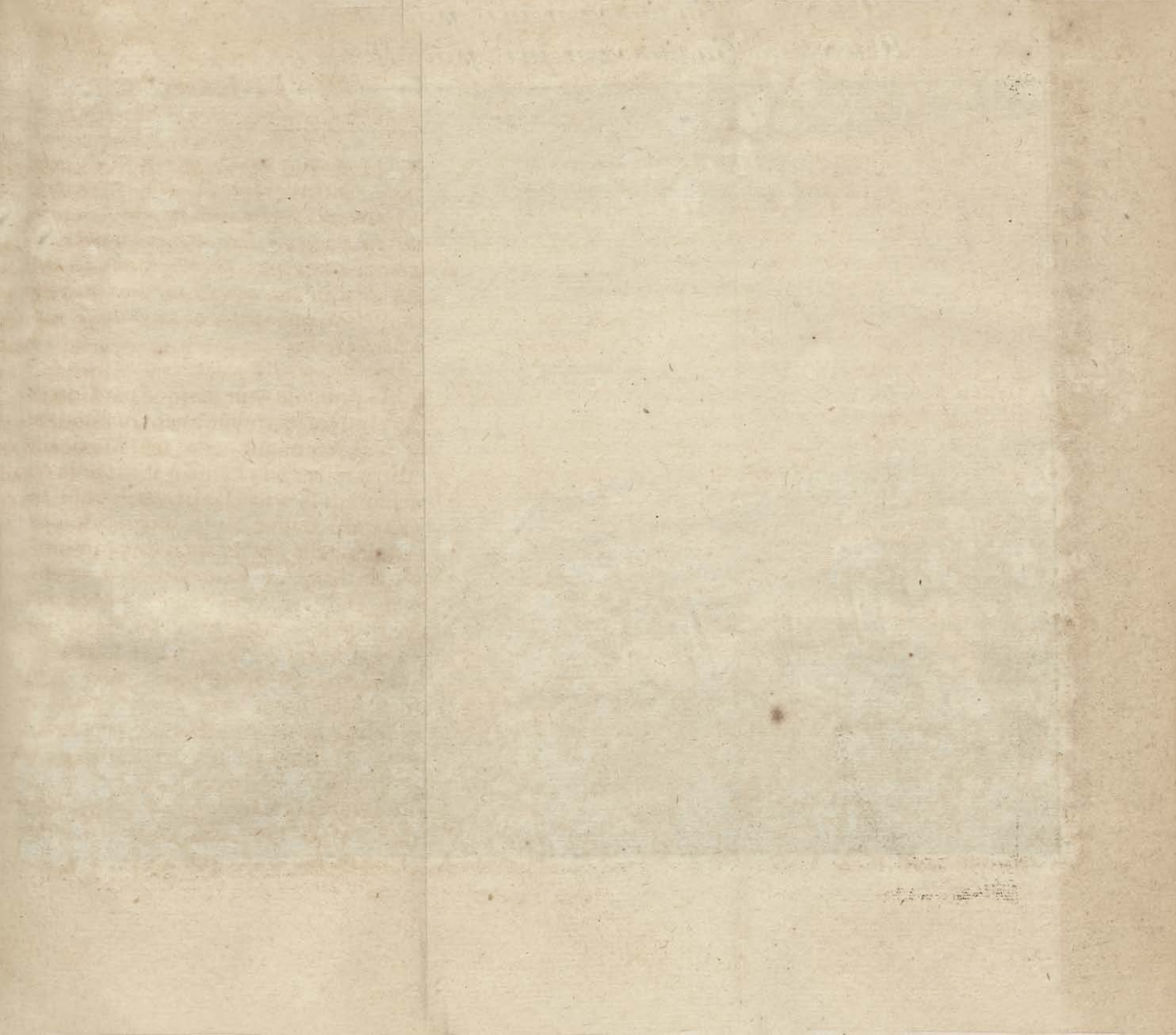
Les Envoyés se retirèrent avec cette ré-
ponse , fort satisfaits en apparence , & re-
vinrent le même jour , assurer que leur
Prince viendroit le lendemain , avec ses
Ministres & ses Officiers , afin de prendre

lui-même communication des articles du traité de paix. Leur dessein étoit d'entretenir cette negociation, sous divers prétextes, jusqu'à ce que tous leurs bâtimens fussent prêts, pour assurer la retraite de l'Empereur, qu'ils avoient resolue. Ainsi les mêmes Envoyés revinrent à l'heure désignée, donner avis que Guatimozin ne pouvoit venir que le jour suivant, à cause d'un accident qui lui étoit arrivé. On remit après cela l'entrevûë, sous prétexte d'ajuster quelques formalités sur la séance, & les autres ceremonies. Enfin quatre jours se passerent en ces pourparlers; & Cortez ne découvrit l'artifice, que le plus tard qu'on ne devoit l'attendre d'un esprit aussi éclairé: mais il étoit si persuadé qu'ils souhaitoient la paix, en se fondant sur l'état auquel ils étoient, qu'il avoit déjà pris des mesures d'éclat & d'ostentation pour recevoir Guatimozin; & lorsqu'il apprit ce qui se passoit sur le lac, il eut quelque honte secrete, d'avoir soutenu sa bonne foi contre tant de remises, & il ne put s'empêcher d'éclater par quelques menaces contre son ennemi; faisant servir sa colere à cacher sa confusion, & trouvant apparemment quelque difference entre l'aveu d'une offense qu'on nous a faite, & celui d'une tromperie dont nous avons été surpris.

C H A P I T R E X X V.

Les Mexicains font un effort pour se retirer par la voye du Lac. Grand combat de leurs canots contre les brigantins, à dessein de faciliter la retraite de Guatimozin. Il est enfin pris, & la Ville se rend à Cortez.

AU point du jour marqué par Cortez, pour son entrevûë avec Guatimozin, Sandoval reconnut que les Mexicains s'embarquoient à la hâte sur les canots qui étoient dans le port. Il en avertit aussi-tôt le General, & assembla ses brigantins séparés en differens postes, afin de pouvoir se servir de leur Artillerie. En ce moment, les canots des ennemis se mirent à la rame. Ils portoient toute la Noblesse Mexicaine, & presque tous les principaux Chefs qui commandoient leurs troupes; parce qu'ils s'étoient déterminés à faire un serieux effort contre les brigantins, & à soutenir le combat à toutes risques, jusqu'à ce que la personne de l'Empereur fût mise en sûreté, durant cette diversion des forces ennemies, après quoi chacun devoit prendre différentes routes pour le suivre. C'est





ainsi qu'ils l'exécuterent , en attaquant les brigantins avec tant de vigueur , que sans s'étonner du fracas que les boulets firent à l'abord , ils s'approchèrent jusqu'à la portée de la pique & de l'épée. Pendant qu'ils combattoient ainsi d'une extrême fureur , Sandoval remarqua que six ou sept pirogues s'échappoient à force de rames , par l'endroit le plus éloigné ; & il donna ordre au Capitaine Garcias d'Holguin , de leur donner la chasse avec son brigantin , & de tâcher de les prendre en les endommageant le moins qu'il lui seroit possible.

Il confia cet emploi à Holguin , tant parce qu'il connoissoit sa valeur & son activité , qu'à cause de la legereté de son brigantin , qui consistoit peut-être en la force des Rameurs , ou parce que sa construction le rendoit plus coulant ; ce qui importe beaucoup en cette sorte de bâtimens. Ce Capitaine , sans employer d'autre tems que celui qu'il falloit pour revirer , & donner un moment d'haleine aux Rameurs , les poussa ensuite si vigoureusement par sa diligence , qu'en peu de tems il gagna assez d'avantage pour tourner la proue , & se laisser tomber sur la pirogue qui étoit à la tête des autres , & paroissoit en avoir le commandement. Elles s'arrêtèrent toutes

en même tems , & haufferent les rames quand elles se virent investies : & les Mexicains qui étoient sur la premiere, crierent qu'on ne tirât pas , parce que la personne de l'Empereur étoit sur ce vaisseau ; ce qui fut entendu par des Espagnols , qui sçavoient déjà quelques mots de la langue de Mexique. Les Indiens baissèrent encore les armes , afin qu'on les comprît mieux , & accompagnerent leurs prieres de toutes les démonstrations de gens qui se soumettent. En ce moment le brigantin aborda la pirogue ; & Holguin , avec quelques Espagnols , se jetta sur les prisonniers. Guatimozin s'avança le premier , & reconnoissant le Capitaine , à la déference qu'on lui rendoit : » Je suis , dit-il , votre prisonnier , » & j'irai où vous voudrez : Je vous prie » seulement de faire quelque attention à » l'honneur de l'Imperatrice & des femmes de sa suite. » Aussi tôt il passa dans le brigantin , & donna la main à sa femme , pour lui aider à monter , avec une si grande presence d'esprit , que connoissant qu'Holguin étoit en peine de ce que les autres pirogues feroient , il lui dit : » Ne » vous inquietés point de ces gens de ma » suite, ils viendront tous mourir aux pieds » de leur Prince. » En effet , au premier signe qu'il fit , ils laisserent tomber leurs

armes, & suivirent le brigantin, comme prisonniers par devoir.

Cependant Sandoval combattoit contre les canots des ennemis ; & on connut bien à leur résistance, la qualité de ceux qui les remplissoient, & le courage de cette Noblesse, qui avoit pris à tâche de répandre tout son sang, pour faciliter la liberté de son Prince. Néanmoins le combat cessa bien-tôt, quand ils reçurent la nouvelle de sa prison : & passant en un instant, de la surprise au desespoir, les cris de guerre se tournèrent en pleurs & en lamentations d'un bruit encore plus confus. Non-seulement ils se rendoient avec peu ou point de résistance ; mais encore plusieurs Nobles s'empresserent à passer dans les brigantins, afin de suivre la fortune de leur Prince.

Garcias d'Holguin arriva en ce moment, après avoir envoyé un canot à toutes rames, porter cet avis à Cortez ; & sans s'approcher de trop près du brigantin de Sandoval, il lui fit part comme en passant, de cet heureux succès : après quoi, voyant ce Commandant fort disposé à se charger d'un prisonnier de cette importance, il suivit sa route ; de peur que cette inclination de Sandoval ne devînt un ordre précis, & que la repugnance qu'il avoit d'y obéir, ne se tournât en crime.

On continuoit dans la Ville à attaquer les tranchées ; & les Mexicains qui s'étoient offerts à les défendre, afin de faire une diversion de ce côté-là , combattirent avec une constance & une hardiesse surprenantes , jusqu'à ce qu'ayant appris par leurs sentinelles , le débris des pirogues qui escortoient Guatimozin , ils se retirèrent confusément ; sans néanmoins paroître lâches , mais seulement étonnés.

On connut bien-tôt la raison de ce mouvement , lorsque le canot dépêché par Holguin , qui portoit l'avis , arriva. Le General leva les yeux au Ciel , comme vers la source de tout son bonheur ; & manda aussi-tôt à tous les commandans des attaques , de se maintenir à la vûë des remparts , sans s'engager plus avant , jusqu'à nouvel ordre. En même tems il envoya deux compagnies d'Espagnols à la descente , avec ordre de s'assurer de la personne de Guatimozin : & sortit assez loin hors de son logis , pour le recevoir : ce qu'il fit avec beaucoup de civilité & de reverences , ces démonstrations exterieures tenant lieu de paroles. Guatimozin répondit de la même maniere , en produisant la reconnoissance , pour couvrir son dépit.

Lorsqu'ils furent à la porte du logis ,
toute

toute la suite de l'Empereur s'arrêta; & ce Prince entra le premier avec l'Imperatrice, affectant de témoigner qu'il ne refusoit pas d'entrer en prison. Il s'assit au sitôt avec sa femme; & un moment après il se leva pour faire asseoir le General; se possédant si bien en ces commencemens, que reconnoissant les truchemens, au poste qu'ils occupoient, il commença la conversation, en disant à Cortez: » Qu'attendez-
» vous, genereux Capitaine, pour m'ôter la
» vie avec ce poignard que vous avez au
» côté? Des prisonniers de ma sorte ne ser-
» vent que d'embaras aux vainqueurs. Sor-
» tés en promptement; & que j'aye le
» bonheur de mourir par vos mains, puis-
» que je n'ai pas obtenu celui de mourir
» pour ma Patrie.

En cet endroit toute sa constance l'abandonna, & les pleurs qui étouffoient sa voix, & forçoient la résistance de ses yeux, expliquèrent le reste. L'Imperatrice les laissa couler avec moins de reserve; & Cortez fut obligé de faire violence à sa tendresse, & à la compassion que ce triste spectacle lui causoit. Il laissa quelque tems à la douleur de ces affligés, & répondit enfin à l'Empereur: » Qu'il n'é-
» toit pas son prisonnier, & que sa Gran-
» deur n'étoit pas tombée dans une pareil-

le disgrâce , indigne d'Elle : mais
qu'il étoit prisonnier d'un Prince si
puissant , qu'il ne reconnoissoit point
de Supérieur en ce monde ; & si bon ,
que Guatimozin ne pouvoit pas seu-
lement esperer sa liberté , de la roya-
le clemence de ce grand Prince , mais
encore l'Empire de ses ancêtres , aug-
menté du glorieux titre de son amitié.
Qu'en attendant le tems qu'il falloit
pour recevoir ses ordres sur ce su-
jet , il seroit servi & respecté par les
Espagnols , de maniere qu'il ne trouve-
roit point de difference entre leur obéis-
sance , & celle de ses Sujets. Il voulut
passer de-là à quelques motifs de consola-
tion , fondés sur l'exemple des Souverains
tombés en de semblables disgrâces ; mais
la douleur de Guatimozin étoit enco-
re trop tendre , pour souffrir des remedes ,
& le General apprehenda de le mortifier
sans le résoudre ; parce qu'on n'a point
encore trouvé de consolation pour les
Rois depossédés , & qu'il étoit difficile
de rencontrer de la resignation en un esprit
qui manquoit de la véritable connoissance
de Dieu.

Guatimozin étoit un jeune homme
d'environ vingt-quatre ans , & si brave ,
qu'en cet âge il avoit acquis par ses exploits

& par plusieurs victoires, tous les honneurs qui élevoient les Nobles au rang d'où on tiroit les Empereurs. Sa taille étoit fort bien proportionnée ; haute sans foiblesse, & robuste sans difformité. On voyoit sur son tein une blancheur si éloignée de la couleur bazannée des Indiens, qu'il paroiffoit comme étranger entre ceux de la Nation. Ses traits n'avoient rien de désagréable : ils marquoient néanmoins beaucoup de fierté ; & en effet, ce Prince avoit tant d'inclination à s'attirer l'estime & le respect, qu'il conservoit toute sa majesté au milieu de son affliction. L'Imperatrice étoit du même âge que son mari. Elle artiroit les yeux par la grace & la vivacité de ses manieres ; & son visage, moins délicat qu'il ne convient à une Dame, avoit néanmoins à l'abord quelque air de beauté, qu'il ne soutenoit pas ; mais le respect sauvoit ce que l'agrément n'avoit pû conserver. Elle étoit niece du grand Motezuma, ou selon quelques Auteurs, sa fille : & lorsque Cortez l'eut appris, il lui renouvela les offres de son service, se tenant encore plus étroitement obligé à rendre à la personne de cette Princeſſe, la veneration qu'il conservoit à la memoire de l'Empereur. Cependant, il se sentoit pressé de retourner à son armée, afin d'a-

chever de soumettre cette partie de la Ville que les ennemis tenoient encore ; ce qui l'obligea à finir la conversation , en prenant congé fort civilement de ses deux prisonniers , qu'il mit entre les mains de Sandoval , avec une bonne garde. Avant que le General fût parti , on vint l'avertir que Guatimozin le demandoit à dessein de lui faire quelque priere en faveur de ses Sujets. Ce Prince le conjura avec beaucoup d'ardeur : » Qu'il ne souffrît point qu'on les maltraitât , ni » qu'on leur fit aucune injure , puisqu'il » suffisoit pour les obliger à se rendre , » qu'ils sçussent que leur Empereur étoit » pris. Il avoit le jugement si libre , qu'il penetra la raison qui obligeoit Cortez à se retirer ; & ce soin , digne veritablement d'une ame Royale , trouva place entre des déplaisirs si touchans. Quoique le General lui eût promis toute sorte de bons traitemens en faveur de ses sujets , il souhaita néanmoins qu'un de ses Ministres l'accompagnât , ordonnant par ce Ministre aux Soldats & au reste de ses Vassaux , d'obéir au Capitaine des Espagnols ; puisqu'il n'étoit pas juste qu'ils irritassent un homme qui tenoit leur Prince en son pouvoir , ni de refuser de se conformer aux ordres de leurs Dieux.

L'Armée étoit encore au même poste où le General l'avoit laissée, sans qu'il fût arrivé aucun mouvement considérable ; parce que les ennemis, qui s'étoient retirés avec tout l'étonnement où la nouvelle de la prise de leur Empereur les avoit jetés, se trouverent alors sans vigueur pour se défendre, & sans esprit pour dresser des articles d'une capitulation. Le Ministre de Guatimozin entra dans leurs quartiers ; & à peine leur eut il déclaré les ordres dont il étoit porteur, qu'ils s'y soumirent, en protestant de leur obéissance.

On arrêta, par l'interposition du même Ministre, qu'ils sortiroient sans armes & sans bagage ; ce qu'ils executerent avec tant d'empressement, que leur sortie n'occupa que fort peu de tems. Le nombre de leurs gens de guerre, après tant de pertes, surprit les Espagnols. Le General eut grand soin qu'on ne leur fit aucun mauvais traitement ; & ses ordres étoient si respectés, que l'on n'entendit pas même une seule parole injurieuse entre les Nations alliées, qui avoient tant d'horreur pour les Mexicains.

Après cela, l'armée entra en bataille, pour reconnoître de tous côtés cette partie de la Ville, où on ne trouva que des

objets funestes d'une misere horrible à la vûë, & qui inspiroient de tristes reflexions : des invalides & des malades qui n'avoient pû suivre les autres ; & quelques blessés qui demandoient la mort , accusant la pitié de leurs vainqueurs. Mais rien ne parut si effroyable aux Espagnols , que certaines cours & maisons désertes , où ils avoient entassé les cadavres des hommes de consideration qui étoient morts dans les combats , à dessein de celebrer leurs funerailles en un autre tems. Il en sortoit une odeur si insupportable , qu'on craignoit même de respirer , & veritablement il s'en falloit peu que l'air n'en fût empesté ; ce qui fit hâter la resolution de la retraite. Le General ayant donc distribué des quartiers dans la Ville , à Sandoval & à Alvarado , loin d'un lieu dont la contagion étoit si dangereuse , & donné tous les ordres qui lui parurent necessaires , se retira avec ses prisonniers à Cuyoacan , menant avec soi les troupes conduites par Christophe d'Olid , pendant qu'on nettoyoit la Ville de toutes ces horreurs. Il y retourna quelques jours après , afin de déliberer sur l'ordre & la forme que l'on devoit donner à la nouvelle conquête pour l'établir & la maintenir sûrement , enfin à ranger toutes

les mesures, & épuiser les réflexions qui rouloient déjà dans l'imagination, comme des suites d'un bonheur si surprenant.

La prison de Guatimozin & la reddition entière de Mexique, arriverent le treizième jour du mois d'Août de l'année mil cinq cens vingt-un, jour & Fête de saint Hipolite, dont pour reverer la mémoire, cette Ville celebra la Fête sous le titre de Patron. Le siege dura quatre-vingt-treize jours; & dans ses divers incidens, heureux ou malheureux, on doit également admirer le jugement, la confiance & la valeur de Cortez; le courage infatigable des Espagnols, & encore l'union & l'obéissance des Nations alliées; accordant aux Mexicains la gloire d'avoir poussé la défense de leur Patrie & celle de leur Prince, jusques aux derniers efforts de valeur & de patience.

Après la prise de Guatimozin & la conquête de la Ville capitale de ce grand Empire, les Princes tributaires furent les premiers à venir rendre leurs hommages & leurs soumissions. Les Caciques voisins suivirent bien-tôt cet exemple: ce que les uns donnerent à la réputation des Espagnols, & les autres à la terreur des armes qu'on leur fit sentir. C'est ainsi qu'on for-

ma en peu de tems cette vaste Monarchie, qui a mérité le nom de Nouvelle Espagne; le grand Empereur Charles-Quint ne devant pas moins à Fernand Cortez, qu'une Couronne digne de son auguste front: Admirable conquête! & Capitaine très-illustre entre ceux que des siècles entiers ne produisent qu'avec peine, & dont on voit si peu d'exemples dans l'Histoire.

F I N.

T A B L E

*Des choses les plus remarquables contenues
dans cet Ouvrage.*

A

Adrien Florent Cardinal s'interesse fort pour Cortez, 343. Il est élu Pape, 352
Alonse d'Avila envoyé par Cortez à l'Isle de saint Domingue, 339.
Alonse de Grado va pour Lieutenant de Sandoval à Vera-Cruz, 6
Alonse de Mendoza vient député par Cortez en Espagne, 337
Ambassades. Des Ambassadeurs de Mexique viennent à Tlascala, 279
André de Duero s'embarque avec Narvaez, 62. Avec lequel il rompt mal-à-propos, 333. Il parle en Cour, en présence des Ministres

députez par l'Empereur, en faveur de Velasquez, 356

Armées. Nombre des Soldats qui composoient celle de Cortez, 368:

Astrologues. Miseres ordinaires à ces sortes de Devins, 238.

B

Barthelemy de las Casas, Evêque de Chiapa, écrit mal-à-propos contre les Espagnols des Indes, & sans aucun fondement, 153.
Barthelemy d'Olmedo porte les dépeches de Cortez à Narvaez, 73. Tâche de reconcilier ces deux hommes, 77. 78. Maltraité ensuite par Narvaez, 80. Il revient enfin à Mexi-

Table des choses

- que avec la réponse de la Commission, 86. Renvoyé une seconde fois à Narvaez, pour traiter une paix solide, 103. Exhorte & anime les gens de Cortez contre Narvaez, 121. Veut persuader à Motezuma, mais en vain, de recevoir le Baptême à l'article de la mort, 191. Assiste Magiscatzin à la mort, & lui fait recevoir le Baptême, 316.
- 317
- Bataille fameuse* gagnée par Cortez dans la Ville d'Otumba, 260.
- 261
- Bernard Diaz del Castillo* a écrit l'Histoire de la Nouvelle Espagne avec beaucoup de passion, & se plaint fort de Fernand Cortez, 45. Et ne veut pas avoier le saut merveilleux que fit Alvarado d'un fossé très large, 234. Il veut encore que Cortez ne se trouva point aux batailles de Guacachula & Yzucan, 314. Il avance que Cortez avoit mandié la faveur de ses gens, afin qu'ils écrivissent à l'Empereur pour lui, 438. Il va à l'assaut d'un fort situé sur la montagne de Suchimilco, 453. Et donne du secours à Cortez, combattant contre les Indiens à Quatlavaca,
- 462
- Botello Astrologue*: Ses prédictions., 223. Il meurt en fuyant de Mexique, 238.
- Brigantins*. Cortez en fait construire deux, afin que Motezuma les voye, 7. Et ensuite douze autres pour parvenir à la conquête de Mexique, 322. Deux de ces bâtimens sortent d'un combat fort maltraités, 513. Celui de Garcias de Holguin prend l'Empereur Guatimozin,
- 550
- C
- Acumazin* Roy de Tezeuco conspire contre les Espagnols, 17. 18. Discours qu'il fait aux conjurez, 19. Il est pris & conduit à

les plus remarquables.

- Mexique, 26
- Capistlan*. Description de cette Ville, 441. 445.
- Grand carnage qui arriva à la prise de cette Place, 446
- Capitaines*. Il importe beaucoup qu'ils soient heureux, 387
- Charles V.* Prince d'Espagne, empêche qu'on ne vende comme esclaves les Indiens qu'on avoit pris dans le combat, 302. Il revient en Espagne, & son retour appaise les troubles, 353. Ordonne une assemblée de quelques Ministres, pour terminer les différends qui étoient entre Cortez & Velasquez, 354. Et il honore celui-là du titre de Gouverneur & Capitaine General de tous les Pays qu'il avoit conquis, 359. Il reprend & blâme Velasquez & François de Garay, sur leur procédé contre Cortez, 362. 363
- Chalco*, montagne. La Province de ce nom demande du secours 3
- Cortez contre les Mexicains, 406. Ses Habitans contractent amitié avec ceux de Tlascalala, 410
- Châteaux* ou tous de bois, qu'on meno taillément sur des rouës, construits par Cortez 20
- 171
- Chechimecal*, Chef des Tlascalteques, accompagne les brigantins de Cortez, 417. Etant persuadé de son courage, il refuse d'attendre le reste de l'armée qui le suivoit; mais il se rend enfin à observer les ordres de Cortez, *ibid.* Il dispute avec Sandoval le commandement de l'avant-garde, 421
- Cheval*. Les Espagnols furent un jour obligez dans les Indes de se servir de la chair d'un Cheval mort pour leur nourriture, 253
- Christophe d'Olea* donne du secours à Cortez dans un danger pressant, 468
- Christophe d'Olid* va avec

Table des choses

- une armée au secours de Guacachula, 306. Il se défie du secours que lui amene le Cacique de Guacozingo, 309. Il se rend au siege de Mexique par la chaussée de Cuyoacan, 488. Rompt l'aqueduc & les tuyaux qui portent l'eau douce à Mexique, 490. Et gagne le dernier fossé de la chaussée, 499
- Clemence*, vertu fort recommandable dans les Capitaines, 415
- Communautés* de Castille. Elles se trouvent dans de grands mouvemens, attendu la sortie de l'Empereur, 347. Insolence des mutins dans cette occasion, *ibid.* Le tout s'apaisé à la nouvelle qu'on reçut que ce Prince seroit bien tôt de retour, 348. 349
- Confiance*. Il est dangereux d'en avoir trop à la guerre, 103. Inconveniens qui l'accompagnent ordinairement, 228
- Conseil* de Ministres assemblés par Charles-Quint, pour entendre les differends qui étoient entre Cortez & Velasquez, 453. Ce Conseil juge en faveur de Cortez, 356. Divers jugemens sur les raisons qu'apportoient l'un & l'autre pour avoir justice, 357. 358.
- Conspiration* du Roy de Tezeuco contre les Espagnols, 18. 19. 20. Autre conspiration de Villafagna contre Cortez & tous ses Contailleurs, 475. 476
- Contributions*. Voyez *Tributs*.
- D
- D** *Anses* sur la corde fort frequentes dans les Indes, 272
- Démon*. Cet esprit malin fait tous les efforts pour mettre Motezuma en colere contre les Espagnols, 49
- Descriptions* particulieres de l'armée des Mexicains près d'Otumba, 256. De la Ville de Capistlan, 444. Du Bourg de Quatlavaca,

les plus remarquables.

461. Du jardin enfin ,
& du Palais du Caci-
que de Guaftepeque ,
459. 460.
- Désespoir.* On doit tenir
cette furie pour un
grand manque de cœur,
& une lâcheté parfaite,
191
- Diego d'Ordaz* va recon-
noître la Ville de Me-
xique, & l'armée en-
nemie qui y étoit, &
court grand risque de
sa vie, 159. 160. Cor-
tez ne dédaigne pas
dans une occasion
dangereuse de faire ce
qu'Ordaz fit en se re-
tirant du mauvais pas
de Mexique, 168. Il
est envoyé en Espagne
par ce General, qui lui
confie ses dépêches ,
337
- Diego Velasquez*, Gou-
verneur de l'Isle de
Cuba, envoie une ar-
mée pour détruire
Cortez, & en confie
la conduite à Narvaez,
55. 56. Instruction
qu'il donne à Narvaez,
Chef de cette armée,
56. Il lui envoie un
vaisseau pour le ren-
torcer, 319. Et lui écrit
que si Cortez n'est pas
mort, il le prenne, &
le lui envoie avec
bonne escorte, 321.
L'Empereur désaprou-
ve les violences & le
procedé de Velasquez.
Sa mort, 360
- Diego Velasquez le jeune*
a un démêlé avec Jean
Velasquez de Leon sur
quelques paroles lâ-
chées contre Cortez,
106. Il est fait prison-
nier de guerre à Vera-
Cruz, 131
- Disgressions.* Elles sont
quelquefois permises
aux Historiens; ce
qu'on prouve par des
exemples, 364
- Discours* de Fernand
Cortez à ses Soldats
pour les animer con-
tre Narvaez, 289. 290.
Réponse qu'il fit à
Motezuma, qui le
pressoit de se retirer
de Mexique, 292. 293.
Discours à ses troupes,
les animant à entrer
une seconde fois dans
cette Ville, 374. 375.
Discours qu'il fit aux
Vassaux du nouveac

Table des choses

E

- Roy de Tezeuco , 393.
 394. Celui enfin qu'il
 fit aux prisonniers à
 Chalco , pour les por-
 ter à traiter la paix
 entre lui & les Mexi-
 cains , 412. 413
Discours de Motezuma
 aux principaux de ses
 Etats , pour les indui-
 re à reconnoître le Roy
 d'Espagne pour leur
 Souverain , 36. &
suiv. A ses Vassaux
 pour les empêcher de
 faire la guerre aux Es-
 pagnols , 185. 186
Discours du Roy de Te-
 zeuco à ceux qui
 avoient conspiré con-
 tre Motezuma , 19. 20
Discours de Magiscatzin
 à quelques Conjurez
 qu'il avoit soulevés
 contre Cortez , 284
Discours d'un vieillard
 de Tezeuco , touchant
 la tyrannie de Cacumazin , 394. 395.
Dissimulation. Elle est un
 vice très-honteux ,
 quand elle se rencon-
 tre dans la personne
 des Rois , 41
- Embûches* dressées à
 Cortez dans Iztac-
 palapa , 400. 401. Elles
 sont non-seulement
 utiles , mais justes ,
 quand on les employe
 pour une juste défen-
 se , 405
Envoyez de Cortez en
 Espagne , 337. Leur
 arrivée à Seville , 345.
 Ils se retirent à Medel-
 lin , ennuyés des lon-
 gueurs de la Cour ,
 346. L'Empereur re-
 met leur affaire entre
 les mains du Cardinal
 Adrien , 374. Ils refu-
 sent d'avoir pour Juge
 l'Evêque de Burgos ,
 350. On compose ex-
 près une assemblée de
 Ministres pour les en-
 tendre , 353. 354. Et ils
 sont enfin dépêchés fa-
 vorablement , 361. 362
Erudition. Il est fort dif-
 ficile d'accorder la va-
 rieté avec l'érudition ,
 quand on se mêle d'é-
 crire l'Histoire , 149
Espagnols. Ils aiment &
 respectent tout en-
 semble Motezuma , &
 pourquoi , 1. Deux Sol-

Les plus remarquables.

Etats Espagnols traveltis en Indiens, entrent dans le quartier de Narvaez, & en apportent des nouvelles à Cortez, 100. Queques Espagnols allant à Mexique avec l'armée de Cortez, & marchant par des routes égarées, souffrent beaucoup de faim & de soif, 446. Valeur des Espagnols dans la retraite qu'ils firent de Mexique, 251. Ils mangent dans la nécessité la chair d'un cheval mort, 253. Ceux d'entr'eux qui ayant abandonné Narvaez, avoient suivi Cortez, se retirent à Cuba,

332

Etendard. Description de l'Etendard Royal des Mexicains, 257. Cortez gagne cet Etendard dans une fameuse bataille, 260. 261

F

Fernand Cortez passe dans l'esprit des Mexicains pour le favori de leur Empereur, 6. Il s'informe des limites

& de l'étendue de l'Empire Mexicain, 10. Il se rend garant à ces Peuples, d'une pluie miraculeuse, 13. Le Roy de Tezeuco conspire contre Cortez & son armée, 17. Motezuma veut le débarasser de Cortez, & ce par un artifice que cet Espagnol ne connoissoit pas, 31. *Et seq.* Et ce General cherche à différer son départ, sous prétexte de faire construire des vaisseaux, 46. 47. Il apprend des nouvelles de l'armée que Diego Velasquez envoyoit contre lui, 53. 54. Et envoie le Pere Barthelemi d'Olmedo, avec des lettres pour Narvaez, 73. Il prend la résolution de se mettre en campagne, pour s'opposer aux desseins de Narvaez, 87. *Et seq.* André de Duero vient visiter Cortez de la part de Narvaez, & l'avertit d'une embuscade qu'on lui dresse, 109. Sur quoi il déclare la

Table des choses

guerre à ce Comman-
dant, *ibid.* Il prétend
attaquer Narvaez dans
son quartier, 115. 116.
Il l'y bat, & le prend
prisonnier, 120. 121.
Et les gens de celui-ci
s'enrollent avec Cor-
tez, 129. Il apprend
que ceux de Mexique
se sont revoltés con-
trè lui, 138. 139. Il va
dans cette Ville, & y
entre sans resistance,
145. 146. Il fait une
sortie sur ces mutins
qui l'attaquoient, 166.
167. Et une autre en-
suite, 172. 173. Il est
bleffé à une main, 175.
Il reçoit un grand
chagrin d'apprendre
que Motezuma avoit
été bleffé, voulant ap-
païser ces séditieux,
187. 188. Il envoie le
corps de cet Empereur
mort dans la Ville,
193. Se saisit d'un
Temple que ses enne-
mis avoient occupé,
204. Il s'engage trop
avant dans le combat,
209. Il prend la réso-
lution de se retirer de
Mexique pendant la

nuit, 221. Il permet à
ses Soldats d'empor-
ter tout ce qu'il leur
plairait, de l'or & de
l'argent qu'ils avoient
ramassé, 226. Il perd
beaucoup de ses Sol-
dats dans cette retrai-
te, 232. Se saisit en se
retirant d'un Temple,
& s'y met à l'abri de
ses ennemis, 242, 243.
Il combat contre une
armée très nombreu-
se dans la Vallée d'O-
tumba, 256. 257. Prend
l'Etendard Royal, &
remporte la victoire,
260. Il entre à Tlascala
comme en triom-
phe, 270. 271. Il se
trouve en grand dan-
ger, à cause de la blef-
sure qu'il avoit reçüe,
273. 274. Il appaïte la
mutinerie des Soldats
de Narvaez, qui s'op-
posoient à ses des-
seins, 289. 290. Il dé-
fait les Mexicains à
Tepeaca, 295. 296. Et
ensuite à Guacachula,
311. 312. Il se résout à
faire de nouveaux bri-
gantins, pour retour-
ner à Mexique, 323.

les plus remarquables.

Il prend le deuil en entrant à Tlascala, attendu la mort de Magiscatzin, 324. Il envoie d'autres Députés en Espagne, 325. Ce que firent en cette Cour tant ceux-ci que les premiers qu'il y avoit envoyés, 355. *Et seq.* Nombre des Soldats qui accompagnoient Cortez à la Conquête de Mexique, 368. 369. Il s'en va droit à cette Ville, 374. Et se rend maître en passant de celle de Tezeuco, 386. & 387. Il offre la paix à l'Empereur du Mexique, 412. Va reconnoître lui-même le pays qui est autour du lac & de la Ville de Mexique, 423. Donne bataille aux Mexicains près d'Ialcotlan, 425. Il passe avec son armée à Tacuba, 429. *Et* 430. Danger qu'il courut sur une chaussée près de cette Ville, 434. Difficultés qu'il rencontre pour entrer à Suchimilco, 449, *Et seq.*

Autre difficulté sur le même sujet qu'il surmonte pourtant, 465. Il se rend le maître de cette Ville, & se voit exposé à un grand danger, 466. *Et seq.* Antoine de Villafagna conspire contre la vie de Cortez, 475. *Et seq.* Et il est puni, 479. Cortez fait tuer Xicotencal, qui avoit envie de déserter, 483. Il separe son armée en trois corps, 487. Il entre dans le lac de Mexique avec ses brigantins, 491. Il met en désordre les canots des Mexicains, 494. Il envoie du secours à Christophe d'Olid, 498. Et passe lui-même à Iztacpalapa pour secourir Gonzalez de Sandoval, 503. *Et* 504. Il fait passer Sandoval à Tedeaquilla, 505. Separe les brigantins en trois escadres, & les poste en trois différentes attaques, 507. 508. Dresse une embuscade aux pirogues des Mexicains

Table des choses

512. 513. Il fait de nouveau proposer la paix à Guatimozin, 515. Il suspend pour un jour les attaques de la place, & pourquoi, 524. Moyen dont il se servit pour remettre ses Alliés dans leur devoir, & leur ôter toute sorte d'apprehension, 529. 530. Il forme le dessein d'entrer dans Mexique par trois endroits différens, & l'exécute, 533. *Ép. seq.* Ses gens se rendent les maîtres de la Place de Tlateluco & s'y postent, 537. Il fait encore un effort pour arriver à la paix, 540. Donne le commandement de tous les brigantins à Sandoval, pour avoir soin du lac, 544. Il se trompe croyant que Guatimozin souhaite la paix, 547. La maniere dont il reçut Guatimozin, quand il fut pris, & qu'il vint en sa présence, 553. 554. Il entre dans Mexique, 557. Et se retire avec ses prisonniers à Cuyoacan, 558.
- Fontaines* d'eau douce qui couloient dans la Ville de Mexique. Christophe d'Olid & Pierre d'Alvarado en rompent les canaux, 489. Autre Fontaine, où les Espagnols se rafraichirent en entrant dans la Province de Tlascala, 266.
- Fortune.* Comment est-ce que les Anciens entendoient ce nom *Fortune*, 17. Comment on doit l'entendre à present, 388.
- François Alvarez Chico* est envoyé par Cortez à l'Isle de Saint Domingue, 339.
- François Verdugo* ne trempe point dans la conspiration qu'avoit tramé Villafagna contre Cortez, 478.
- François de Garay.* Ses troupes l'abandonnent, & se rangent sous les enseignes de Cortez, 329. 330. L'Empereur n'approuve pas son procedé, & lui défend de rien at-

Les plus remarquables.

renter sur la Nouvelle
Espagne, 362

François de Lugo reçoit
ordre de Cortez de fai-
re mettre à terre les
vaisseaux de Narvaez,
& l'exécute, 137. Il va
mener du secours à
ceux de la Province de
Chalco & d'Otumba,
407. Et bat les Mexi-
cains, qui avoient des-
sein de maltraiter ces
deux Provinces, 409

François de Montexo est
mal reçu à la Cour;
mais il est enfin écou-
té favorablement de
l'Empereur, 341. 342

G

Garcias d'Holguin
donne la chasse à
quelques pirogues qui
fuyøient de Mexique,
549 & seq. Prend pri-
sonnier l'Empereur
Guatimozin sur sa pi-
rogue, *ibid.* Il ne veut
pas remettre cet illust-
re prisonnier entre
les mains de Sando-
val, qui le souhai-
toit ainsi, & le con-
duit lui-même à Cor-
tez, 551

Gonsale de Sandoval est

fait Gouverneur de la
Ville de Vera-Cruz,
6. Il se saisit des En-
voyés de Narvaez, &
les fait traduire à Me-
xique, 66. Laisse Ve-
ra-Cruz, & va avec sa
troupe & quelques Sol-
dats de Narvaez join-
dre Cortez, 99. 100.
Il mene du secours à
ceux de la Province de
Chalco, 407. Il con-
tribue de son côté à
faire une bonne paix
entre ceux de cette
Province & les Tlas-
calteques, 411. Il va
escorter les brigantins
qu'on amenoit de
Tlascala, 415. Venge
en passant à Zulepe-
que la mort de quel-
ques Espagnols qu'on
avoit tués dans cette
Ville, 418. 419. Cor-
tez lui donne le Gou-
vernement de Tezeu-
co, & le charge de fai-
re avancer la construc-
tion des brigantins,
423. Va une seconde
fois secourir la Pro-
vince de Chalco, 440.
441. Se saisit de la
Place de Guaftepeque,

B b b ij

Table des choses

442. Il revient à Tezeuco pour y avoir soin de ce qui appartient à la guerre, 447. Il se rend au siege de Mexique par Iztacpalapa, 489. Il se trouve assiégué lui-même dans un poste que les Mexicains avoient abandonné, 504. Il reçoit ordre de Cortez d'assiéger avec tous les brigantins le port de Mexique, 544. Il combat contre tous les canots des Mexicains qui vouloient sauver la personne de leur Empereur, 548. Et donne la commission à Garcias d'Holguin, de donner la chasse à quelques pirogues qui portoient Guatimozin, 549
- Guacachula.* Cette Province demande du secours à Cortez contre les Mexicains, 306
- Guastepeque.* Sandoval se saisit de cette Ville, 142. Son Cacique loge fort commodément l'armée de Cortez, 443. Description du jardin du Cacique, *ibid.*
- Guatimozin.* Les Mexicains l'élisent Empereur, 302. 303. Son application aux choses qui concernent la guerre, 304. Il fait son possible pour ôter aux Espagnols la communication de Tlascala & de Vera-Cruz, 439. Il fait accroire ensuite que Cortez est mort, & à quelle fin, 527. Et donne à entendre aux Peuples, que les Dieux lui avoient annoncé que la guerre finiroit dans huit jours, 528. Il se retire au quartier le plus fort & le plus éloigné des ennemis, dans le tems qu'il est assiégué dans Mexique, 535. Il prend ensuite la resolution de se battre, pour avoir le tems de se sauver, 536. Il se rend prisonnier à Garcias d'Holguin, & on rapporte les paroles qu'il lui dit en se remettant entre ses mains, 550. La maniere dont il se compor-

les plus remarquables.

ta, étant arrivé en présence de Cortez, 553.
Son portrait, & celui de l'Imperatrice sa femme, 554. 555

Guacocingo. Cette Province envoie une armée au secours des Espagnols, 307. 308

Guerison presque miraculeuse de toutes sortes de playes, operée par un simple Soldat Espagnol, 524

Guerre. Le succès de la guerre dépend de Dieu, & c'est par là qu'il châtie quelquefois, ou qu'il punit les Princes, 262

H

D. *Hernand*, nouveau Roy de Tezeuco, reçoit solennellement le Baptême, & prend le nom d'Hernand, 398. Cortez le laisse dans Tezeuco, pour avoir soin de ce qui concerne le civil, 399

Historiens. Ils attribuent aux Espagnols beaucoup de cruautés dans la conquête de ce Pays, 132

S. Hipolyte. La Ville de Mexique fut prise le jour de la Fête de ce Saint, 559

I

S. *Jacques.* Quelques Auteurs ont écrit que ce Saint avoit combattu pour les Espagnols à la bataille d'Otumba, 262

Jardins. Description de celui du Cacique de Guastepeque, 459

Idole. Il n'est pas vraisemblable qu'on abatit celles de Mexique dans le tems que le rapporte Diaz, II. 12.

Jean Catalan guerit presque miraculeusement toutes les plaies, 524

Jean Dominguez, Soldat fort adroit à dresser les chevaux, meurt dans un combat pour ceux de Chalco & de Thamanalco, 441

Jean Juste est massacré à Zulepeque par les Indiens, 418

Jean Nugnez de Mercado tue en duel un Indien, qui avoit osé défier le plus brave

Table des choses

- dés Espagnols , 542.
543
- Jean Portillo* meurt dans un embu scade que les Indiens avoient dressée sur le lac de Mexique , 512
- Jean Rodriguez de Fonseca*, Evêque de Burgos. Les informations faites par cet Evêque contre Cortez, sont fort préjudiciables à celui-ci, 342. 343. De sorte que les Envoyés furent obligés à le recuser pour Juge dans cette affaire, 351
- Jean de Salamanque* met entre les mains de Cortez l'Etendard Royal de Mexique , 260
- Jean Velasquez de Leon*. Cortez l'envoie vers Narvaez pour traiter d'accommodement , 103. Il tire l'épée contre Diego Velasquez le jeune, & pourquoi, 104. Il meurt dans la retraite que fait Cortez de la Ville de Mexique , 236
- Jean Volante* rapporte le Drapeau que les Mexicains lui avoient enlevé dans un combat , 435
- Indiens*. Ils n'étoient pas si faciles à dompter qu'on pourroit se l'imaginer, 405
- Iztacpalapa*. Cortez s'en saisit par force, 399. 400. Il est obligé de s'en retirer, à cause d'une inondation que les Habitans avoient procurée, 401
- Izucan*. Le Cacique de cette Ville reçoit le Baptême, 326
- L
- D**. Laurent Magiscari *D*zin se fait baptiser, & appeller Laurent, 327
- Lucas Vajquez d'Aillon*, Juge de l'Audience Royale, envoyé à Velasquez, pour l'obliger à désarmer, 58. Il s'embarque sur la flote du même Velasquez, & à quel dessein, 59. Il est arrêté honteusement par Narvaez, & traduit à l'Isle de Cuba, 82

Les plus remarquables.

M

M *Agiscatzin* loge Cortez, 271. Sa maladie, son Bapême, & sa mort, 316. Son fils prend après la mort de son pere le Gouvernement du principal quartier de son Pays, 326

Marchandises. Leur prix devient excessif dans les Indes, 366

D. Marina tâche de persuader Motezuma de se faire Chrétien, 191

Martin Cortez retourne à la Cour d'Espagne avec les quatre Envoyés de la Nouvelle Espagne, 349. L'Empereur l'honore de beaucoup de marques de sa bienveillance, 363

Martin Lopez facilite la construction des brigantins de Cortez, 323

Mécontentement. Ceux qui avoient abandonné Narvaez ne sont pas plus contens de Cortez, 288 Autre mécontentement de quelques Soldats, qui

les porte jusqu'à conspirer contre la vie de ce General, 475

Medecine. Usage qu'en faisoient les Mexicains, 274

Mexa & Montan se hazardent sur le Volcan pour en tirer du soufre pour faire de la poudre, dont l'armée manquoit, 323

Mexicains. Ils s'imaginent que Cortez est le favori de Motezuma, 6. Ils se plaignent de ce que leur Prince se rend Vassal du Roi d'Espagne, 49. Ils prennent les armes contre les Espagnols, 150. Ils attaquent leur quartier, & y mettent le feu, 166. Ils reviennent à l'attaque, 167 Ils maltraitent Motezuma, & le blessent, 187. & seq. Ils font les funerailles de ce Prince, 193. & 194. Ils élisent Quetzlavaca pour leur Empereur, 202. Et quelque tems après Guatimozin, 302. Ils se retranchent dans un

Table des choses

Temple, & s'y défendent, 203. Deux Mexicains tentent de précipiter Cortez du haut de ce Temple, & de se jeter avec lui en bas, 206. & 207. L'armée de ces peuples massacre par mégarde les deux fils de Motezuma, 239. Elle se divise en plusieurs corps pour occuper plus facilement la vallée d'Otumba, 253. Et est mise en déroute par les Espagnols, 259. & 260. La maniere dont ils défendent les chauffées du Lac de Mexique, 509. & 510. Ils mettent en usage divers stratagèmes pour défendre leur Ville, 509. Ils sacrifient les Espagnols qu'ils prennent en vie, 526. Leur effort pour cacher la nécessité où ils étoient pendant le Siege de Mexique, 541. Quelques-uns d'entr'eux invitent les Espagnols à un combat particulier, 542. Leur dou-

leur quand ils apprirent que leur Empereur avoit été fait prisonnier, 547. Ils sortent enfin de Mexique sans armes & sans bagage, *ibid.*

Mexique. Misere qu'on souffroit dans cette Place, lorsqu'elle fut prise, 557. 558.

Motezuma. Cortez lui donne permission de sortir de la prison pour visiter ses Temples, 2. Il fait faire une Carte de tous ses Etats, 10. Il fait saisir par artifice le Roy de Tezeuco, 27. 28. Il répond avec adresse à l'Ambassadeur de Cortez, 32. Il propose à la Noblesse de se rendre Vassaux du Roy d'Espagne, 37. & seq. Richesses qui furent données au Roy d'Espagne, en vertu de cette reconnoissance, 43 & 44. Ce Prince presse Cortez de sortir de ses Etats, 47. & 48. Et l'entretient de la discorde qui regnoit entre lui & Narvaez, 89.

les plus remarquables.

Il garde religieusement la parole qu'il avoit donnée à Cortez, même dans le tems que celui-ci est absent, 147. Il tâche d'appaïser ses sujets armés contre les Espagnols, 185. Il est blessé à la tête par ces mutins, 187. Et meurt obstiné dans sa superstition, 191. Son portrait, 198. *Et seq.* Ses enfans, & leurs descendans, 200

N

Nobleffe Mexicaine reconnoît le Roi d'Espagne pour son Souverain, 559

O

Otomies, Peuples barbares, qui bornoient l'Empire Mexicain du Nord, servent Cortez dans son armée, 530

Otumba, insigne bataille donnée dans la Vallée de ce nom, 259. 260. La Province demande du secours à Cortez contre les Mexicains, 466

P

PAmphile de Narvaez va pour Chef de l'Armée destinée contre Cortez, 57. Il arrive à Vera-Cruz, & veut traiter avec Sandoval, afin qu'il lui remette cette Place, 63. Il passe à Zempoala, & pille les effets de Cortez dans la Maison du Cacique, 75 *Et* 76. Maniere dont il reçut le P. Barthelemi d'Olmedo, 77. Il fait enlever Luc Vasquez d'Aillon, & le fait conduire à Cuba, 81. Il n'est pas possible que ce Commandant ait eu correspondance avec Motezuma, 83. Ses gens inclinent fort à faire une bonne paix avec Cortez, 103. *Et seq.* Il prépare une embuscade à Cortez, dont celui-ci est averti, 109. Il se met en campagne, & il est obligé de rentrer dans son quartier, à cause du mauvais tems, 114. Sa negligence dans son quartier, 123 *Et*

Table des choses

124. Il court au combat , & y perd un œil , 126. Parole qu'il dit à Cortez dans sa prison , 130. Il est envoyé prisonnier à Vera-Cruz , 132
- Passions humaines.* Elles croissent dans les hommes à mesure que leur pouvoir augmente , 55
- Peintures* que firent les Mexicains de l'attaque que donnerent les Espagnols à un de leurs Temples , 212
- Peuple.* Le Peuple n'est ordinairement qu'un monstre à plusieurs têtes , 163
- Pierre d'Alvarado.* Cortez le laisse à Mexique pour son Lieutenant. 92. Il attaque les Mexicains le jour qu'ils celebrent une Fête , & Cortez l'en blâme , 158. Il reçoit ordre de Cortez d'attaquer Mexique par la chaussée de Tacuba , 488. Ce qu'il fit étant sur la chaussée de cette capitale , 508. Il arrive le premier à la place de Tlateluco , 537
- Pierre de Barba* commande un vaisseau chargé de munitions de guerre & de bouche que Velasquez envoie à Narvaez , 319. Il est pris avec son vaisseau , par Pierre Cavallero , & mis entre les mains de Cortez , 320. Il court grand risque sur la montagne de Suchimilco , 386. Il meurt dans une embuscade que les Mexicains avoient dressée avec leurs pirogues , 513
- Pierre Cavallero*, Capitaine de la côte de Saint Jean d'Ulúa , prend prisonnier Pierre de Barba , 319. Et peu après se saisit de Bodrigue Moteion , 320
- Pierre Sanchez Farfan* creve un œil à Narvaez d'un coup de pique , 126
- Pirogues.* Embuscade dressée aux Espagnols avec ces sortes de bateaux , 398. Les Mexicains en mettent

les plus remarquables.

plusieurs sur leur Lac
pour servir à la retrai-
te de leur Empereur ,
548

Poudre. Cortez en fit
faire avec du souffre
tiré du Volcan de Po-
pocatepec. 323

Prêtres. Ceux des Idoles
ne veulent point que
les Indiens vivent en
paix avec les Espa-
guols , 511

Q

Quatlavaca, Bourg
très-peuplé dans la
Nouvelle Espagne : sa
description , 461. Le
Cacique & les princi-
paux habitans de ce
lieu se rendent , 463

Quatlavaca élu Empe-
reur du Mexique, 202.
Sa mort , *ibid.*

R

Rodrigue Rangel de-
meure à Vera-Cruz ,
comme Lieutenant de
Sandoval , 141

Rois. Les Rois doivent
garder inviolable-
ment leur parole à

leurs Vassaux , 139

S

Salvatierra, Capitaine
sous Narvaez & grand
ennemi de Cortez ,
102. Il est prisonnier
à Vera-Cruz , 131

Segura de la Frontera.
Fondation de cette
Ville dans la Province
de Tepeaca , 299

Soldats. Doivent obéir
aux ordres de leurs
Commandans sans
raisonner. Leur rai-
onnement jette quel-
quefois une armée
dans de grands incon-
veniens, 421. Les nou-
veaux croyent ordi-
nairement avoir de la
valeur , & cela sans au-
cun fondement , 424.
Ceux qui ne vont pas
volontiers à la guer-
re , sont ordinaire-
ment inutiles dans les
armées , 332

Succès. Ceux qui com-
mandent dans les ar-
mées doivent tirer de
bonnes leçons des
mauvais succès , 533

Superieurs. Ils doivent

Table des choses

d'ordinaire marcher
sur les traces de leurs
predecesseurs, 168

T

T *Acuba.* Résistance
que les Habitans de
ce Pais firent aux Es-
pagnols, 430. 431.
L'entrée que fit Alva-
rado par la chaussée
de cette Ville, 487. 488

Tepeaca. Cette Province
conspire contre celle
de Tlascala, 278. Elle
résiste à Cortez qui
vouloit attacher les
Habitans à son servi-
ce, 292. Elle est reduite
à l'obéissance de ce
General, 296. & seq.
Et on y bâtit la Ville
nommée *Segura de la
Frontera*, 299

Tezeuco. Cortez la choi-
sit pour faire une Pla-
ce d'armes, 377. Son
Roi conspire contre
les Espagnols, 18. Il
dépêche ensuite une
Ambassade à Cortez,
à dessein de le trom-
per, 382. Il échappe
à Cortez, & se va join-
dre à l'armée des Me-
xicains, 387. La No-

blesse de cette Ville
se soumet à ce Gene-
ral, 388. Le cousin du
Roi fugitif porte la
parole pour eux, 389.
& seq. Et Cortez lui
donne l'investiture de
ce Royaume, 393. Ce
jeune Prince reçoit le
Baptême, & sert beau-
coup à Cortez pour
entrer dans Mexique,
398. 399

Tlascala. Les Mexicains
envoyent des Ambas-
sadeurs à cette Repu-
blique, 216. & seq.
Et le Senat leur re-
pond en faveur de
Cortez, 283. 284.
Plusieurs conversions
se font dans cette Vil-
le, 326. & seq.

Tlascalteques. Secours
qu'ils donnerent à
Cortez au siege de Me-
xique, 216. 217. Ces
Peuples s'estimoient
heureux de mourir à
la guerre, 272. Leur
consternation, quand
ils apprirent le dan-
ger que couroit Cor-
tez, à cause de sa bles-
sure, 274. Le remede
qu'ils apportent à ce

les plus remarquables.

- mal , & la maniere
dont ils se servoient
pour le guerir , 275.
Leur fidelité remar-
quable , 284. Ils se
reconcilient avec ceux
de Chalco , 410
Trompette sacrée. Usage
& description de cet
instrument , 520

V

V*Aleur.* Elle a cela
de propre qu'elle se
fait admirer par ceux-
là, mêmes qu'on a vain-
cus , 133

Vera-Cruz. Le Tribunal
de cette Ville écrit à
l'Empereur en faveur
de Cortez , 338

Volcan de Popocatepec.
Cortez en fait tirer du
souffre pour en faire
de la poudre , 323

X

X*icotencal le vieux*
visite Cortez à Gua-
lipar , 267. Loge
chez soi Pierre d'Al-
varado , 271. Il con-
damne ouvertement

le procédé de son
fils , 285. 286. Il se
fait baptiser , 326.
327

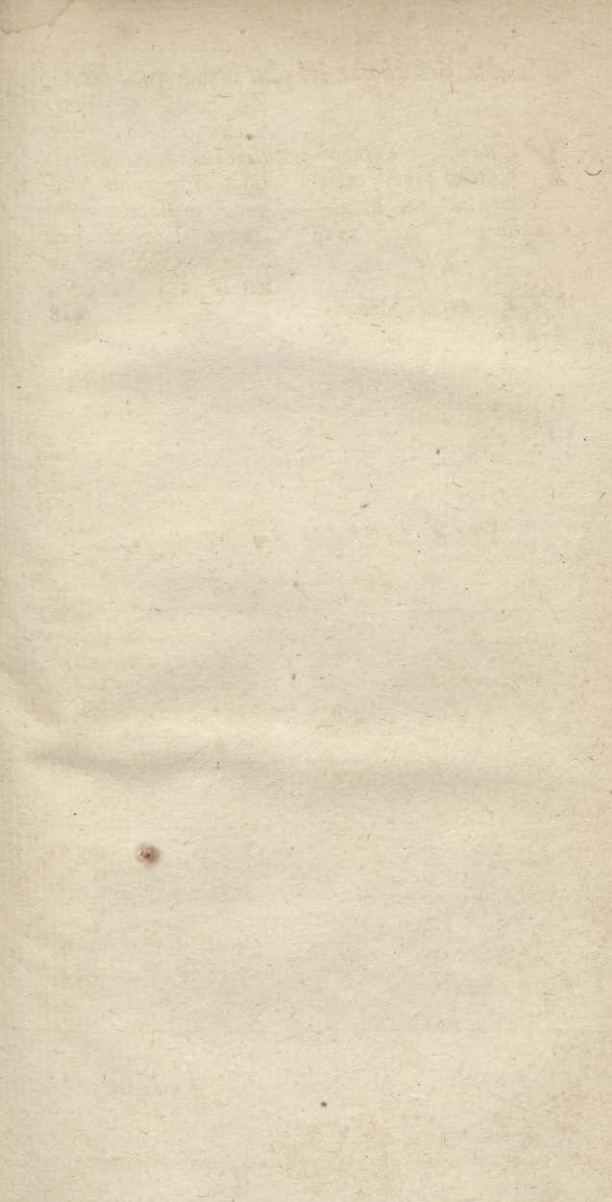
Xicotencal le jeune. Son
air farouche & trop
fier , 268. Il fait une
conjuraton contre
les Espagnols , 283.
284. Il est condamné
par le Senat , à cau-
se de cette conspira-
tion , 286. Il se re-
concilie avec Cortez ,
qui intercede pour
lui , *ibid.* Il sert Cor-
tez dans la guerre de
Tepeaca , 301. Il va
ensuite au siege de
Mexique , & fait pas-
ser ses Soldats en re-
vûë , 369. 370. Il
fait deserter plusieurs
de ses Soldats de l'ar-
mée de Cortez , & se
retire , 482. Cortez le
fait tuer , 483. Et il
n'est pas vrai - sem-
blable qu'il ait été
pendu à la vûë des
Tlascalteques , 484

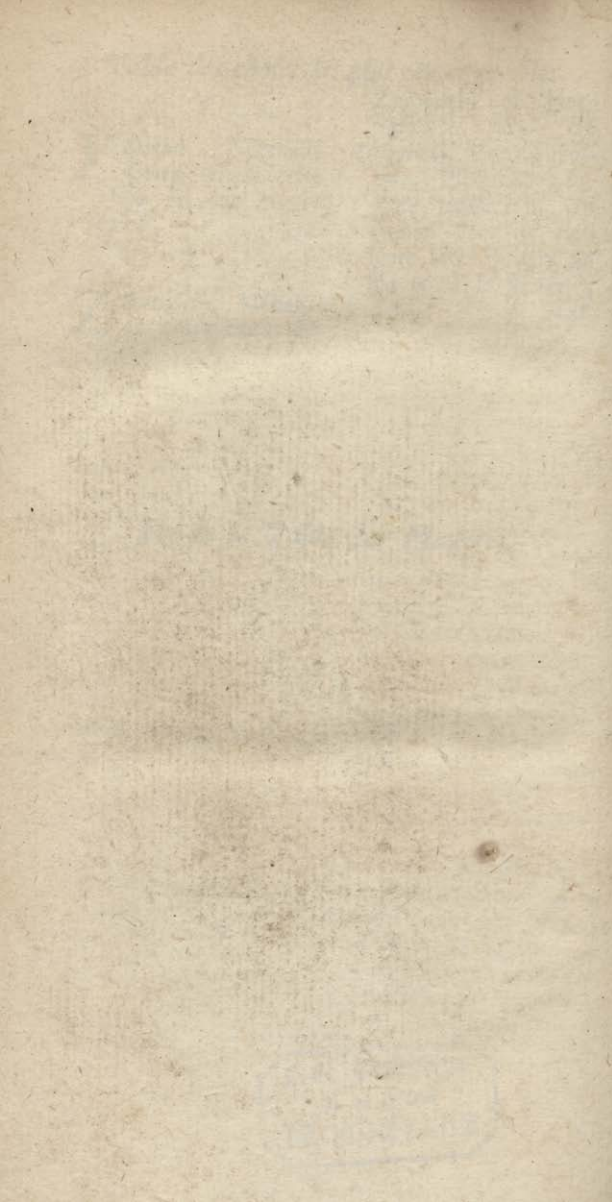
Table des choses les plus remarquables.

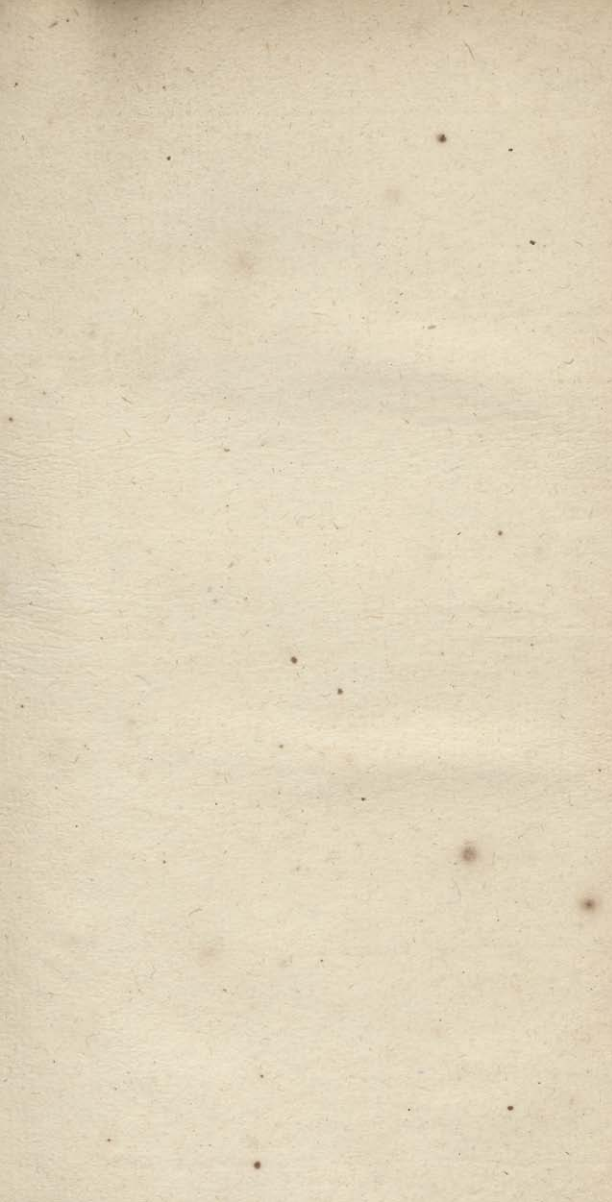
	Y	Zempoala & Narvaez ,	76
Y	Zucan. Fernand Cortez prend cette Ville sur les Mexicains ,	Zulepeque. Lieu où quelques Espagnols furent massacrés. On trouve dans ce lieu leurs têtes sechées au feu & à la fumée ,	418
	Z		
Z	Empoala. Méfiance entre ceux de		

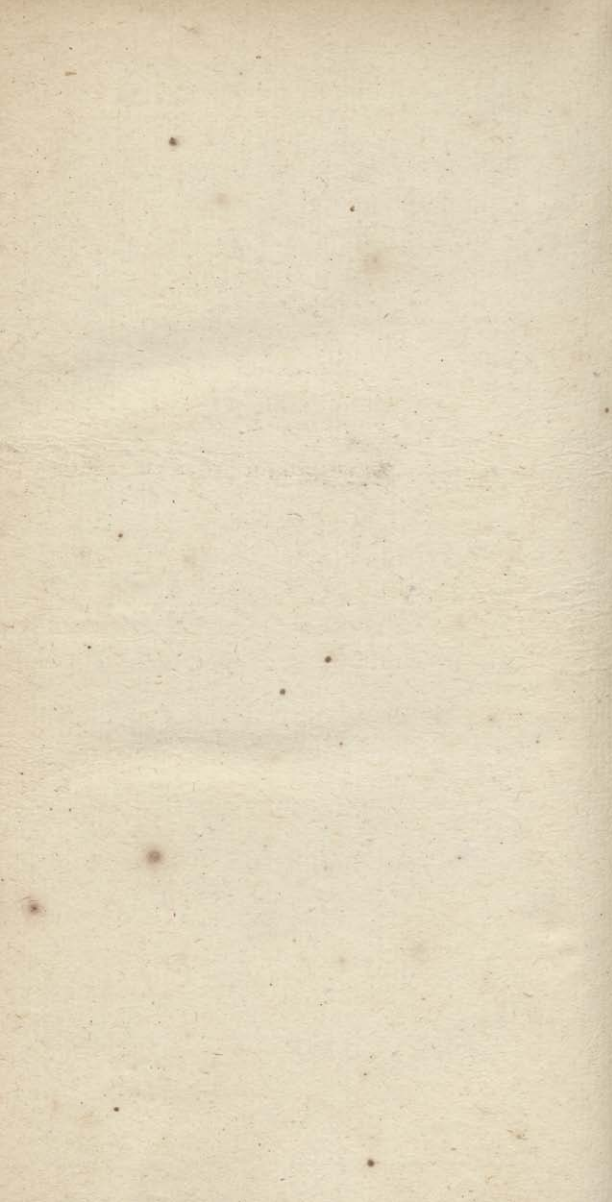
Fin de la Table des Matieres.











N.^o 1203.

